3 1761 05976047 0

664 c

# RÉCITS DE CAMPAGNE

## TIRAGE DE LUXE

---

Il a été fait un tirage spécial, sur véritable papier de Chine, à trente exemplaires numérotés.

LE DUC D'ORLÉANS (INGRES).

# DUC D'ORLÉANS

1810-1842

# RÉCITS DE CAMPAGNE

PUBLIÉS PAR SES FILS

LE COMTE DE PARIS ET LE DUC DE CHARTRES

DEUX CENT CINQUANTE GRAVURES SUR BOIS

D'APRÈS

DAUZATS, DECAMPS, PAUL DELAROCHE,
INGRES, EUGÈNE LAMI, RAFFET, ARY SCHEFFER,
HORACE VERNET, WINTERHALTER,
ETC., ETC.

PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

3, RUE AUBER, 3

1892

Droits de reproduction et de traduction réservés pour tous les pays y compris la Suède et la Norvège.

DC
[illegible]
[illegible]

LIBRARY
SEP 15 1967
UNIVERSITY OF ILLINOIS

# INTRODUCTION

Le duc d'Orléans (Ferdinand-Philippe[1]) était soldat, soldat français dans l'âme. Son enfance avait été nourrie de souvenirs militaires : autour de sa famille, au Palais-Royal, il rencontrait les Athalin, les Montesquiou, les Rohan-Chabot, les Montmorency, les Rumigny et tant d'autres qui avaient fait les guerres de l'Empereur, les guerres de géants. Il n'avait qu'à regarder la noble figure de son père pour se rappeler la France envahie, le moulin de Valmy, la plaine de Jemmapes, l'ennemi arrêté. Quand il sortit du collège[2], le général Baudrand, officier du génie des plus distingués, fut chargé de la haute direction de ses études militaires; c'est l'époque pendant laquelle il suivait le cours des Arago, des Michelet, des Guizot et parfois s'asseyait sur les bancs de l'École polytechnique. Il reçut ensuite, pour la pratique, des leçons de Marbot, ce maître de l'art de conduire la cavalerie, cet ami de Brack, distingué et cité par l'empereur; Marbot l'accompagna de 1829 à sa mort, et, plus tard, dans l'exil, fit encore sauter sur ses genoux les enfants de son Prince Royal.

1. Né à Palerme le 3 septembre 1810, de Louis-Philippe, duc d'Orléans (le roi Louis-Philippe) et de Marie-Amélie, princesse de Naples et de Sicile.
2. Collège Henri IV, juillet 1825.

Quand il fut homme, le duc d'Orléans fut lié avec les principaux généraux de l'époque et surtout avec l'illustre maréchal Soult, le signataire de toutes les ordonnances ou règlements qui devaient servir de nouvelle règle à l'armée.

Enfin devenu chef à son tour, il fut spécialement heureux dans

LE MOULIN DE VALMY (HORACE VERNET).

le choix des aides de camp et des officiers d'ordonnance qui partageaient ses travaux. C'étaient MM. Gérard, de Montguyon, d'Elchingen, Bertin de Vaux, de la Redorte, Munster, de Chabaud-Latour ; ce dernier était spécialement le confident de ses études. On pourrait aussi citer le glorieux mutilé de Trafalgar, le général d'Houdetot qui, aide de camp du roi, accompagna son fils en Afrique.

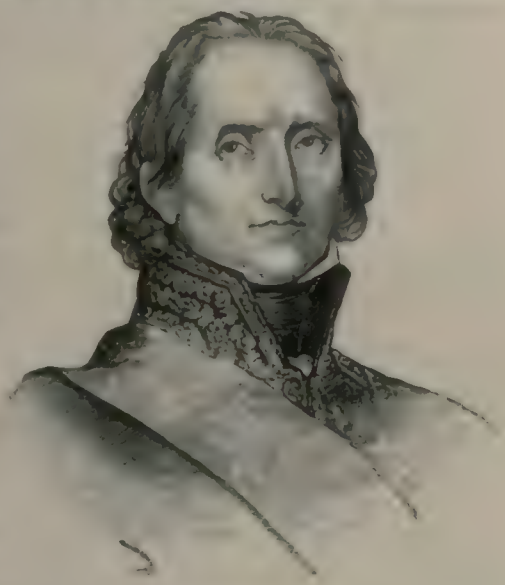
Partout et toujours nous trouvons notre père admirablement

LE ROI LOUIS-PHILIPPE (WINTERHALTER).

b

préparé aux choses militaires, admirablement entouré et secondé, pour les bien connaître et les bien pratiquer.

Colonel du 1er hussards, il avait étudié les manœuvres à Lunéville (1829) et commandait le régiment à Joigny quand la révolution de 1830, en le faisant Prince Royal, lui imposa des devoirs plus étendus. Bien vite et à mesure que l'âge lui donnait de l'expérience, il comprit le rôle qui lui était réservé vis-à-vis de l'armée : « Usant de la légitime influence qui appartient, dans une monarchie à l'héritier du trône, mais n'en usant jamais que dans l'intérêt public et n'ayant jamais essayé de l'exercer au delà des limites constitutionnelles, il propageait les idées qui lui paraissaient justes avec toute l'ardeur de sa nature, avec le tour d'esprit le plus vif et la parole la plus animée, car rarement on vit tant de qualités aussi séduisantes unies à un mérite aussi solide[1]. »



LE MARÉCHAL SOULT.

Il voulut recevoir le baptême du feu, partager tous les dangers de l'armée, acquérir l'expérience et l'autorité que donnent les campagnes : la Belgique et le siège d'Anvers furent ses premières armes. Après avoir servi à l'armée qui entra en Belgique en 1831, il commandait en 1832 le corps d'avant-garde qui franchit la frontière et prit part à toutes les opérations du siège d'Anvers. La capitulation du 22 décembre termina ces opérations.

1. Duc d'Aumale, *les Zouaves et les Chasseurs à pied.* (Michel Lévy, 1855.)

Le duc d'Orléans rechercha ensuite toutes les occasions d'aller en Afrique : en 1835, il prit part à l'expédition de Mascara; il dut, en 1837, céder à son frère le duc de Nemours l'honneur de contribuer à la prise de Constantine, mais, en 1839, il traversa les Portes de Fer à la tête d'une division et, en 1840, sous les ordres du maréchal Valée, il conduisit encore une division pendant cette campagne qui devait nous assurer la possession de la chaîne de l'Atlas et dont la prise du col de Mouzaïa fut un des principaux faits d'armes.

Le duc d'Orléans aimait et aimait pratiquement l'Afrique : il tenait à ce que la période de conquête fût en même temps une période de colonisation destinée, dans un avenir prochain, à faire de la colonie une « Nouvelle France » suivant sa propre expression.

Il aimait tant l'Algérie française qu'il avait voulu en être l'historien; il avait préparé en effet une *Histoire des campagnes de l'armée d'Afrique*, dont une partie seulement (de juin 1835 à novembre 1839) a pu être terminée, et, imprimée à très peu d'exemplaires en 1843, a été publiée de nouveau par nous en 1870[1].

Ainsi que son père et son grand-père, le duc d'Orléans avait débuté dans ces hussards dont le commandement était comme une sorte d'apanage pour la famille d'Orléans. Élégant homme de cheval, il se plaisait dans la cavalerie qu'il savait apprécier et manier. On peut même dire qu'au milieu de ses brillants escadrons, il était dans son élément. Mais dès qu'il fut arrivé au grade de général de division, il consacra presque toutes ses études et tous ses soins à l'infanterie. Il aimait jusqu'au détail de cette « arme nationale des Français depuis tant de siècles[2] », par laquelle il voulait que son fils aîné, son héritier, le comte de Paris, débutât dans la carrière militaire.

1. *Campagnes de l'armée d'Afrique*, Michel Lévy, 1870.
2. Testament du duc d'Orléans.

LE DUC D'ORLÉANS DANS LA COUR DU COLLÈGE (DELAROCHE).

Ce n'était pas seulement en faisant campagne que le duc d'Orléans comprenait sa tâche : il se tenait au courant de toutes les publications militaires [1] et voulait être le promoteur de toutes les idées, de toutes les innovations, grandes et utiles à l'armée. Nous ne pouvons pas citer ici tous ses travaux, de 1832 à 1842, il nous faut seulement rappeler les deux grandes œuvres auxquelles il prit une large part et à l'histoire desquelles son nom restera attaché : la création des chasseurs à pied et la construction des fortifications de Paris.

CHASSEUR A PIED (RAFFET).

L'uniforme foncé des chasseurs à pied est aussi populaire en France que respecté dans le monde entier. Nous n'avons pas à faire ici l'historique de cette création, qui fut peu à peu copiée par toutes les armées étrangères ; rappelons seulement qu'après avoir été mêlé à la formation, à titre d'essai, de la compagnie puis du bataillon (14 novembre 1838) de tirailleurs de Vincennes, le duc d'Orléans fut chargé de former dix bataillons semblables. C'était la première troupe recevant des armes de précision, la première réserve ou avant-garde, constituée d'avance en dehors des compagnies d'élite des régiments.

1. « Pas un mémoire intéressant ne paraissait en France ou hors de France qu'il ne passât sous ses yeux. » Duc d'Aumale, *les Zouaves et les Chasseurs à pied*, déjà cité.

Le 10 mai 1841, dans la cour des Tuileries, les dix bataillons réunis pour la première et la dernière fois, étaient présentés par le duc d'Orléans au roi qui leur remettait un drapeau : le soir même, quatre d'entre eux partaient pour l'Afrique[1].

La défense de la France fut la principale préoccupation militaire de notre père : il y consacrait tout son temps, tous ses travaux ; « l'organisation des armées étrangères lui était aussi familière que celle de notre armée même [2] » ; il voulait mettre le territoire à l'abri de toute invasion, la capitale du royaume à l'abri de tout coup de main : il avait à cet égard des idées très arrêtées, mais très mûries, fruit des plus fortes études. Il a laissé sur ce sujet un long mémoire militaire (*Défense de la France*) dans lequel il étudie à fond l'état des armées étrangères et l'état de la France.

Cet ouvrage n'a maintenant qu'une valeur rétrospective pour ce que l'on pourrait appeler l'étude de l'histoire de la mobilisation : il cherche à l'organiser en France, il la prévoit dans les autres pays. Le manuscrit est du reste inachevé : quand les fortifications de Paris, quand les projets et les plans du duc d'Orléans[3] furent adoptés[4], il interrompit ce travail qu'il ne iugeait plus nécessaire. Mais que d'études, que de luttes, que d'énergie il fallut déployer pour obtenir, avec l'aide de M. Thiers et l'appui du roi, ces fameuses fortifications !

S'il ne termina pas son ouvrage sur la *Défense de la France*, du moins ce sujet fut-il, jusqu'au dernier jour, sa grande préoccupation. Aussi avait-il, en 1842, demandé et obtenu le commandement du corps d'opérations sur la Marne, désireux qu'il était d'étudier sur place les divers échelons de cette frontière de l'Est, dont trente ans plus tard la nouvelle défense devait être aussi

1. De 1842 à 1848 les chasseurs à pied portèrent le nom de chasseurs d'Orléans.
2. Duc d'Aumale, *les Zouaves et les Chasseurs à pied.*
3. Voir le récit de M. Thureau-Dangin, *Histoire de la Monarchie de Juillet* (livre IV, p. 271).
4. Le 12 septembre 1840.

LE DUC D'ORLÉANS (LOUIS-PHILIPPE) PASSANT EN REVUE LE 1er RÉGIMENT DE HUSSARDS (HORACE VERNET).

préparée par un des fils du roi Louis-Philippe, le duc d'Aumale[1].

La mort interrompit une carrière si brillamment commencée, au moment où le duc d'Orléans allait se rendre au camp de Saint-Omer, le 13 juillet 1842!

Non seulement on ne trouvera pas ici tous les papiers qui se rapportent aux divers travaux dont nous venons de parler et à la vie militaire de notre père, mais nous ne publions même pas tous ceux qui ont trait à l'Algérie, beaucoup n'ont plus d'intérêt, d'autres sont perdus comme par exemple toute la correspondance avec ses frères, pillée en 1848.

Le volume qui paraît aujourd'hui comprend la réimpression de trois parties distinctes : Anvers, Mascara, les Portes de Fer.

Lors de l'expédition d'Anvers, le duc d'Orléans était encore jeune ; il voyait pour la première fois les opérations de la guerre et il en notait tous les incidents dans quelques lettres adressées à sa mère, la reine Marie-Amélie.

L'expédition de Mascara se fit en 1835 ; le maréchal Clauzel la dirigeait ; le duc d'Orléans servait sous ses ordres et tous les soirs il écrivait, pour sa famille, un journal d'autant plus intéressant qu'il est plus intime et qu'il montre mieux ce qu'était à cette époque la vie de campagne en Afrique.

L'expédition des Portes de Fer date de 1839 : le maréchal Valée était alors gouverneur général ; il se rendit avec le Prince Royal à Constantine et tenta ce que l'on croyait impossible, le retour à Alger par terre. Il faut se reporter à cette époque pour se faire une idée de ce qu'était une pareille entreprise et de l'enthousiasme que souleva sa réussite. Un récit en fut déjà fait par Charles Nodier[2] qui le rédigea, après 1842, sur les notes du duc d'Orléans : aujourd'hui nous publions le journal même de

1. Commandant le 7e corps d'armée à Besançon (1873-1879).

2. Cet ouvrage, illustré de charmantes gravures, tiré à un petit nombre d'exemplaires, n'est entré dans le commerce que par la mort des personnes qui l'avaient reçu.

notre père, journal manuscrit écrit tous les soirs, comme celui de Mascara, écrit pour notre mère et pour toute la famille. Seulement, depuis 1835, le temps a marché ; le duc d'Orléans est à la tête de la division et on sent percer entre les lignes les difficultés de la responsabilité, la satisfaction de l'œuvre accomplie, le sentiment sérieux du commandement.

Désireux de faire partager à notre génération et aux plus jeunes le culte filial que nous gardons pour la mémoire de notre père, nous avons voulu leur faire mieux connaître les diverses faces de cette vie si courte et déjà si pleine !

Nous avons déjà rempli une partie de notre tâche ; mais il nous a paru qu'il fallait la compléter par une édition illustrée des trois campagnes de notre père : nous la dédirions bien volontiers aux tout jeunes.

Pour conserver à cette publication le caractère de l'époque à laquelle ces récits ont été écrits, nous avons dû, à notre regret, nous abstenir de demander la collaboration des artistes modernes qui ont fait faire tant de progrès à l'illustration actuelle. Nous n'avons voulu prendre que les matériaux du temps. Les gravures sont exécutées d'après Horace Vernet, Decamps, Dauzats, Delaroche, Ingres, Raffet, Eugène Lami, Ary Scheffer, Winterhalter, etc. Nous avons pu également tirer parti, en particulier pour le journal de l'expédition de Mascara, des dessins exécutés soit par les capitaines Genet et Le Blanc, qui faisaient la campagne avec le duc d'Orléans, soit par MM. Ravoisié et Victor de Matharel. Enfin, dans un album que possède aujourd'hui le prince de Joinville, nous avons été assez heureux pour retrouver sept dessins originaux du duc d'Orléans, que nous avons fait reproduire et qui montreront que notre père maniait le crayon presque aussi bien que la plume, avec fermeté et esprit.

Le comte de Paris et moi nous remercions ici tous ceux qui nous ont facilité cette dernière tâche, soit en nous prêtant des originaux, soit en nous autorisant à des reproductions, et tout

LA REVUE DU 10 MAI 1841 (EUGÈNE LAMI).

particulièrement nos éditeurs, MM. Calmann Lévy, ainsi que M. Clément Pallu de Lessert, qui nous a apporté son concours avec un zèle si éclairé.

Les pages qu'on va lire, qui n'avaient jamais été écrites pour être publiées, font assez voir quels mobiles ont dirigé toute la vie militaire de notre père : le sentiment de l'honneur et le respect du devoir. On y sentira, croyons-nous, le souffle d'une noble ambition, d'un ardent amour de la grandeur de la France, et tous ceux qui liront les adieux du duc d'Orléans et de sa division (Alger, 1839) comprendront qu'il fut justement fier de commander à de tels hommes, de servir une pareille patrie.

ROBERT D'ORLÉANS.

Paris, 15 septembre 1891.

# ÉPISODES

# DU SIÈGE D'ANVERS

## LETTRES A LA REINE

(NOVEMBRE-DÉCEMBRE 1832)

LA REINE MARIE-AMÉLIE (WINTERHALTER).

# AVANT-PROPOS

Quand la Belgique eut proclamé son indépendance, le gouvernement du roi Louis-Philippe comprit tout l'avantage que la France pouvait tirer de cette révolution. Il s'empressa de reconnaître le gouvernement provisoire de Bruxelles et envoya le prince de Talleyrand à Londres avec mission de le représenter dans la conférence internationale qui s'y réunissait pour examiner le nouvel état de choses.

L'Angleterre entra dans les vues de la France ; le danger d'une coalition fut conjuré, un armistice imposé aux belligérants et l'indépendance belge proclamée. Au mois de juin 1831, le prince Léopold de Saxe-Cobourg était élu roi par le congrès de Bruxelles.

Peu après la Hollande rompait l'armistice et envahissait la Belgique. La France envoya un corps d'occupation devant lequel les Hollandais se replièrent sans que nous eussions à tirer un seul coup de canon.

Mais l'année suivante, quand le terme fixé par la conférence de Londres pour l'évacuation totale des places fortes que le roi des Pays-Bas détenait encore fut expiré, l'armée française rentra une seconde fois en Belgique sous les ordres du maréchal Gérard.

Nos troupes arrivèrent le 19 novembre 1832 sous les murs d'Anvers et entreprirent le siège de la citadelle commandée par le général Chassé.

CINQ HEURES DU MATIN (CROQUIS D'ARY SCHEFFER).

# SIÈGE D'ANVERS

## PREMIÈRE NUIT DE TRANCHÉE

*Brasschaet, le 1er décembre 1832.*

. . . . . .

L'intention du maréchal Gérard étant de tâcher, autant que possible, d'ouvrir la tranchée sans que le général Chassé s'en aperçût et de ne faire la sommation que le lendemain au point du jour, il résolut de tenir le moment du commencement des travaux aussi secret que possible. Peut-être même poussa-t-il cette intention louable trop loin, puisque ni le général Duprez, qui devait donner aux troupes belges l'ordre de se retirer, ni même le

général Neigre, qui commandait notre artillerie, n'en savaient rien : ce qui donna lieu, comme vous le verrez dans la suite de mon récit, à des scènes bien désagréables. — Puisse l'irritation causée à plusieurs des chefs de l'armée par le manque de confiance que le maréchal Gérard leur a témoigné, ne pas coûter la vie à bien des braves qui périront victimes du peu de zèle que plusieurs généraux apporteront dans leur service tant que leur susceptibilité continuera d'être blessée !

Quoi qu'il en soit, à quatre heures du soir, le 27 novembre, le maréchal Gérard, le général Haxo et le général Saint-Cyr[1] savaient seuls que la tranchée devait être ouverte le soir même devant la citadelle. A neuf heures, le maréchal donna l'ordre aux chefs de service. Pour moi qui, en vertu de l'article 167 du règlement de service des troupes en campagne, avais demandé et obtenu de monter la première garde de tranchée[2], je reçus à quatre heures, à Brasschaet, l'ordre d'être à neuf heures à Berchem. Aussitôt j'embrassai le pauvre Tan[3], qui se désolait de ne

1. Le général Saint-Cyr Nugues.

2. Le duc d'Orléans avait adressé quelques jours auparavant la lettre suivante au maréchal Gérard :

« Je m'empresse, monsieur le maréchal, de répondre au message dont vous aviez chargé votre neveu pour moi. Je reste à Brasschaet sans réclamer contre l'ordre qui retarde mon jour de tranchée ; mais je dois demander, avec toute l'instance possible, à votre justice autant qu'à votre amitié pour moi, qu'un ordre du jour de l'armée constate bien positivement que ce sont des raisons de service militaire communes à tout le corps d'observation et nullement des motifs personnels qui me retiennent à ma brigade le jour où j'étais désigné pour monter à la tranchée.

» Permettez-moi de vous dire que le soin de mon honneur m'importe si vivement que je trouve vraiment nécessaire qu'un ordre du jour, en établissant que c'est par suite de l'entrée en opérations simultanée de la division Achard et de l'avant-garde que mon service est ajourné, vienne prévenir les suppositions et les calomnies qui pourraient effleurer ma réputation, je prie M. de Flahault de vous remettre cette lettre et de vous expliquer verbalement les motifs qui me font attacher de l'importance à la mesure que je réclame de votre amitié et que j'attends de votre justice. »

3. Le duc de Nemours.

pouvoir venir avec moi; je remis le commandement de la brigade au colonel Gémeau, du 20e léger, et je partis au galop pour Berchem où j'arrivai avec tous mes officiers, faisant quatre lieues en une heure dans une boue épouvantable et de nuit. En traversant des champs derrière Berchem, auprès de la citadelle,

LE MOULIN DE BERCHEM (RAFFET).

j'aperçus des pauvres gens qui cultivaient encore leur jardin et s'occupaient à repiquer des navets que, dans quelques heures, nous devions arracher, en même temps que nous détruisions de fond en comble leurs potagers.

Partout, du reste, la même apparence de tranquillité. Cependant, peu à peu les troupes se rassemblèrent, mais dans le plus grand silence, sans battre la marche. Chaque caporal prenait les hommes de son escouade à domicile, et, à mesure que les com-

pagnies étaient complètes, elles se dirigeaient vers les points de rassemblement; quand la lune n'éclairait pas, il faisait si noir et le silence était si parfait que j'ai plusieurs fois, à dix pas, pris des lignes d'infanterie pour de hautes haies, comme il y en a beaucoup dans ce pays-ci. Au moment où j'entrais dans Berchem, la lune brilla d'un éclat qui pouvait nous être fâcheux, car je découvrais jusqu'au bout de la grande rue les sapeurs du génie escortant les voitures d'outils, les officiers courant en tous sens et les troupes débouchant par toutes les rues. Je descendis chez le général Haxo, où je trouvai le maréchal à dîner; je m'entendis avec mes deux commandants en second, les colonels Tardieu de Saint-Aubanet, du 7e de ligne, et Auvray, de l'état-major, ainsi qu'avec le major de tranchée, le chef d'escadron Morin, de l'état-major.

Il était alors sept heures et le temps se couvrait : la première opération fut de faire distribuer à tous les chiens qui sont nombreux dans ce pays et dont les aboiements auraient pu nous trahir, des saucisses empoisonnées qu'ils mangèrent avec avidité. En un instant tous les emblèmes de la fidélité crevèrent. Ensuite le major de la tranchée s'entendit avec les chefs de bataillon du génie Morlet, Picot, Belmas, qui devaient diriger les trois attaques. On leur distribua cinq mille quatre cents travailleurs pris dans les trois brigades Zœpffel, Rapatel et d'Hincourt.

Cette opération très compliquée se fit avec un ordre remarquable, tant la bonne volonté était grande et générale. En un instant nos cinq mille quatre cents hommes mirent bas schakos, sacs et buffleteries, placèrent leurs fusils en bandoulière et prirent chacun une pelle et une pioche. Les soins pour éviter tout

LES TROUPES FRANÇAISES PASSENT LA FRONTIÈRE (RAFFET).

ce qui aurait pu donner l'éveil aux Hollandais furent si minutieux que l'on exigea que chaque soldat portât la pelle d'une main et la pioche de l'autre, afin que les deux outils ne pussent pas faire de bruit en cognant l'un contre l'autre. Pendant la distribution des outils et la composition des gardes de tranchée, qui étaient formées de neuf compagnies de grenadiers et de voltigeurs formant en tout mille hommes, le reste des troupes qui s'élevait à sept mille cinq cents hommes se plaça en trois colonnes afin de soutenir, en cas de besoin, les trois attaques qu'on allait commencer contre la citadelle.

OFFICIER HOLLANDAIS (CROQUIS DU DUC D'ORLÉANS).

La brigade Zœpffel (19e léger et 18e de ligne) se forma dans Berchem, serrée en masse dans un champ et si bien cachée que de la maison voisine même on ne pouvait la voir. La brigade Rapatel (7e et 25e de ligne) fut en colonne sur la route de Wilryck, et la brigade d'Hincourt (61e et 65e) occupa la digue sur la route d'Hoboken. Ce mouvement s'exécuta très rapidement et avec un ordre parfait. Nos soldats couraient dans la boue jusqu'au ventre avec une inconcevable agilité et observaient si

bien la consigne qu'on leur avait donnée de ne point parler, qu'il est à la lettre de dire que, dans la marche des colonnes d'infanterie, on n'entendait d'autre bruit que celui des pas dans la boue et de la pluie qui commençait à tomber par torrents.

A neuf heures et demie, je rentrai chez le maréchal où je fus témoin de tous les embarras qu'avaient fait naître les réticences. Le général Duprez était accouru en toute hâte sur la nouvelle que les troupes belges ne voulaient pas nous remettre les postes, et le général Haxo, sans lui donner le temps de s'expliquer, lui disait de si grosses injures, que la rougeur en montait au front à tous les assistants. Mais le sang-froid du général Duprez croissait avec la brutale exaltation de son interlocuteur et il parlait avec autant de mesure que de convenance. Néanmoins, personne ne s'interposant, le maréchal se bornant à faire des signes à Haxo pour le faire taire, et le général Saint-Cyr se sauvant de la chambre, je pris le parti de couper court à cette discussion ou plutôt à cette querelle, qui n'avait aucun fondement sérieux, et je profitai d'un moment où le général Haxo disait : « Monsieur le maréchal n'ira-t-il pas sur-le-champ à Bruxelles? Il faut faire retirer l'armée française, si nous devons être les valets des hommes qui servent deux maîtres à la fois » ; et je lui répondis que je ne comprenais pas ce qu'il voulait dire et que je croyais même lui rendre service en ne voulant pas le comprendre ; que ni l'armée ni la France n'étaient valets de qui que ce soit, et que nous ne ferions pas plus notre retraite devant la mauvaise humeur de qui que ce fût que devant la mitraille hollandaise. Il reprit alors avec violence : « Eh bien ! moi, je vais faire cesser les travaux, je ne puis continuer ! » Le maréchal, au lieu de lui répondre ouvertement, se bornait à lui faire signe de se taire. Alors je dus

dire au général Haxo : « Mon général, le maréchal sait bien que c'est sa volonté seule qui dirige ce soir les opérations de l'armée, c'est lui seul qui a ordonné l'ouverture de la tranchée et lui seul qui la décommandera s'il le faut. »

Le maréchal ajouta alors : « Oui, oui, sans doute; » et la tempête fut apaisée. Je pus alors faire expliquer le général Duprez, et il fut évident pour tout le monde, même pour le général Haxo, que les troupes belges n'avaient nullement refusé de nous remettre les postes, mais qu'elles n'avaient pas voulu rentrer dans leurs cantonnements avant un ordre de leurs chefs, ce qui était parfaitement convenable. Sur ce, le général Haxo partit, le général Duprez donna l'ordre par écrit, le colonel Buzen, qui est d'une activité et d'une intelligence rares, s'entendit avec le maréchal sur quelques dispositions, et les chefs d'escadrons Delmotte et de Chabannes furent chargés d'aller continuer l'opération du relèvement des troupes belges qu'on avait interrompu.

Cette opération n'était pas chose facile à cacher aux Hollandais, surtout dans la partie qui avoisine l'Escaut où les factionnaires sont à deux pas les uns des autres. Mais M. de Chabannes, qui était chargé de cette partie du service, s'en acquitta avec une grande intelligence; il profita d'un moment où la pluie tombait avec une telle violence qu'il était impossible aux factionnaires de rester dehors, pour aller les relever, et, quoiqu'on ne fût qu'à deux pas des Hollandais, ceux-ci ne s'en aperçurent aucunement.

Au Melkhuys surtout, où les factionnaires sont côte à côte, le poste était dangereux pour les nôtres, que les Hollandais pouvaient recevoir à coups de fusil. Un sergent du 65e s'offrit pour

monter la faction auprès des deux Hollandais et y fut immédiatement placé. On donna aussi à nos soldats le cri particulier que les Belges font pousser à leurs sentinelles lorsque l'heure sonne, en sorte que le général Chassé ne se douta de rien, ce qui a été pour nous un avantage immense et ce qui sauva la vie à bien du monde qui aurait été tué la première nuit. Du reste, le général Chassé n'avait aucunement à nous taxer de déloyauté, puisque nous avions eu soin de faire tracer tous nos ouvrages en dehors du terrain neutre et sans sortir du territoire occupé par les Belges.

Je reprends le fil de ma narration; il était dix heures et demie quand tous les postes furent relevés et quand toutes les colonnes des gardes de tranchée et de tirailleurs se mirent en mouvement, sous la direction des officiers du génie qui devaient les conduire à leur destination. Ce fut un spectacle tout à fait pittoresque et intéressant. Les gardes de tranchée se glissèrent à travers les haies presque jusque sur le glacis de la place, et là se couchèrent à plat ventre dans la boue, le dos exposé à la pluie qui tombait par torrents, le fusil couché, le bassinet couvert, à côté des soldats, de manière à ne se servir contre une sortie que de la baïonnette. Les factionnaires étaient à genoux contre de petits arbres, le fusil entre les jambes, à dix pas en avant des postes. Quant aux travailleurs, on les voyait (ou plutôt on ne les voyait pas tant il faisait noir) traverser les sentiers comme des fourmis qui portent leurs œufs. Au moment où ils arrivaient sur le terrain qu'ils devaient occuper, les officiers et les sous-officiers du génie leur faisaient poser leurs fusils à terre, faisant face à la place et leurs outils entre les jambes, et, quand tout le monde était bien à sa place on commandait à voix basse : « Haut le

LE MARÉCHAL GÉRARD.

bras! » chacun se munissait de son outil, et puis au commandement de : « A l'ouvrage! » chacun commençait son trou comme il l'entendait, de manière à se mettre le plus tôt possible à l'abri du feu de la place.

Pendant les premières heures du travail, ce service fut si bien fait et le silence si bien gardé qu'on n'entendait de très près rien d'autre que les coups de pioche. Lorsque toute cette besogne fut en train, le maréchal témoigna le désir de faire une ronde générale avec le général Haxo et moi. Nous nous mîmes en route vers onze heures et quart ; tous les travailleurs n'étaient pas encore placés, mais ceux qui étaient en retard n'étaient pas nombreux. Notre tournée dura, par la pluie battante, jusqu'à trois heures et demie. Je n'entreprendrai pas de vous raconter toutes les chutes que chacun de nous a faites, le maréchal tout le premier ; et en cela il ne faisait que suivre l'exemple de notre guide, le général Haxo, qui, le chapeau brassé carré avec un manteau de scapin, chutait régulièrement à chaque haie. Pour moi, je ne suis tombé que deux fois : une fois sur une touffe de groseilliers, une autre fois dans une rivière où je suis entré jusqu'au ventre, ce qui ne m'a pas réchauffé, d'autant que j'ai dû garder ma culotte jusqu'au lendemain dix heures du soir.

Mais, pour ne plus vous parler que de la chose et non pas de moi, je vous dirai que ce qui m'a le plus frappé c'est le zèle et l'intelligence des officiers et sous-officiers du génie, qui ont admirablement fait leur devoir. Si j'étais poète, et surtout sentimental, je pourrais vous faire une belle élégie sur le passage de la tranchée dans le cimetière Saint-Laurent, où chaque coup de pioche découvrait les ancêtres des habitants de Berchem et où on

pouvait aller dans le parapet de la tranchée observer tous les degrés de putréfaction.

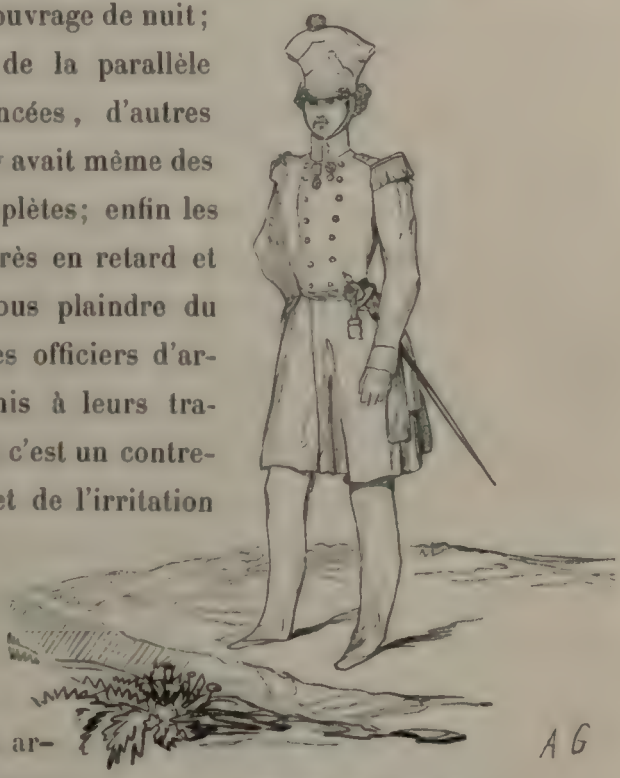
Joignez à cela la lune qui venait parfois éclairer cette scène mélodramatique, et vous aurez un tableau de Victor Hugo. Si vous aviez pu recueillir les réflexions des soldats, elles auraient pu servir de pendant aux conversations des clowns de Shakespeare.

Voilà pour la tragédie; quant à la comédie, elle eût trouvé son compte dans la représentation de la petite chambre où j'ai passé le peu d'instants pendant lesquels je n'étais pas dans les tranchées, boyaux, zigzags, parallèles, etc., que j'ai parcourus trois fois, de la droite à la gauche, pendant la nuit. Figurez-vous tout ce qu'un estaminet flamand a de plus hideux joint à tout ce qu'on peut voir de plus dégoûtant dans une cahute bretonne; pour propriétaire, un homme ruiné depuis que les Belges ont fait de la maison un poste militaire, et qui est couvert de poux et presque imbécile; cet homme passant tout son temps côte à côte avec nous qui étions entassés au moins trente dans une chambre grande comme la main, dont la fenêtre ne pouvait s'ouvrir et ne s'était pas ouverte depuis deux ans. La puanteur ne se sentait pas seulement; elle se mangeait, tant l'atmosphère était dense.

A six heures, le colonel Auvray me quitta pour aller par la ville d'Anvers, porter la sommation que le maréchal Gérard l'avait chargé de remettre au général Chassé; au même moment, c'est-à-dire un quart d'heure avant le jour, j'envoyai le colonel de Saint-Aubanet faire rentrer dans la parallèle où l'on commençait à être couvert, les postes qui étaient en avant des travaux. Les soldats avaient été pendant sept heures le ventre dans l'eau le dos à la pluie, et pourtant pas un ne murmurait, parce que

leurs officiers, et moi tout le premier, nous avions donné l'exemple et nous avions bravé les intempéries de la saison tout autant qu'aucun d'eux.

A six heures et demie le jour parut; les travailleurs de nuit furent relevés par les travailleurs de jour. Je pus alors examiner tout à mon aise l'ouvrage de nuit; quelques parties de la parallèle étaient fort avancées, d'autres presque point; il y avait même des interruptions complètes; enfin les batteries étaient très en retard et nous avions à nous plaindre du peu de soin que les officiers d'artillerie avaient mis à leurs travaux. Je ne sais si c'est un contre-coup du chagrin et de l'irritation bien fondés du général Neigre, mais il est certain que, pendant la nuit, les artilleurs ont apporté beaucoup de confusion partout où ils ont été, et le bruit qu'ils faisaient était tel que, sans le vent violent qui s'est élevé vers deux heures, les Hollandais se seraient certainement aperçus de notre présence et ils nous eussent tué beaucoup de monde. Mais le vent venait en droite ligne de la citadelle, en sorte que nous entendions toutes les heures le monotone cri de : *Heraus!* que poussaient leurs




OFFICIER HOLLANDAIS
(CROQUIS DU DUC D'ORLÉANS).

sentinelles, tandis qu'eux n'entendaient point le bruit de nos soldats qui sont restés silencieux à peu près jusqu'à trois heures du matin, mais dont il a été impossible de retenir la langue plus longtemps. Quel que fût notre espoir de dérober l'ouverture de la tranchée aux Hollandais, nous avons eu plusieurs fois de chaudes alertes. Ils ont lancé, à différentes reprises, des pots à feu qui éclairaient le ciel et qui auraient dû nous faire découvrir, si on s'en était servi adroitement. Quoi qu'il en soit, lorsque le jour est venu et même jusqu'à dix heures du matin (ce qui paraîtra incroyable, mais ce qui est pourtant un fait certain), la garnison de la citadelle ne s'était pas aperçue de nos travaux; mais nous nous attendions vers huit heures à être salués par une salve de la citadelle : il n'en a été rien, et nous avons pu rétablir tranquillement nos communications, élargir nos parallèles et faire des canaux pour l'écoulement des eaux.

Une partie de la tranchée était pourtant si boueuse que rien ne pouvait épuiser l'eau, que la terre s'affaissait et ne formait pas de parapet assez élevé pour garantir les travailleurs et les cacher aux assiégés.

Les soldats commençaient à crier la faim ; on leur avait fait laisser leurs sacs dans leurs cantonnements et leur pain était resté avec. Beaucoup n'avaient pas mangé depuis vingt-quatre heures; je parcourus deux fois toute la ligne pour m'assurer des besoins de la troupe, et je parvins avec une peine infinie à organiser une distribution régulière au moyen de corvées que j'envoyai chercher du pain dans Berchem.

Il était neuf heures quand j'eus assuré ce service de subsistances, et déjà les soldats, qui s'étonnaient comme nous de ne pas voir les Hollandais tirer sur nous, chantaient et criaient à tue-

tête, quelques-uns proposant à haute voix de sortir en corps de la tranchée pour aller défier la garnison de la citadelle. En un mot ils s'occupaient plus de rire et de plaisanter que de travailler. Les officiers et les soldats d'artillerie seuls, qui s'étaient aperçus combien ils étaient en retard sur leurs camarades, se donnaient beaucoup de peine et leur ouvrage avançait beaucoup.

De mon côté, j'étais inquiet de ne pas avoir de nouvelles du colonel Auvray qui, depuis six heures du matin, était parti pour la citadelle ; et je craignais déjà que le général Chassé ne l'eût fait prisonnier, quand j'appris par M. Lafontaine, l'aide de camp du maréchal Gérard, qui était de service avec moi à la tranchée, que le colonel Auvray n'avait pu pénétrer dans la place ni voir le général Chassé; que l'officier hollandais auquel il avait remis la sommation lui avait annoncé qu'il recevrait incessamment la réponse, mais qu'il s'étonnait bien que pendant qu'on parlementait nous eussions remué la terre du côté de la route de Wilryck. Nous ne pûmes nous empêcher de rire de l'idée qu'ils ne s'étaient pas aperçus des cinq mille quatre cents mètres de tranchée que nous avions tracés pendant la nuit et qu'ils n'avaient vus de la terre remuée que vers la route de Wilryck. En même temps le maréchal me faisait dire, s'il se présentait un parlementaire hollandais, de lui faire rebrousser chemin et de lui dire que ce ne serait que par la ville qu'il communiquerait avec lui.

Je partis aussitôt de la lunette Saint-Laurent où j'étais allé organiser ma réserve, et j'envoyai le colonel de Saint-Aubanet porter l'ordre aux attaques de la droite. Moi-même je me rendais à la gauche pour exécuter le même ordre, lorsqu'un lieutenant de voltigeurs du 11e vint me dire qu'un colonel, un lieutenant-colonel, un sous-officier hollandais, portant un drapeau blanc, s'étaient

présentés aux avant-postes, demandant à parler au maréchal Gérard. L'officier qui commandait mes avant-postes leur dit de lui-même, ce dont je fus fort satisfait, de passer par la ville. Ces officiers, qui parlaient français, répondirent alors qu'ils n'avaient pas le temps, que ce qu'ils avaient à dire était très pressé; l'officier français leur répliqua qu'il ne pouvait les laisser approcher des ouvrages que nous élevions contre la citadelle. Alors le lieutenant-colonel hollandais ajouta qu'il venait précisément pour se plaindre de la construction de ces ouvrages; que le général Chassé ne souffrirait pas qu'on les continuât, mais qu'il avait servi dans l'armée française et qu'il connaissait trop la loyauté française pour ne pas être persuadé que nous nous abstiendrions de travailler pendant les négociations. Cela dit, ils se retirèrent tous les trois.

Quoique l'officier m'eût fait son rapport, je me rendis jusqu'à l'extrême gauche des attaques pour y prescrire quelques dispositions en cas de sortie. Je revenais avec le général Marbot au centre de la tranchée, lorsque j'aperçus de loin M. de la Hamelinaye, officier d'ordonnance du maréchal, qui venait à moi. Je me rendis au-devant de lui dans la rue Large, et il me rapporta la réponse du général Chassé, que vous devez avoir lue et où il dit, en résumé, qu'il ne rendra la citadelle qu'après avoir épuisé tous les moyens de défense; qu'il ne consentira à neutraliser la ville que si l'on neutralise l'Escaut et les ouvrages extérieurs de la place, et que si, à midi, nos travaux ne sont pas interrompus, il tirera sur nous. Il était déjà midi et je hâtais le pas pour aller rejoindre mes officiers que j'avais laissés à la chapelle Saint-Laurent et les distribuer aux différents postes, lorsqu'un boulet passant au-dessus de notre tête alla s'enfoncer dans les champs

LE SIÈGE D'ANVERS (HORACE VERNET, MUSÉE DE VERSAILLES).

auprès d'une des maisons de Berchem et nous entendîmes le coup presque aussitôt après. Ce coup de canon fut suivi immédiatement de trois autres.

Je dirigeai aussitôt mes officiers dans toutes les directions pour faire rentrer tout le monde à son poste ; et au même instant je vis arriver à toute course les officiers de santé avec un service complet d'ambulance. J'envoyai à leurs régiments tous ceux qui appartenaient à des corps, et j'établis l'ambulance sous les ordres de M. Larrey fils, dans l'église Saint-Laurent, avec ordre d'évacuer les blessés sur Berchem par la tranchée, vu que la route était très exposée au feu : plusieurs maisons y ont été atteintes.

Moi, de ma personne, j'allai parcourir toutes les tranchées : les soldats étaient très gais et travaillaient avec une ardeur nouvelle ; ceux des batteries surtout qui devaient travailler presque à découvert montraient beaucoup de courage et de sang-froid.

Je les ai de mon mieux encouragés, ce dont au reste ils n'avaient pas besoin. Le feu a continué jusqu'à trois heures et demie, plus particulièrement dans la direction des batteries et des grandes routes. Il y a eu plus de quatre-vingts coups tirés, mais heureusement cinq hommes seulement ont été tués, savoir : un maréchal des logis et deux canonniers du 11e d'artillerie, deux sapeurs du génie du 1er régiment ; un seul homme a été blessé par un biscaïen qui a passé à travers le parapet et l'a frappé au corps ; on espère que sa blessure ne sera pas grave. Parmi les hommes tués, deux l'ont été par suite de leur imprudence et du même coup. C'était sur la route de Wilryck. Un maréchal des logis chef et un canonnier du 11e, qui revenaient de chercher des gabions, se sont obstinés, malgré tout ce qu'on leur a dit, à suivre cette route qui était déjà sillonnée par les

projectiles hollandais, et sur laquelle plusieurs arbres avaient été emportés par les boulets; ils ont été tous les deux coupés par le milieu du corps du même coup. Le maréchal des logis est tombé en avant et son buste détaché s'est tenu un moment sur ses mains. Comme la vue de ces cadavres, qui étaient près de la tranchée, faisait de la peine à nos soldats, quels que fussent d'ailleurs leur gaieté et leur courage, je les fis enlever. Plusieurs fois les boulets passèrent à travers le parapet de la tranchée, les soldats ne faisaient que rire et leurs plaisanteries étaient fort spirituelles. Nous avons vu passer aussi dans le parapet de la tranchée plusieurs obus dont la mèche avait été cassée et qui n'éclataient pas, ainsi que beaucoup de biscaïens d'une demi-livre qu'ils tiraient comme de la mitraille. Un homme a eu son bonnet de police emporté par un de ces biscaïens; un autre en a reçu un sur le bras à travers le parapet; mais le coup était déjà assez amorti pour qu'il ait pu continuer à travailler. Beaucoup d'hommes ont été couverts de terre par l'explosion des obus. Pendant que j'étais dans la batterie numéro 7, un obus fit explosion dans le parapet et projeta de la terre jusqu'à dix pieds en l'air; un autre nous éclata au-dessus de la tête et fit tout à fait l'effet d'un météore.

Du reste, il était facile, à cause des arbres dont les branches étaient coupées, de suivre la direction des coups. Quant à la mitraille, ils la tiraient surtout dans les petites maisons où ils supposaient qu'il y avait du monde établi, mais nous avions soin d'en interdire l'accès. Le feu continuait encore très faiblement quand j'ai remis le commandement au général Zœpffel qui avait été désigné pour me remplacer. Une demi-heure après il avait cessé.

*Brasschaet, le 5 décembre 1832.*

Quoique je laisse aujourd'hui le soin de vous écrire à Nemours qui vient de visiter la tranchée, cependant. ma chère maman, je vous donnerai en deux lignes mon bulletin de la journée.

BATTERIE DE BRÈCHE EN ACTION (RAFFET).

Nemours s'est, comme j'en étais sûr d'avance, parfaitement bien conduit ; il a été sous le feu aussi calme et aussi de sang-froid que d'habitude, et il a montré la plus grande fermeté sans aucune fanfaronnade : je puis dire maintenant qu'il a vu le feu de près, car il a été couvert de terre par un boulet qui a passé à deux pieds de lui dans le parapet. Nos travaux sont fort avancés :

déjà l'on couronne le chemin couvert de la lunette Saint-Laurent, et j'espère bien que demain j'aurai mon jour de tranchée. Si les Hollandais n'ont pas évacué cet ouvrage, nous le leur enlèverons de vive force. L'ardeur des soldats est de plus en plus grande; notre perte n'est pas considérable. Nous n'avons perdu cette nuit que trois hommes, quoique les Hollandais aient fait une sortie assez vigoureuse, mais les voltigeurs du 65e l'ont vivement repoussée à la baïonnette et sans tirer un coup de fusil. Tout le monde cite avec éloge la conduite du régiment, on regrette que pas un ordre de jour ne soit venu apprendre à l'armée quels sont ceux qui se sont distingués.

Le tir de nos canonniers est toujours excellent : déjà plusieurs incendies ont éclaté dans la citadelle, par suite du feu des obus et des bombes, mais les Hollandais sont parvenus à les éteindre.

Comme je monte ma garde demain à midi, ce ne pourra être qu'après-demain, chère maman, que je vous donnerai encore de mes nouvelles.

## SECONDE NUIT DE TRANCHÉE

*8 décembre 1832.*

A neuf heures du matin, le 6 décembre, je relevai le général George qui était de garde, et je me mis aussitôt à parcourir les ouvrages pour m'assurer de leur état : le temps était brumeux et humide vers la gauche, les tranchées étaient tellement remplies d'eau que moi, grande perche, j'en ai eu jusqu'au ventre.

Il était impossible de s'amuser à marcher sur le parapet sans s'exposer à la mitraille que les Hollandais faisaient pleuvoir sur cette partie de l'attaque. Je fus fort étonné aussi, en entrant dans la seconde parallèle, de voir les boulets passer sur notre tête à tout instant et de trouver le feu de l'ennemi bien plus nourri que jamais. Je questionnai à ce sujet les officiers d'artillerie et ils m'apprirent que, dans la nuit du 5 au 6, les Hollandais avaient réarmé tout leur front et réparé tous les dégâts que nous leur avions causés les jours précédents. Il était facile, en effet, avec une lorgnette de voir que toutes les embrasures avaient été refaites et qu'il fallait recommencer à éteindre leur feu comme le premier jour. Je sus également par les officiers du génie que, la nuit précédente, ils avaient commencé un feu de mousqueterie très vif sur nos travailleurs du chemin couvert de la lunette Saint-Laurent, et qu'il avait fallu lancer une compagnie de grenadiers et une de voltigeurs du 25e ; que, pendant cet engagement, le commandant du génie Morlet, le lieutenant Leprovost, du même corps, et le sous-lieutenant Magnyer, du 25e, avaient été gravement blessés, que six grenadiers du 25e avaient été tués et une douzaine blessés. En un mot, tout m'indiquait que la défense allait prendre un caractère de ténacité et d'opiniâtreté qu'elle n'avait pas encore eu.

La tournée que je fis dans les ouvrages me confirma encore dans cette opinion. Les coups de fusil se succédaient sur les boyaux à la droite du chemin couvert de la lunette Saint-Laurent avec tant de rapidité qu'il y en avait plus de soixante par minute, et à tout instant la terre du parapet sautant en l'air nous indiquait le passage des boulets et des obus. Au moment même où je m'entendais dans ces boyaux avec le commandant Picot, chef

d'attaque du génie, le sapeur qui portait le gabion farci en tête de sape eut toute la figure emportée par un boulet. Je n'ai rien vu de plus affreux; il ne lui restait que le derrière de la tête dans lequel sa cervelle flottait nageant dans le sang, et tous les cheveux de derrière de sa tête se tenaient droits et hérissés. Pour comble d'horreur, tandis qu'on emportait ce malheureux, sa femme, qui était cantinière et qui encourageait les soldats, le vit passer et le reconnut à un tatouage qu'il avait sur la main. L'état de cette femme faisait mal à voir, et on ne parvint à l'éloigner du cadavre de son mari qu'en lui répétant que ce n'était pas lui, qu'il était allé au dépôt de la tranchée chercher des fascines; elle y courut et nous ne la revîmes plus. Je pus dans cette occasion admirer le courage froid de ces sapeurs du génie au moment où leur camarade fut tué en tête de sape ; celui qui piochait derrière lui prit sa place sans mot dire, quoique le gabion qu'il poussait devant lui fût criblé de balles et d'éclats d'obus. Ils travaillaient aussi tranquillement que s'ils eussent bêché leur jardin.

Néanmoins la pluie de projectiles était telle qu'ils ne pouvaient avancer que bien lentement d'un pied en une heure, à peu près ; et encore, malgré la prudence que mettaient les officiers à ne pas se presser, il y en eut deux de blessés à la même place dans le courant de la journée.

Je les laissai après les avoir encouragés de mon mieux, et j'arrivai à la compagnie de voltigeurs du 21e, qui s'était fort distinguée pendant la nuit. J'eus encore en cet endroit un exemple de la ténacité avec laquelle les Hollandais se défendaient. Une bombe avait fait sauter un morceau de parapet; l'espace où on était à découvert était tout au plus d'un pied de large, et encore le franchissait-on, comme vous pouvez bien croire, lestement.

LE GÉNÉRAL CHASSÉ.

Cependant les tirailleurs embusqués derrière le chemin couvert de la lunette étaient si attentifs, qu'il suffisait qu'un seul homme passât dans le créneau pour qu'aussitôt quelques balles vinssent lui siffler aux oreilles. Je continuai plus loin ma tournée, et partout je trouvai les troupes pleines d'ardeur et de zèle. Néanmoins les officiers étaient étonnés que les Hollandais eussent eu le courage de réarmer leur front, sous le feu de notre artillerie. Bien plus, ils servaient leurs pièces avec tant d'activité qu'un seul canon, que nous observions parce qu'il était un de ceux qui nous gênaient le plus, tira près de trente coups en une heure. Je résolus de le faire démonter à tout prix.

Après avoir placé les deux bataillons du 58e qui formaient sous mes ordres la garde de tranchée, je me rendis dans toutes les batteries de la droite où je recommandai de pointer tous les canons sur la pièce du bastion de Tolède. Plus de quatre-vingts coups furent dirigés sur cette bouche à feu, qui était protégée par un fort blindage. Tous les coups portaient ou dans le blindage ou dans l'embrasure; mais aucun ne put démonter la pièce, et, au milieu des éclats de bois et des masses de terre que faisait voler notre artillerie, on voyait toujours reparaître la lumière du canon que les canonniers hollandais ont servi avec beaucoup de courage. Quant à leur adresse, vous en jugerez quand vous saurez qu'impatienté de voir toujours ce même canon nous travailler sans relâche, j'étais avec les généraux Baudrand et Jamin sur des chaises dans la batterie numéro 3, lorsque le boulet vint frapper le gabion contre lequel je m'appuyais et me couvrit la tête et le chapeau de terre. Je n'en fus que plus animé à faire tirer toutes les pièces sur ce point; mais tout ce que nous pûmes faire fut de démolir la crête de blindage et

d'élargir l'embrasure. Au coucher du soleil, la pièce faisait encore feu régulièrement et nous incommodait beaucoup.

Au surplus, ce canon dont je vous ai beaucoup trop parlé était loin d'être le seul, et le feu, de part et d'autre, était tellement nourri que la terre paraissait trembler et qu'il y avait à peine de l'intervalle entre les différents coups. Les officiers d'artillerie évaluaient à plus de deux mille le nombre de coups tirés de part et d'autre ; mais heureusement pour l'espèce humaine que tous ne portaient pas, en sorte que dans la journée nous n'avons perdu, par le canon, que six hommes tués ou blessés dans la batterie numéro 10, trois soldats tués ou blessés dans la tranchée, trois sapeurs du génie tués et quatre blessés en tête de sape.

C'est, je crois, au milieu de tout ce tapage que j'ai eu le plus vif accès d'amour pour la destruction que j'aie jamais éprouvé. Ma joie de voir nos boulets sillonner les parapets de la citadelle et faire voler en éclats les blindages qui abritaient les canonniers hollandais était bien vive, et je suivais tous les coups, ma lunette à la main, avec un plaisir indicible. Ce sentiment était partagé par tous nos canonniers, qui se désespéraient quand leurs coups portaient à plus de deux ou trois pieds du point où ils visaient. Mais leurs officiers les calmaient et les commandaient avec un aplomb et un sang-froid admirables.

Après avoir visité tous nos ouvrages et tous nos postes, j'étais retourné à mon quartier lorsque j'entendis s'engager une assez vive fusillade. J'organisai sur-le-champ ma réserve forte de trois cents hommes et je me rendis avec les généraux Haxo et Baudrand vers la lunette Saint-Laurent, où le feu se faisait entendre. Je rencontrai en route plusieurs blessés qu'il fallait presque

emmener de force parce que, disaient-ils, les camarades pouvaient avoir besoin d'eux et qu'ils avaient bien encore la force de lâcher un coup de fusil. Lorsque j'arrivai à l'angle de la deuxième parallèle et du boyau qui conduisait au chemin couvert de la place, je vis les soldats du 58e qui, grimpés sur la banquette et sur le parapet, faisaient feu sur les Hollandais avec une ardeur qu'on

BATTERIE BLINDÉE HOLLANDAISE (RAFFET).

lisait sur leur figure. Les officiers étaient derrière, maintenant le plus grand silence et commandant les troupes comme à l'exercice.

Il est impossible de mieux faire son devoir que ne l'ont fait en cette occasion les militaires du 58e. Chacun était à sa place, officier et soldat, et chacun faisait ce qu'il avait à faire. De leur côté, les Hollandais, placés seulement à soixante pas de nous et embusqués derrière le chemin couvert, faisaient un feu si vif, qu'il semblait

que ce fût un roulement de tambours; aussi les balles sifflaient de tous côtés et, en un instant, à ma droite et à ma gauche, cinq hommes furent atteints. L'un d'eux, qui reçut une balle à la tête, tomba à la renverse raide mort; ses camarades se disputèrent ses cartouches pour les envoyer aux Hollandais. Un autre, également tué un peu plus loin de moi, eut son fusil arraché par un camarade qui ne pouvait faire partir le sien. Quant aux blessés, il fallait que les officiers les renvoyassent de force; on ne voyait que ces grosses faces presque imberbes de conscrits qui riaient de bonheur et n'étaient nullement intimidés par le sort de leurs camarades frappés à leur côté. Seulement, ils se pressaient trop de tirer, et la seule recommandation que j'eusse à leur faire était de moins se presser et de mieux ajuster. Mais tout le monde voulait tirer, et les travailleurs eux-mêmes avaient pris les armes et faisaient le coup de feu. Je fus obligé de les prendre moi-même au collet pour leur faire quitter le fusil et pour leur remettre la pioche à la main. Au même instant, une soixantaine de Hollandais sortirent du chemin couvert de la lunette Saint-Laurent et se lancèrent en avant. Aussitôt les voltigeurs qui étaient à notre gauche franchirent le parapet et leur coururent sus à toutes jambes. Les Hollandais firent alors un demi-tour et les derniers furent piqués de coups de baïonnette par nos voltigeurs. Pendant ce temps, j'avais fait cesser notre feu et je fis rentrer tout le monde dans la tranchée, excepté une soixantaine de bons tireurs que je laissai sur le parapet pour tirer sur tous les Hollandais qui viendraient se montrer.

La fusillade dura encore une heure ainsi; mais au bout de ce temps l'ennemi, qui souffrait de cette tiraillerie continuelle, fit rentrer son monde et commença à lancer sur nous de petites

LE FORT SAINT-LAURENT (RAFFET).

bombes un peu plus grosses que le poing, qui tombaient dans la tranchée et nous incommodaient beaucoup. Aussi toute ma peine était-elle de retenir nos soldats qui voulaient répondre aux bombes à coups de fusil et qui comprenaient difficilement qu'en engageant une nouvelle fusillade ils servaient les desseins de l'ennemi et retardaient nos progrès. Au surplus, leur docilité égalait

PIÈCE HOLLANDAISE EN BATTERIE (RAFFET).

leur bonne volonté et il suffisait de quelques mots que je leur adressais pour les faire tenir tranquilles.

Dans la parallèle, les obus et les bombes ne nous firent pas beaucoup de mal, parce que les soldats avaient le temps de se jeter à plat ventre avant que les projectiles éclatassent; mais les précautions continuelles qu'on était obligé de prendre, retardèrent beaucoup le progrès de nos cheminements. Dans le chemin couvert de la contre-garde de Montebello, les gabions étaient enlevés par les bombes, et, après avoir perdu quatre ou cinq hommes et avoir eu tous les parapets détruits, les officiers du

génie se déterminèrent à renoncer à ce travail jusqu'à la nuit. Un d'eux m'a dit avoir compté plus de six cents de ces petites bombes depuis trois heures de l'après-midi jusqu'à minuit. Aussi tout offrait à la ronde l'image de la désolation; les maisons de campagne, les petits kiosques, les cabanes, tout était ravagé par le boulet ou détruit par la bombe. Les arbres un peu grands avaient été coupés par nos canonniers, parce qu'ils servaient de

INCENDIE DANS LA CITADELLE (CROQUIS DU DUC D'ORLÉANS).

point de mire à l'ennemi; les autres avaient servi ou à faire des fascines ou à d'autres usages; tous les légumes avaient été arrachés par le soldat pour mettre dans sa soupe; en un mot, il ne restait plus que des décombres et des abatis partout.

Pendant que j'étais à examiner ce spectacle vraiment original, la nuit vint et la décoration changea. Nous aperçûmes un grand bâtiment tout en feu dans la citadelle et, en avant, deux maisons du village de Kiel auxquelles les Hollandais avaient mis le feu et qui flamboyaient. Ces deux incendies ressemblaient à des palais de feu. On voyait l'intérieur des bâtiments éclairés de toutes les

couleurs, et, entre les deux masses de flammes, le rempart de la citadelle noir foncé, sur la crête duquel se dessinaient, comme des ombres, des petites figures courant en tous sens. Le feu de nos batteries ajoutait encore à la beauté du coup d'œil. Du moment où l'on avait aperçu le feu dans la citadelle, on avait fait tirer tous les mortiers et obusiers; aussi voyait-on dans l'obscurité les obus passer sur nos têtes comme de gracieux oiseaux de feu et aller se poser légèrement au milieu de l'incendie, auquel ils donnaient une nouvelle activité. Nous admirions aussi les bombes qui, plus lentes que les obus, suivaient aussi leur course pour venir tomber de tout leur poids dans les poutres enflammées qu'elles projetaient de tous côtés. Aussi, grâce à notre artillerie, l'incendie, qui s'était allumé avec une extrême violence à six heures, durait encore à neuf, et ne put guère être éteint qu'à dix, quoiqu'il parût que les Hollandais eussent employé tout leur monde à s'en rendre maîtres, car ils avaient entièrement cessé le feu de leur artillerie vers quatre heures.

Mais ils le reprirent avec vivacité et inquiétèrent surtout la seconde batterie de mortiers, dans laquelle une vingtaine de bombes hollandaises étaient venues tomber. Ils eurent aussi l'attention d'en envoyer quatre sur la baraque où je m'étais retiré pour passer une partie de la nuit. Deux éclatèrent dans une crapaudière qui, suivant l'usage du pays, était située dans le jardin de la maison. Une autre enleva un pan de muraille, et la quatrième, un morceau de toit à vingt pas de nous. A ce moment, la lune se montra si claire qu'on pouvait lire aisément. Aussitôt la fusillade recommença, mais elle ne nous coûta, pendant la nuit, que quatre hommes tués ou blessés.

Vers la même heure il commença à geler très fort, et nous ne

nous trouvâmes guère à l'aise, étant mouillés jusqu'au ventre, lorsque nous sentîmes les pantalons se couvrir de frimas et que nous fûmes étendus sur la paille dans une espèce de couche à melons, sans autre feu que deux petits brins de bois que nous avions bien soin de cacher pour que la vue de la flamme ne nous attirât pas quelque salut de la citadelle. Heureusement que Holder[1], qui avait été notre providence pendant cette nuit, avait songé à nous donner force vin de Madère, pâtés, jambons, cigares, en sorte qu'en buvant, mangeant et fumant nous vîmes arriver le petit jour. Mais Flahault se donnait à tous les diables, disant qu'il n'avait jamais tant souffert de sa vie. Marbot avait perdu toute sensation dans le genou gauche; Scheffer[2] ne pouvait se tenir sur ses jambes, tant il avait froid aux pieds. D'Elchingen était tout engourdi et stupéfait, et le pauvre de Bassano, en courant dans tous les sens pour tâcher de se réchauffer, a été salué par un coup de mitraille qui a manqué l'envoyer *ad patres*. Quant à Baudrand, il trouvait admirable le génie de Messieurs de la conférence, qui avaient fixé au mois de novembre l'époque du siège d'Anvers, et il aurait voulu voir les plénipotentiaires en tête de sape. Pour moi, je supportais mon mal en patience, et, quoique j'eusse bien préféré ma bonne chambre chaude, comme en me lamentant je n'y pouvais rien changer, je prenais le parti de rire du désespoir de mes compagnons.

Vers sept heures le jour commença à paraître, et j'allai visiter mes postes, en admirant le bel effet des flocons de fumée qui s'élevaient en ligne droite vers le ciel sans qu'aucun souffle de

1. Valet de chambre du duc d'Orléans.

2. Ary Scheffer, le peintre célèbre, ami personnel du duc d'Orléans, qu'il avait suivi comme officier de la garde nationale.

vent vînt les dissiper. Bientôt la diane battit dans les bivouacs des divisions Fabre et Jamin, campées autour de Berchem. Les fanfares, au milieu du silence universel, nous parurent délicieuses. Les tambours hollandais y répondirent bientôt et, quelques instants après le lever du soleil, le feu du jour commença de part et d'autre. Je pus alors m'apercevoir du peu de progrès que nous avions fait pendant la nuit et des travaux considérables que l'ennemi avait exécutés. Les blindages détruits avaient été reconstruits, les embrasures entamées avaient été réparées ; aussi, de part et d'autre, on se mit à tirer avec une nouvelle vigueur, et en passant dans les tranchées, on entendait la mitraille tomber sur la terre gelée comme la grêle sur des carreaux de vitre ; c'était le même bruit.

LE RETOUR DE LA TRANCHÉE CROQUIS DU DUC D'ORLÉANS.

Néanmoins, nos soldats pouvaient encore assez s'en garantir, lorsque vers neuf heures, au moment où j'allais remettre le commandement au général Castellane, l'ennemi ouvrit sur nous un feu de petits obusiers placés dans le bastion Hernando numéro 1, qui enfilait deux de nos boyaux en passant par-dessus les fortifications de la ville. L'effet en fut terrible. Au moment où j'entrai dans le

boyau le plus exposé, cinq balles de fusil de rempart passèrent à nos oreilles; quatre d'entre elles, plus une bombe, tombèrent presque à nos pieds. Un sergent, deux soldats et deux grenadiers du 85e furent blessés, deux soldats furent tués raide, cinq travailleurs furent atteints par des éclats d'obus; et, au moment où je venais de parler au capitaine du génie Lelièvre, ce brave officier fut renversé par un éclat d'obus qui lui sillonna l'épaule. Pendant

BLESSURE DU CAPITAINE LELIÈVRE (CROQUIS DU DUC D'ORLÉANS).

le temps que je suis resté dans ce boyau, il ne s'est pas passé dix secondes sans qu'un obus y tombât. Les sapeurs du génie travaillaient à force à se garantir du feu des obusiers qui vraiment rendaient ce poste intenable.

Cinq minutes après j'avais terminé ma ronde, et je remis le commandement de la tranchée au général Castellane; puis j'allai voir mes blessés à l'ambulance. Quelques-uns étaient déjà morts, d'autres évacués sur l'hôpital d'Anvers. J'assistai au pansement du capitaine Lelièvre; et j'espère que ce brave officier, qui a été blessé tout contre moi, pourra se rétablir. Quant au commandant

Morlet, son cas est bien plus grave, et l'on a peu d'espoir de le sauver. Je ne trouvai plus à l'ambulance que douze de mes blessés, ceux qui avaient été atteints dans la dernière heure. Je leur donnai tout ce que j'avais sur moi et je leur promis ce qu'ils me demandèrent, c'est-à-dire de ne pas retourner au dépôt quand ils seraient guéris. Le pauvre sergent qui venait d'être blessé a dû être amputé. Je l'ai vu à l'instant où l'opération s'achevait, il était aussi bien que possible; il a été, ainsi que tous ses camarades, parfait dans ce qu'il m'a dit. Je m'occupe à rassembler les noms des hommes qui, ayant été blessés pendant mon jour de tranchée, seront hors d'état de continuer leur service militaire. Je vous les recommande très particulièrement, ma chère maman, et j'espère bien leur obtenir une place aux Invalides, surtout à ceux que j'ai vu blesser. Je suis sûr que le Roi ne démentira pas la promesse que j'ai faite à ces braves gens, que s'ils n'étaient pas en état de gagner leur vie on aurait soin d'eux et qu'ils n'auraient pas à craindre pour l'avenir.

## LA REDDITION DE LA PLACE

*Anvers, 25 décembre 1832.*

Je vous ai promis hier, ma chère maman, de vous donner quelques détails sur notre journée, qui a été bien intéressante et bien curieuse de toutes les manières. Je ne vous parlerai pas de la capitulation en elle-même, qui a produit le plus excellent effet sur l'armée[1],

1. La capitulation fut signée le 22 décembre 1832.

ni de quelques difficultés qu'a fait naître son exécution. Mais je vous raconterai la visite du maréchal Gérard au général Chassé.

Nous sommes arrivés à une heure et demie à la grande porte de la citadelle, du côté de la ville. C'est à peine si nos chevaux ont pu parvenir jusqu'à la demi-lune, tant les boulets et les bombes avaient causé de ravages; et, dans la demi-lune, gardée

REDDITION DE LA CITADELLE (RAFFET).

par deux compagnies de grenadiers, il fallut mettre pied à terre pour passer le pont qui mène à la citadelle et qui n'était rétabli que depuis le matin, ayant été plusieurs fois détruit par nos bombes.

Arrivés sous la grande porte de la citadelle, dont la voûte avait été enfoncée par nos boulets, nous trouvâmes le général Rulhières qui, avec deux compagnies de grenadiers, gardait la porte, et nous fûmes reçus par le major Van der Wyck, comman-

dant le génie et le major Seelig, commandant l'artillerie. Ces deux officiers vinrent nous faire les excuses du général Chassé, que ses infirmités empêchaient de venir au-devant de nous. Par un singulier hasard, ils avaient tous deux servi dans l'armée française, l'un sous le général Neigre, l'autre sous le général Haxo. Ils nous guidèrent à travers des monceaux de décombres et des

LA FLOTILLE HOLLANDAISE (CROQUIS DU DUC D'ORLÉANS).

débris de projectiles où l'on peut entrer jusqu'aux genoux, et nous arrivâmes ainsi, sautant de trou de bombes en trou de bombes et franchissant les poutres et les gravats que notre feu avait renversés, jusqu'à un petit trou placé sur le parapet. Il était si étroit et si bas que je n'ai pu m'introduire, entre les deux piliers qui en soutenaient l'entrée, qu'en me mettant de côté et en ôtant mon chapeau.

Plus loin le passage s'élargit, et nous trouvâmes une voûte

d'environ quatre-vingts mètres de longueur qui servait à la fois de boulangerie, de magasin et de garde-manger. La chaleur était intolérable, et l'odeur à soulever les cœurs les moins délicats. En sortant de cette voûte, où, par parenthèse, se trouve amoncelée une masse énorme de superbe farine, nous traversâmes un petit passage découvert que les boulets avaient rasé presque complètement et un blindage qu'ils avaient également détruit. Puis nous entrâmes dans une autre voûte, à l'entrée de laquelle se trouvait le général Chassé soutenu par le général Favange, son commandant en second.

Le général Chassé est un vieillard très grand et assez gros; sa figure est un mélange de celles de Becker et de La Fayette, qui a un air de bonhomie et en même temps qui est remarquable. Il était fort ému et nous dit qu'il était très touché de l'honneur que nous lui faisions, que toute son ambition avait été de mériter les suffrages de l'armée française, dans laquelle il s'honorait d'avoir servi ; il ajouta qu'il croyait que ceux qui visiteraient la citadelle lui rendraient la justice de dire que lui et les troupes sous ses ordres s'étaient galamment conduits. Nous lui répondîmes qu'en effet le témoignage le plus honorable qu'il pût présenter était ce monceau de décombres qu'on appelait la citadelle; et que nous pouvions lui garantir que la considération et l'estime de l'armée française lui étaient assurées ainsi qu'aux militaires qui l'avaient secondé dans sa belle défense.

Il nous répondit, en nous conduisant vers une espèce de bouge qu'il appelait son salon, qu'il avait besoin de consolation, qu'il aimerait mieux tout au monde que de croire qu'il n'eût pas satisfait à l'honneur militaire. Et, en disant cela, il nous fit asseoir, ce dont il eut grand'peine à nous donner l'exemple à cause des infirmités qui le rendent impotent.

Son salon n'était autre chose qu'une cave si basse que, dans beaucoup d'endroits, je ne pouvais me tenir debout, si petite qu'à cinq ou six nous étions gênés, et sans aucune autre ouverture qu'une petite porte donnant sur une autre cave où couchaient les officiers de son état-major et dans laquelle un blindage avait été entièrement enfoncé. Le général Chassé s'excusa de la manière dont il nous recevait, en nous disant que nous ne lui avions pas laissé le choix de son logement, nos bombes ayant pénétré partout, excepté là où nous étions.

Il nous raconta alors tout ce que la garnison avait souffert, puis demanda au maréchal Gérard de faire transporter à l'hôpital d'Anvers cinquante amputés qu'il avait encore, et de faire évacuer sur Berg-op-Zoom deux cent cinquante autres blessés qu'il ne savait pas où mettre. Le maréchal répondit que c'était contraire à la capitulation, mais que, par considération pour le général Chassé, il lui accordait sa demande. Aussitôt les cinquante amputés furent transportés à l'hôpital d'Anvers, où, sans la protection de nos soldats, ils auraient été massacrés par la population.

Le général Chassé avait aussi, comme tous les Hollandais, une antipathie contre les Belges que je ne puis comparer qu'à la haine que se portent deux époux désunis; et une de ses premières demandes au maréchal fut pour prier qu'on ne le remît pas entre les mains des Belges. Nous lui donnâmes à cet égard toutes les garanties qu'il pouvait désirer.

De fil en aiguille, la conversation tomba sur la position politique dans laquelle s'était trouvé le général Chassé. Le maréchal alla même jusqu'à lui demander s'il avait espéré être secouru par le prince d'Orange. Alors Chassé, souriant, lui répondit

qu'entre militaires on parlait bien rarement politique, et qu'il le priait de ne point faire d'exception à la règle.

La conversation dura encore quelque temps. Ensuite nous nous levâmes et prîmes congé du général Chassé, après lui avoir fait donner des ordres pour que la garnison prît les armes et allât se ranger sur les glacis près de la lunette de Kiel, ce qui ne fut

RUINES DE L'ÉGLISE ET DE LA MAISON DE CHASSÉ (RAFFET).

pas tout à fait obtenu sans peine. Le vieux général voulut nous reconduire lui-même au bras de Flahault. Il était bien ému, il nous le témoigna en nous quittant : « Je ne me sens plus, nous dit-il, que la tête saine, tout le reste est mort. » Nous le félicitâmes de nouveau sur sa belle défense, et, après l'avoir embrassé, nous le quittâmes pour commencer une nouvelle tournée dans la citadelle avec le général Favange et les majors Van der Wyck et Seelig.

Ces trois officiers m'ont paru fort capables. Le général Favange

a servi avec Rumigny dans le 12e de ligne ; le major Van der Wyck est un parfait gentleman qui nous a fait les honneurs de la citadelle avec le meilleur goût possible ; le major Seelig nous a prouvé pendant le siège combien il était bon officier d'artillerie. Aussi avons-nous été charmés d'avoir ces trois militaires pour cicerones.

Nous en sommes venus bientôt à causer des événements du siège, et nous ne pouvions nous empêcher de rire quand les Hollandais nous avouaient que telle ou telle batterie les avait beaucoup gênés ou quand, de notre côté, nous leur racontions que telle pièce ou tel bastion nous avait fait beaucoup de mal. Le major Seelig me demanda si j'avais observé l'effet de la pièce qu'il avait constamment tenue au saillant du bastion de Tolède : « Je l'ai si bien observé, lui répondis-je, qu'elle a manqué m'emporter la tête. — Ah! je vous remercie, reprit-il. — Et vous, ajoutai-je, que dites-vous du feu de la batterie numéro 13? — Elle m'a tué deux de mes meilleurs capitaines d'artillerie, répondit-il. — Ah! parfait. » répliquai-je ; et la conversation changea de sujet.

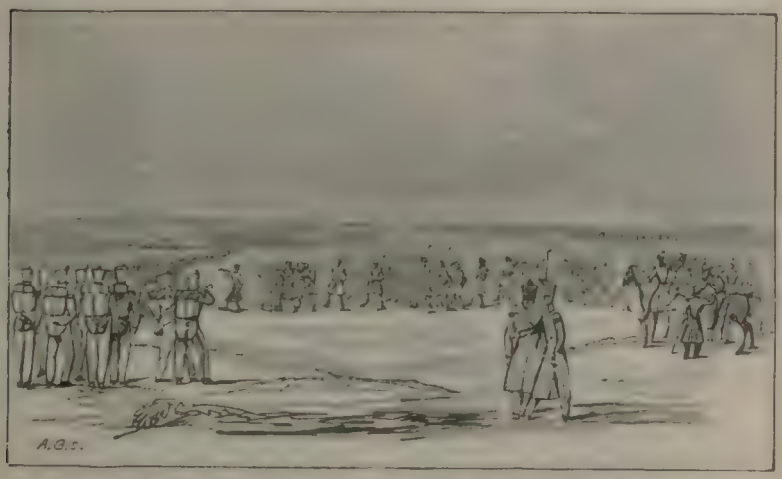
Ces messieurs me montrèrent que si leur feu avait été faible les premiers jours, c'est qu'ils ne voyaient nullement nos tranchées et qu'ils ne voulaient point brûler leur poudre aux moineaux ; ils n'ont su sur quoi pointer que lorsque nos batteries ont ouvert leurs feux. Le général Favange me dit que son avis avait été de tirer constamment, n'importe sur quoi, persuadé que quelques boulets auraient toujours porté, mais les officiers d'artillerie avaient observé que des magasins à poudre pouvant sauter pendant le siège, ils ne voulaient pas consommer leurs munitions inutilement et qu'ils ne voulaient tirer qu'autant qu'ils pourraient

ajuster. Ce qui prouve que les officiers d'artillerie avaient raison, c'est qu'ils ont manqué voir sauter leur grand magasin à poudre, dans lequel se trouvent encore aujourd'hui deux cent mille livres de poudre. Une des bombes de gros mortier est tombée tout contre et a même renversé une partie de mur.

Tout en devisant ainsi, nous parcourions les remparts où il y avait encore un assez grand nombre de pièces en batterie, bien que nous en eussions démonté une grande quantité qui gisaient sur les remparts et dont quelques-unes sont réduites en mille morceaux. Ils me dirent alors que s'ils s'étaient rendus, ayant encore autant de bouches à feu en batterie, c'est que nous leur avions détruit le réduit dans lequel ils comptaient tenir après l'assaut. En effet, je vis qu'il était dans le plus mauvais état possible et nullement défendable. Ils me racontèrent alors qu'ils l'avaient palissadé sept fois, que sept fois notre artillerie avait détruit la palissade, et qu'ils avaient perdu soixante hommes en y travaillant. En général, les pertes de l'artillerie ont été très fortes. De cinq cents hommes, elle est réduite à près de trois cents, et l'on ne peut nier qu'elle ne se soit comportée avec le plus grand courage. D'après ce que m'ont dit les officiers hollandais eux-mêmes, si le reste de la garnison se fût comporté comme les canonniers, ils eussent pu prolonger la défense encore plusieurs jours. Leurs dispositions contre l'assaut étaient excellentes, mais nos bombes en ont détruit la plus grande partie, et, ce qui a achevé de démoraliser l'infanterie de la garnison, c'est que l'affreux souterrain qui servait d'hôpital a été défoncé par nos projectiles et que plusieurs blessés ont été tués sur la paille où ils étaient couchés.

Ce n'est là, au surplus, qu'un détail de la scène d'horreur que présente la citadelle. Je n'entreprendrai pas de la dépeindre, car

rien n'est plus difficile à décrire que la confusion. Mais figurez-vous un monceau de décombres, de briques, de plâtras noircis, de terre renversés par les bombes, par les boulets et les biscaïens, de cendres, d'affûts de canons, de sang, de lambeaux de vêtements : au milieu de tout cela quelques rares pans de murs restés debout, comme pour montrer qu'il y avait eu là des maisons, et qui ressemblent à de la dentelle tant les trous de boulets



LES HOLLANDAIS METTENT BAS LES ARMES (CROQUIS DU DUC D'ORLÉANS).

y sont multipliés ; vous aurez ainsi une idée aussi exacte de l'intérieur de la citadelle qu'on peut l'avoir sans y avoir été.

En sortant de cette dévastation, on sent encore une forte odeur de brûlé jusque sur le glacis où nos troupes étaient rangées pour attendre la sortie de la garnison. Nous avions cinq cents canonniers, six cents sapeurs du génie, et les 7e, 25e, 61e et 65e régiments, le tout sous le commandement du général Fabre. La tenue de nos soldats était magnifique, et les Hollandais n'ont pu s'empêcher de les admirer. A trois heures et demie, lorsque le jour commençait déjà à baisser, la garnison de la citadelle, qui s'était

formée en colonnes sur le glacis, à la droite de la lunette de Kiel, s'est mise en mouvement au bruit des clairons, et, le général Favange en tête, a défilé au nombre d'environ quatre mille hommes, dans l'ordre que voici : un bataillon de la 7e *afdeeling* (régiment), un bataillon de flanqueurs de la 3e *afdeeling*, trois bataillons de la 10e *afdeeling* avec le colonel en tête et la musique, un bataillon d'élite et le bataillon d'artillerie. Les troupes étaient belles et les officiers, qui en général sont très bien, paraissaient navrés du devoir qu'ils allaient remplir.

Nos tambours ont battu aux champs et les officiers supérieurs se sont mutuellement salués. Arrivée à la gauche de la ligne française, la colonne hollandaise s'est mise en bataille, a formé les faisceaux et a déposé sa buffleterie ainsi que les tambours et les clairons. Les officiers ont gardé leur épée, puis toute la troupe, sans armes, est rentrée dans la citadelle où tous les postes étaient déjà occupés par nos troupes sous le commandement du général Rulhières.

Ce spectacle a produit une impression profonde sur tous ceux qui y ont assisté, et je ne saurais trop louer le tact et la convenance qu'ont montrés nos soldats. Il ne leur est pas échappé un *seul* mot déplacé et les seules paroles qu'ils aient proférées ont été des paroles d'encouragement et de compassion.

Vous savez déjà tout ce qui est arrivé aux canonnières[1]. Aujourd'hui, je vais voir le roi des Belges, qui est venu ici. Puis je vais à l'hôpital répandre les bienfaits du Roi, et je retournerai

1. La flottille hollandaise qui se trouvait sous les murs d'Anvers n'avait pas été comprise dans la capitulation. Elle fit contre la digue de Doel une tentative qui fut repoussée. Les Hollandais incendièrent ou coulèrent leurs vaisseaux. Un seul échappa.

visiter la citadelle. Demain matin, je visiterai l'hôpital de Malines et une partie de la division Schramm, et je coucherai à Bruxelles. Après-demain, je me mettrai en route pour Paris. Peut-être coucherai-je en route, mais, en tout cas, je crois être près de vous le 28 dans la soirée, ce qui me fait bien plaisir.

Veuillez, ma chère maman, présenter mes tendres hommages au Roi.

# JOURNAL

DE

# L'EXPÉDITION DE MASCARA

(NOVEMBRE-DÉCEMBRE 1835)

LE DUC D'ORLÉANS (RAFFET).

# AVANT-PROPOS

TIRÉ DES « CAMPAGNES DE L'ARMÉE D'AFRIQUE »

« En arrivant à Alger, au mois d'août 1835, le maréchal Clauzel trouve partout l'armée française sur la défensive.

» La division d'Oran était bloquée dans les places de la côte. La division d'Alger, inquiétée dans ses lignes par les Hadjoutes, se voyait menacée par la forte organisation que l'émir venait de donner aux populations jusque-là passives de Tittery. A Bougie une guerre furieuse ensanglantait de plus en plus cette étroite arène de gladiateurs. La division de Bône demeurait stationnaire, observée par Achmed, bey de Constantine, dont l'hostilité se fût rallumée au moindre mouvement.

» Toutes les forces de l'Algérie pesaient sur nous, concentrées dans les mains d'Achmed et d'Abd-el-Kader. Le bey de Constantine s'appuyait sur Tunis et était soutenu par la Turquie. Le prince des Croyants avait derrière lui toute la race arabe, et disposait des ressources de l'empire du Maroc, dont les populations ferventes ne se bornaient pas à prier pour lui.

» Cette situation, en se prolongeant, eût conduit à la perte de l'Afrique.

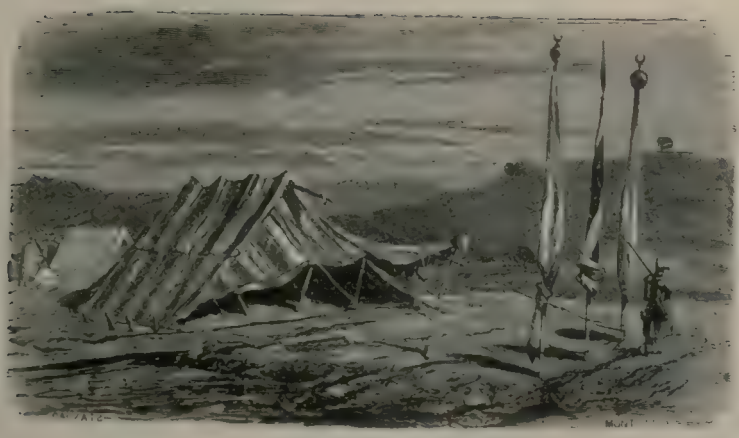
» Le maréchal résolut d'y mettre promptement un terme en prenant partout une vigoureuse offensive. Mais comme Achmed

n'était encore qu'une menace, tandis qu'Abd-el-Kader était déjà plus qu'un danger, les premiers coups durent être dirigés contre ce dernier.

» Le général français voulait surtout attaquer dans sa base la puissance de l'émir, en portant le principal effort de la guerre dans la province d'Oran. Car si les racines de l'arbre étaient une fois coupées, le tronc et les branches périraient bientôt.

» Le but des opérations dans l'Ouest fut donc d'enlever à l'ennemi le prestige de la victoire sur le sol même où il l'avait conquis[1]; de détruire dans Mascara, berceau et capitale du nouveau sultan, les moyens de gouvernement, de guerre et d'organisation qu'il avait créés; et, après l'avoir privé de ce qui avait établi et maintenu son autorité, de lui opposer, en profitant de la position de Tlemcen, un centre de résistance autour duquel pussent se rallier les défectionnaires de la coalition arabe dont l'émir était le chef. »

1. Allusion au désastre de la Macta.



LE DRAPEAU (DAUZATS).

# EXPÉDITION
# DE MASCARA

## DU FIGUIER AU TLÉLAT[1]

*28 novembre 1835.*

Toute la nuit passée il a été impossible de dormir à cause du bruit de tous ceux qui arrivaient à chaque instant, s'égaraient le long des retranchements, venaient frapper aux tentes, etc... Nous avons été assez tourmentés par la quantité d'insectes de toute espèce qu'il y a ici. L'eau du puits du Figuier était détestable : elle a le goût du sel d'Epsom, et je m'étonne qu'elle n'ait pas causé de maladies. Le génie et tout le parc d'artillerie, le

1. Une première lettre, racontant probablement le départ d'Oran et la marche jusqu'au camp du Figuier, n'a pas été retrouvée. — Le camp du Figuier était à 2 kilomètres au nord du bourg actuel de Valmy, sur la ligne d'Oran à Alger. Le Tlélat correspond aujourd'hui à Sainte-Barbe-du-Tlélat.

convoi des chameaux et le bataillon du 17e léger étaient partis dès le matin. A midi, nous nous mîmes en route, le maréchal Clauzel et moi, avec une escorte, suivis du reste de la brigade Perregaux. Enfin, à deux heures et demie, le général d'Arlanges s'ébranla avec la 2e division des chasseurs, et tout ce qui restait de l'armée que le maréchal ne comptait réunir définitivement qu'au Tlélat[1].

Lorsque nous fûmes arrivés sur la première hauteur après le camp, nous eûmes un coup d'œil superbe : sept cents chameaux marchaient en une masse compacte entourés par nos soldats, dans un ordre parfait, et toute cette foule se détachait sur le fond jaune et gris de la terre et du lac que le soleil ardent commençait à dessécher.

Nous entrâmes ensuite dans une succession de collines dont les ondulations ne nous étaient indiquées que par les diverses

1. Arrivées au Tlélat, ces troupes devaient être organisées comme il suit :

*Première brigade, général marquis Oudinot :*

Les Douairs, les Smélas et les Turcs à pied, Ibrahim-Bey; — Quatre compagnies de zouaves, commandant de Lamoricière; — Le 2e léger, colonel Menne; — Deux compagnies du génie ; — Deux obusiers de montagne; — Le 2e régiment de chasseurs d'Afrique, colonel de Gouy.

*Deuxième brigade, général Perregaux :*

Trois compagnies d'élite (10e léger, 13e et 63e); — Le 17e léger, colonel Corbin; — Deux obusiers de montagne.

*Troisième brigade, général d'Arlanges :*

Le 1er bataillon d'Afrique, commandant Secourgeon; — Le 11e de ligne, colonel de Vilmorin; — Deux obusiers de montagne.

*Quatrième brigade, colonel Combes, du 47e :*

Le 47e de ligne ; — Deux obusiers de montagne.

*Réserve, lieutenant-colonel de Beaufort, du 47e :*

1er bataillon du 66e de ligne, commandant Leblond ; — Une compagnie du génie; — Quatre obusiers de montagne; —Six pièces de huit.

(Duc d'Orléans, *Campagnes de l'armée d'Afrique.*)

L'ARMÉE PART D'ORAN (SIMÉON FORT, MUSÉE DE VERSAILLES).

teintes de l'herbe sèche et maigre qui les recouvrait ; puis nous descendîmes dans la plaine du Tlélat, qui est entièrement nue, et où il ne pousse que de petits chardons et d'énormes oignons vénéneux. Dans cette plaine la chaleur était étouffante, et nous trouvâmes plusieurs traînards des colonnes qui nous avaient précédés. Le maréchal leur parla sévèrement et recommanda à tous les chefs de corps de veiller à ce que demain l'on marchât mieux.

Le Tlélat est un ravin bourbeux où l'on ne trouve de l'eau qu'en y creusant des trous, car il est maintenant complètement à sec. Les troupes étaient établies sur les deux rives, sur l'emplacement de l'ancien camp du général Trézel. Elles furent formées en carré ; les zouaves seuls furent laissés par le maréchal sur l'autre rive pour protéger le bey Ibrahim et ses hommes. Nous sommes allés, après avoir visité tous les postes, faire une reconnaissance à une lieue du camp, sur la route de Mascara. L'on n'apercevait que quelques cavaliers à une demi-lieue, dans un vilain pays : toujours des collines, sans jamais embrasser un horizon étendu, et sans voir d'autre végétation que quelques touffes de broussailles çà et là. Quand on passe auprès, des nuées d'oiseaux sauvages, et surtout de perdrix rouges, s'élèvent en tous sens.

En revenant, nous visitâmes le camp du bey, où ses bouffons exécutèrent quelques jongleries devant nous : ils avaient sur la tête un bonnet pointu surmonté de plumes, des jupons comme nos cantinières, et de petits boucliers sur lesquels ils frappaient en mesure. Le bey Ibrahim était en costume de combat, gilet, veste et pantalon gros bleu, avec ses armes toutes dorées, renfermées dans une magnifique ceinture. Sous son turban était

engagé un léger haïk blanc dans lequel il était encore drapé de la tête aux pieds. Il paraissait peu en confiance, mais il reprit bon espoir quand le maréchal lui eut dit tout ce qu'il avait fait pour diviser les troupes d'Abd-el-Kader. D'après les dernières nouvelles, celui-ci ne nous tourmentera pas beaucoup jusqu'aux environs de Mascara, et je ne crois pas que demain il oppose grande résistance dans la forêt de Muley-Ismaïl. Une partie des tribus qui étaient avec lui l'ont abandonné sous le prétexte que leur territoire était menacé par les Français.

Nous avons passé la soirée dans les bivouacs des troupes, qui sont toujours de la plus belle humeur du monde. Les soldats travaillent à se faire en drap, en cuir, ou en toile, de petites cartouchières qu'ils portent par devant. La plupart des officiers de cavalerie et d'infanterie ont le fusil de chasse à deux coups. Beaucoup d'officiers de cavalerie ont des ceintures à pistolets; tous les officiers d'état-major de même.

En général, les tenues sont singulières. Des barbes, des redingotes, des ceintures, des burnous, tout cela selon le goût des personnages.

Nous devons partir demain de grand matin pour tâcher de passer la forêt avant qu'elle soit occupée par les troupes d'Abd-el-Kader que nous savons être en marche depuis ce matin. Le maréchal tient beaucoup à ménager les hommes; il attache tout son amour-propre à ce qu'il n'y ait de versé que le moins de sang français possible, et pour cela, au lieu d'attaquer de front toutes les positions, il les fera tourner, ce qui lui est facile avec l'infanterie dont il dispose.

MARCHE DE LA 4e BRIGADE EN QUITTANT LE CAMP DU FIGUIER (D'APRÈS LE CAPITAINE LE BLANC).

*29 novembre.*

DU TLÉLAT AU SIG. — Après une nuit très froide, quoique très belle, et une rosée tellement abondante que les tentes étaient trempées, la diane a battu et les troupes se sont formées très promptement. Toutes les montagnes étaient garnies par les feux des Arabes. Le maréchal prit son parti lestement, et nous avons eu plaisir à voir avec quelle rapidité il a débrouillé ses colonnes, et comme il les a bien fait avancer à travers le bois. La marche que nous avons faite eût été belle devant toute espèce de troupes, et l'ordre était tel, qu'un seul homme est resté en arrière, malgré la chaleur torride et le manque d'eau.

L'armée était formée sur trois colonnes : celle du centre, composée de la 1re et de la 4e brigade, et de la réserve; celle de droite, composée de la 2e brigade; celle de gauche de la 3e. En avant de la 1re brigade étaient les auxiliaires commandés par le bey Ibrahim; puis les zouaves; puis une partie du régiment de cavalerie; puis les pièces de montagne; ensuite l'infanterie marchant par peloton à demi distance, avec des flanqueurs choisis dans chaque compagnie parmi les meilleurs tireurs, se tenant à cent cinquante pas des colonnes et ayant de petites réserves pour les appuyer. Les bagages étaient bien entourés, le parc de réserve aussi, et l'arrière-garde était formée par le 47e et le 66e. Les colonnes de droite et de gauche s'éclairaient bien; les soldats étaient calmes, tout le monde à son poste, et il n'y a eu ni un instant de confusion ni une minute de retard dans

la marche de deux heures et demie à travers ce qu'on appelle le bois. L'on avançait serré et aligné comme à la manœuvre, malgré les buissons et les arbres : les bagages étaient ramassés et compacts, et les tirailleurs parfaitement disposés.

Avant d'entrer dans le défilé de Muley-Ismaïl, des groupes d'Arabes vinrent à toute portée tirer quelques coups de fusil sur les zouaves qui ne prirent même pas la peine de leur répondre pour ne pas retarder la marche; mais quelques spahis leur coururent sus, et ils se sauvèrent en nous disant des injures; ils nous criaient *Ya tahan!* mot dont la traduction se trouve dans le titre d'une comédie de Molière, et cela parce que nos femmes ne restent pas enfermées.

Nous pensions, d'après cette petite escarmouche, que nous rencontrerions de la résistance plus loin; mais le maréchal jugea que les auxiliaires avaient trop subitement repris confiance pour ne pas avoir acquis la certitude de ne trouver personne dans le bois. En effet nous ne vîmes que quelques cavaliers de loin en loin qui se sauvaient sans tirer.

Nous traversâmes ainsi des terrains couverts de broussailles et des champs qui avaient été cultivés cette année. Ensuite les broussailles furent remplacées par des touffes de lentisques; ces touffes devinrent peu à peu plus grandes et plus hautes. On ne peut comparer l'aspect de ces collines jaune d'ocre, couvertes de taches vertes, qu'à une grande peau de panthère. Un quart de lieue avant de sortir de la forêt, on aperçoit la vaste plaine du Sig à laquelle on arrive en traversant une clairière d'oliviers sauvages et de tamarins. Il fallut faire plusieurs haltes à cause de l'excessive chaleur. Ceci paraîtra incroyable à Paris, mais ce n'est pourtant que rigoureusement vrai : pour

ma part j'aurais donné mille francs d'un verre de bonne eau.

Une de ces haltes fut faite à l'endroit où le colonel Oudinot

IBRAHIM-BEY (D'APRÈS LE BLANC).

fut tué le 2 juin[1]. Les Arabes y avaient réuni des ossements. Le maréchal ordonna au général Oudinot de faire avancer les têtes de colonne et de faire ouvrir un ban, puis de présenter les armes. Quelques paroles très convenables que le général pro-

1. Au commencement de l'expédition qui aboutit au désastre de la Macta.

nonça à cette occasion furent accueillies avec beaucoup d'élan et avec le désir franchement exprimé de venger son frère.

A la fin de la forêt commence un ravin nommé l'Ougasse[1] ; il est très profond quoique sec, et très escarpé. Une centaine de cavaliers postés en arrière tiraient sur la brigade Perregaux. Quelques coups de fusil ripostés à propos par nos flanqueurs les mirent en fuite vers d'autres groupes plus nombreux, qui, voyant trois belles colonnes s'avancer en bon ordre avec de l'artillerie, ne jugèrent pas à propos de s'en approcher.

La plaine du Sig est une plaine de dix lieues de long sur quatre de large, sans une seule ondulation. Elle est seulement coupée par quelques lignes d'arbres qui paraissent des raies noires sur un horizon tout jaune et gris : au fond sont les contreforts de l'Atlas. Quand les auxiliaires virent avec leurs yeux de lynx qu'il n'y avait que quelques rares cavaliers dans cette vaste plaine, et que les deux ou trois cents hommes qui avaient tiraillé étaient de l'autre côté du ravin, ils passèrent de l'attitude de prudence à toute la jactance de succès. Ils se déployèrent sur une seule ligne, et, au bruit de leur musique discordante, ils rendirent à Ibrahim les honneurs du bey, c'est-à-dire qu'ils couraient sur lui à toute bride, lui tiraient un coup de fusil dans le nez, puis repassaient derrière la ligne pour recharger leurs armes.

Pour franchir l'Ougasse[2], notre colonne dut s'allonger beaucoup : on ne pouvait traverser que par demi-section, et il n'y avait qu'un seul passage pour toute l'armée.

1. L'Ougaz, d'après la carte d'état-major.
2. Non loin de l'endroit qu'occupe actuellement la station de ce nom sur le chemin de fer d'Oran à Alger.

Les soldats ayant découvert quelques trous où il y avait de la boue, s'y précipitèrent pour la lécher, et il fallut toute la fermeté du colonel Corbin et du commandant Maréchal pour retenir les hommes dans le rang. Que doit être l'été dans ce pays-ci!

Plusieurs soldats s'étaient couchés exténués de fatigue; nous marchions depuis huit heures, et il avait fallu toujours monter et descendre à travers les buissons. Les hommes, restés en arrière toutes les fois qu'un obstacle obligeait à dédoubler les files, devaient ensuite hâter le pas pour rentrer dans le rang, ce qui rendait la route encore plus pénible; mais les officiers y mirent beaucoup de zèle, et le moral des troupes étant très bon, nous n'eûmes qu'un seul traînard qui, je le crains, aura succombé. Les coups de fusil qu'on a tirés constamment, à très grande portée, n'ont, à ce que je crois, ni tué ni blessé personne.

VEDETTE (RAFFET).

Après le gué de l'Ougasse, nous longeâmes deux petits marabouts tout blancs — c'est à mi-chemin d'Oran à Mascara — et nous arrivâmes une demi-heure après au Sig. Les collines, à notre droite, étaient occupées par un certain nombre d'Arabes de la tribu de Beni-Amer[1], qui ne cessèrent de nous escorter et de tirer sur les bagages et l'arrière-garde. La fusillade ne

1. Les Beni-Amer occupaient le territoire au milieu duquel on a depuis bâti Sidi-bel-Abbès. Reculant devant la conquête, ils ont émigré en masse au Maroc. On chercherait donc vainement leurs noms sur les cartes modernes.

prit fin qu'à une portée de canon du camp, en face de la forêt de Muley-Ismaïl; la colonne semblait un long serpent brillant et entouré d'une auréole de poussière qu'éclairait le soleil couchant. Les tirailleurs qui la couvraient n'étaient pas inquiétés par plus de cinquante cavaliers.

Voilà une très bonne journée. Être arrivé ici sans un seul blessé est un point des plus importants; maintenant, la seule crainte de l'armée est de ne pas rencontrer Abd-el-Kader.

Le maréchal, aujourd'hui, faisait vraiment plaisir à voir commander. Calme, activité, présence d'esprit, il a toutes les qualités du général en chef. Il sait très bien aussi remettre à leur place non seulement les paresseux, mais encore les alarmistes et les confusionistes. Il a promptement établi son camp ici, ce soir, sur les bords du Sig, qui n'est qu'un ruisseau bourbeux à rives escarpées, bordé de beaux tamarins, dont quelques-uns sont aussi gros que le corps, et qui poussent au milieu de plaines composées d'orge sauvage et de très jolies herbes; nous y avons trouvé toute espèce de gibier : des outardes, des lièvres, des perdrix, des oiseaux d'eau et des gerboises, gros rats dont la queue se termine comme une plume, et qui font des milliers de trous autour de nos tentes.

Le maréchal a donné l'ordre de préparer ici un camp retranché[1], où il laissera toutes les voitures, l'artillerie de campagne et les mille hommes les plus faibles. Il fait établir des ponts sur le Sig, et je crois que nous passerons ici la journée de demain pour terminer ces travaux et faire reposer les troupes qui sont fatiguées. De nombreux rassemblements d'Arabes se forment sur

1. La redoute d'Orléans, aujourd'hui détruite, qui ne figure pas sur la carte d'état-major, était établie au nord du marabout de Sidi-Abd-el-Kader.

notre droite; mais le maréchal travaille toujours à diviser les tribus, et il a très bien réussi jusqu'à présent.

*30 novembre.*

AU CAMP DU SIG. — Toute la nuit il a fait un vent du sud-est qui était insupportable. Il nous apportait une poussière tellement épaisse que nous n'avions aucun moyen de nous en garantir. Ce matin, quand nous sommes sortis de notre tente, il n'y avait plus de bois de tamarins : avec leurs sabres-poignards, les soldats avaient tout coupé, et il n'en restait plus qu'un ou deux, que le maréchal avait ordonné de conserver pour servir de points d'observation.

Nous aperçûmes sur notre droite un camp fort nombreux d'Arabes, sur une des premières pentes de l'Atlas. C'était la tribu des Beni-Amer, forte d'environ deux mille ou deux mille cinq cents chevaux, qui opérait sa jonction avec Abd-el-Kader. L'aga El-Mezari, envoyé par celui-ci, vint les trouver, et nous vîmes la tribu monter à cheval autour de ses tentes pour le recevoir. Nous sommes établis au gué que l'on appelle l'Hamiss; le camp des auxiliaires est sur la rive droite, avec les zouaves et un bataillon du 2e léger; toutes les autres troupes sont sur la rive gauche. Le maréchal a ordonné au colonel du génie Lemercier, d'établir ici un poste retranché pour y laisser toutes les voitures et la batterie de campagne que nous ne pouvons emmener plus loin, car nous nous engagerons bientôt dans des chemins où tous les transports ne seront faits que par les chameaux et les mulets. Nous sommes restés toute la journée à construire l'ouvrage retranché, et le

génie a établi deux ponts sur chevalets. Le lieutenant-colonel de Beaufort, du 47e, commandera le camp. L'ouvrage a six cents mètres de développement; les voitures formeront une espèce de réduit dans l'intérieur, et serviront en même temps de parades pour les défenseurs du parapet. Les travaux ne sont pas encore terminés ce soir, bien que nous ayons eu toute la journée mille travailleurs qui se relevaient de quatre heures en quatre heures. Les uns étaient fatigués de la journée d'hier, les autres étaient distraits par les mouvements des Arabes qu'ils s'occupaient à examiner. D'autres craignaient d'être laissés ici comme garnison de l'ouvrage. L'on commence, ce soir, une lunette sur la rive droite du Sig, pour protéger les deux ponts. Les sapeurs du génie s'y sont mis, et je crois qu'ils auront achevé en douze heures toute la besogne.

Le maréchal s'est fait rendre compte de la situation des vivres et des approvisionnements de toute espèce; elle est des plus satisfaisantes. Pas un chameau n'est égaré; les vivres sont assurés pour plus de quinze jours. Il y a cent quatre-vingts cartouches par homme, et, en outre de ces ressources régulières, on découvre, à chaque instant, des silos remplis de toute espèce de denrées qui pourraient nous approvisionner pour longtemps, si nous savions comment emporter ce que nous y trouvons. Toute la journée les auxiliaires n'ont fait que courir la plaine en tous sens, et ils ont une adresse merveilleuse pour découvrir ce qu'il y a à prendre. Ils ont reconnu en se couchant l'oreille par terre pendant la nuit, de quel côté passaient les chameaux des Garabas[1], — et ils en ont volé quelques-uns.

1. L'orthographe moderne adoptée par la carte d'état-major est Raraba. C'est une tribu placée entre le Tlélat et le Sig.

LE MARÉCHAL CLAUZEL.

Pour les silos, nos chasseurs d'Afrique s'entendent très bien à les déterrer. Ces silos sont des trous creusés en terre, quelquefois garnis intérieurement de maçonnerie, selon ce qu'ils contiennent, et recouverts d'une sorte de glaise, puis d'une couche de terre. On donne de la paille à discrétion pour rien ; l'orge se vend vingt sols la charge d'un cheval ; tout le monde a été prendre du beurre salé. L'on a même trouvé dans une de ces cachettes

TENTES ARABES (DAUZATS).

quinze cents francs en argent, que les chasseurs à cheval se sont partagés. L'administration a commencé par charger toutes les voitures d'orge et d'un blé qui est le plus beau que j'aie jamais vu.

Cette plaine est la plus riche de toute la Régence, et, pendant cinq ou six lieues, on y trouve des silos tous les cinq cents pas. J'en ai vu un qui était rempli de sel gemme cristallisé aussi blanc que la neige.

Pour comprendre quel intérêt nous avons à abattre non seulement l'autorité matérielle d'Abd-el-Kader, mais aussi l'influence morale que cet homme remarquable exerce sur les Arabes, il faut reprendre les événements d'un peu plus haut. Abd-el-Kader

est un Arabe sans mélange. Allié à la race du Prophète, il est le chef d'une famille de marabouts des plus illustres, en sorte qu'il est à la fois prêtre, noble et soldat. Son père Maheddin leva, au moment de la prise d'Alger par les Français, l'étendard de l'indépendance et chassa le caïd turc de Mascara. Il fut aidé par l'empereur du Maroc, le seul prince arabe qui n'ait jamais été détrôné, ni par les Turcs, ni par les chrétiens. Lorsque les Français prirent Oran et chassèrent le bey, Maheddin déclara la guerre à la fois aux Français et aux Turcs qui, sous la conduite de leur aga, Mustapha-ben-Ismaïl, vieillard respectable et homme de talent, s'étaient réfugiés dans Tlemcen. Abd-el-Kader prit le commandement de la troupe de son père et bloqua Oran et Tlemcen. La première de ces villes fut cernée de si près que les balles des Arabes tombaient dans les rues, et que plusieurs personnes y furent tuées. Toutes les tribus récalcitrantes furent successivement soumises ; la ville de Tlemcen fut prise d'assaut et Mustapha renfermé dans la citadelle. Alors, Maheddin exploita au profit de son fils la vieille prophétie qui dit qu'un marabout, né sur les bords du Chélif, doit chasser les chrétiens du sol africain qu'ils auront envahi, et réunir tous les membres épars du corps arabe. Il fit reconnaître bey d'Oran, par tous les chefs assemblés, son fils Abd-el-Kader, qui venait de se distinguer dans plusieurs combats, et lui se retira, *procul armis*, dans une retraite où il mourut bientôt. Vint le général Desmichels qui battit deux fois Abd-el-Kader; celui-ci s'éloigna d'Oran. Mustapha le surprit auprès de Tlemcen et le mit en déroute.

Alors Abd-el-Kader entra en négociations avec le général Desmichels et obtint qu'un traité le reconnût comme souverain de la province d'Oran, prince indépendant, et qu'on lui fournît

MUSTAPHA-BEN-ISMAÏL (RAFFET).

des armes et des munitions[1]. Il devint puissant; il soumit toutes les tribus jusqu'à l'empire du Maroc et même dans le grand désert. Il nomma des beys et des caïds jusqu'aux portes d'Alger, à Coléa et à Blida. Il avait vu Méhémet-Ali en allant à La Mecque: il forma des troupes régulières. Fanatique à l'excès, il releva le zèle religieux des musulmans de toute l'Afrique; les marabouts entrèrent en communication avec lui. Enfin, quand il se sentit assez puissant, il voulut mettre la garnison d'Oran à sa discrétion en éloignant toutes les tribus de six lieues de cette ville, de manière qu'il ne vînt rien au marché que par sa permission. Il fit même arrêter le caïd Ismaël, qui avait vendu un cheval aux Français. C'est alors que le général Trézel[2] sortit d'Oran pour protéger les Douairs et les Smélas qui nous restaient fidèles. Il emporta avec peine le passage de Muley-Ismaïl; mais, ne sachant où transporter ses blessés qui étaient assez nombreux, il dut quitter le Sig pour aller à Arzeu. Dix mille cavaliers poursuivirent les deux mille cinq cents Français dans une plaine toute découverte. Arrivée au défilé de la Macta, la colonne s'allongea dans les broussailles, et un intervalle non gardé se présenta aux Arabes; mais l'artillerie sauva l'armée par son dévouement, son intelligence et son courage. De là, une exaltation immense de la part des indigènes, de là un tel accroissement de puissance pour Abd-el-Kader qu'il faut l'abattre sur-le-champ.

1. 26 février 1834.
2. Juin 1835.

*1er décembre.*

COMBAT DU SIG. — On a tiraillé cette nuit sans résultat. Nous avons eu un vent du sud-est tellement fort, que j'ai cru que nos tentes allaient tomber. Ce matin nous avons aperçu un camp retranché considérable sur notre droite, et nous avons appris qu'Abd-el-Kader, qui est à Ghorouf[1], avait reçu des renforts. Les Garabas, commandés par Mohammed-Ali-Bouhallem, se sont joints à lui. Dès le point du jour, les Arabes furent plus audacieux, et vinrent tirailler sur nos postes. Nous parvînmes, non sans peine, à lancer quelques hommes d'Ibrahim-Bey contre eux, mais comme ils allaient mollement, des voltigeurs du 47e s'avancèrent et on tua un ou deux Arabes. Après quoi la fusillade cessa. La matinée se passa à enlever tout ce qu'on trouvait dans les silos qu'on découvrait à chaque instant.

Puis le maréchal, voyant le camp des Beni-Amer se grossir beaucoup, résolut d'aller l'enlever ou du moins de dissiper le rassemblement qui s'y était formé. Il fit prendre sans bruit les armes aux zouaves, au bataillon d'Afrique, à deux bataillons du 2e et du 17e léger, à la batterie de campagne et à la cavalerie. L'infanterie laissa ses sacs au camp, et l'artillerie ses caissons, en sorte que toute cette colonne fut le plus mobile possible. Le maréchal en donna le commandement au général Oudinot. Nous sortîmes du camp au milieu d'une trombe de sable que nous

1. Ghorouf ne figure pas sur la carte d'état-major; mais le Chrouf ou Kerouf est un cours d'eau qui débouche dans la plaine à quelques kilomètres à l'est du Sig. Le camp d'Abd-el-Kader devait être établi au bord de ce ruisseau, dans un ravin, sur les premières pentes du Djebel-Touakas.

avions d'abord aperçue comme un nuage de poussière à l'extrême horizon et qui avait fondu sur nous avec une incroyable rapidité. En quelques minutes nous étions couverts de la tête aux pieds et, pendant quelques instants, on ne pouvait pas y voir. Les troupes se formèrent dans un petit bois de jujubiers sauvages qui n'ont guère plus de cinq à six pieds de haut. Les zouaves prirent la

DÉFENSE DE TLEMCEN (RAFFET).

tête de la colonne avec les deux compagnies de voltigeurs, et une compagnie du bataillon d'Afrique. Derrière avançait la cavalerie, puis les trois bataillons en colonne serrée par peloton, sous le commandement du colonel de Vilmorin. Deux pièces de canon marchaient avec chaque subdivision de la colonne. Une partie des auxiliaires vint alors nous rejoindre, et, comme il fut impossible de les mettre en avant, on les plaça en dehors des flanqueurs, l'infanterie sur la gauche, la cavalerie sur la droite.

Ces dispositions prises, la colonne partit en très bon ordre, et marcha si vite que nous ne pouvions la suivre au pas de nos chevaux. En sortant du bois de jujubiers, nous avions le Sig à gauche, et nous nous trouvions dans une plaine qui montait légèrement jusque vers le camp des Beni-Amer, derrière lequel s'élevaient des montagnes dont les contreforts contournaient à droite et à gauche la plaine où nous étions et qui n'avait guère qu'un tiers de lieue de large. Les zouaves chassaient à coups de fusil les postes avancés des Arabes, quand une agitation extraordinaire se manifesta dans leur camp. On commença à plier les tentes; des cavaliers et des hommes à pied accoururent dans toutes les directions des montagnes voisines, et cette masse se porta en avant du camp pour protéger l'enlèvement des tentes. Le maréchal leur envoya alors quelques obus qui portèrent à merveille, mais qu'ils soutinrent bravement, car je vis rouler les chevaux et les hommes sans que la troupe songeât à s'enfuir. Il ne partit que le nombre de cavaliers nécessaire pour emporter les morts et les blessés, qu'à aucun prix ils ne laissent sur le champ de bataille, et le reste continua de fusiller notre tête de colonne qui se porta à la course sur le peu de tentes qui n'avaient pas été enlevées. Les zouaves et les spahis eurent tout déblayé en un clin d'œil. Deux grandes tentes, quelques petites en poil de chameau, des vivres et des burnous disparurent en moins de temps que je n'en mets à l'écrire. Quelques coups de canon bien dirigés abattirent encore quelques cavaliers et même des fantassins qui, postés derrière les canaux d'irrigation où l'on détourne l'eau du Sig (*Seguia* veut dire irrigation), faisaient un feu nourri sur nos soldats.

Cette infanterie ne se composait pas seulement des gens

de la tribu, c'étaient aussi des Kabyles, ou montagnards, descendus de l'Atlas, et qu'il ne faut pas confondre avec les Arabes de la plaine.

Pendant que nous ripostions au feu de cette infanterie, toute la cavalerie qui se trouvait là, environ mille chevaux, se forma en

CHEFS ARABES (DECAMPS).

un groupe considérable pour tourner la droite de notre avant-garde. Ils arrivèrent en poussant des cris affreux et en faisant une fusillade assez vive sur les auxiliaires; ceux-ci reculèrent, malgré les efforts de M. de Bourgon et du commandant Abdallah, qui, seuls, le sabre à la main, restèrent exposés au feu des Arabes, à trente pas.

J'étais, à ce moment, à cent pas sur la gauche, auprès de la réserve des zouaves et des chasseurs à cheval. Ceux-ci au nombre de deux cent soixante firent un changement de front à droite et

partirent au galop sur les Arabes. Rien de plus curieux que cette charge : la rapidité avec laquelle nos cavaliers sont arrivés sur la masse des ennemis, le tourbillonnement de tous ces sauvages, les cris aigus poussés avec fureur par mille voix glapissantes, et cette foule d'hommes et de chevaux enveloppés d'un nuage de fumée et de poussière qui n'était éclairé que par la lueur des coups de fusil, tout cet ensemble formait véritablement un coup d'œil qu'il serait difficile de trouver ailleurs qu'en Afrique. On ne saurait trop louer la bravoure des chasseurs à cheval; ils ont bousculé une cavalerie quatre fois plus nombreuse qu'eux. Les hommes, qui sont tous venus ici volontairement, sont des malins de régiment qui entendent bien leur affaire; les officiers ne peuvent pas rester dans le corps, à moins d'être très braves. Et puis ce régiment sait faire la guerre contre les Arabes; ainsi la plupart des chasseurs et même des officiers firent la charge, dont on vient de parler, avec leurs fusils et leurs pistolets, sans tirer le sabre; ils ne le mettent à la main qu'après avoir déchargé leurs armes à feu qu'ils déposent alors en travers de leur selle. C'est de la poudre qu'il faut contre les Arabes, et l'on ne saurait, quand on les combat, avoir trop d'armes à feu avec soi.

Cette belle charge, où le régiment de chasseurs n'eut que trois hommes et deux chevaux tués, dix-neuf hommes et vingt chevaux blessés, fut couronnée par quelques décharges à mitraille dont l'effet fut complet. Malheureusement nous perdîmes un jeune homme, M. d'Arnaud, officier d'ordonnance du maréchal. Au lieu de s'arrêter après avoir chargé les Arabes, il continua à courir après un cheval dont le cavalier avait été tué, et il entraîna avec lui quelques chasseurs; il fut atteint d'un coup de fusil à

bout portant. M. de Sercey mit pied à terre pour le relever, mais il ne put l'emporter : c'était un homme de cinq pieds dix pouces.

Après la charge, les Arabes, loin de lâcher pied, se rapprochèrent encore plus de nos tirailleurs. Environ deux mille cavaliers ou fantassins s'étaient réunis à notre droite et ne furent écartés que par le feu nourri d'un bataillon d'infanterie. Au même moment, l'infanterie turque, qui était à notre gauche et qui s'était bien battue, fut vivement poussée. C'était Abd-el-Kader qui arrivait en toute hâte de Ghorouf avec environ deux mille cinq cents chevaux au moins; toute la colline depuis Bordjallabi[1] jusqu'au Sig était couverte d'une nuée de cavaliers qui accouraient au galop. Abd-el-Kader vint en personne s'établir au marabout qui est sur la rive du Sig[2], et fit passer la rivière à un bon nombre de ses cavaliers qui commençaient à nous prendre à revers. Tous faisaient feu, les premiers en mettant en joue, ceux qui étaient derrière en tirant le canon levé, et la crosse appuyée sur la cuisse. Chaque chef de douar avait ses spahis autour de lui. Chaque spahi avait ses saradjs ou écuyers, puis venaient les hazeris ou valets, qui ne tiraient que de derrière.

Le feu de cette cavalerie était assez vif. Le maréchal prit lui-même deux pièces de canon et quatre compagnies du 20e léger, et se porta au galop vers le marabout, où s'agglomeraient tous les Arabes pour passer dans la rampe par laquelle on descend vers le Sig. Nous étions à bonne portée de fusil, en sorte que l'artillerie eut un effet décisif. On ne peut se figurer avec quelle ténacité ces Arabes revenaient au même endroit où leurs cama-

1. La carte de 1838 du général Pelet porte Bordj-Schalabi; cet endroit correspond au Bordj-el-Arbi de la carte d'état-major.
2. Le marabout de Sidi-Abd-el-Kader.

rades venaient d'être canonnés ; mais nos tirailleurs achevèrent de les débusquer du Sig, dans lequel se cachait leur infanterie qui nous avait blessé quelques hommes.

Alors le bey Ibrahim, qui ne s'était pas pressé de monter à cheval, lança vivement sa cavalerie sur Abd-el-Kader, dont les troupes commençaient à se retirer. Notre infanterie passa le Sig, l'artillerie continua de tirer, et bientôt nous fûmes complètement dégagés et l'ennemi fut en pleine retraite.

Le maréchal fit replier toutes les troupes du général Oudinot sur les trois bataillons des 11e, 47e et 66e, qu'il avait envoyé chercher au camp au moment où nous avions été si vivement attaqués, et que le colonel Combes venait d'amener. La retraite s'opéra comme à la manœuvre : l'on se retira en échelons par bataillon, les pièces soutenues par la cavalerie, et toutes les troupes environnées d'un grand demi-cercle de tirailleurs pour éloigner les Arabes, qui, selon leur habitude, s'étaient répandus sur nos flancs et nous inquiétaient partout, tâchant de trouver un côté faible pour s'y précipiter en masse.

Avant le bois des jujubiers les Arabes nous laissèrent ; et c'est par un beau clair de lune que nous rentrâmes au camp au bruit de la musique et des airs de triomphe que nous jouaient les clairons. Nous avons eu six tués et environ vingt-cinq blessés ; nous avons tué au moins cent hommes à l'ennemi.

Ce combat aura des résultats très satisfaisants. Il a fait du mal aux Arabes, il a habitué nos troupes à les combattre et à ne pas les craindre. Les soldats ont été gais, hardis et mordant franchement sur l'ennemi. Les blessés s'irritaient seulement de ne pouvoir faire le reste de la campagne. Mais ceux qui vont à ravir, ce sont les zouaves : ils ont fait plus de mal à l'ennemi que

tous les autres tirailleurs ensemble, et n'ont pas brûlé la moitié autant de poudre. Ils savent se disposer à merveille, ne se pressent jamais pour tirer, profitent des moindres accidents de terrain et ont une intelligence parfaite de cette guerre qu'ils font depuis cinq ans. Leur chef, M. de Lamoricière, est un homme très remarquable. Il a en lui tout ce qu'il faut pour se rendre utile partout et dans toutes les positions.

*2 décembre.*

LE CAMP DU SIG. — Nous avons passé la journée à achever le camp retranché que l'on appelle le fort d'Orléans, mais que le maréchal vient de se décider à ne pas occuper. Il a pris la résolution d'aller demain sur l'Habra. Abd-el-Kader (qui nous a envoyé deux fois un de ses caïds, chargé de demander que le maréchal lui écrivît pour ouvrir les négociations a rassemblé beaucoup de monde, et je crois que demain on aura affaire à toute son armée, puis il faudra commencer à faire un poste retranché sur l'Habra.

Le temps a été magnifique, et l'on a envoyé plusieurs mille hommes de corvée pour vider les nouveaux silos de toute espèce que l'on a découverts encore.

C'est chose curieuse que de voir nos soldats raccommoder les fusils détraqués des auxiliaires : ils s'y mettent de si bon cœur, et avec cette gaieté spirituelle qu'on leur connaît.

*3 décembre.*

DU SIG A L'HABRA. — Combats de Ghorouf et des Marabouts de l'Habra [1]. — Notre journée a été excellente, et nous avons donné une bonne poussée à toute l'armée d'Abd-el-Kader, qui était parvenu à mettre en campagne bien au delà de treize mille hommes, dont près de deux mille d'infanterie régulière, et cinq pièces de canon. L'affaire d'aujourd'hui a été très importante, car c'est le combat le plus considérable qui ait eu lieu en Afrique depuis la conquête, et c'est la première fois que les Arabes nous ont opposé de l'artillerie.

Le camp d'Abd-el-Kader était à droite, vers Ghorouf, et nous marchions comme d'habitude sur trois colonnes. Le maréchal a manœuvré pour séparer toute la cavalerie, forte de huit mille hommes, d'un autre corps qui en avait environ cinq mille : après y avoir réussi, il a écrasé par son feu toute cette cavalerie, puis s'est retourné de l'autre côté, a balayé ce qui était devant lui, et enlevé la position qu'occupait l'infanterie. Voilà en gros la besogne que nous avons eu à faire aujourd'hui ; maintenant je vais passer aux détails.

La nuit dernière, les Arabes sont venus tirailler autour du camp retranché, et nous ont donné plusieurs alertes, mais sans qu'il y eut aucun mal ni de part ni d'autre : au petit point du jour, le brouillard tomba, et le temps fut aussi beau, quoique moins chaud que les jours précédents. Les colonnes commen-

1. Ou plus exactement Sidi-Embareck, comme on verra plus loin.

LE SIG (SIMÉON FORT, MUSÉE DE VERSAILLES).

cèrent à déboucher par les deux ponts du Sig, et se formèrent sur la rive droite, pendant que tous les chameaux conduits, tantôt par des chameliers à pied, tantôt par des nègres qui, perchés au haut des bagages, indiquaient par leurs oscillations le balancement de l'animal, passaient le gué pour prendre leur place dans le convoi. Il fallut se porter à environ une demi-lieue en avant jusqu'à un bois de tamarins, entremêlés de broussailles claires, pour pouvoir débrouiller les équipages, les ambulances, et replier les ponts que le génie voulait emporter. La brigade Oudinot était au centre, et en avant; la brigade Perregaux à droite; la brigade d'Arlanges à gauche; tous les bagages gardés par la réserve du lieutenant-colonel de Beaufort, serrés contre la queue de la colonne Oudinot; et, derrière les bagages, la brigade du colonel Combes qui faisait l'arrière-garde. Le bois fut déblayé à la course par les zouaves, qui n'eurent que quelques coups de fusil à échanger, et qui se firent faire place par les troupes du bey Ibrahim. Quand l'arrière-garde, qui avait été inquiétée depuis sa sortie du camp par quelques centaines d'Arabes, fut engagée dans le bois, une masse de cavaliers se précipita dessus en poussant des cris horribles, jusqu'à vingt pas des tirailleurs qui ne bronchèrent pas; mais les balles allaient dans la colonne, et il fallut quatre coups d'obusiers de montagne à demi portée pour repousser ce hourra. Les quatre coups portèrent en plein; et c'est à la lettre qu'on voyait sauter hommes et chevaux avant qu'ils roulassent par terre.

A Ghorouf était le camp d'Abd-el-Kader, dont on voyait les tentes blanches au-dessus d'un ravin assez escarpé. Au lieu d'aller attaquer de front cette position, qui n'eût pas été facile à enlever, et où, en tout cas, l'on ne fût arrivé qu'après que les tentes

auraient été pliées et emportées dans la montagne, le maréchal appuya à gauche, de manière à tâcher d'attirer son ennemi en plaine, ce qui ne manqua pas d'arriver. Nous marchions dans un ordre parfait, les tirailleurs se tenant cette fois à bonne distance, et ménageant leurs cartouches, les soldats calmes et gais, lorsque nous vîmes, sur notre droite et en avant, une masse énorme de cavaliers déboucher du camp, en très bon ordre, puis se répandre

CHARGE ARABE (RAFFET).

en demi-cercle et en éventail dans la plaine. Le terrain entièrement découvert allait un peu en montant, en sorte que nous ne perdions aucun de leurs mouvements.

Au même instant, et comme pour faire diversion, cinq cents à six cents cavaliers arabes arrivèrent à bride abattue jusque sur les tirailleurs de l'arrière-garde, sur lesquels ils firent feu d'extrêmement près, espérant ainsi les mettre en désordre, puis prendre toute la colonne à revers. Les voltigeurs du 47e soutinrent cette charge avec beaucoup de calme et de sang-froid. Le colonel Combes porta en avant les obusiers de montagne, qui firent feu à portée de fusil, et produisirent encore un effet excellent. Les

ABD-EL-KADER (ANGE TISSIER, MUSÉE DE VERSAILLES).

Arabes se précipitèrent tous avec bravoure sur leurs blessés et leurs tués; c'était ce que le colonel Combes avait prévu, et il attendit pour tirer de nouveau qu'ils fussent occupés à relever ceux qui avaient été atteints. Cette seconde décharge en jeta un plus grand nombre à terre, et alors ce fut une déroute des plus complètes. Chacun piquait son cheval de toutes ses forces : les cinq cents ou six cents cavaliers se répandirent dans la plaine en arrière, de toute leur vitesse, et ils ne s'arrêtèrent que lorsqu'ils furent à trois quarts de lieue, ce qui provoquait la gaieté et les bons mots des soldats.

L'émir, en même temps, disposait toute la cavalerie au combat. Elle se déploya tribu par tribu, sur plusieurs lignes, et s'avança avec des cris vraiment effrayants, poussés par six mille à sept mille voix à la fois.

La ligne des tirailleurs à notre droite et en avant fut renforcée; nos soldats ripostèrent avec ardeur aux coups de fusil que leur envoyaient les cavaliers d'Abd-el-Kader. Au milieu d'un nuage de poussière et de fumée, ceux-ci s'avançaient au grand galop, déchargeaient leurs armes, puis se retiraient pour recharger, pendant que d'autres venaient tirer à leur tour. Comme le nombre des cavaliers était énorme, le feu était très nourri, parce qu'ils faisaient une navette perpétuelle, que nous pouvions tous voir parfaitement; car, au milieu de cette plaine, légèrement ondulée à droite, aucun des détails de l'action ne nous échappait. Au centre des cavaliers se trouvait le groupe d'Abd-el-Kader, que l'on reconnaissait à ses immenses étendards blancs et rouges, jaunes et rouges.

Pendant que les Arabes s'approchaient de nos colonnes en continuant leur feu, le maréchal profita de ce que nos troupes étaient

complètement masquées par les tirailleurs pour commander un changement de direction à droite, qui fut exécuté avec une extrême rapidité, et une précision que l'on aurait applaudie à une manœuvre du Champ de Mars. Les trois brigades qui marchaient en tête se retrouvèrent dans le même ordre et à la même distance, seulement faisant face à droite ; la 4e brigade, la réserve et les équipages ne bougèrent point. Avant même que le mouvement fût complètement terminé, le maréchal avait fait avancer, à la tête des brigades Oudinot et Perregaux, six obusiers de montagne, deux pièces de huit et deux obusiers de campagne ; puis il fit retirer brusquement les tirailleurs de la brigade Perregaux, tandis que la brigade Oudinot se portait rapidement sur un mamelon pour tourner la droite des Arabes. Simultanément, le feu de la batterie et des fusées à la Congrève s'ouvrit sur Abd-el-Kader : l'effet en fut terrible ; cette cavalerie ayant une très grande profondeur, aucun coup n'était perdu, et les hurlements redoublaient à chaque boulet ou obus qui abattait des hommes ou des chevaux.

Abd-el-Kader se promenait bravement au pas, sous le feu de la batterie, et il ne hâta pas l'allure de son cheval, lorsque son porte-étendard et son secrétaire tombèrent auprès de lui. Excités par son exemple, les Arabes se reformaient à cent pas au delà, après chaque décharge, et tenaient avec beaucoup de fermeté. Il fallut que la brigade Perregaux se portât en avant avec son canon, et ce ne fut qu'après les avoir écrasés trois fois, qu'à la quatrième ils ne purent se reformer, et se jetèrent vers le mamelon qu'occupait le général Oudinot, pour passer par une gorge qui conduisait à la montagne. Mais le maréchal avait encore prévu ce mouvement : les zouaves se précipitèrent par son ordre au

pas de course jusqu'à cent pas de ce défilé, où ils arrêtèrent les cavaliers qui s'y entassaient, et donnèrent à l'artillerie le temps d'arriver et de faire feu à cette portée. La confusion se mit au bout de quelques instants dans cette horde de sauvages : les plus braves cherchèrent à passer au travers de la ligne des zouaves, qui firent bonne contenance et les repoussèrent. Alors tout s'enfuit vers le camp de Ghorouf, qui fut abandonné précipitamment, et la plus grande partie des cavaliers s'enfonça avec Abd-el-Kader dans la montagne, tandis qu'un petit nombre des autres, environ un millier, se répandaient dans toute la plaine, pour tâcher de harceler la queue et les flancs de nos colonnes.

Du haut du mamelon que la brigade Oudinot venait d'enlever, le coup d'œil était magnifique : l'horizon n'était bordé que par la montagne de Muley-Ismaïl et la colline de Mostaganem, et une plaine toute nue de quarante lieues carrées se développait devant nous. Des points blancs et noirs, qui ressemblaient à des fourmis, nous indiquaient où se tenaient nos ennemis et nous montraient leur désordre. Le maréchal donna un demi-quart d'heure de repos aux troupes. Il faisait une chaleur extrême : point de vent, et ce ciel jaune mat, à flocons blancs, qui est caractéristique du climat africain, fatiguait les yeux, lorsqu'on les détournait de la plaine toute grise et sèche.

Pour reprendre la route de l'Habra, le maréchal ne voulut pas refaire un changement de direction complet. Il fit panser les blessés, dépouiller les morts, et plaça la brigade Oudinot à droite, la brigade Perregaux au centre, et la brigade d'Arlanges à gauche, le tout marchant de front, et se dirigeant vers l'Habra, à travers la plaine qui, devant nous, était garnie par tous les Arabes que notre mouvement de Ghorouf avait séparés de l'ar-

mée d'Abd-el-Kader. Nous avions alors à notre droite, à portée de canon, la montagne et, à gauche, un bois de tamarins très élevés et très touffus, mais qui était séparé de notre gauche par des broussailles ou des ravins.

Les troupes d'Ibrahim-Bey, entraînées par le commandant Abdallah, chassèrent de ces broussailles quelques tirailleurs qui s'y étaient embusqués, et nous nous mîmes en marche. Du reste, cet incident du combat nous a intéressés, parce qu'il nous a fait voir la manière de combattre des Arabes entre eux. Ce sont d'abord des injures qu'ils se crient du plus loin possible, puis des coups de fusil en l'air; puis une espèce de tournoiement pour s'aborder; après quoi l'un des deux partis tourne bride et est poursuivi à coups de fusil par les vainqueurs.

Les trois colonnes, précédées par leurs tirailleurs, marchaient en très bon ordre, et s'avançaient vers une partie de la plaine, couverte de groupes de cavaliers à perte de vue, lorsque tout à coup, remontant un petit ravin, les tirailleurs du bataillon d'Afrique se trouvèrent chargés par plusieurs centaines d'Arabes de la tribu des Borgia[1], qui allaient les bousculer et leur couper la tête, lorsque le maréchal et moi fîmes charger notre escorte, nos gendarmes, nos officiers d'ordonnance, tout ce qui se trouvait là enfin. Sous les ordres de M. de Bourgon et du capitaine Bernard, cette charge partit ventre à terre. Les Borgia envoyèrent une volée de coups de fusil qui ne blessèrent que deux chevaux et puis tournèrent bride. Alors, les chasseurs firent feu à leur tour; les trois compagnies d'élite d'Alger, voyant ce mouvement, s'étaient portées à la course en avant; quatre pièces de cam-

1. Tribu établie sur les bords de l'Oued-Melah, dont il va être parlé.

pagne étaient arrivées au galop ; un feu bien nourri déblaya toute la plaine. Nous vîmes les Arabes s'enfuir en laissant, chose jusqu'alors inconnue, leurs morts sur le champ de

LE LIEUTENANT-COLONEL MAREY (D'APRÈS LE BLANC).

bataille. Il y en avait d'affreux : ces blessures de canon sont hideuses.

Il était déjà quatre heures de l'après-midi ; le vent s'élevait, et le temps se chargeait de nuages ; nous marchions depuis environ trois quarts d'heure sans engager d'autre feu que celui de tirailleurs qui ripostaient sur les quatre côtés du carré que formaient nos troupes, lorsqu'à notre grand étonnement nous vîmes sur

une hauteur, à notre droite, l'ennemi tirer un coup de canon, qui servit de signal pour tous les Arabes dispersés dans diverses directions. Nous arrivions à une sorte de défilé; le bois et le pied de la montagne se rapprochaient; devant nous étaient quatre grands marabouts que l'on voyait très distinctement parce qu'ils tranchaient en blanc sur le noir de la forêt[1]. En avant de ces marabouts se trouvaient des ravins bordés d'aloès, et des cimetières remplis de buttes et de pierres tumulaires; en outre de ces difficultés, la plaine était encore rétrécie à gauche par de hautes broussailles qui entouraient le grand bois.

En approchant de cette position, commandée sur notre droite par une montagne très escarpée, les troupes du bey Ibrahim, qui, depuis une heure, marchaient sur l'alignement de nos têtes de colonnes, avaient ralenti leur allure et se laissaient dépasser par nous. L'infanterie d'Ibrahim sortait petit à petit du bois et se groupait autour du bey, entre les brigades d'Arlanges et Perregaux; la musique, qui n'avait cessé de jouer pendant toute la journée, même lorsqu'on tirait le canon, venait de se taire : ces divers symptômes, joints à l'aspect du terrain, nous inspirèrent des soupçons. Lorsque nous fûmes à deux cents pas d'un angle du bois, une fusillade très vive partit du ravin, où était embusquée l'infanterie régulière d'Abd-el-Kader, et une batterie placée tout en haut de la montagne, et composée de cinq petites pièces de trois ou quatre, fit feu d'écharpe sur nos colonnes; l'infanterie ennemie, qui était dans le bois, se retira sur le ravin, en nous

1. Ces marabouts dédiés à Sidi-Embareck et le cimetière dont il va être parlé sont aujourd'hui sur le bord de la ligne du chemin de fer d'Oran à Alger, à moitié chemin entre les stations de l'Habra (Bou-Henni) et de Perregaux.

ARABES EN EMBUSCADE (DECAMPS).

faisant des feux de chaussée à cinquante pas. L'émir aurait pu nous occasionner ainsi beaucoup de mal, si son artillerie et son infanterie eussent mieux tiré, mais deux coups de canon seuls portèrent et tuèrent trois hommes; les autres passèrent par-dessus nos têtes. Quant à l'infanterie, cachée dans les ravins jusqu'à hauteur de la tête, elle était obligée de tirer trop haut, ou bien, si elle tirait horizontalement, les balles ricochaient à terre et ne faisaient pas grand mal.

Voilà pour les détails de la position qu'avait prise Abd-el-Kader. Voici maintenant comment nous l'avons enlevée.

Je commencerai par la 1re brigade. Dès que le feu fut ouvert, les zouaves coururent sur le ravin et l'occupèrent. Le 2e léger se voyait sous le tir très rapproché d'une batterie à laquelle personne n'avait songé : alors le 2e chasseurs d'Afrique partit au galop aux cris de « Vive le Roi! Vive le duc d'Orléans! Vive le 2e chasseurs d'Afrique! » passa le ravin, je ne sais comment, et déblaya tout l'autre côté à coups de fusil et de pistolet. Il n'eut que trois chevaux blessés dans cette charge. Ce régiment est excellent et a un esprit de corps admirable. C'est à ce moment que le général Oudinot fut blessé d'une balle à la cuisse; il conduisait lui-même les tirailleurs et avait très bien pris toutes ses dispositions.

La 2e brigade, dès les premiers coups de fusil, se porta en avant au soutien de ses tirailleurs. Tout le monde doubla le pas; les soldats oublièrent leur fatigue; les canonniers accoururent avec leurs pièces; le maréchal plaça lui-même une batterie de quatre pièces de campagne et de quatre de montagne à la gauche de la 2e brigade; le général Oudinot faisait aussi usage de toute son artillerie et même de fusées à la Con-

grève. Cette artillerie tirait presque à coup sûr, parce qu'il n'y avait que quelques rampes par lesquelles les fantassins embusqués pussent sortir du ravin, et lorsqu'ils s'y entassaient pour en sortir, l'artillerie les aplatissait contre la berge.

Maintenant j'arrive à ce qui passait à la gauche. L'infanterie d'Ibrahim-Bey revenait en désordre; sa cavalerie se cachait derrière un pli de terrain; toute sa troupe, ses étendards, sa musique, tout s'entassait derrière cette ondulation où ils se faisaient petits et se serraient les uns contre les autres. Le feu de l'infanterie qui occupait le bois devenait vif : c'étaient des feux de peloton en retraite, sorte de feux de chaussée, qui n'étaient faits qu'à cinquante pas de nous. Alors le commandant de Bourgon, qui est un officier des plus vigoureux et des plus intelligents, se mit à la tête d'une compagnie de voltigeurs du 17e léger, et se lança dans le bois avec une intrépidité digne des plus vieux soldats. Le bataillon d'Afrique, à la lettre, passa sur le corps de l'infanterie d'Ibrahim-Bey, et se jeta aussi dans le bois qui fut nettoyé en un clin d'œil. Les balles venaient bien à ce moment; heureusement que le bois, très serré, en arrêtait quelques-unes et en ralentissait d'autres. Je me trouvais là quand l'une d'elles, qui sans doute s'était déjà un peu amortie en ricochant sur un arbre, m'atteignit à la cuisse gauche, au-dessus du genou, et me fit une contusion suivie d'une enflure assez forte, mais sans pénétrer dans les chairs. Tout cela n'a pas duré dix minutes, mais cela a été vif. Il y eut un moment où la fusillade était comme un roulement de tambour, et où les balles qui passaient de tous les côtés faisaient comme le gazouillement d'un oiseau. Les coups de canon semblaient battre la charge, ou marquer la mesure de cet orchestre.

En arrivant sur le ravin, nous vîmes tous les cadavres de l'infanterie d'Abd-el-Kader étendus sur les rampes, avec leur uniforme complètement brun pour la troupe, et la veste rouge pour les officiers. De l'aveu de nos ennemis, cette infanterie a eu soixante tués dans cette affaire; elle a bien tenu et la plupart des blessures ont été faites de près. Quelques-uns des cadavres étaient atrocement mutilés; il y en avait qui fumaient, d'autres d'où le sang s'échappait par les membres qui manquaient; ailleurs c'étaient des masses sanglantes. Les zouaves ramassèrent et emportèrent sur leurs épaules deux de leurs camarades qui avaient été tués, car dans ces corps on ne laisse jamais rien à l'ennemi, et ils se feraient tuer plutôt que de ne pas rapporter la moindre partie de l'équipement d'un mort qui pût servir de trophée à leurs adversaires.

On se reforma au delà du ravin et l'on continua à marcher à la course sur les troupes qui étaient en déroute. Quelques braves cavaliers se lancèrent en avant sur les Arabes; M. de Richepanse en tua deux de sa main et rapporta les armes qu'il leur avait prises.

Je regardais les spahis et quelques autres qui couraient çà et là, malgré le risque d'attraper même des balles françaises, lorsque je vis le maréchal des logis Abdallah arriver vers moi, au grand galop, avec son haïk blanc tout ensanglanté et sa main droite cachée sous son burnous rouge : son cheval courait, la tête horizontale et le cou renversé comme les chevaux de Murat dans les *Batailles* de Gros; son turban était défait et tout autour de sa poitrine; ses narines étaient ouvertes, et il ressemblait à un oiseau de proie. Il arrêta son cheval court à quelques pas de moi et me montra une tête sanglante qu'il

venait de couper; il la tenait par la bouche; et la tête, en serrant les dents, lui mordait les doigts. C'était celle d'un jeune homme assez beau, mais l'expression de cette figure ne peut se deviner quand on ne l'a pas vue, ni s'oublier quand on l'a vue. Abdallah me regarda avec un œil fauve et jeta à mes pieds cette tête qui

LE MARÉCHAL DES LOGIS ABDALLAH (D'APRÈS LE BLANC).

alla rebondir deux ou trois fois jusqu'à un buisson. Je voulus lui faire donner, selon l'usage oriental, quelques pièces d'or, mais il refusa en disant : « Moi, soldat ! pas travailler pour de l'argent! » Et il se lança de nouveau au travers des coups de fusil.

A un quart d'heure de marche du ravin et des marabouts de Sidi-Embareck, nous fûmes obligés de nous arrêter, parce que l'arrière-garde était aux prises avec un fort parti de cavalerie. Le colonel Combes dut même tirer le canon pour se dégager. Ensuite il fallut ouvrir à coups de pioche un chemin pour faire

passer les chameaux et surtout les voitures à travers cette coupure, qui avait près de six pieds de profondeur sur quatre ou cinq de large, et qui était toute garnie de créneaux d'un bout à l'autre; mais, à la nuit, nous étions serrés en masse, et nous sommes arrivés à l'Habra, à sept heures du soir, sans être inquiétés davantage.

La journée d'aujourd'hui a été extrêmement importante. Nous avons eu treize mille hommes au moins sur les bras, et, depuis neuf heures du matin jusqu'à cinq heures du soir, on a constamment tiré. Nous sommes venus à bout de tout en ne perdant que vingt-six tués et environ quatre-vingts blessés; nous avons fait un mal énorme à l'ennemi; nous avons tiré deux cents coups de canon dont un grand nombre ont tué plusieurs hommes, car toute blessure de canon est mortelle pour les Arabes qui ne savent pas les guérir; en outre nous avons fait un feu de mousqueterie très vif, et nos tirailleurs n'ont tiré qu'à bonne portée.

Je crois que les combats d'aujourd'hui sont les plus beaux que l'armée française ait livrés en Afrique, et le maréchal les a merveilleusement conduits. Il n'y a qu'une voix à cet égard dans toute l'armée. Il a fait des mouvements remarquables, et les a faits à propos; il a remué toutes les troupes avec une aisance parfaite, et a ménagé le sang des soldats.

Il va au feu comme un sous-lieutenant, et est vraiment beau sur un champ de bataille. S'il n'avait coupé en deux, au combat de Ghorouf, l'armée de l'émir, l'affaire des marabouts de l'Habra aurait pu être bien plus sérieuse ; et s'il n'avait pas mené cela aussi lestement, si nous étions arrivés au ravin à la nuit close au lieu d'y arriver encore de jour, il aurait pu y avoir de la confusion : car Abd-el-Kader avait bien pris ses mesures pour nous

donner du fil à retordre. Avec un plus grand nombre de cavaliers nous aurions pu faire encore plus de mal à l'ennemi. Il est aussi fort heureux que le maréchal n'ait pas laissé mille hommes au Sig, car si toute l'armée que nous avons eu à combattre aujourd'hui s'était jetée sur cette garnison, elle aurait pu être enlevée et égorgée en entier.

Nous avons un superbe bivouac ; les troupes sont un peu fatiguées; mais il y a de l'eau et du bois en abondance; la lune est éclatante et tout le monde est de belle humeur.

*4 décembre.*

DE L'HABRA A OULED-SIDI-IBRAHIM. — Combat d'Ouled-Sidi-Ibrahim. — Nous avons eu aujourd'hui une belle journée, quoique encore trop chaude; ce soir, dans la montagne, l'air est brûlant, mais le temps est encore bien pur, et nous pouvons écrire à la clarté de la lune.

Ce matin, au point du jour, notre bivouac était charmant. Les bords de l'Habra sont très jolis : de grands arbres, quelques petits marabouts blancs, et une rivière comme nos rivières d'Europe formaient un très beau tableau, animé par les feux du bivouac, par tout le mouvement d'une armée, d'une caravane, et le mélange des uniformes européens et des costumes arabes. Le passage de l'Habra, surtout, était remarquablement pittoresque; les chevaux et les voitures passaient à gué, les fantassins sur le pont construit par le génie. Les officiers de ce corps servent bien et avec une activité extrême. Le maréchal avait pris de belles dispositions pour protéger le passage de l'Habra et l'enlèvement

COMBAT DE L'HABRA (H. VERNET, MUSÉE DE VERSAILLES).

du pont que les sapeurs du génie ont exécuté avec une rapidité remarquable, puisqu'en douze minutes il a été replié. Deux compagnies, l'une du 63e, l'autre du 47e, soutenues par deux pièces de campagne, ont maintenu les Arabes, qui arrivaient avec une

LE BIVOUAC ÉCLAIRÉ PAR LA LUNE (RAFFET).

grande ardeur en s'excitant par toutes sortes de gesticulations et de cris. Nous n'avons eu que deux blessés.

Une fois dans la plaine de l'Habra, qui est aussi vaste et de même aspect que celle du Sig, le maréchal reforma sa colonne comme d'habitude, et puis donna l'ordre de se diriger sur Mostaganem. Ce n'était qu'une ruse pour achever de détruire les restes de l'armée d'Abd-el-Kader, en les attirant dans la plaine au moyen d'un simulacre de retraite. Cette manœuvre produisit l'effet désiré : les Arabes descendirent de la montagne en

criant : « A Mostaganem! à Mostaganem! » et vinrent tirailler avec nous; le maréchal les fit canonner, et ils tinrent moins bien qu'hier. Dès que le canon leur eut tué quelques hommes, ils allèrent se reformer au pied d'une montagne dont ils garnirent tout le flanc. Le maréchal changea alors brusquement de direction. Pour raccourcir la colonne, il plaça les équipages sur plusieurs voitures de front, ce qui avait en outre l'avantage de ne pas faire passer trop de roues dans les mêmes voies à travers cette plaine dont la terre est grasse, et si féconde qu'à chaque demi-lieue, nous trouvions de riches silos de paille et de grains. Ensuite il plaça en tête de colonne les deux premières brigades : le général Marbot avait pris le commandement de la brigade Oudinot; les deux autres restèrent à la garde du convoi; la cavalerie couvrit notre droite, Ibrahim-Bey notre gauche.

Ces dispositions prises, on fit avancer l'artillerie de campagne et les fusées de guerre, puis un feu très vif fut dirigé sur les Arabes rassemblés au pied de la côte : en un instant ils furent en déroute. Le maréchal lança alors une compagnie et l'escadron de spahis jusqu'à un ravin qui était au pied de la montagne, et où l'on se mit à faire un chemin pour les équipages; les deux brigades se portèrent aussi en avant en échelons par la gauche; l'artillerie de campagne fit des feux en avançant qui nettoyèrent toute la côte, et l'on tira même des boulets et des obus par-dessus la crête de la montagne pour dégager le revers opposé. Cette fois les fusées de guerre portèrent à merveille, il n'y en eut pas de perdues : une seule tua jusqu'à cinq hommes. Grâce à ces dispositions, les deux brigades gravirent la montagne, l'une à gauche, l'autre à droite du chemin, et arrivèrent au pas de course au sommet qu'elles couvrirent, après une très courte fusillade. Les

ennemis se débandèrent dans tous les sens, on ne voyait que des bandes de cavalerie fuyant au galop par tous les chemins, et sur toutes les crêtes de montagnes ; même à l'horizon, on apercevait des lignes de poussière qui indiquaient la précipitation des fuyards. En me retournant j'étais frappé de l'immensité de la

LE BOURREAU (DAUZATS).

plaine, qui ressemblait à une mer où les petits marabouts blancs simulaient les vaisseaux.

Il fallut s'arrêter sur la montagne d'Ouled-Sidi-Ibrahim après le combat, qui ne nous coûta que quatre blessés. La chaleur était étouffante; les troupes avaient grimpé la côte très rapide au pas de course; les zouaves surtout et le 2e léger étaient arrivés avec une rapidité surprenante. Les soldats restèrent couchés pendant quelque temps avant de reprendre haleine; au bout d'une heure et demie, nous nous remîmes en marche, mais le pays que nous

avions devant nous était véritablement effrayant : des montagnes escarpées à perte de vue, des mamelons couverts de broussailles quelquefois impénétrables, des ravins très profonds et des pentes si raides que, du haut d'une crête à l'autre, on était à portée de fusil. Ajoutez à cela l'incertitude sur la route, sur les obstacles que nous trouverions plus loin, et point d'eau, et vous vous ferez une idée des difficultés que nous avons eu à surmonter. Le maréchal s'occupa exclusivement d'étudier son terrain.

Pendant cette marche, nous causâmes avec un guide nommé Baba-Ali, qui ne s'est fait guide que lorsqu'il a perdu la place de bourreau qu'il a occupée pendant dix ans : c'est un petit Turc gras et potelé, aux mains blanches et ornées de bagues, qui parle du nez comme un traître de mélodrame et qui prend du tabac dans une tabatière en argent ciselé. Il m'apprit qu'Ibrahim-Bey avait été longtemps son collègue ; qu'il avait coupé sept cent douze têtes, et que personne ne savait donner des coups de bâton comme lui. Chaque yatagan ne doit couper que cent têtes ; on fait une marque dessus à chaque exécution, et quand il y en a cent, on l'enterre, puis on prend une nouvelle arme.

Tout en causant ainsi, nous arrivâmes dans une petite vallée où se trouvaient de beaux marabouts qu'on appelle Ouled-Sidi-Ibrahim[1]. Là, le maréchal arrêta l'armée ; il était déjà neuf heures et les troupes n'eurent que juste le temps avant la nuit de s'établir à peu près en carré. Les soldats parvinrent, en creusant des trous profonds dans les ravins, à trouver de l'eau saumâtre, qu'ils burent avec avidité et dans laquelle ils firent cuire du riz et un peu de viande bien maigre. Pour nous, nous nous mîmes

1. Ou plus exactement, d'après la carte d'état-major, Sidi-bel-Lebna. A côté des marabouts il y a un cimetière.

au régime des Arabes; nous ne mangeâmes que des pâtes et du café, avec très peu de viande. Les Arabes tirèrent encore quelques coups de fusil le soir; on en surprit un qui était caché dans un buisson et on le tua. Mais, de toutes parts, arrivent les nouvelles de l'abandon d'Abd-el-Kader : nous verrons ce qui en sera.

*5 décembre.*

D'OULED-SIDI-IBRAHIM A AIN-KEBIRA. — Combat contre le Beni-Chougran. — Dans la nuit, les rapports qui annonçaient l'abandon d'Abd-el-Kader par les Arabes se sont encore confirmés : l'ardeur que témoignaient les troupes d'Ibrahim pour se porter en avant ne laissait d'ailleurs aucun doute sur la défection générale. Il nous arrive quelques déserteurs de l'infanterie d'Abd-el-Kader, qui nous ont annoncé qu'il nous préparait une embuscade auprès d'Aïn-Kebira; mais la suite de ce récit montrera qu'il n'a pu conserver sa position. Nous voyons maintenant quel avantage il y a eu à ne pas suivre, pour arriver à Mascara, la route directe[1]; nous n'aurions pas eu l'occasion de détruire en plaine l'armée d'Abd-el-Kader, et nous n'aurions pas frappé le moral des Arabes comme nous l'avons fait.

Les hommes qui sont venus nous trouver nous ont certifié que l'ennemi avait perdu un monde énorme aux combats de Ghorouf et de Sidi-Embareck.

Les beaux marabouts qui nous entouraient, les plus grands que j'aie vus en Afrique, étaient éclairés à la fois par une lune si

1. Celle qui passe par la vallée du Chrouf et que le maréchal avait feint ou essayé de prendre en quittant le Sig.

éclatante que nous pouvions lire sans lumière, et par les feux de nos bivouacs.

Au point du jour les troupes prirent les armes; elles étaient bien reposées, et le maréchal les disposa dans l'ordre suivant : il plaça à droite d'un ruisseau qu'on appelle le *Rio Salado* (parce que les eaux, quand il y en a, sont salées[1]) les brigades Marbot et d'Arlanges en une seule colonne; la route fut occupée par le 47e, le bataillon du 66e et tous les sapeurs du génie pour frayer un

CAMPEMENT (RAFFET).

chemin aux équipages et à l'artillerie de campagne; la brigade Perregaux avec Ibrahim occupa la gauche et eut ordre de marcher toujours à la hauteur du convoi, tandis que les deux brigades de droite seraient échelonnées en avant, et convergeraient à gauche jusque vers Aïn-Kebira de manière à tourner toute position que l'ennemi aurait pu prendre.

Ces dispositions arrêtées, nous nous mîmes en mouvement par un temps magnifique. Je marchais avec la brigade Marbot; mais nous rencontrâmes de grandes difficultés. Il fallait à tout instant monter et descendre des ravins, et des côtes si raides, que, par moments, on était obligé d'y mettre les mains; à chaque mame-

1. C'est l'Oued-Melah de la carte d'état-major. Le nom arabe a définitivement prévalu sur la forme espagnole, qui a du reste la même signification.

LE COMMANDANT DE LAMORICIÈRE (RAFFET).

lon, les obusiers de campagne devaient être chargés à dos de mulet, et à chaque position il fallait les mettre en batterie pour débusquer les tirailleurs ennemis, le but du maréchal étant d'avoir, avant tout, le moins de blessés possible. Au haut de chaque montée, il faisait reformer la brigade Marbot, et ne la mettait en mouvement que lorsque la brigade d'Arlanges l'avait remplacée : de cette manière le petit nombre de tirailleurs arabes à pied et à cheval que nous avions devant nous a été débusqué de colline en colline, sans que nous ayons éprouvé d'autre mal que quelques contusions de balles mortes. Nous avions à notre gauche les équipages qui se frayaient laborieusement un chemin au travers de mille difficultés; et plus loin, encore à gauche, l'éclat des armes de la brigade Perregaux nous faisait suivre tous ses mouvements.

Vers les dix heures du matin, il fallut faire une halte pour reposer un peu les troupes. Pendant que nous étions arrêtés, le maréchal reçut la nouvelle de la soumission de la tribu des Borgia, et la demande du pardon pour son caïd. Il répondit à la lettre du caïd qu'il pardonnait tout ce qui s'était passé, que l'émir seul serait excepté de l'amnistie.

Quand nous nous remîmes à marcher, nous avions le soleil en face de nous, et les différents plans de montagnes se déroulaient les uns derrière les autres, comme des décors d'opéra; chacun de ces plans avait une teinte plate d'une nuance différente, et cette couleur, qui faisait trancher vivement sur le ciel toutes les arêtes, se perdait plus bas dans la vapeur chaude qu'exhalaient les vallées. Devant nous, à grande portée de fusil, se trouvait postée la tribu des Beni-Chougran, qui avait écrit à Abd-el-Kader qu'elle suffirait pour défendre son territoire; il y avait de l'infanterie et

de la cavalerie au haut d'une montagne tellement escarpée que, du mamelon opposé, elle semblait complètement à pic.

Le général Marbot, ayant reçu l'ordre de l'attaquer, donna au commandant Lamoricière, outre ses zouaves, les deux compagnies de voltigeurs du 2e léger commandées par M. de Montredon, et soutint avec le reste du 2e léger cette petite avant-garde qui partit à la course. Les zouaves se glissèrent dans les ravins, le long des buissons, puis s'ouvrirent en éventail par la droite et par la gauche; les hommes qui étaient au centre se mirent à tirailler avec les Arabes pour les occuper pendant que leurs camarades et les voltigeurs du 2e léger se coulaient dans les broussailles pour tourner la position. Nous voyions à merveille toute cette manœuvre du point où nous étions placés. Les zouaves arrivèrent sur le plateau au moment où les Arabes s'y attendaient le moins, firent feu dessus à trente pas et en jetèrent quelques-uns dans le ravin où ils en tuèrent six sans avoir un seul homme blessé.

J'arrivai un instant après; les têtes que les zouaves avaient prises étaient sur des piquets où le 2e léger les regardait; un Parisien, nommé Humbert, vint m'en jeter une qu'il avait coupée. Les zouaves échangeaient à ce sujet des plaisanteries qui feraient dresser les cheveux à Paris. Ils ramassaient aussi les armes de ceux qui avaient été tués, et, avec cette gaieté toute française, ils partageaient le butin entre eux et le 2e léger, dont, au reste, les voltigeurs s'étaient parfaitement bien conduits. Ces zouaves sont un corps précieux ; on est sûr de son affaire avec ces gens-là. On a déjà dit trop souvent comment les menait Lamoricière pour avoir encore ici à faire son éloge.

Au delà de ce plateau, et après quelques coups de fusil tirés

LE COLONEL YOUSSOUF (RAFFET).

sur les fuyards des Beni-Chougran, le maréchal fit descendre les deux brigades Marbot et d'Arlanges jusqu'au *Rio Salado*, où les hommes et les chevaux étanchèrent leur soif dans un peu d'eau saumâtre. Cette opération fut longue : les soldats ne pouvaient marcher que par deux; les cavaliers étaient pied à terre; les obusiers de montagne avaient peine à suivre. La brigade Perregaux gagna en ce moment une avance qu'elle conserva pendant tout le reste de la journée.

En quittant le *Rio Salado*, nous gravîmes une montagne très jolie, de l'autre côté de laquelle nous aperçûmes une horrible Thébaïde : des montagnes nues et très hautes sans traces de végétation, et dont les flancs étaient déchirés par des ravins abrupts. Quelques marabouts blancs s'élevaient çà et là; deux d'entre eux, entourés d'arbres fruitiers, marquaient l'endroit où se trouvaient les sources qu'on appelle Aïn-Kebira.

La brigade Perregaux y était déjà arrivée. Le maréchal lui envoya l'ordre de s'y établir; la brigade Marbot resta en arrière; nous-mêmes, nous nous établîmes avec trois bataillons de la brigade d'Arlanges en arrière de la brigade Marbot, pour nous lier avec le convoi des voitures qui se trouvait arrêté, et auquel le maréchal avait renvoyé pour renfort un bataillon du 11e de ligne. Le génie et les hommes de corvée se mirent au travail avec une grande activité, quoiqu'ils fussent fatigués, car, toute la journée, les sapeurs du génie avaient marché la pioche à la main. A la nuit la montée était praticable. Le quartier général fut établi tout au sommet de la montagne, au col de l'Atlas, auprès d'un village ou douar des Beni-Chougran.

C'était un amas de mauvaises cahutes en paille, autour desquelles poussaient quelques figuiers de Barbarie et deux ou

trois amandiers. Nous n'avons rien vu de si infect que ces huttes. Le soir, lorsque nous y mîmes le feu pour chasser le froid piquant que nous éprouvions à une si grande hauteur, il s'éleva de terre après que tout fut consumé une flamme bleuâtre qu'on ne peut attribuer qu'à la grande quantité d'émanations animales dont le sol était imprégné. Les habitants de ces dégoûtantes baraques avaient fui avec tant de précipitation, que nous y trouvâmes tous les ustensiles de ménage, et jusqu'à la pierre rouge qui sert aux femmes à se teindre les ongles. Nous avions l'idée d'emporter sur un de nos chameaux quelques-uns de ces objets, mais la crainte de la vermine nous a arrêtés.

LE COLONEL COMBES.

Avant notre dîner, nous montâmes sur un marabout qui était encore plus élevé que notre camp [1] et, de là, nous eûmes une vue magnifique. Le temps était clair et très frais; nous apercevions le fort Sainte-Croix d'Oran et la montagne des Lions, la baie d'Arzeu, tous les contreforts de l'Atlas, et l'immense plaine que nous avions parcourue les jours précédents : c'était un coup d'œil comme nous n'en retrouverons probablement pas dans la vie; nous sommes restés à nous en régaler jusqu'à ce que notre

1. Au point de partage des eaux qui se dirigent d'un côté sur l'Oued-Melah (*Rio Salado*) et de l'autre sur l'Oued-Hillil.

bien chétif repas fût prêt. Les vivres sont courts ici; et, pour les chevaux, nous avons eu grand' peine à nous procurer de l'orge dans des silos que les chasseurs d'Afrique ont trouvés. Des soldats d'Ibrahim en ont déterré un auprès de nos tentes, et c'était un singulier spectacle que de voir une douzaine de ces sauvages accroupis à la lueur du feu, et grattant la terre de leurs mains, tout en se disputant avec colère pour le partage de ce qu'ils n'avaient pas encore déterré.

Notre passage de l'Atlas a été une opération remarquable et pour moi une occasion de m'instruire, en voyant les beaux mouvements que le maréchal a fait exécuter.

*6 décembre.*

D'AÏN-KEBIRA A MASCARA. — Nous voici arrivés au but de notre expédition, et nous l'avons atteint après avoir donné une leçon sévère à Abd-el-Kader. Chaque jour nous apprenons quelque nouvelle perte qu'il a faite à l'affaire de Ghorouf ou à celle de l'Habra; chaque jour lui vaut quelque nouvelle défection; mais nous croyons qu'il ne faut guère se fier à toutes ces belles promesses. Tant que ces gens ont eu peur d'Abd-el-Kader, ils ont fait cause commune avec lui; maintenant qu'ils ont peur des Français, ils viennent à nous.

Nous sommes partis ce matin au point du jour d'Aïn-Kebira. Le maréchal ayant appris que les troupes d'Abd-el-Kader en se débandant avaient pillé la ville, massacré une partie des habitants, que les autres s'étaient enfuis, et que tout était à feu et à sang, comprit l'importance d'arriver sur-le-champ. Il partit en avant

avec les brigades Marbot et Perregaux, dix obusiers de montagne et la cavalerie, en laissant le commandement des 3e et 4e brigades, de la réserve et des équipages au général d'Arlanges, auquel il donna l'ordre d'aller jusqu'à El-Bordj, s'il le pouvait, sinon de rester à Aïn-Kebira avec tout son monde, jusqu'à ce qu'il reçût

MARABOUT PRÈS DE MASCARA (V. DE MATHAREL).

de nouvelles instructions. Déjà les troupes d'Ibrahim-Bey étaient parties en désordre : chacun avait couru ou poussé son cheval aussi vite qu'il avait pu; et cette bande, ayant la certitude que tous les Arabes avaient abandonné Abd-el-Kader et qu'ils n'avaient pas d'ennemis devant eux, se précipita en avant pour tâcher d'arriver à temps et de prendre part au pillage. Autant il nous avait été difficile de les pousser sur l'ennemi, autant il le fut de les retenir cette fois ; ils couraient par tous les chemins, chargés de sacs et de paniers vides qu'ils comptaient remplir de butin.

Nous marchâmes par des chemins très rudes avec beaucoup de rapidité, et nous parvînmes promptement à El-Bordj : mais les équipages auront eu beaucoup de peine à faire la route. En arrivant nous aperçûmes toute la population de ce village rassemblée autour de la mosquée, et dans un état d'agitation difficile à décrire. Le caïd d'El-Bordj et le grand caïd de toute la tribu, qui compte deux mille cavaliers, vinrent à notre rencontre pour nous faire leur soumission. Le caïd, appelé Kaddour-Ben-Morfi, est un beau cavalier, mais il a l'air d'un grand scélérat. Ce sont les premières maisons que nous ayons vues depuis Oran ; elles ont, du reste, assez bonne mine, et sont entourées d'arbres fruitiers et de jolis jardins, au fond d'une vallée très verte.

LE GÉNÉRAL BAUDRAND
(CROQUIS INÉDIT DE DAUZATS).

A El-Bordj, le temps se couvrit ; nous entrâmes dans un brouillard épais, qui bientôt se changea en pluie, et nous empêcha de voir à dix pas de nous. A tout instant arrivaient des nouvelles de Mascara et des détails plus ou moins exacts sur le massacre et l'incendie de la ville. Le maréchal fit alors hâter le pas aux colonnes, et, comme on avait à peu près la certitude de ne pas trouver d'ennemis devant soi, on cessa de se garder

militairement. Bientôt même, trouvant que les colonnes ne marchaient pas assez vite, nous partîmes tous les deux en avant avec le régiment de chasseurs à cheval; vingt-cinq zouaves et un officier, qui formaient l'avant-garde, parvinrent, chargés comme ils étaient, à suivre le trot de nos chevaux, pendant près de deux lieues, à travers des chemins détrempés par la pluie.

Nous traversâmes ainsi des quinconces de figuiers et des vergers remplis de beaux arbres fruitiers de toute espèce. Le pays est bien cultivé et paraît riche; les champs sont séparés par des haies de cactus dont quelques-uns ont une grosseur énorme. En descendant une petite colline, sur la route, nous aperçûmes devant nous, dans le fond, la ville et les faubourgs de Mascara. La pluie venait de cesser et le temps s'était éclairci.

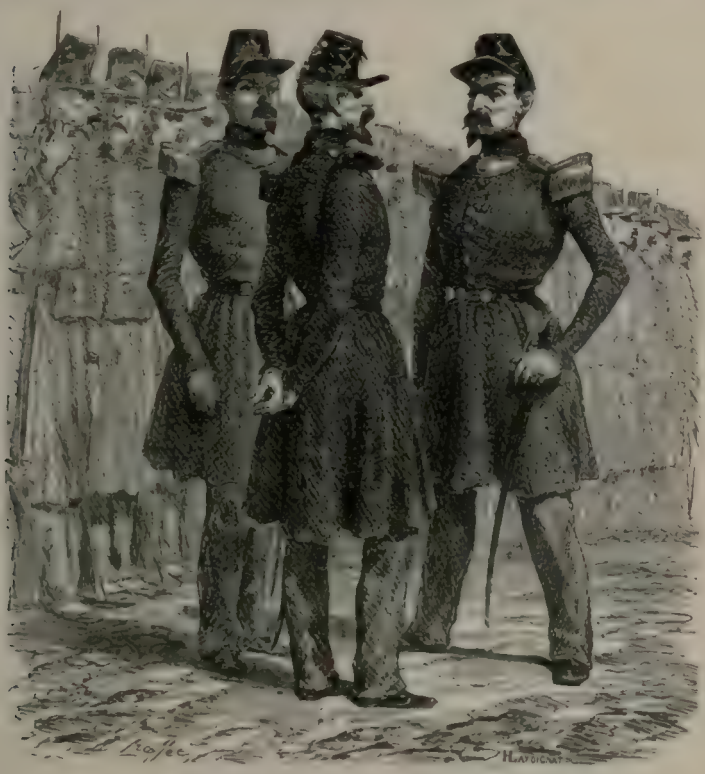
La ville est fort étendue, et la verdure qui l'entoure se marie bien avec la blancheur des maisons; les murailles crénelées et garnies de tours carrées, ainsi que le minaret de la grande mosquée se détachent par leur couleur jaune brun. Les faubourgs remplis de cactus forment le fond de ce tableau.

En approchant nous vîmes que le feu était de tous côtés et que les faubourgs étaient déjà à peu près réduits en cendres. Les portes étaient gardées par des chasseurs à cheval, que le maréchal avait envoyés avec le colonel Létang, mais la horde d'Ibrahim occupait déjà la casba et achevait ce que les Arabes d'Abd-el-Kader avaient commencé la veille. Nous passâmes devant la porte de Bal-el-Cherg[1] en côtoyant la muraille qui a de dix-huit à vingt pieds de haut et est en assez bon état, ainsi que le fort, armé de quelques pièces de canon. Après avoir laissé à droite le

1. Porte de l'Est.

VUE DE MASCARA EN 1835 (D'APRÈS LE CAPITAINE GENET).

faubourg ruiné de Baba-Ali, nous traversâmes le marché et entrâmes par la porte de Bab-el-Gharb[1]. Les chasseurs repoussaient à grands coups de plat de sabre les soldats d'Ibrahim qui, n'étant pas arrivés à temps, voulaient forcer la consigne, et il fallut



TYPES MILITAIRES RAFFET.

nous frayer un chemin au travers d'eux pour pénétrer dans la ville.

Ce que j'ai vu alors est le spectacle le plus hideux auquel j'aie assisté. Je ne me serais jamais fait une idée de l'horreur d'une ville saccagée, brûlée, et où une partie des habitants a été massacrée. La rue par laquelle on monte à la place était remplie

1. Porte de l'Ouest.

de débris de toute espèce, de tronçons de bois encore fumants et tachés de sang. Tout était pêle-mêle; pas un objet n'était entier. Sur la place, qui devait être assez jolie, des mares d'huile de rose étaient recouvertes par un lit de tabac qu'on avait cherché à brûler, et que les pillards avaient mêlé avec toutes sortes de choses pour les rendre inutiles. Les maisons fumaient encore, et un millier de juifs se jetant à nos genoux et baisant nos étriers en pleurant étaient le seul reste d'une population qui, avant-hier, comptait près de dix mille âmes. Les soldats d'Abd-el-Kader s'étant débandés après l'affaire de Sidi-Ibrahim, étaient arrivés dans la ville; ils avaient saccagé tout, pillé même la maison de l'émir et les bijoux de sa femme, puis tué une trentaine de juifs, et enlevé à peu près toutes les femmes qu'ils avaient réunies en troupeaux et chassées devant eux dans le désert. Les Arabes de la ville se sont joints à eux et ont pillé les Israélites qui, seuls, possédaient quelque chose ici.

Le temps froid et couvert ajoutait encore à l'horreur de cette scène de dévastation. Les femmes qui avaient échappé à l'ennemi s'étaient réunies peu nombreuses sur un point et étaient comme folles; elles poussaient des cris inarticulés et nous montraient leurs enfants. Des bandes de chiens couraient en tous sens dans les débris; et les soldats d'Ibrahim achevaient de démolir les boutiques pour y trouver ce qui avait pu y être enterré. J'envoyai mon chirurgien visiter ce qui restait des blessés du massacre; il en revint le cœur navré. Il avait vu de cruelles blessures, des femmes, des enfants mutilés; beaucoup avaient déjà succombé. Nous descendîmes à la maison d'Abd-el-Kader : c'est une construction mauresque assez simple, avec la fontaine de marbre et les deux galeries. Mais tout était abîmé; une odeur d'huile brûlée

prenait à la gorge quand on y entrait; les conduits des eaux avaient été brisés, et tout était inondé. Les portes étaient enfoncées et l'escalier à moitié démoli.

Nous prîmes des juifs pour nettoyer ces ordures, et nous allâmes à la casba. Le maréchal ordonna à Ibrahim d'en sortir avec sa troupe, et d'aller, avant la nuit, dans le faubourg d'Argoub-Ismaïl. Il faisait déjà sombre quand j'entrai dans la casba, mais nous eûmes le temps de voir les pièces de campagne d'Abd-el-Kader, l'obusier et les caissons en débris pris à la Macta; de l'orge, du blé répandus partout, du biscuit dans lequel nous entrions jusqu'à mi-jambes, et qu'on avait couvert d'ordures pour le rendre immangeable. C'est avec joie que je retrouvai en notre possession les débris de la Macta, et que je vis nos soldats arriver en vainqueurs dans une ville où, depuis les Romains, aucune armée européenne n'avait mis les pieds. L'effet moral de notre victoire est très grand sur les Arabes.

*7 décembre.*

A MASCARA. — Toute la journée, des coups de fusil furent tirés sur les chiens, les chats et les pigeons qui venaient chercher des maisons qu'ils ne pouvaient plus reconnaître dans les ruines. Après que la générale eut été battue, le maréchal fit faire la visite des sacs, dans lesquels on ne trouva rien, ce qui prouve qu'il y avait plus de bruit que de mal : puis nous sortîmes par une éclaircie de beau temps pour monter au haut du minaret de la grande mosquée. Je n'y aperçus guère que le triste panorama que j'avais déjà parcouru en détail. L'intérieur de la mosquée

ressemble en petit à celle d'Alger : jamais aucun chrétien n'avait pénétré dans ce sanctuaire où Abd-el-Kader, en sa qualité de marabout, prêchait la guerre contre les Français ; nous y remarquons de beaux lustres tout entourés de petites fleurs d'argent.

Mascara est une ville moderne : c'est à tort que les géographes en font la *Victoria* des Romains. Les ruines de *Victoria* sont sur

LE FAUBOURG D'ARGOUB-ISMAIL (V. DE MATHAREL).

la route de Tlemcen[1]. On trouve aussi, à trois journées de marche d'ici, sur la route du désert, une autre ville romaine, *Gadaum Castra* aujourd'hui Tagdemt[2], où, d'après le dire des gens du pays, on rencontre des antiquités très remarquables. Depuis Mascara jusqu'à Tombouctou, il n'y a plus de montagnes, et l'on n'a que quelques collines à franchir pour arriver au désert. Il y a ici

1. Il est assez difficile de dire à quelles ruines le duc d'Orléans fait allusion. Les plus rapprochées dans la direction de Tlemcen sont celles d'Aïn-el-Hammam-ben-Hanefia, à vingt kilomètres, dont le nom ancien *Aquæ Sirenses* a été révélé par des inscriptions.

2. Le nom romain de Tagdemt n'est pas connu. En revanche *Gadaum Castra* paraît devoir être placé plus au nord, près d'Inkermann.

plusieurs personnes qui ont été à Tombouctou, et la plupart des nègres viennent de ce pays-là. Le désert n'est point ce que l'on s'imagine généralement : ce n'est point, comme celui de Barca, une mer de sable ; ce sont des dunes à perte de vue couvertes d'une herbe courte et rare qui nourrit d'immenses troupeaux de moutons. De distance en distance, des puits donnent de l'eau aux bergers de ces troupeaux qui n'ont point, comme en Égypte, d'oasis pour se réfugier ; car le désert est seulement coupé par une longue zone de palmiers que l'on appelle Beled-el-Djerid[1].

*8 décembre.*

A MASCARA (*Suite*). — Nos chevaux commencent à reprendre depuis qu'ils ont de l'orge à discrétion, mais ils sont encore si maigres que je ne comprends pas comment ils ont pu nous amener ici. Aujourd'hui, nous avons fait bonne chère, et bu même d'un vin blanc fabriqué par les juifs et qui n'est pas très mauvais. Les Arabes avaient vidé tous les tonneaux devant les fondoucks ou bazars, où se tiennent les marchands étrangers, mais une partie a coulé dans des espèces de citernes, où les soldats le puisent et qu'ils vendent trente sous les cent litres. Nous avons parcouru toute la ville. Ces maisons déjà consumées et où le feu se rallume encore, — ces soldats affamés courant de décombre en décombre pour prendre et dévorer les animaux sans maîtres qui errent de tous côtés, — ces pauvres juifs qui, échap-

1. Le nom de Beled-el-Djerid (pays des Dattes) appartient spécialement à la contrée autour des lacs, à l'ouest de Gabès ; mais ce nom a été étendu souvent à toute la région des oasis méridionales.

pés au massacre, se sont mis sous notre protection, — une boue affreuse dont tout le monde est sali de la tête aux pieds : voilà le tableau de Mascara aujourd'hui.

Mais ce qui nous a particulièrement intéressés, c'est la visite des établissements qu'Abd-el-Kader avait fondés ici. Il était temps d'arriver et de les détruire: car plus tard ils auraient pu nous faire bien du mal. C'est dans la casba, sorte de fort triangulaire placé à l'une des extrémités de la ville, qu'étaient renfermés l'arsenal, la manufacture d'armes, les magasins et le palais de justice. Ce palais de justice, où Abd-el-Kader présidait le tribunal en personne, n'a rien de plus remarquable que la grande salle de la casba d'Oran, dont c'est en quelque sorte une répétition. Je ne parle pas de la monnaie, que l'émir faisait battre avec des marteaux, parce que ce n'est, à mes yeux, qu'une satisfaction de vanité qu'il voulait se donner.

LE GÉNÉRAL MARBOT
(CROQUIS INÉDIT DE DAUZATS).

La manufacture d'armes était bien établie. J'y ai vu deux cent cinquante bois de fusil, douze forges à soufflet, des alésoirs pour les canons de fusil, des étaux, en un mot tout l'attirail d'une manufacture d'armes; et, d'après les renseignements que je me suis procurés, il pouvait s'y faire trois fusils par jour. Derrière, je trouvai un atelier de construction, où étaient trois affûts non

encore terminés, d'un mauvais modèle, ainsi que des roues copiées sur celles prises à la Macta, et qui étaient entassées dans le fond d'une cour. Les magasins contenaient quatre cent mille livres de soufre magnifique, quatre-vingt mille rations de biscuits, et environ douze cents quintaux d'orge et de blé. Le magasin à poudre avait été pillé par les Arabes lors du massacre. N'ayant avec nous aucun moyen de transport, il fallait renoncer à l'idée d'emmener les quatre pièces de campagne et les dix-sept pièces de position que nous avions trouvées, et il devenait nécessaire d'anéantir tous les établissements militaires et les moyens de défense qu'Abd-el-Kader y avait accumulés. Déjà l'artillerie et le génie s'étaient préparés hier à exécuter ces ordres. La manufacture d'armes fut détruite avec un soin tout particulier.

Le retour avec le temps incertain que nous avons eu aujourd'hui sera une opération des plus difficiles; mais je compte sur la démoralisation que les divers combats, où nous avons battu les Arabes, ont répandue parmi eux, et je me flatte que nous n'aurons maintenant à triompher que du climat et des privations. L'armée a un bon moral, et nous sortirons de là comme nous sommes venus.

Au moment où je finis cet article de mon journal, ma chambre, qui est celle d'Abd-el-Kader, est éclairée par la lueur d'un incendie; je monte sur la terrasse pour en reconnaître la cause : c'est le faubourg d'Argoub-Ismaïl, occupé par les troupes d'Ibrahim, dans lequel le feu a pris ou a été mis. Une partie de leur butin va être consumée : il n'y a pas grand mal.

*9 décembre.*

DE MASCARA A EL BORDJ. — On a distribué cent trente-cinq cartouches par homme à l'infanterie, et deux cents aux cavaliers d'Ibrahim, qui sont devenus maintenant de l'infanterie, car ils conduisent par la bride leurs chevaux chargés de butin. Et quel butin ! ce sont des morceaux de bois, des serrures, des barres de fer, des fragments de marbre, enfin tout ce qui leur est tombé sous la main. Le maréchal et moi n'avons pu attendre en ville que la distribution des cartouches fût terminée; notre cuisinier, ayant vu des tas de bois préparés pour mettre le feu au palais d'Abd-el-Kader, les alluma sans attendre l'ordre, et nous fûmes obligés de déguerpir au plus vite : l'incendie gagnait déjà l'escalier. On sortit de la ville, et les brigades se formèrent en bon ordre sur le plateau situé au-dessus de la porte Bab-el-Cherg. Là nous attendîmes les zouaves, qui étaient restés pour protéger les opérations de Chabaud-Latour. D'épaisses colonnes de fumée jaune et noire, qui formaient au-dessus de ville comme une calotte toute brune, nous annoncèrent que le beylick, le palais d'Abd-el-Kader, l'arsenal, la casba et les magasins brûlaient. Le soufre avait déjà été consumé la veille au soir par suite d'un ordre particulier, ce qui nous eût tous asphyxiés, si le vent n'avait été, fort heureusement pour nous, bien placé.

La retraite battit et les zouaves sortirent. Il fallut encore une heure pour rétablir de l'ordre dans la colonne des chameaux sur lesquels on installa quelques malades qui n'avaient pu être mis à l'ambulance. Ibrahim-Bey fut placé en tête; derrière venait la

caravane des juifs, et c'était vraiment un spectacle lamentable. Ces pauvres gens, à qui nous sauvions la vie en leur accordant la permission de venir avec nous, portaient chacun deux ou trois enfants. Les femmes riches étaient entassées par cinq ou six sur des chameaux que les Arabes leur avaient loués au poids de l'or; d'autres étaient sur des ânes, pieds nus, grelottant, et tâchant de réchauffer leurs enfants; des aveugles tenaient la queue d'un âne pour pouvoir suivre la colonne. Des mères avaient fait de leurs châles un sac où elles avaient placé jusqu'à trois petits enfants qu'elles portaient sur leur dos. J'ai vu des scènes et des expressions de figures que je n'oublierai jamais.

Derrière les juifs venaient les deux brigades Perregaux et Marbot; le maréchal les avaient réunies sous le commandement du général Oudinot, qui était remonté à cheval. Le général Marbot formait l'arrière-garde avec les zouaves. Quelques Arabes vinrent rôder pour voir s'ils ne ramasseraient pas des traînards, mais le commandant Lamoricière fit coucher à plat ventre une douzaine de ses zouaves, sous les ordres de M. de Garderens. Ceux-ci, quand les assaillants furent à quinze pas, se levèrent et firent feu. Les Arabes se sauvèrent à toutes jambes, laissant sur le carreau quatre des leurs, et le reste de la journée se passa sans qu'il y eût un coup de fusil tiré, grâce à cet avertissement salutaire.

Nous longions la vaste plaine qui s'étend de Mascara à Tagdemt[1]. Un grand nuage noir l'obscurcissait : elle paraissait d'un ton violet et rouge brun, et les ravins bourbeux se détachaient comme des fils blancs sur un tapis foncé; de temps à autre le

1. La plaine d'Eghris.

reflet des flammes de Mascara éclairait l'horizon, qui bientôt redevenait aussi sombre qu'avant.

Ce fut seulement à El-Bordj que nous nous arrêtâmes. Les habitants vinrent parlementer ; mais ils ne se souciaient guère de nous voir entrer chez eux, ce que nous avons pourtant fait sans qu'ils nous tirassent des coups de fusil.

LA PLAINE D'EGHRIS (V. DE MATHAREL).

Ce village, comme je l'ai déjà dit, est une réunion de jardins et de vergers fort beaux, avec des huttes en paille pour mille à douze cents personnes, une grande mosquée en pierre et les restes d'une casba. Les brigades furent établies à l'entour : elles avaient de l'eau et du bois; quant à nous, après avoir vu dans le cimetière les tombes fraîchement creusées des guerriers de la tribu que nous avions tués dans les combats des jours précédents, nous nous installâmes dans la grande mosquée. Un feu gigantesque éclaira bientôt ce quinconce de colonnes mauresques. Nous étalâmes, sur l'escalier de bois de cèdre, nos provisions qui

étaient fort courtes, et cuites dans de très mauvaise eau ; puis chacun se coucha sur la paille hachée, pendant que les soldats de garde entretenaient le feu.

*10 décembre.*

D'EL-BORDJ A OULED-SIDI-IBRAHIM. — Deuxième passage de l'Atlas. — Voici une terrible journée pour la fatigue, les privations, le mauvais temps, le froid, les difficultés de toute sorte et les spectacles affreux que nous avons eus sous les yeux. Je ne sais si je pourrai vous donner une idée des scènes d'horreur de ce passage de l'Atlas.

LE CAPITAINE BERTIN DE VAUX, AIDE DE CAMP DU DUC D'ORLÉANS (DALZATS).

Le matin, quand les troupes se formèrent autour d'El-Bordj, il faisait un vent glacial et un brouillard épais. Les brigades se réunirent en bon ordre et prirent chacune leur place respective, mais les chameaux, les juifs de Mascara et les troupes d'Ibrahim étaient dans une confusion complète. On parvint pourtant, après de longs efforts, à cerner toute cette masse et à la pousser sur la route qui mène à Aïn-Kebira, en gravissant l'Atlas. Cette route n'était qu'un ravin fangeux rempli d'une boue glaiseuse, où les chameaux s'abattaient à chaque instant et où les

soldats entraient jusqu'au genou. Plus nous montions, plus le vent devenait glacial; la pluie, qui était tombée toute la nuit sans interruption, se changeait en grêle, lancée si fort qu'elle coupait la figure. La boue, de plus en plus grasse, ralentissait la marche des colonnes.

Alors la scène devint vraiment hideuse. Ces malheureux juifs de Mascara, pieds nus, leurs vêtements déchirés, souillés de boue, et eux-mêmes chancelants sous le poids de leurs enfants qu'ils portaient, voyaient les troupes les dépasser sans qu'ils pussent les suivre. J'ai vu plusieurs de ces femmes encore belles, et drapées comme les juives de la Bible, rouler toutes ensemble dans la boue, d'où elles ne voulaient plus se relever, et où elles seraient mortes si nos soldats ne les en avaient tirées. J'ai vu des enfants étendus à côté d'elles, sans pouvoir se remuer, n'ayant plus même la force de pleurer, tout bouffis et rougis par le froid. Un vieillard de soixante-dix ans tombé dans la vase était tellement défiguré qu'on ne pouvait plus voir si c'était un être humain ou bien une avalanche de boue. J'ai vu trois aveugles conduits par un borgne : un œil pour quatre; des chameaux chargés de familles entières s'abattant des quatre membres et restant comme écartelés dans la glaise où eux et leur charge semblaient une masse informe; un de ces aveugles, qui tenait un âne par la queue, chantait un psaume pour soutenir son courage. J'ai vu des mères s'arrêter en sanglotant, puis choisir celui de leurs enfants qui était le plus faible, l'embrasser en pleurant et l'abandonner déjà à moitié mort sur le bord de la route pour sauver les autres.

Mais j'ai vu aussi le courage et la patience de nos excellents soldats : pas un murmure, pas une plainte. Qui eût osé se plaindre de son sort, auprès des misères bien plus affreuses que nous

L'ARMÉE FRANÇAISE EMMENANT LA POPULATION DE MASCARA (D'APRÈS LE BLANC).

avions sous les yeux? Et cependant c'était un acte d'humanité que d'emmener tous ces juifs. Mais ce qui a été plus admirable encore que la patience des soldats, c'est leur bon cœur. Presque chaque chasseur à cheval avait recueilli un enfant à qui il donnait

SOLDATS PORTANT LES ENFANTS DES JUIVES (LE BLANC).

à manger; les soldats d'infanterie soutenaient les vieillards, les malades cédaient leur place aux femmes; il n'est personne qui, en cette circonstance, n'ait fait plus que son devoir.

En voilà assez sur ce triste sujet. En approchant du col de l'Atlas, le brouillard s'épaissit tellement, qu'on ne se voyait plus à dix pas; il fallut battre la marche des régiments, pour que

chacun suivît son chef de file ; le froid devenait de plus en plus vif et la grêle redoublait : c'était une tourmente des Alpes. Mais nous en sortîmes tout à coup et sans transition ; nous passâmes des brouillards et de l'obscurité au beau temps et à la lumière. On voyait jusqu'à Arzeu, et la plaine était éclairée par un beau soleil ; des flocons de fumée nous indiquaient, dans la gorge qui mène à Ouled-Sidi-Ibrahim, que la queue de la colonne d'Arlanges était harcelée par quelques tirailleurs[1]. Le maréchal fit tirer un coup de canon à poudre pour leur apprendre que nous approchions, et le feu cessa aussitôt comme par enchantement. En se retournant de l'autre côté, on voyait les chameaux, avec tout le convoi, sortir un à un du brouillard et se former en bon ordre à la descente d'Aïn-Kebira ; mais la route, où avaient déjà passé trois brigades, était tellement glissante que plusieurs chevaux s'y tuèrent en s'abattant ; ils appartenaient à ces malheureux juifs. Leurs maîtres, épuisés de fatigue, s'arrêtaient à leur tour et chantaient d'une voix nasillarde leur psaume du retour de la captivité. Ces sons lugubres se mêlaient aux sifflements des chameliers et aux cris rauques des chameaux qui tombaient eux-mêmes, et donnaient un caractère tout particulier à cette scène.

Derrière le rideau de nuages déboucha en bon ordre la brigade Marbot, marchant en colonne serrée par peloton, avec les zouaves en demi-cercle derrière, pour ramasser les traînards et éloigner quelques maraudeurs qui suivaient à distance. Le général Marbot, qui conduisait à merveille sa brigade, et qui a montré un grand zèle en demandant à se charger de ce commandement, resta une

1. On a vu plus haut que le maréchal Clauzel avait laissé la brigade d'Arlanges avec le convoi entre Aïn-Kebira et El-Bordj. Elle y resta dans l'expectative, et, quand l'armée quitta Mascara, se replia sur Ouled-Sidi-Ibrahim. D'arrière-garde elle se trouvait ainsi marcher en avant-garde.

LE CAPITAINE DE CHABAUD-LATOUR (D'APRÈS LE BLANC).

heure à descendre cette côte en poussant devant lui le convoi; la pente était si glissante que la plupart des soldats étaient obligés de se servir de leur fusil pour ne pas tomber. Enfin, on arriva au bas sans autre accident que deux juifs égarés, quelques-uns de leurs chevaux et quatorze chameaux hors d'état d'aller plus loin. Un de ces chameaux chargé d'eau-de-vie tomba, ses tonneaux se défoncèrent; une compagnie du 2e léger s'y précipita et les soldats se disputèrent la boue ainsi formée. Quand les deux brigades furent réunies, le maréchal jugea qu'il n'y avait personne à combattre jusqu'à Ouied-Sidi-Ibrahim et qu'il pouvait lancer tout de suite le convoi dans le défilé; il fit seulement occuper les hauteurs de droite et de gauche par deux compagnies, plaça le régiment de cavalerie à mi-chemin et mit tout le convoi en mouvement. Nous arrivâmes sans un coup de fusil aux marabouts. Les soldats venaient à notre rencontre tout trempés; le peu de soleil qu'il y avait faisait fumer leurs capotes, qui étaient comme des éponges.

Un peu de riz et quelques figues sèches, voilà toute leur nourriture : ces malheureux faisaient peine à voir.

Nous allons nous coucher dans les marabouts, et nous nous estimons bien heureux que l'on bâtisse des maisons pour les morts, dans un pays où les vivants couchent à la belle étoile.

*11 décembre.*

D'OULED-SIDI-IBRAHIM A EL-MASERA[1]. — La journée d'aujourd'hui a été très fatigante; mais il fallait arriver ici, parce que

1. Aujourd'hui Aboukir.

c'est le seul endroit où il y ait un peu d'eau. Nous nous sommes mis en marche à huit heures du matin, et nous ne sommes arrivés qu'à huit heures du soir. On a été obligé de doubler les attelages des voitures pour sortir de la montagne; mais dans la plaine le terrain était très bon. Nous n'avons trouvé que trois ravins, sur deux desquels le génie a jeté des ponts; le troisième a été comblé à coups de pioche. Ce travail nous a pris une heure et demie; mais, comme les Arabes n'ont fait que tirer quelques coups de fusil dans la montagne, et qu'une fois dans la plaine, ils ne nous ont pas inquiétés, le retard n'a pas été fâcheux.

J'ai profité de la halte pour lire les dépêches de Paris. Elles m'ont été apportées par le commandant Youssouf, qui a eu la témérité et l'adresse de venir à cheval, en uniforme brodé sur toutes les coutures, d'Oran à Ouled-Sidi-Ibrahim; c'est un homme remarquable, non seulement par son courage dont il a donné bien des preuves, mais par son esprit; il parle notre langue comme un Français, et travaille à s'instruire; il monte le plus beau cheval que j'aie vu en Afrique, et est lui-même fort joli homme.

Quand nous nous remîmes en marche, le maréchal et moi nous gagnâmes rapidement la tête de la colonne, et, en sortant de la plaine, qui a le même aspect que celle du Sig, nous entrâmes dans une succession de mamelons très légèrement ondulés, couverts de magnifiques vergers, et d'une belle culture. Des douars nombreux avaient été abandonnés par les Arabes; dans l'un d'eux, à une centaine de pas de la route, se trouvait de la paille fraîche et magnifique; nous nous y portâmes avec notre escorte; le maréchal proposa, en attendant les colonnes, de donner un peu à manger aux chevaux; tout le monde s'y précipita au galop; chacun débrida, excepté moi qui commençais à connaître trop

VUE GÉNÉRALE DE MOSTAGANEM (D'APRÈS LE CAPITAINE GENET, 1835).

bien le pays. En effet, au même instant, des coups de fusil partirent : « C'est sur des lièvres », dirent les chasseurs d'escorte, et aucun ne bougea. C'était une quinzaine d'Arabes qui arrivaient, sans pousser un cri, et en faisant feu. Mais soixante zouaves, commandés par le capitaine Cuny, nous avaient suivis à la course; ils éloignèrent l'ennemi à coups de fusil; bientôt le régiment de chasseurs arriva au galop; une compagnie de la brigade Perregaux arriva aussi, et les Arabes disparurent.

MARABOUT PRÈS DE MOSTAGANEM (D'APRÈS RAVOISIÉ).

Un peu plus loin, la nuit nous prit, il fallut battre la marche des régiments, et l'on arriva à El-Masera sur deux colonnes : les brigades Perregaux et d'Arlanges à droite; les brigades Marbot et Combes à gauche, le convoi au centre. On bivouaqua dans cet ordre autour de quatre grands marabouts, d'une fontaine et d'un bois sacré d'énormes jujubiers. Décidément, nous voyageons de cimetière en cimetière.

Nous avons eu des nouvelles d'Abd-el-Kader, il est tout à fait abandonné, errant seul avec quelques cavaliers, et la plus grande consternation règne parmi les Arabes ; la meilleure preuve, c'est qu'ils ne nous ont pas harcelés à notre retour.

*12 décembre.*

D'EL-MASERA A MOSTAGANEM. — Le zèle des troupes ne s'est pas ralenti, malgré les privations et la diarrhée. Le maréchal et moi nous ne nous sommes pas ménagés davantage et n'avons pas fait meilleure chère que le reste de l'armée; je souffrais même d'une assez forte attaque de dysenterie; néanmoins on s'est mis en mouvement de bonne humeur, sans que personne soit resté en arrière. Quelques hommes seulement ont voulu se constituer malades. Le matin, tous les chevaux ont été au fourrage dans cette plaine si riche; on y a trouvé de la paille, de l'avoine, de l'orge, du blé, des raisins, des figues, du miel; on en a pris tant qu'on a pu. Hier et aujourd'hui le temps a été très beau, mais la nuit glaciale. Nous avons marché en très bon ordre d'El-Masera à Mostaganem, où nous sommes arrivés à deux heures après midi. Ce fut presque un étonnement pour nous, de voir la garnison propre et bien tenue comme en France, tant le contraste était frappant avec nos pantalons déchirés, nos redingotes en haillons, nos figures de bandits, et nos cheveux en désordre. Avant d'arriver à Mostaganem, nous avons traversé deux lieues de beaux jardins et de belles maisons de campagne[1]. La situation de Mostaganem est jolie, et la ville comme toutes les villes mauresques.

Nous avons fait une campagne que l'on n'appréciera peut-être pas en France ; comme nous n'avons eu qu'une soixantaine de

1. La vallée des jardins (*El-Djenanet*).

tués et cent cinquante à cent quatre-vingts blessés, et que c'est la mesure d'après laquelle on juge généralement, on ne tiendra peut-être pas assez de compte des difficultés et des privations de tout genre que nous avons eu à surmonter. Pas d'abri, pas d'eau, pas de pain, souvent pas de bois. Le chaud, le froid, la pluie, les passages de montagnes et de rivières, des marches forcées, un ennemi nombreux et féroce, voilà ce que l'armée a dû vaincre. Le soldat et l'officier ont été braves dans le combat, intelligents dans toutes les circonstances : le moral a été excellent.

Le maréchal a été beau et grand. C'est vraiment un général en chef.

Je vais me coucher, car je n'en puis plus.

# JOURNAL

DE

# L'EXPÉDITION DES PORTES DE FER

(SEPTEMBRE-NOVEMBRE 1839)

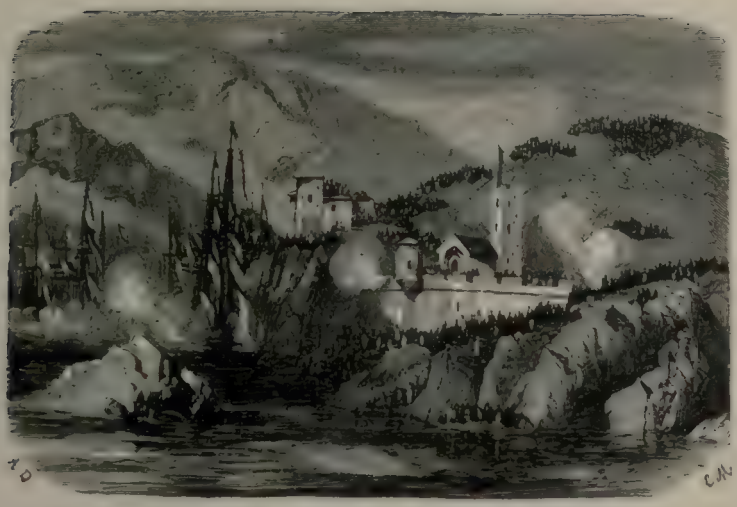
LA DUCHESSE D'ORLÉANS (WINTERHALTER).

## A LA DUCHESSE D'ORLÉANS

Voilà un effrayant volume, et que tu auras, ainsi que toute la famille, bien de la peine à lire. J'en fais humblement mes excuses et demande pardon du verbiage. Mais c'était la seule manière que j'eusse de me rapprocher de toi et de tous les miens, et je m'y suis laissé aller, quelquefois même aux dépens du sommeil.

Ce n'est pas un récit, ce n'est pas une description ; c'est tout au plus une conversation familière, faite à la lueur des feux du bivouac, avec le coin de la cheminée du salon de famille, ou le cabinet de la Reine ou surtout avec ton petit salon.

F. O.



PORT-VENDRES (DALZATS).

# EXPÉDITION
# DES PORTES DE FER

*Jeudi 19 septembre 1839.*

Parti de Port-Vendres à une heure trois quarts par un temps superbe, mais vent debout, le cœur un peu gros de m'éloigner encore pour quelque temps, je suis resté à me promener sur la dunette jusqu'à la hauteur du cap Creuss en Catalogne, au milieu d'un assez grand nombre de bateaux français et catalans aux voiles latines, qui nous saluaient en passant.

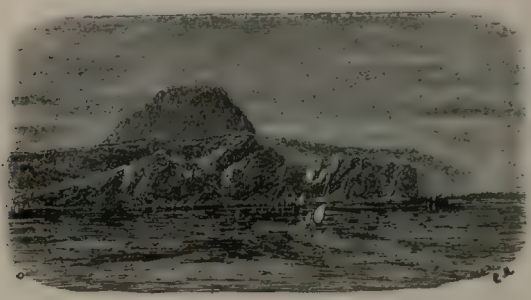
La mer grossissant beaucoup, je me couche.

A onze heures, je suis réveillé par un roulis bien conditionné qui provoque une offrande aux poissons ; après quoi je me

rendors paisiblement au milieu des rugissements de Pasquier et de Marbot, dont quatre matelots ont peine à maîtriser les efforts convulsifs.

*Vendredi 20 septembre.*

Je me réveille à huit heures du matin, et le fidèle Neigre (bien connu de mes frères et de moi comme infirmier-major de la famille d'Orléans à bord des bateaux à vapeur) m'apprend que nous filons six nœuds et demi, quoique ayant vent debout.



EL-TORO (DAUZATS).

J'engage avec lui une conversation qui me procure un nouveau sommeil de trois heures; après quoi nous arrivons en vue de Minorque. Mais, la mer grossissant toujours, nous ne parvenons qu'à quatre heures et demie à hauteur de Toro[1] : de là je t'écris, puis je fais signal au *Crocodile* de doubler la pointe ouest de Minorque et d'aller croiser dans le sud pour ne pas troubler mon incognito à Mahon. La séparation s'exécute malgré le désappointement de tous les passagers du *Crocodile*, qui vont aller danser la tarentelle toute la nuit, sur les vagues, pendant que nous dormirons paisiblement à l'ancre à Mahon. *Bel piacere !*

1. La plus haute montagne de l'île.

A six heures, quand le jour tombe, nous doublons la Mola ; et, au moment où nous donnons dans la passe, le soleil se couche d'un côté, la lune se lève de l'autre, de manière à nous présenter la plus belle décoration d'opéra qu'on puisse voir. — A mesure que la nuit rend les formes des objets moins visibles, les lumières de Mahon et de San-Carlos paraissent avec plus d'éclat et nous tiennent lieu du pilote que nous n'avons pas pris à bord pour mieux garder l'incognito. — Nous passons le long du vaisseau américain le *Delaware*, avec flamme de commodore ; les deux batteries sont éclairées et la musique, sur la dunette, écorche un air de *Norma* pour le plus grand plaisir des officiers qui sont placés une quarantaine autour d'une table de punch sur le pont. Peu après nous mouillons auprès du stationnaire français la *Lamproie*, sous la machine à mâter. (Ceci soit dit pour l'instruction de ceux qui connaissent Mahon.) Pendant que le docteur et le commandant vont se débrouiller avec messieurs de l'intendance sanitaire, je suis le bon exemple des Américains, et un joli souper sur la dunette éclairée par une lune si belle qu'elle nous tient lieu de lumière, nous fait attendre patiemment le laissez-passer des hautes dignitaires de la Santé. — Enfin, à neuf heures, la négociation aboutit et nous avons l'entrée, mais il n'y a pas de spectacle à terre parce que c'est vendredi. Je remets la course au lendemain, et, après avoir joui encore quelque temps d'une de ces belles nuits du Midi que les poètes mêmes ne peuvent décrire, je vais *take a little nap* [1].

1. Faire un petit somme.

*Samedi 21 septembre.*

A six heures, le clairon, de funeste et récente importation dans la marine, m'arrache à mon cadre ; je passe la redingote sans épaulettes, le bonnet de police, et nous voilà partis pour Mahon.

En grimpant ces rues si raides qui mènent à la ville haute, et pendant que nous étions à flaner de droite et de gauche, je suis une troupe de dames en mantille et à grand jeu d'éventail, qui entrent dans l'église du Carmel. — Un prêtre colossal y disait la messe au maître-autel : sa chasuble lui cachait à peine les reins, une large bande d'or remplaçait la croix des chasubles françaises. Le milieu de l'église était libre ; sur les bas-côtés plusieurs centaines de femmes à genoux sur le carreau, immobiles comme des statues, étaient mêlées à des soldats dont les buffleteries pendaient par devant comme des colliers, et à quelques-uns de ces beaux mendiants espagnols qui ont l'air si fier sous leurs guenilles. Dans le fond de l'église, une lucarne grillée laissait entrevoir des prisonniers dont on ne distinguait, derrière les barreaux, que les mains

MAHON (DAUZATS).

jointes et les yeux luisants comme ceux des hiboux. Tout cet auditoire comme frappé de catalepsie, ce prêtre qui ne se donnait même pas la peine de lire haut sa messe, tout cela était tellement silencieux qu'on n'entendait dans l'église que le frôlement continuel des éventails qui ne restaient pas un instant au repos et dont même les petites filles de cinq ans étaient armées. Du reste les femmes étaient assez laides, en général; mais je me suis senti en Espagne et cela m'intéressait. — A la cathédrale, où je suis allé voir le fameux orgue, j'ai eu le même spectacle.

Après être repassé devant la boutique de la mère de M. Orfila, et avoir regardé le marché à la viande, qui est le seul point sale dans cette ville si propre, je retourne à bord. Mais quelques personnes m'ont dépisté, grâce probablement aux indiscrétions des gens qui sont allés faire des provisions pour nous. Quelqu'un a demandé si don Carlos était à bord. Une fois sur le bateau, je fais gouverner doucement et arrêter devant chaque point qui peut offrir quelque intérêt militaire, en cherchant à reconnaître le mieux possible cette belle et intéressante position, l'une des piles du pont que la France jette aujourd'hui entre l'Europe et l'Afrique. Ce port magnifique, d'une défense si facile dans une situation si heureuse, m'a bien frappé, et je m'applaudis fort d'y être venu. Au moment où je me rembarque, un canot du vaisseau américain revient en toute hâte de la Santé et nous voyons aussitôt le *Delaware* décaper sa batterie haute et ranger ses embarcations pour nous saluer, si nous arborons le pavillon royal ; mais, ayant été incognito à terre, je pense qu'il serait impoli pour le gouverneur et les autorités de me trahir dans le port même, et nous passons sans arborer le pavillon

royal, ce qui n'empêche pas que nous ne soyons régalés du *Yankee Doodle* par la musique du commodore.

Après avoir rejoint le *Crocodile*, qui venait au-devant de nous ayant presque tout le monde malade à bord, nous débouchons du chenal avec vent debout et une grosse mer. Aussitôt, je vais chercher mon cadre et ne me dérange ni pour Majorque ni pour Cabrera.

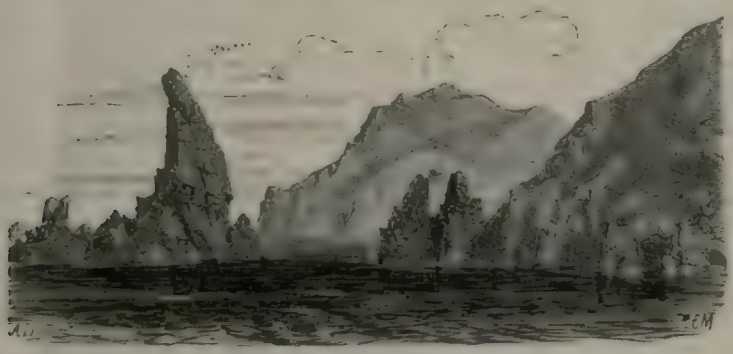
*Dimanche 22 septembre.*

Toujours beau temps, toujours de la houle, toujours vent debout; cependant comme je n'ai été malade qu'un instant en sortant de Port-Vendres, je me risque sur le pont où je fais très bonne figure. A midi, par suite, je soupçonne, d'une fausse manœuvre de mon amiral à vapeur, nous voyons le cap Tenès. Puis une grosse tortue de mer et des bonites qui viennent le long du bord nous apprennent que nous approchons des mers chaudes. Nous longeons la côte à dix lieues au large, et la journée se termine par un coucher de soleil magnifique avec ces merveilleux effets de lumière des climats du Midi.

*Lundi 23 septembre.*

Encore vent debout; il tourne avec nous. Nous serrons la côte et lâchons le *Crocodile* qui marche moins bien que le *Phare*. Sur le midi, calme plat: Pasquier et Marbot sortent de leur léthargie et rendent grâce à la Providence dans un costume digne de

Robinson Crusoé. Nous défilons devant Mostaganem, Arzeu, et nous doublons le cap Ferrat où la houle nous reprend ; mais je suis amariné et je laisse les cadres, citrons, etc., à Pasquier et à Marbot. Nous remarquons la belle couleur, la forme hardie, les grandes cavernes et les rochers abrupts du cap Ferrat, la montagne des Lions, et nous gouvernons sur Mers-el-Kébir. N'y voyant pas de bateau à vapeur, je commence à craindre que le maréchal ne soit pas arrivé et sans débarquer, je longe la côte



MONTAGNE DES LIONS (DAUZATS).

jusqu'à Oran. Là, en recevant l'entrée, j'apprends que le maréchal n'est pas à Oran, quoiqu'il se soit annoncé formellement depuis plusieurs jours : qu'on ignore les causes de ce retard ; mais qu'on dit que sa fille unique, madame de Salles, qui est nourrice en ce moment, est très malade et même en danger. Tu peux juger de ma contrariété ; c'est le maréchal qui me fait faire le détour d'Oran ; sans lui je ne peux m'occuper d'aucune des affaires qui intéressent cette province, donner de solution à aucune des questions qui sont pendantes ; sans lui, mon voyage n'est pas même une tournée d'inspection.

Je me préoccupe très vivement de cet incident désagréable et je raisonne à perte de vue sur toutes les conjectures que mon

imagination et celle de mes compagnons me suggèrent. Puis ma philosophie me revient et je me dis : « Dieu est grand, et tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes. Je suis venu pour voir les troupes d'Oran : je les verrai et je tâcherai d'y faire le mieux possible dans les circonstances actuelles. » Je prends mes précautions pour que, par complication de

ORAN (DAUZATS).

désagrément, Valée ne se croise pas en mer avec moi, et je débarque.

Je suis reçu au débarcadère par les colonels de Montpézat, de Maussion et Devaux; le général Guéhéneuc est malade et retenu à la chambre par un asthme très fort. Mon entrée se fait au milieu des troupes, avec toute la fantasmagorie arabe. Le temps est frais. Cette population si variée de nègres, d'Arabes, de Turcs, d'Espagnols, de Juifs et de Français se presse dans toutes les rues. Des maisons bien blanches, une verdure noire, des rochers rouges, la fumée du canon des forts, un ciel et une mer bleue complètent

le tableau. C'est avec émotion que je remets le pied sur cette terre d'Afrique, conquise par notre jeune armée et destinée à voir s'accomplir, par la création d'une nouvelle France, un des événements importants des siècles modernes.

Oran est très embelli : on construit partout ; les maçons ne suffisent pas ; la population qui était, il y a quatre ans, de cinq

ARRIVÉE A ORAN (RAFFET).

mille âmes, est aujourd'hui de douze mille, presque tous Espagnols et surtout Valenciens chassés par les exactions de Cabrera. La population est aisée et la ville assez riche pour se bâtir des hôtels de ville et des salles de spectacle. Je revois mes mendiants favoris et je jouis de tout le cachet oriental de la scène que j'ai sous les yeux. Ce mouvement perpétuel, le fourmillement de toutes ces races différentes, qui se mêlent sans perdre leur caractère ; ces chaouchs superbes distribuant d'une façon si élégante des coups de bâton à tort et à travers,

et frappant les tibias des gamins avec des cannes creuses qui sonnent comme du métal; les cris gutturaux qui s'échappent de toutes parts avec les gloussements des femmes et les *Viva el Rey!* des Espagnols; tout cela m'enchante et je retrouve avec délices cette terre si pittoresque et si attrayante. Je me laisse même aller à oublier l'absence du maréchal, qui est bien inexplicable et d'un bien fâcheux augure pour le reste de mon voyage. *Never mind*[1].

Arrivé au Château-Neuf, je reprends possession de mon ancien appartement mauresque aux murs de faïence, aux plafonds peints et aux jolies colonnes de marbre blanc.

Le général Guéhéneuc vient au-devant de moi, sous la treille de la casba, en robe de chambre à ramage, gilet jaune, col militaire, foulard autour de la tête, pantalon garance et bottes à éperons, suivi de deux gazelles et précédé d'une poule de Carthage. J'expédie aussitôt la réception et toute la fonction ; puis le dîner, puis suit le sommeil, *post prandium*.

*Mardi 24 septembre.*

Le matin, de bonne heure, je vais à l'hôpital par le Marché rempli des plus beaux fruits et légumes qu'apportent les Valenciens au chapeau pointu à houppes noires. Je retrouve en route mes connaissances : Baba-Ali le bourreau, les chefs des Douairs et des Smélas, l'amyn des nègres, etc., etc[2]. L'hôpital est bien tenu : le nombre des malades n'est pas considérable, les maladies

1. N'y pensons pas.
2. Voir le *Journal de l'expédition de Mascara.*

DANSES DE NOIRS.

ne sont pas graves. C'est le même état sanitaire qu'en France, mais les officiers de santé servent fort mollement; dans tous les services militaires on vole d'une manière indigne, surtout sur le pain, qui a été très mauvais jusque deux jours avant mon arrivée, et sur lequel on fait patemment des bénéfices honteux. Tout ce qui appartient à l'armée militante est honorable, mais l'armée administrative est empestée de fripons et de drôles qui salissent un uniforme qu'on aurait bien dû ne pas leur laisser porter. J'ai tâché de remédier le plus possible aux abus criants que j'ai aperçus; j'ai même fait un peu d'autorité, mais l'absence du maréchal me paralyse à chaque instant; il y a tant de choses que je ferais avec lui en dix minutes, et qu'il faut que je laisse en suspens. Il n'est jamais venu à Oran, n'y connaît personne; aussi se croit-on ici délaissé et négligé, et a-t-on été d'autant plus reconnaissant de ma venue.

JUIF DANS SA BOUTIQUE (DECAMPS).

J'ai visité ensuite le casernement, qui a beaucoup gagné et qui, avec peu de chose, serait très bon. La question des logements des officiers, qui sont soumis à mille avanies, demande un prompt remède et je tâcherai à Alger de le trouver. — Pendant la chaleur qui, du reste, n'est pas forte (17 degrés à l'ombre et encore tempérée par le vent de mer), je me livre au plaisir de la danse

des nègres, qui produit un grand effet sur Boismilon[1] et lui fournit un prétexte de plus de ne rien faire. Il n'y a pas de ballet de l'Opéra qui vaille les gambades et les contorsions si sérieusement comiques de ces sauvages : voilà ce dont conviennent tous ceux qui ont vu cette danse entraînante, et entendu cette musique si simple et si puissante d'effet.

Dans l'après-midi je vais à Miserghin, à trois lieues d'Oran,

ÉTAT-MAJOR ALLANT A MISERGHIN (RAFFET).

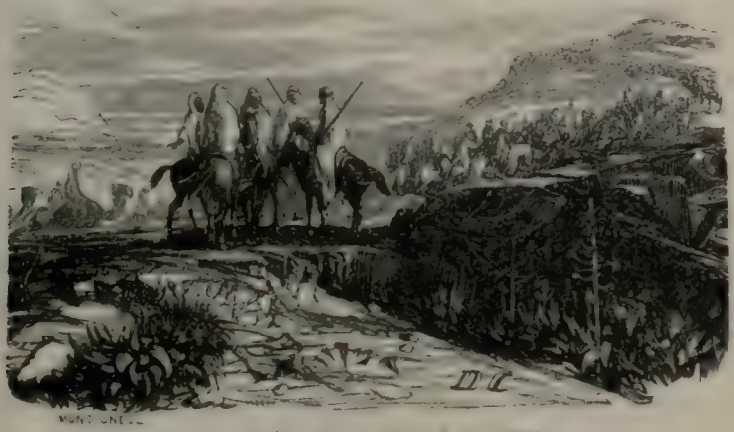
sur les bords du lac Salé. Je suis, pour y aller, le ravin d'Oran jusqu'à sa source. C'est fort joli : de belles eaux vives au milieu des rochers; des jardins admirablement cultivés par des Maures et des Valenciens, remplis de grenadiers énormes, et garnis çà et là de quelques beaux palmiers, forment toujours un joli coup d'œil. En sortant de Ras-el-Aïn nous traversons un bois d'aloès, tout en fleurs; je remarque une tige à fleurs qui a vingt-neut pieds de haut. Cet endroit appartient aux chasseurs à cheval, qui

1. Secrétaire des commandements du duc d'Orléans.

COURSE A MISERGHIN (RAFFET).

vont couper toutes ces tiges pour se faire de petites constructions dans leur jardin.

En descendant sur Miserghin, la vue du lac Salé, — rempli aujourd'hui, au lieu d'eau, de sel efflorescent qui brille au soleil, — forme avec l'Atlas un joli fond de paysage pour la scène des fantasias qu'exécute autour de moi le régiment des spahis de Youssouf. Ce régiment est remarquable, et j'aurais encore bien



HALTE D'UNE CARAVANE (DECAMPS).

voulu que le maréchal le vît ; mais qu'y faire ? J'examine dans le plus grand détail le régiment, qui est un beau corps de cavalerie, instruit et faisant très bien la guerre. Youssouf le mène étonnamment bien ; malgré ses défauts, cet aventurier, par son extrême intelligence et sa grande bravoure, nous sera bien utile ; il faut s'en servir. Montebello est très engraissé et a une barbe qui lui descend jusque sur l'estomac. Le corps des officiers est bien, trop bien même, car ils se nuisent entre eux pour l'avancement. L'établissement de Miserghin a de l'avenir et, en aidant Youssouf, il s'y créera quelque chose d'important.

En revenant à fond de train à travers les palmiers nains, je me débarrasse du trop grand nombre d'accompagnateurs qui me

gènait et j'arrive devant Oran au coucher du soleil. La brise de mer, en passant sur le jardin, embaume un air dont je ne peux pas m'expliquer l'extrême transparence ; les montagnes paraissent des blocs de bois de campêche ou d'acajou, et, à mesure que le soleil baisse, ses rayons éclairent la campagne de toutes les nuances les plus chaudes du jaune, puis du rouge et enfin du brun. La mer, sillonnée par les barques des pêcheurs aux voiles blanches, ne laisse pas apercevoir une ride ; et en entrant dans la ville toutes les terrasses sont garnies de femmes qui y prennent le frais dans leurs costumes si variés.

Depuis l'arrivée de madame Guéhéneuc et le passage de l'évêque d'Alger, la moralité a fait quelques progrès, et il y a maintenant passablement de femmes mariées ; les officiers peuvent y faire venir les leurs, mais les amateurs de scandale trouveraient encore de quoi alimenter leurs récits. Daignez m'épargner le reste.

Le soir je vais au bal, où je trouve Guéhéneuc en redingote bleue à la propriétaire, avec brides d'épaulettes en or, gilet blanc à boutons d'or, cravate blanche et pantalon garance. Il me prie de décacheter pour lui des lettres qu'il vient de recevoir de Mascara. Je m'y refuse, mais, comme il a une extinction de voix, je consens à les lui lire. J'y vois que Ben-Durand, le fameux fripon négociateur, que le maréchal emploie en ce moment à des pourparlers avec Abd-el-Kader, vient de mourir subitement à Miliana. Autre contretemps pour le maréchal, et, de là, nouveaux embarras pour sa politique.

En rentrant du bal, nous admirons cette lune du Midi qui vaut mieux que le soleil du Nord et qui donne tant de charme aux soirées dans les climats chauds.

*Mercredi 25 septembre.*

*Siempre sin novedades*, toujours sans nouvelles et rien du maréchal. Notre imagination s'épuise en conjectures, et nous marchons à vide. Pendant la matinée, revue, inspection et manœuvres de la milice et des troupes. La milice n'est pas trop mal et peut rendre quelques services. Les troupes, sous les ordres du colonel Devaux, se composaient de deux bataillons du 15e léger, deux du 1er de ligne, un du 1er bataillon léger d'Afrique, un des disciplinaires et pionniers, de six pièces de campagne, six de montagne, une batterie de réserve sans matériel, une compagnie du génie, cinq escadrons du 2e chasseurs, quatre escadrons de spahis et tout le bataclan de l'administration, cacolets, mulets de bât, ouvriers d'administration, etc. Derrière, se trouvait le général Mustapha avec sept cents cavaliers des tribus, *a nice lot of men and horses*[1]. Les troupes sont belles, bien portantes; les officiers sont jeunes. (Tous les clampins sont restés en France.) — Les corps des officiers sont généralement remarquables; la tenue est très propre; de l'immobilité, de l'instruction; on voit que ce sont des troupes sur le pied de guerre, et qui ont senti la chair fraîche.

La cavalerie est surtout digne d'attention : on pourrait entrer en campagne avec quinze cents chevaux, ce que l'on n'a jamais été à même de faire jusqu'à présent. Les chefs sont bons, et je crois qu'on ferait de la besogne avec cette division. Le régiment

1. Un beau détachement d'hommes et de chevaux.

de chasseurs à cheval, que j'ai revu avec tant de plaisir, est le plus beau et le plus instruit des régiments de cavalerie que j'aie rencontrés depuis longtemps. Le colonel Randon a métamorphosé ce régiment; mes officiers et moi, nous étions tous dans l'admiration; chevaux lestes (il n'y a plus qu'une trentaine de chevaux français), beaux hommes bien à cheval, tenue simple et sévère; équipement léger et bien entendu, bon corps d'officiers ne s'occupant plus de coterie, excellent colonel: tout concourt à donner à ce régiment un ressort extraordinaire. L'artillerie est aussi très belle; le génie faible; les transports, rigoureusement suffisants pour le service actuel, seraient fort insuffisants s'il y avait une opération à entreprendre.

Officiers et soldats m'ont témoigné le plus grand plaisir de me voir, et m'ont exprimé sans cesse combien ils étaient reconnaissants que j'eusse fait tant de chemin uniquement pour venir les visiter, quoiqu'il n'y eût pas de guerre à entreprendre. Je ne suis pas très accessible à ces sortes de choses, mais j'ai été touché de ce qui m'a été témoigné à ce sujet. Je tâche, de mon côté, de les stimuler le plus possible et de remonter tant que je peux la machine qui marche, parce qu'il y a de bons chefs de corps, et un bon chef d'état-major, mais qui aurait besoin de l'impulsion d'un général vigoureux et actif. Quelle belle division on pourrait avoir avec de tels éléments! Les soldats vivent très bien, excepté quand les administrateurs veulent trop promptement faire leur fortune avec le pain; mais, comme chaque corps a son troupeau et son jardin, ils s'arrangent fort bien. Bugeaud avait organisé tout cela d'une manière fort utile et dont je suis très partisan.

Après la revue et la manœuvre de la troupe régulière, je fais défiler les Douairs et les Smélas; jamais on ne vit confusion

FANTASIA A ORAN (RAFFET).

pareille et je ris encore de toutes les scènes bouffonnes dont j'ai été témoin. C'étaient tantôt des nègres montés sur des mules qui se couchaient au milieu de la colonne; tantôt des querelles entre les cavaliers qui se disputaient quelques loques oubliées sur le terrain; tantôt des bousculis de chevaux trop pressés, mais toujours *great and real fun*[1]. Ensuite a commencé la *fantasia* sur une échelle énorme : cent cinquante cavaliers à la fois; *confusione grande*. Cela n'était pas du goût de tout le monde; mais tous ces bandits-là pourraient être utiles en cas de rupture avec Abd-el-Kader, et Bugeaud en a bien préparé les moyens. Abd-el-Kader est à Tlemcen où il exerce d'horribles persécutions sur les malheureux coulouglis, auxquels le traité de la Tafna garantissait une protection spéciale, et il embauche tant qu'il peut nos Douairs et nos Smélas qui reçoivent de lui, tous les jours, des lettres que j'ai vues, pour les arracher à notre service. Il vient d'en partir une centaine. De notre côté nous ne lui suscitons aucun embarras, ce qui me semblerait cependant d'une bonne politique et dans l'intérêt de la paix; car, comme il est évident qu'il faut chercher à rester en bonne intelligence avec lui et ne pas recommencer une guerre difficile à bien faire et presque impossible à terminer, il faudrait au moins l'occuper assez chez lui pour qu'il ne vienne pas nous adresser à chaque instant des provocations auxquelles notre intérêt nous défend de répondre, mais dont l'oubli blesse notre dignité. Tous les jours il viole quelque nouvelle clause du traité de la Tafna; il vient encore d'interdire le marché d'Oran aux indigènes, et chaque fois qu'il voit qu'on lui passe quelque nouvelle provocation, il va

1. Grande et réelle bouffonnerie.

plus loin dans son hostilité. Il ne nous attaquera jamais, je crois, mais il finira par nous pousser à bout, si nous ne lui suscitons pas des embarras chez lui, ce qui serait très facile, et ce qui l'occuperait loin de nos lignes. Sans cela, j'ai la conviction qu'un jour ou l'autre, la guerre générale s'allumera, qu'elle sera funeste pour la prospérité naissante de la colonie, et que même les chances militaires de succès seront fort incertaines. Mais j'en dirai plus sur cela une autre fois.

Je désire qu'on prévienne Cambis que je m'occupe avec quelque succès de former ici une ménagerie dont le fonds est déjà de deux jeunes chameaux, un lionceau, deux porcs-épics, deux gazelles, des poules de Carthage, quelques autres oiseaux, des rats à trompe, des gerboises, etc., et un animal qui a valu à un maréchal des logis de spahis une lettre autographe de Geoffroy Saint-Hilaire[1]. — Je fais aussi couper pour toi du gros raisin de la treille d'Oran, que le fidèle Neigre va emballer avec deux œufs d'autruche dont un taché (grande beauté), et dont j'espère apprendre l'arrivée à bon port à Paris.

En résumé, quoique le maréchal ait négligé Oran qu'il n'a pas vu, et que bien des affaires soient ici en souffrance, cependant tout marche; la ville s'anime, le progrès est manifeste.

Je passe le reste de ma journée à tout voir et à causer avec les *knowing ones*[2]. Ce qui me frappe le plus, c'est l'établissement

1. Tout le monde sait aujourd'hui que le rat à trompe n'a jamais existé; c'était une invention des soldats de l'armée d'Afrique qui l'obtenaient en pratiquant, sur la tête d'un rat ordinaire, une incision dans laquelle on greffait sa queue. Les savants furent assez longtemps dupes de cette surpercherie qui n'avait pas encore été découverte quand le duc d'Orléans écrivait ces lignes. Il n'est pas téméraire de supposer que l'animal nouveau qui motiva la lettre autographe de Geoffroy Saint-Hilaire avait la même origine que le rat à trompe.

2. Ceux qui savent.

des chasseurs à Kerguentha, qui est une véritable ville ou colonie militaire où se trouve réuni tout ce qui est nécessaire à un régiment, avec les cultures suffisantes pour nourrir les chevaux durant six mois et fournir des légumes et de la viande aux hommes pendant toute l'année. Le pavillon des officiers, les

PORTE DE LA CASBA (DECAMPS).

écoles, les salles à manger, la bibliothèque régimentaire, les magasins, sont bien entendus.

De l'eau en abondance se trouve au centre de cette ville, dont les rues portent les noms des divers faits d'armes de cette brave troupe au cours des six campagnes qu'elle a faites dans la province d'Oran. La tenue sévère des hommes, la propreté régulière et non affectée de tout l'établissement, l'instruction individuelle de tous les cavaliers, leur aspect guerrier, nous ont fait admirer les résultats que le colonel Randon a obtenus en aussi peu de temps. Les

autres troupes sont bien, mais ce pourrait être une division modèle, la réserve de l'armée d'Afrique, le point d'acclimatation et le camp d'instruction des troupes qui viennent de France.

Avec le temps, lorsque la France étendra sa domination en Afrique, ce sera par une ligne dont le pivot sera toujours à Oran et dont le sommet est aujourd'hui à Constantine, que l'on couvrira successivement d'un réseau français toute l'Algérie. Mais les colonies vont lentement et les générations passent vite. Ce ne sera pas la mienne qui verra cette grande chose s'accomplir ; j'en ai du moins la foi ; mais je crois qu'il faut en préparer les moyens, sans rien faire avant le temps.

Pour finir ce qui concerne Oran, si des quais et un débarcadère étaient construits, si surtout un entrepôt réel y était créé, sa prospérité croîtrait encore plus rapidement. Un entrepôt réel aurait sur la franchise du port l'avantage d'accroître les affaires sans favoriser le commerce étranger aux dépens du trafic français, ce que je me suis assuré devoir être le résultat de la création d'un port franc. Sur cela, mon opinion a changé par un examen plus approfondi, et je veux en écrire un mot au Roi. — Ici, comme dans toute l'Algérie, l'absence d'une bonne constitution de la propriété est aussi un obstacle à tout progrès, mais ceci est une question générale dont il sera temps de parler plus tard.

Quant aux troupes, elles sont bien, sauf les abus administratifs honteux auxquels elles sont soumises. L'ordonnance sur le payement des rations en argent pour les officiers a fait un grand plaisir, et a été considérée comme un véritable bienfait ; il y aurait encore à soustraire les officiers au trafic scandaleux des billets de logement qu'on leur impose, et au rachat, à vil prix par les

comptables, des bons que l'État paye fort cher. Ces messieurs reprennent pour soixante-quinze centimes ce que le Trésor leur paye un franc vingt-cinq. Or, comme cela porte sur des consommations de plusieurs millions dans toute l'Afrique, on peut juger des bénéfices. Cela tient à ce que le ministère de la guerre fait aux comptables des conditions impossibles à remplir; les honnêtes gens qui s'y rendraient refusent ces emplois, qui ne peuvent être occupés que par des fripons. Une fois ces fripons à l'œuvre, ils n'y vont pas de main morte et font des profits effrayants. En outre, ils entravent toute amélioration et notamment la culture; parce que, si le pays fournit les denrées, il n'y aura plus de marchés à passer et partant plus de vols à commettre. *Inde iræ* des bureaux de la guerre, de l'intendance et compagnie.

J'espère au moins avoir fait quelque bien ici. Je pars touché de tout ce que les troupes m'ont témoigné, et surtout le 2e chasseurs, qui était plein de mes vieilles connaissances. — Je désire que la Reine sache qu'à Oran il y a neuf mille cinq cents catholiques avec la garnison de la place seulement (sans les postes extérieurs) et que l'unique chapelle ne contient pas cent personnes. C'est une des affaires que je traiterai à Alger avec le maréchal, si je le trouve en état.

*Jeudi 26 septembre.*

A cinq heures je pars d'Oran en calèche, pour Mers-el-Kébir, par la magnifique route que le génie militaire construit dans le roc, avec de belles galeries souterraines, sur un développement

de six mètres. A côté du village de Mers-el-Kébir, que la dimension des rochers réduit forcément à quatre cents ou cinq cents âmes, s'élève le fort, travail immense des Espagnols.

L'immobilité de la mer autour de ce point atteste, par son contraste avec la houle du large, la bonté du mouillage où nous rejoignons nos bateaux à vapeur. La grosse mer renouvelle bientôt la léthargie de Marbot et de Pasquier, qui, semblables aux petites figures des baromètres nous indiquent le temps qu'il fait, selon qu'ils paraissent ou disparaissent. Pour moi je me sens amariné, et comme je n'ai été malade que très peu d'instants dans le coup de vent qui suivit mon départ de Port-Vendres, je reste bravement sur la dunette où je n'éprouve rien du tapage assez fort. Le vent ayant sauté cap pour cap pendant la nuit, et soufflant de nouveau vers l'ouest, nous mettons toutes voiles dehors et nous filons neuf nœuds. En passant tout le long de la côte, nous rasons le cap Kramis à le toucher et, pendant que des masses de marsouins se jouent autour de nous, nous distinguons toute la campagne dont la bonne culture et les beaux arbres indiquent un pays que la guerre n'a jamais ravagé. La nuit nous prend devant le cap Tenès.

MERS-EL-KÉBIR (DAUZATS).

LE MARÉCHAL VALÉE (RAFFET).

*Vendredi 27 septembre.*

Nous nous réveillons à cinq heures du matin devant Sidi-Ferruch où, par parenthèses, je trouve qu'il faudrait élever un

SIDI-FERRUCH (DAUZATS).

monument à la gloire de l'armée et de la flotte qui conquirent Alger à la France. Je fais louvoyer pour ne pas arriver trop tôt à Alger. Avoir fait quatre-vingt-quatre lieues en vingt-quatre heures, c'est fort joli, tandis que les bâtiments à voile partis d'Oran avant moi ne sont pas arrivés : Vive la vapeur et son auguste famille !

ALGER (DAUZATS).

Le cœur me bat pour savoir comment je vais trouver le maréchal, sa fille, pourquoi il n'est pas venu, etc., lorsque j'apprends qu'il est sorti d'Alger il y a quelques jours, qu'il a été malade en mer, qu'il est rentré et que, ne pouvant ou ne voulant pas s'ex-

poser de nouveau au gros temps, il n'a voulu que personne allât à Oran sans lui : *He is a rare fellow*[1].

Après cette confidence du pilote, nous entrons dans le port. Alger est toujours charmant ; ce paysage méridional, ces maisons

VOUTE SOMBRE DE L'ANCIEN PALAIS DU DEY (DAUZATS).

blanches entourées de verdure noire, de belles montagnes, une mer et un ciel d'azur ont toujours pour moi un charme infini. L'amiral Bougainville me mène à terre dans le canot royal au milieu des hourras, des bâtiments pavoisés, et des saluts de tous

1. C'est un singulier compagnon.

LA GRANDE MOSQUÉE D'ALGER (DAUZATS).

les forts. Sous la voûte de la Marine je trouve le maréchal, que je baise sur-le-champ, *coram populo*, avant qu'il ait eu le temps d'ouvrir la bouche. Puis je salue toute la fonction, qui est entassée sous cette petite cloche à melon. Le maréchal est engraissé, et paraît se porter à merveille : de Salles est vieilli et madame de Salles est toujours un peu souffrante. Je fais toutes les commissions du Roi et de la famille, puis nous montons, à cheval, en passant par la rue de la Marine, à la place du Gouvernement où la milice et les troupes forment la haie. Il fait très beau et pas trop chaud ; une foule immense encombre les rues et jusqu'aux toits des maisons. Les troupes sont propres, cela me paraît avoir bonne mine. Alger est extrêmement embelli, et ce sera avant peu une des plus belles cités de la Méditerranée. C'est déjà une des belles et une des grandes villes de France. Je loge chez le maréchal, dont la jolie maison mauresque est restaurée avec une grande élégance et même avec goût.

PLACE D'ALGER (DAUZATS).

Là, je m'enferme avec lui pendant une heure pour faire notre première *bobinette*[1], dont je suis satisfait. Je crois qu'il aurait tout autant aimé ne pas m'avoir ici, mais, une fois que j'y suis arrivé, il tient à faire les choses le mieux possible, et je suis persuadé qu'il y mettra toute la bonne grâce et tout l'empressement dont il est susceptible. Je lui fais toutes les communications du Roi, de

1. Entretien.

l'avis duquel il est entièrement, relativement au système à suivre en Afrique, en sorte que nous nous trouvons parfaitement d'accord. Je crois que le Roi sera content de ce que je lui manderai à cet égard, et, j'espère aussi, de la manière dont j'ai exécuté ses ordres. Le maréchal est convaincu qu'on doit maintenir la paix avec Abd-el-Kader, mais il pense qu'il faut extrê-

VESTIBULE DE L'ANCIEN PALAIS DU DEY.

mement se méfier de lui, l'observer et faire, pour notre consolidation et notre établissement en Afrique, tout ce qui peut diminuer la puissance dangereuse de l'émir, sans courir le moindre risque d'engager une guerre qui serait terrible et bien difficile à faire convenablement. Il m'a ensuite exposé tout son système que je crois bon dans l'ensemble, sauf quelques détails sur lesquels je ne suis pas de son avis. Mais ceci trouvera mieux sa place dans une lettre au Roi; qu'il vous suffise de savoir que je l'ai trouvé gai, bien portant, assez en train toutes les fois qu'il n'est

pas question de s'embarquer, tout à fait dans les bonnes idées sur le système à suivre en Afrique, et résolu, je crois, à être pour moi aussi bien que sa nature et ses habitudes lui permettent de l'être. Après cette conversation, j'ai eu une réception qui n'en finissait pas, puis je suis rentré chez moi pour écrire ceci.

J'oubliais de dire que le maréchal m'a annoncé que, dans la pensée d'être agréable à la Reine, il comptait faire inaugurer pour mon arrivée à Alger, une troisième église catholique, et qu'il me priait de l'annoncer à l'évêque. Je lui ai ensuite détaché le tableau d'Horace[1], qui m'a paru avoir assez de succès : je ne le crois pas insensible à cette politesse orientale. Mais quel caractère que ce bon maréchal ! Quel *trabajo* que de causer et de convenir de quelque chose avec lui ! Cependant nous voilà d'accord sur la politique et sur mon voyage ; je lui témoigne la plus grande confiance, il me traite avec expansion, et j'espère que cela marchera.

Je le crois dans les idées les plus sages et les plus heureuses sur la conduite de ce pays-ci, mais il est quinteux, susceptible, se plaint de tout le monde, même de ce que le Roi et la Reine traitent l'évêque mieux que lui, etc.

*Samedi 28 septembre.*

C'est le *muezzin* qui m'a réveillé ce matin avec ces chants clairs et nasillards si caractéristiques. Du reste la population musulmane d'Alger diminue chaque jour ; elle est refoulée dans le haut

1. Horace Vernet.

de la ville par les Européens qui, avant dix ans, seront les seuls habitants des quartiers inférieurs. Ce sera moins pittoresque, mais beaucoup mieux pour la colonie. Hier à dîner j'ai eu, outre toute la fonction, quelques amateurs, entre autres le vieux Breteuil, Blanqui[1] et M. Hase de l'Institut[2]. On vient si facilement de Toulon, et la mer est si belle dans cette saison que cela tente tout le monde. Ils sont du reste enchantés. Aujourd'hui

ENFANTS PSALMODIANT L'ALCORAN (DECAMPS).

revue et, ce soir, bal : voilà le programme. Demain messe. J'oubliais de dire qu'hier à dîner l'évêque a réuni autour de lui le mufti, le rabbin, le pasteur protestant et a fait tableau devant tous les convives ébahis en leur donnant force *shake hands*[3]. J'étais un peu trop près pour juger de l'effet de la scène.

Le *Fulton* chauffe et je ferme. Il fait un temps magnifique et une jolie brise de mer; je me porte comme le Pont-Neuf. Que tout

1. Économiste distingué, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, qu'il ne faut pas confondre avec le révolutionnaire du même nom.
2. De l'Académie des inscriptions et belles-lettres.
3. Poignées de main.

aille aussi bien à Paris ! Je trouve dans les journaux les dernières promotions de colonels : il y a des choix vraiment affligeants.

*28 septembre (suite).*

J'ai passé ma journée à la visite des hôpitaux, à la revue et aux manœuvres. Les hôpitaux réunis du Dey et de la Salpêtrière

GALERIE DU PALAIS DU DEY (DAUZATS).

forment un local magnifique qui contient neuf cents malades, avec un beau pavillon où se trouvent trente officiers. Tout le monde a décrit les délicieux jardins de la Résidence. Je les ai trouvés embellis depuis quatre ans : on a rétabli les conduites

d'eau jusqu'au pied de chaque oranger, et un petit bois de bananiers chargés de fruits et entourés de grands jasmins est d'un heureux effet. L'établissement a fait aussi de grands progrès; il est sain, bien tenu ; tous les lits sont en fer, bien épais, les salles aérées et propres; les malades y sont bien; c'est fort changé depuis mon dernier voyage. Les médecins n'aiment pas cet hôpital, parce qu'il est loin de la ville, mais il est excellent, et je n'en

INTÉRIEUR DE LA GRANDE MOSQUÉE (DAUZATS).

ai vu nulle part de meilleur. La mortalité y est bien faible et le caractère des maladies peu dangereux.

A Oran, la ville et les environs sont très sains; il n'y a de malades que les hommes qui, pendant les expéditions boivent l'eau salée de l'intérieur du pays et alors prennent la dysenterie. A Bône, les miasmes pestilentiels de la ville donnent des gastrites et des fièvres typhoïdes. A Alger, les maladies sont des fièvres intermittentes simples ou fièvres de *mal'aria*, que l'on prend dans la plaine où il y a deux classes d'endroits malsains : ceux

REVUE A ALGER (RAFFET).

qui le sont en permanence par leur situation, et ceux qui le sont accidentellement par suite de terres remuées.

La plaine descendant, par une pente à peu près insensible, depuis l'Atlas jusqu'au massif d'Alger et les rivières qui y coulent lentement étant obstruées à leur embouchure, la partie qui borde circulairement le massif escarpé de Douera, Koubba, etc., est constamment malsaine en été, par suite de l'exhalaison des eaux qui s'y infiltrent pendant tout l'hiver, et que le soleil pompe dans les chaleurs. C'est la seule partie, dans la province d'Alger, qui soit constamment malsaine, et qui le restera tant que de grands travaux n'en changeront pas la condition. Le reste de la plaine ayant une épaisseur de plus de vingt-deux pieds de terre végétale qui n'a jamais été remuée, les premières chaleurs en font sortir, quand on la retourne pour la première fois, des exhalaisons qui donnent la fièvre. La seconde année, l'effet est produit et la salubrité revient. La Maison-Carrée, Bir-el-Touta, Ouled-Mendil sont des localités constamment malsaines ; Boufarik, au contraire, qui mit toute sa garnison à l'hôpital la première année de la construction de la ville et du camp, ne présente pas maintenant une proportion de malades plus forte qu'en France. Les camps de l'Arba et de l'Harrach, construits ce printemps, ont donné la fièvre à toute leur garnison ; l'année prochaine l'effet sera produit.

Le même fait s'est manifesté pour les cultures, et ce ne sera pas un des moindres empêchements à la colonisation. La première récolte ne s'obtient que par la maladie de tous ceux qui ont travaillé la terre ; à la seconde, que ce soient les mêmes ou d'autres qui aient pris leur place, personne n'a la fièvre. Quant à tout le massif d'Alger à Blida et aux camps qui sont déjà au pied de l'Atlas, il n'y a que le nombre ordinaire de malades.

Cependant l'hiver a été très pluvieux et l'été horriblement chaud, par conséquent l'année très mauvaise, et ce qui a augmenté extrêmement le nombre des malades c'est qu'à mesure que la fièvre faisait entrer à l'hôpital des hommes des postes malsains.

GROUPE D'ARABES PRÈS D'UNE BOUTIQUE (DECAMPS).

on y renvoyait, pour faire le service, de nouvelles troupes qui y prenaient encore la maladie. C'était un cercle vicieux. Dans un mois, presque tout le monde sera rentré dans le rang et la majeure partie est déjà convalescente.

La revue, sur la plage de Mustapha, était fort belle. La milice est assez mal tenue, quoiqu'il y ait des sapeurs, des canonniers, des

pompiers, etc., tout comme en France, et elle est moins militaire qu'à Oran; l'armée avait huit bataillons, quatre escadrons, huit bouches à feu, plus le génie, l'administration, etc.; le tout sous les ordres des généraux Rulhières, de Dampierre et de Rostolan. Le 41e, qui vient d'arriver, est fort mou, et l'effet salutaire de l'Afrique va le rajeunir. Le colonel et neuf capitaines demandent leur retraite. Si on avait proposé le voyage de Constantine à tous les promus du choix récent du ministre, le Roi aurait, je crois, eu plus de retraites que de grades à donner. Le 2e léger, au contraire, est composé à merveille; les cinq officiers supérieurs sont excellents; les capitaines jeunes et bien élevés; les lieutenants et les sous-lieutenants militaires; le corps des sous-officiers est bien; les soldats sont forts, le régiment a l'air guerrier et porte la tête haute. Ce régiment a plus qu'un numéro, il a un nom; et il est fâcheux qu'il quitte l'Afrique au moment où il est le plus en état d'y bien servir. Les officiers le regrettent et le maréchal a quelque idée d'en emmener un bataillon pour nous servir d'escorte dans la province de Constantine. (Pour ma part j'en serais bien aise, mais on ne sait jamais ce que fera le maréchal). L'artillerie est superbe; la cavalerie fort médiocre et très pauvrement conduite. Rulhières a voulu faire manœuvrer et n'a pas su conduire les troupes; c'est, je crois, un très bon officier, mais il faut quelqu'un au-dessus de lui. C'est ce que sent le maréchal, quoiqu'il en ait fait son *factotum*. Il me disait aujourd'hui, à dîner, où j'avais quatre-vingts personnes et tous les gros bonnets : « Eh ben! eh ben! Monseigneur croit avoir du monde à dîner; il a sa salle pleine, et il n'a personne; il n'a pas un homme dans tout ça : ça ne sait que parler et manger, ça ne sait ni commander, ni obéir, ni comprendre. » Je dois dire qu'il a un peu raison

dans sa sauvage brusquerie qui n'est, du reste, soit dit en passant, pas agréable pour ceux qui, comme moi, ont affaire à lui. — Il veut être à merveille et ne peut pas l'être; mais je me livre à lui, il me mènera et me conduira comme il l'entend, sauf à moi à faire mes réflexions et à beaucoup regarder et à observer.

La *scenery* que j'ai eue sous les yeux toute la journée m'enchante toujours et je ne m'en lasse pas, mais je n'avais jamais vu tant de monde à Alger. Cette foule est une tour de Babel, un carnaval perpétuel. Les deux côtés de la route, de la place jusqu'à Mustapha, étaient bordés d'une population compacte. Des bandes de Mauresques voilées, conduites par leurs négresses, sillonnaient comme des fantômes cette foule de toutes les couleurs où, sur des masses de burnous et de blouses, se détachent en vif les modes des femmes européennes, les costumes des Espagnols, des Juifs, et la peau luisante des nègres à turban blanc. Au milieu de cette fourmilière qui sort de maisons que l'on ne peut soupçonner renfermer tant de monde, au travers du tohu-bohu des chameaux qui reviennent du marché, des omnibus, des fiacres et des caravanes d'ânes, on voit le véritable roi d'Alger, le tourlourou français, se promenant gaiement, le képi sur l'oreille, le briquet battant entre les jambes et regardant

KARAMOUSSA (RAFFET).

fièrement du haut de sa petite taille toutes les races diverses de l'Europe et de l'Afrique qui se pressent autour de lui.

Au retour, la route était si encombrée des diligences et des voitures qui revenaient et ressemblaient à des chars de masques, qu'il a fallu avoir recours aux chaouchs et à Karamoussa nommé par moi, il y a quatre ans, caïd des gamins.

Une double distribution de coups de bâton fit l'affaire, et, en un clin d'œil, après quelques cris gutturaux des Africains et quelques jurons espagnols, allemands et français, tout ce qui était sur la route fut refoulé dans les bas côtés, où le flot, qui nous suivait en rasant les maisons, enlevait les Bédouins de toutes les nuances, depuis le blanc jusqu'au noir, accroupis le long de la route et serrés les uns contre les autres comme les pingouins sur les rochers.

Pour ceux qui connaissent Alger, je dirai que partout l'on bâtit, que la route de Bab-Azoun à Mustapha n'est qu'une rue sans interruption, que presque toute la rue Bab-Azoun est construite en belles arcades et que le mouvement est prodigieux. Voilà ce que deux ans de paix ont créé. Que les hostilités recommencent : les cabarets doubleront et les entreprises utiles disparaîtront. Et cependant ils sont assez aveugles ici, parce qu'il y a quelques brigands dans la plaine, pour vouloir qu'on aille faire la guerre à Abd-el-Kader. Ce sera bien assez tôt le jour où il nous y obligera ; l'épreuve sera terrible pour la colonie; il faut l'éloigner le plus possible.

Le soir, je suis allé au bal, qui est, comme tous les bals d'Alger, un mélange d'élégance de province, de grâces de garnison et de mascarades orientales. Mais ce qui était charmant, c'était la nuit ; la transparence de l'air est telle dans ces climats que la

nuit même on voit à des distances énormes, et que toutes les formes des objets sont surfines. Mon cortège, au travers des rues illuminées, précédé par de beaux gendarmes indigènes à turbans et burnous bleu de ciel, était fort pittoresque.

*Dimanche 29 septembre.*

Jour de la naissance de M. le duc de Bordeaux. — De mon lit, où je suis paresseusement étendu sous une arcade mauresque, dans une chambre toute de faïence, je vois le muezzin se démener sur son minaret et j'entends en même temps le serpent et le plain-chant de la cathédrale Saint-Philippe, attenante au palais du Gouvernement. Ma matinée se passe avec le maréchal, il n'est pas en belle humeur aujourd'hui, et je me dis à moi-même : *Keep off, my good man*[1]. Il veut cependant être aussi bien que possible pour moi et rend incontestablement de grands services dans ce pays.

DIVANS ET MEUBLES (DAUZATS).

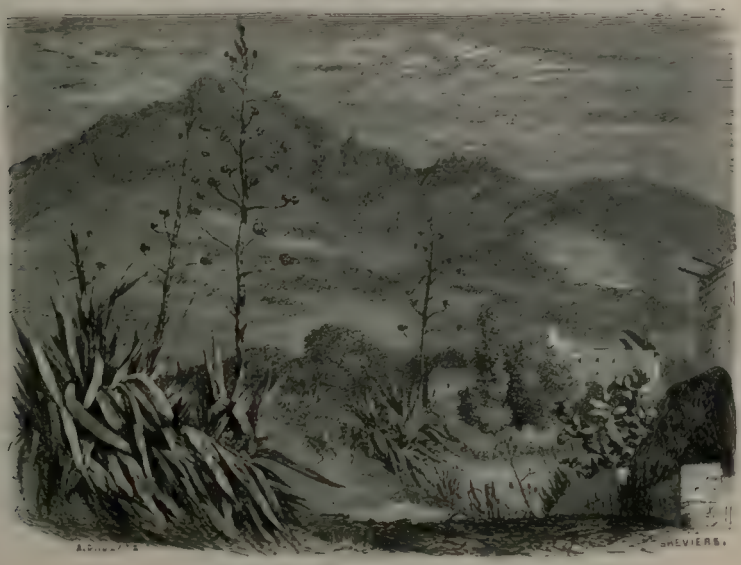
Nous allons ensemble à la messe. L'évêque d'Alger me reçoit avec grande pompe. Il a fait du bien ici, mais il est mal entouré,

1. Sauve-toi, mon bonhomme !

BAL A ALGER (RAFFET).

et le maréchal, qui l'aime beaucoup, m'a dit qu'il ne prenait pas maintenant une très bonne allure. Aïcha[1] était à la messe avec les sœurs : elle avait un chapeau de la rue Vivienne. J'ai été ensuite faire une promenade au jardin d'essai, à Koubba, à Birmandreis, etc.

Les pépinières sont très remarquables; les mûriers y font des



ROUTE DU DUC DE ROVIGO (DAUZATS).

pousses extraordinaires; les oliviers aussi. Évidemment l'huile, le vin, la soie, les céréales, les foins et le bétail, voilà l'avenir agricole de ce pays, avec du coton et du tabac pour petites cultures auprès des maisons. Toute la partie du massif que j'ai parcourue, sauf une ligne de Douera à Torre-Chica[2], est cultivée comme en France, sans un pouce de terrain perdu; les routes sont superbes, même les chemins vicinaux. Ce qui m'a surtout

1. Jeune fille indigène qui avait été amenée en France quelques années auparavant, puis baptisée et élevée à la française.
2. Nom espagnol de Sidi-Ferruch.

frappé, c'est la belle ferme de M. Urtiz, entre Koubba et Birmandreis : de beaux champs d'oliviers, quinze mille pieds de mûriers plantés l'année passée, et de nombreux troupeaux entourent son habitation. Tout le massif d'Alger renferme une population de treize mille âmes de toutes races, d'où, avec de la paix, de la persévérance et des efforts bien entendus, il sortira un véritable peuple algérien. Les vues de Koubba et de Mustapha sont charmantes et

BIR KADEM.

l'on ne s'en lasse pas; le climat est très agréable ; quatorze degrés à l'ombre au moment le plus chaud et toujours de la brise.

Nous dînons dans la cour, et à découvert. Le soir, spectacle dans une nouvelle salle fort laide. Mademoiselle Lloyd, la première actrice, est la curiosité du jour; elle est assez jolie. La troupe est exécrable : on n'en voudrait pas à Maringues ou à la Croix-Saint-Ouen; ici, faute de mieux, on s'en contente; la troupe italienne vaut mieux, mais elle n'est pas en faveur en haut lieu et, comme je tiens à me ménager les *faciles aditus*, je m'en prive comme du bain maure, du bal du Mezzouar, de Karagous et des autres gentillesses du lieu. Il m'importe trop de ne pas

CAFÉ A DOUÉRA (DAUZATS).

cabrer mon susceptible amphitryon. Il est revenu enchanté du spectacle et fredonnant tout seul. — Mon métier ici me rappelle les fonctions que j'ai exercées autrefois auprès de Dupont (de l'Eure) sur la terrasse du Palais-Royal; le Roi se les rappellera bien.

*Lundi 30 septembre.*

Départ d'Alger à six heures du matin en calèche, tête-à-tête avec le maréchal. Le soleil levant éclaire le fort de l'Empereur et le faubourg Bab-el-Oued : c'est très beau. Des routes remarquables nous conduisent jusqu'au premier relai, Dely-Ibrahim, où nous changeons de chevaux devant le bureau des diligences. Jusque-là tout le pays est cultivé. Dely-Ibrahim est un village allemand de sept ou huit cents âmes; il y a une centaine de protestants; en tout cinq cents dans la colonie. Le pasteur, que je connaissais de Marseille, où il a été, se plaint de ne pas être régulièrement institué. Le maréchal dit qu'il a demandé plusieurs fois, et qu'on lui a toujours promis, mais en vain, de présenter l'ordonnance au Roi.

Une demi-lieue au delà de Dely-Ibrahim, les cultures deviennent plus rares; un peu plus loin elles cessent, et les burnous rouges ou bleus des spahis et des gendarmes qui nous escortent au galop ne se détachent plus que sur la triste verdure des palmiers nains. A Douéra nous changeons de chevaux dans un triste et pauvre village d'environ trois cents habitants, presque tous Français, et nous descendons au grand trot vers la plaine qui se montre à nous grise, avec des bandes noires de bois et des arbres tranchant sur un fond brûlé; c'est une peau de tigre au pied du

bel Atlas dont la verdure fraîche fait encore ressortir les minarets blancs de Blida qui ressemble de loin à une capitale. Le Djurjura perce un moment la brume et nous montre sa tête couverte de neige; bientôt il disparaît pour ne plus être revu.

GENDARMES MAURES (RAFFET).

Nous tournons à droite, au hameau de Ouled-Mendil, et prenons la route de Coléa, à travers des pâturages couverts de nombreux et vilains troupeaux. Plus loin commence le bois de Masafran, où, au milieu de fouillis impénétrables, s'élèvent quelques beaux arbres qui prouvent quelles belles forêts on pourrait obtenir dans cette terre qui ne demande que du soin pour donner les plus riches produits. Je veux m'occuper ici de cette question des

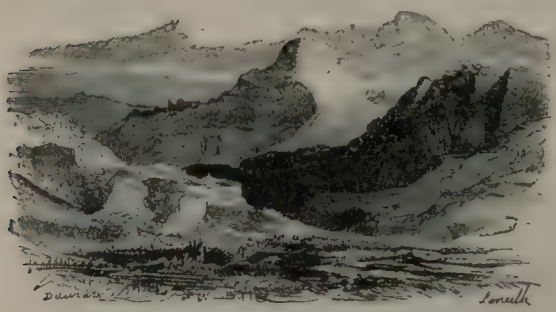
forêts; il n'y a qu'à empêcher la vaine pâture pour que partout le pays se boise; ce serait une grande ressource, surtout dans les lieux malsains, qui généralement ont le triste privilège de la plus belle végétation. Au pied de la montagne de Coléa, nous montons à cheval; le colonel de Bellonnet, du génie, est emporté par le sien et jeté à trente pieds dans un ravin où il reste sur le coup. Pasquier le saigne, et maintenant il est hors d'affaire.

REVUE DE ZOUAVES (RAFFET).

A Coléa je vois des travaux superbes. Des casernes comparables aux plus belles de France ont été élevées comme par enchantement par l'armée; les matériaux ont été fabriqués sur place, et tout a été créé depuis le printemps. La position militaire est bien prise; je ne m'attendais pas, je l'avoue, à trouver ce que j'ai vu là.

Je passe en revue le régiment de zouaves, qui a toujours fort bonne mine mais qui ne peut se recruter que de volontaires de France; puis je déjeune avec tout le corps d'officiers sous l'ombre de beaux orangers dont l'un a quarante-cinq pieds de haut et est trop gros pour que mon mouchoir, aussi haut que je puisse le tenir, fasse le tour du tronc. Le jardin du régiment est superbe,

et que de botanique tu y ferais! Quant à la ville, dont l'accès est très sagement interdit aux Européens, il n'y a qu'une jolie mosquée avec de belles eaux, des palmiers et des saules pleureurs; le café, ordinairement si pittoresque dans les villes musulmanes, est une cave remplie de sales marchands d'huile, cuisant au soleil dans la graisse rance dont leurs burnous sont imprégnés. La population est d'un millier de misérables vivant des produits de leurs champs, qu'ils prennent



KOUB-ER-ROUMIA (DAUZATS).

BLOCKAUS (DAUZATS).

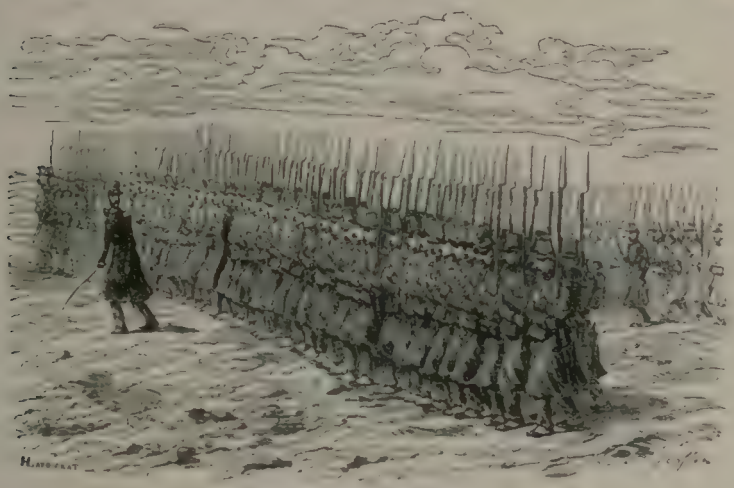
à peine le soin de cultiver; mais si l'on mettait les agioteurs de maisons là dedans, il n'y aurait plus que des voleurs et des ruines. On a de Coléa une belle vue du Koub-er-Roumia, ou tombeau de la Chrétienne, étrange et informe monument qui, de tout temps, a excité la curiosité des voyageurs, et exercé l'érudition des savants. Don Quichotte même en parle, et il est probable que c'est le tombeau

LE GÉNÉRAL DUVIVIER (RAFFET).

de la fille d'un des derniers gouverneurs chrétiens de l'Afrique[1].

Nous redescendons dans la plaine en face de cette coupure de la Chiffa que l'on voit dans le petit tableau de Gudin que tu as copié, et nous longeons la belle partie de la Mitidja qui appartient aux Hadjoutes. En examinant la configuration du terrain, nous ne comprenons pas comment on l'a laissée à Abd-el-Kader.

Au delà des cultures de Coléa on trouve les bois que j'avais



REVUE DU 24e (RAFFET.

déjà traversés. Puis commence, tout le long de la Chiffa, le pays ravagé par la guerre des Hadjoutes et de nos soldats. On ne voit ni un homme ni un troupeau, mais de belles fermes abandonnées, des bois d'orangers étouffés par des chardons ayant plus de dix pieds de hauteur qui attestent la fertilité du pays et sa misère actuelle.

Deux blockhaus gardés par les coulouglis d'Oued-Zeïtoun, qui restent couchés toute la journée au pied du rempart, tandis

1. Des travaux ultérieurs ont établi d'une manière définitive que le tombeau de la Chrétienne, comme le Madracen et autres monuments du même genre, est beaucoup plus ancien et remonte à l'époque numide.

qu'un d'entre eux fait faction en guenille sur le sommet de l'ouvrage, sont les seuls endroits habités que l'on rencontre le long d'une route desséchée, droite à perte de vue, sur un terrain uni comme un tapis de billard. Plus loin, l'herbe devient tellement touffue qu'elle est impénétrable et tellement haute que la route semble, quand on est à pied, taillée dans un mur; les différentes espèces de plantes se cantonnent ensemble et dominent exclusivement sur de vastes terrains; le fenouil jaune, les chardons gris, rouges, bleuâtres même, se succèdent par bandes, et la plaine paraît une palette où les couleurs sont mêlées. Depuis le poste français de l'Oued-Laleg[1] les détails de l'Atlas paraissent très distinctement, et ses coteaux bien boisés et bien cultivés se développent de plus en plus, à mesure que l'on approche de Blida, que nous laissons à gauche pour monter au camp Supérieur.

Revue des troupes : le 24e, qui est un régiment tout méridional (Languedociens, Gascons et Corses), est très beau et a une tenue fort militaire. Duvivier, dont la promotion a été accueillie à merveille par l'armée, est souffrant d'une ophtalmie.

Pendant que l'artillerie tire son salut, une bourre met le feu aux herbes sèches, et plusieurs hectares de terrain brûlent jusqu'à un ravin qui arrête l'incendie au bout d'une heure.

*Mardi 1er octobre.*

Après une de ces belles soirées étoilées du Midi, il est survenu, vers minuit, un ouragan terrible qui lançait les pierres

1. Appelé aussi Oued-el-Alleg et, d'après la carte d'état-major, Oued-el-Alleug.

contre les baraques et a enlevé plusieurs toitures. C'est le vent du sud-ouest ou vent du désert qui, heureusement, a passé sur l'Atlas, mais n'en est pas moins insupportable; il nous empêche tous de dormir. Mais avec le matin revient le beau temps. Je visite tous les établissements de la position de Blida. J'avoue, que je suis encore plus surpris qu'à Coléa; ce sont des travaux magnifiques, parfaitement entendus, très bien exécutés, en un mot, des établissements modèles. C'est une belle pensée exécutée avec persévérance, avec cet esprit d'ordre et cette volonté arrêtée qui est le cachet distinctif du maréchal Valée.

LE HAKEM JIORG MOHAMMED.

Je ne puis donner ici un mémoire sur la position militaire, mais je dirai que Blida est parfaitement occupé, et que la création des établissements n'a pas dû être chose simple ni facile. Tout cela a un caractère permanent qui frappe; ces belles casernes, ces fortifications en pierre, cet ensemble de citadelles et de forts détachés, qui saisit la ville sans la gêner et sans en changer le caractère, sont vraiment très remarquables. Ce sont les meilleures proclamations aux Arabes, et c'est la première phase d'une occupation réelle. Il faut maintenant qu'il n'y ait pas le vide derrière cela, et la conquête

sera réelle, la prise de possession complète. Je le répéterai encore : on ne se fait pas d'idée de ce que sont ces travaux, ni du bel ensemble de l'occupation de la plaine exécutée par le maréchal Valée, sans bruit, sans coup férir, mais sûrement et fortement. Les troupes sont aussi bien qu'en France dans ces établissements ; ce doit cependant être un bien monotone séjour avec la défense absolue de dépasser les glacis des ouvrages sous aucun prétexte. Mais grâce à cette défense, la ville de Blida existe encore. Si le maréchal y avait laissé entrer les soldats et surtout les agioteurs d'Alger, la population eût fui, et il est utile pour nous qu'elle soit là ; les maisons, après avoir été vendues et revendues vingt fois à des tripotiers, auraient été ruinées et les orangeries coupées pour en faire du bois de chauffage. Pour les véritables colons, il n'y a rien à faire à Blida, car les orangeries et les vergers ne sont pas les grandes cultures qui seules peuvent rendre les nouvelles entreprises coloniales profitables. Il y a d'ailleurs, à côté, de la place pour cent mille âmes dans la Mitidja, qui serait une Terre promise avec la sécurité, et ce n'est que pour jouer sur les maisons qu'on convoite Blida. Le

LE CAID BEN AMAR (RAFFET).

UNE RUE DE BLIDA (DAUZATS).

maréchal, selon moi, maintenant que j'ai vu les lieux, a eu raison d'interdire aux colons l'accès de la ville. *He is a most unpleasant companion*[1], mais en somme, il conduit bien ce pays-ci, et y rend d'immenses services.

Pendant que je déjeune à la citadelle, le long de la ville, où pas un officier ni un soldat n'ont eu la permission d'entrer, le hakem Jiorg Mohammed et tous les grands viennent me complimenter. Blida n'ayant pas été occupé par Abd-el-Kader ni par nous, il y est resté beaucoup de Turcs, et des Turcs comme Joinville les aime. Le caïd Ben Amar, l'un des grands de la ville, n'a pas cinq pieds; il est grassouillet avec un ventre comme une citrouille; les jambes trop courtes et assez grêles, contrastent avec le volume démesuré de son cou qui déborde ses joues des deux côtés; quand il parle il a la langue épaisse; ce bon Hadji[2] en raffolerait. Tout cela me baise la cuisse, puis la main, puis se frappe le front sur mon genou; les rabbins, qui viennent après, ne me baisent que le genou, et les chaouchs le genou, la main et l'étrier. Je leur donne des présents et leur adresse quelques mots en mauvais arabe. J'accorde ensuite la grâce à une douzaine de prisonniers, qui baisent le cou de mon cheval, puis j'entre en ville où personne ne s'attend à ma visite, précédé par les chaouchs, le hakem et tous les grands.

C'est une pure ville musulmane de cinq mille âmes. Vue du dehors, elle paraît une capitale par la fraîcheur des eaux, par ses riches vergers et par son étendue; mais l'intérieur ne répond pas à cette première impression. Excepté les mosquées, pas une maison n'a dix pieds de haut; ce sont des loges de bêtes féroces ou

1. Ce n'est pas un compagnon commode.
2. Le prince de Joinville.

des cartons à chapeau; les rues sont couvertes de joncs, d'un côté à l'autre, et je suis obligé de me courber à cheval pour y passer.

La population nombreuse, mais immobile, paraît plus résignée que contente, plus soumise que dévouée. Chaque maison a une boutique, elles sont assez bien garnies; les cafés ou les fondoucks

LE PRINCE ACCORDE LA GRACE DES PRISONNIERS (RAFFET).

sont pleins, le tribunal où siège le hakem, sorte de cave ornée de colonnettes et de nattes, rappelle les tableaux de Decamps; l'ensemble de la ville a beaucoup de caractère et cette population musulmane, prise sur le fait de manière à laisser voir toutes ses habitudes, m'intéresse beaucoup.

En sortant par-dessous la mosquée où, en 1830, le 35e tua quatre cents Kabyles à la baïonnette, on traverse le cimetière au bout duquel périt M. de Trélan. Puis on longe de beaux jardins

qui s'étendent jusqu'à plus d'un quart de lieue et qui ne sont limités que par la quantité d'eau nécessaire à l'arrosage. J'y vois des arbres admirables et le soleil qui, en ce moment, perce les vapeurs, nous fait respirer le parfum distinct de chacune des espèces de plantes qui nous entourent, Blida est, comme je l'ai dit, complètement et habilement occupé, mais derrière, se trouve la plaine de la Mitidja qui est presque vide. Il faudrait verser de la population européenne dans cette Terre promise, et ce serait, je crois, très facile, mais cela viendra en son temps.

Avant Boufarik, les cavaliers de Beni-Khelil viennent au-devant de moi faire la fantasia avec toutes les gentillesses ordinaires, ce qui impatiente le maréchal. Je trouve à Boufarik un village de sept à huit cents âmes : mais ces gens-là ne font que faucher les foins qui viennent naturellement et je ne les regarde pas comme de vrais cultivateurs. Ils fournissent cependant déjà deux compagnies à la milice de la plaine, et je crois que, dans l'avenir, la position centrale de cet endroit lui assurera un développement considérable.

Je visite ensuite Douéra qui est vilain, mal établi et mal tracé et, grâce aux belles routes que le maréchal a fait faire par l'armée, je rentre de bonne heure à Alger par la belle descente du fort de l'Empereur, qui frappe toujours.

Chemin faisant, le maréchal me confie quelques-uns de ses plans sur moi. Il va embarquer pour Philippeville, afin de me servir d'escorte dans la province de Constantine, de manière à ne pas toucher aux postes qui y sont établis : le 2e léger, un escadron de chasseurs, des mulets de bât pour les bagages, et deux calèches avec des chevaux d'artillerie. C'est avec une peine infinie que je lui soutire ces renseignements : il est si volontaire et si imprévu. Il a fait de grandes choses ici, il est très capable, il

veut être bien pour moi, mais il n'est pas agréable à manier. Aussi, tout en lui rendant justice, on ne l'aime guère.

*Mercredi 2 octobre.*

Arrivée du courrier de France, à la joie universelle ! Je reçois de bonnes nouvelles télégraphiques du 28 septembre de Paris, et une lettre de la Reine du 29, mais rien de toi, probablement par quelque malentendu ou quelque erreur de poste; cependant de loin on ne dit guère : « Point de nouvelles, bonnes nouvelles. » Le bateau amène aussi le maréchal Clauzel, dont la visite n'amuse que fort médiocrement mon amphitryon, et MM. de Loynes[1] et de Mirbel[2]; le premier est le seul débris de la colonne de députés dont le maréchal devait être le cornac, le second vient pour étudier la circulation de la sève dans les palmiers ; *pro-di-gious !*

Après avoir dévoré tous les journaux qu'on lit à peu près comme dîne un homme qui a longtemps jeûné, c'est-à-dire avec une extrême avidité à laquelle la satiété succède promptement, et après avoir un peu raisonné sur toutes les nouvelles qu'ils contiennent, nous allons à l'hôpital civil, qui est bien insuffisant et auquel le maréchal se plaint que M. Laurence (qui est ici l'Antéchrist) ne veuille pas faire faire quelques travaux indispensables. La plupart des malades sont des Allemands; ils supportent moins bien le climat que les Méridionaux, et la fièvre leur donne promptement le *Heimweh*[3]. En outre ils ne connaissent pas les cultures

1. Député du Loiret.
2. Membre de l'Académie des sciences.
3. Mal du pays.

du Midi, et je crois qu'ils ne sont pas propres à coloniser, au moins comme premier noyau; les Espagnols, les Maltais, les Génois et les Languedociens sont les meilleurs : quand une fois la première couche sera établie, les Allemands pourront être un très utile renfort. Je vois le collège, il paraît bien tenu, mais je

PRÉSENTS D'ABD-EL-KADER (RAFFET).

soupçonne les études d'y être très faibles; il possède une jolie bibliothèque. Je vais enfin au môle, dont les travaux sont si importants pour l'avenir de la colonie. Une grave discussion est élevée en ce moment entre la marine et les ponts et chaussées sur la direction des jetées que l'on forme de grandes masses de béton coulé. Le plan des ponts et chaussées garantit plus la tranquillité dans l'intérieur du port; celui de la marine en rend l'entrée plus facile. Je penche pour ce dernier, parce que la question de l'entrée

dans le port me paraît bien plus importante que celle de diminuer le ressac et le danger d'avaries dans l'intérieur.

Avant le dîner, je reçois l'ambassade d'Abd-el-Kader. Koudder-ben-Rebah, caïd des Hadjoutes, et un de nos plus mortels ennemis, m'apporte des lettres et des présents de la part de l'émir. Ce sont quatre belles autruches, quatre gazelles (je laisse cela jusqu'après l'hiver au Jardin d'essai d'Alger), deux rosses couvertes d'un vieux rideau en guise de housse, un bel équipement de cheval et des peaux de lion tellement usées qu'elles ne valent pas nos peaux de lapin dont j'aurais fait un présent à l'émir, si j'en avais eu ici sous la main. Je lui envoie du reste deux ou trois fois la valeur de ce que j'ai reçu. Le soir, raout chez moi, conversation avec les officiers, les colons, les Maures, etc.

*Jeudi 3 octobre.*

Course dans les camps de l'est. Le temps est lourd, brumeux et chaud; quand le soleil se montre il est brûlant. Toute la journée nous prépare le grand orage qui éclate à notre entrée à Alger. Nous traversons, au grand trot, le joli pays du Hamma[1], après le délicieux café des Platanes, que Joinville trouverait digne du pont des Caravanes, de Smyrne, puis nous arrivons au marais de la Maison Carrée, où, sous un bois de lauriers-roses en fleur, l'Harrach stagnant laisse échapper des exhalaisons auxquelles les indigènes seuls peuvent résister. Nous passons le pont turc de l'Harrach, et nous montons au galop, *in a chaise and four*[2],

1. Le Jardin d'essai.
2. Une voiture à quatre chevaux.

Valée et moi, la montagne au haut de laquelle est bâtie la Maison Carrée. C'est une ancienne caserne de la milice turque, dont le caractère bien différent du mauresque, est encore plus marqué depuis que la porte est gardée par les coulouglis d'Oued-Zeïtoun qui arpentent lentement le mur avec un fusil qu'ils tiennent gauchement sur l'épaule, tandis que leur autre main est cachée dans les plis de la ceinture démesurée qui leur sert presque d'unique vêtement. Nous laissons à gauche la grande ferme de la Rassauta, qui est cultivée par des Français. C'était autrefois un haras, établissement qui, soit dit en passant, serait bien nécessaire ici, où toutes les races d'animaux, à l'exception des moutons et des chèvres, sont fort laides. Puis les cultures disparaissent peu à peu, et, après un assez long intervalle inculte, commencent les champs travaillés par le peu d'Arabes qui restent sur notre territoire. La route est excellente, et nous faisons nos dix lieues en deux heures.

LA MAISON CARRÉE (DALZATS).

Les camps de l'est se composent du Fondouck ou de l'Hamiz, qui est le camp principal, de Kara-Mustapha, qui est l'avant-garde placée sur la route d'Hamza, et des postes détachés de Boudouaou occupés par les coulouglis d'Oued-Zeïtoun. Quand la saison permettra de nouveau de travailler aux routes, le maréchal fera terminer celle de Coléa à Boudouaou par Blida et l'Arba, et qui est déjà faite de Coléa à l'Arba. Alors l'occupation de la

Mitidja sera complète. Le percement dans tous les sens sera terminé, et il ne restera plus qu'à y établir de la population. *Aye! there is the rub*[1]. Mais il est très possible d'y arriver, comme je l'écrirai au Roi, en prenant certaines mesures fort simples.

Les ouvrages des camps de l'est ont, comme ceux de Blida et

LES COULOUGLIS D'OUED-ZEITOUN (RAFFET).

Coléa, le caractère de permanence, de force, de régularité, d'ordre et de stabilité que le maréchal Valée donne à toutes ses œuvres dans ce pays-ci. Excepté à Kara-Mustapha, où les baraques ne sont pas bonnes, les troupes sont bien établies ; partout elles sont bien nourries ; les positions sont élevées et éloignées de plus de quatre lieues de tout marais. Et cependant le 48e qui, en 1838,

1. Hélas! c'est la difficulté.

n'avait que soixante malades en a plus de mille aujourd'hui; maladies légères, il est vrai, et dont personne n'est mort, mais qui réduisent un régiment de dix-sept cent cinquante hommes à six cent cinquante dans le rang. L'année a été, en effet, très mauvaise pour la santé, par cela même qu'elle a été excellente pour la récolte, double résultat que j'attribue à la même cause : de

COMBAT DE BOUDOUAOU (RAFFET).

grandes pluies tardives suivies de chaleurs excessives. Mais je crois que, dans ces camps qui sont fort sains, les fièvres légères dont tout le monde est atteint tiennent surtout à l'insolation et à l'ennui qui, lorsque les chefs ne soutiennent pas, comme Lamoricière et Duvivier à Coléa et à Blida, le moral du soldat, l'abattent très promptement. Il n'y a dans ces camps ni ombre, ni végétation ; il est défendu d'aller se promener dans les vallées boisées, ou de s'écarter assez du camp pour aller voir les tentes des Arabes qui s'éloignent peu à peu des postes militaires; la

chaleur pendant un temps, la pluie pendant un autre, empêchent les occupations militaires. Renfermés dans une enceinte étroite et brûlée, n'ayant sous les yeux que des bâtiments qui ressemblent à des prisons, les soldats deviennent tristes, et c'est certainement une épreuve pour leur moral que le séjour dans des lieux où l'on n'a pas même de livres ni de papier pour s'occuper, et où il n'y a d'autre distraction que la vue qu'on a du haut des remparts lorsqu'il ne fait pas trop chaud pour y rester.

Cette vue, du reste, est fort étendue, surtout d'un blockhaus en pierre qui sert de modèle à ceux que Valée fait établir partout, à la place des blockhaus en bois, qu'il accumule démontés dans les camps avancés, pour servir de noyaux d'expédition. Au nord, on voit la mer dont on n'est séparé que par la riche plaine du Boudouaou, illustre depuis le glorieux combat du 2e léger[1], et parfaitement cultivée par les Arabes. En faisant le tour de l'horizon, on aperçoit cette carrière blanche, au milieu de la verdure, qui révèle Alger de si loin, puis la plaine à perte de vue, puis l'Atlas, puis le Djebel-Ammal[2] à pic et aux formes abruptes le long duquel passe le col qui mène à Hamza par Beni-Hini et Aïn-Sultan. Au pied du blockhaus coule l'Oued-Kaddara, ce nouveau Rubicon, dont la rive française est presque déserte, tandis que la rive arabe reste couverte d'une population nombreuse, préférant les vexations d'un musulman à l'administration douce des Français qui ne leur demandent ni impôts ni soldats.

C'était le jour du marché au Fondouck. Le long du cours desséché de l'Hamiz et autour d'un palmier remarquable, couvert

1. 25 mai 1837. Voir les *Campagnes de l'armée d'Afrique*.
2. Bou-Zegza, d'après la carte de l'état-major.

de dattes qui ne mûriront pas, se pressaient un millier d'Arabes avec leurs chevaux, leurs chameaux, leurs ânes, leurs marchandises et leur attirail.

Pas un Européen, ni même un musulman des villes ne se trouvait là. C'était une population nomade qui, pour un moment, s'était concentrée, et allait de nouveau se répandre dans tout le pays afin d'y satisfaire le besoin de changement et de solitude qui tourmente sans cesse cette nation inquiète et ardente. Le spectacle était curieux.

MARCHÉ AU FONDOUCK (DECAMPS).

En passant au milieu de la foule, j'ai remarqué avec étonnement que les femmes kabyles, qui vont, comme on sait, à visage découvert, avaient presque toutes une croix bien marquée parmi les tatouages de leur front. J'en ai demandé l'explication aux savants de l'état-major algérien, et il m'a été dit que les Vandales ayant exempté d'impôts tout ce qui était chrétien, ce devint, à cette époque, l'usage général de se tatouer une croix sur le front pour qu'il n'y eût pas de contestation à ce sujet; plus tard les Kabyles, bien que changeant de religion, avaient conservé cette coutume, tout comme, pendant qu'ils étaient chrétiens, ils avaient conservé des cérémonies païennes. Si † Antoine-Adolphe[1] ne le sait pas, je le lui apprendrai.

Les troupes des camps de l'est sont le 48e, dont les officiers n'ont peut-être pas tout le ressort désirable et que j'ai tâché de remonter, plus deux compagnies belges de la légion étrangère

1. Monseigneur Dupuch, évêque d'Alger. Rien n'est venu confirmer historiquement cette légende d'une antiquité, au surplus, très douteuse.

qui sont fort belles, et ont étonnamment bien résisté aux maladies : le colonel de Hülsen est à Alger avec ses sapeurs et sa musique, et son régiment, étant commandé par d'autres, marche fort bien. Je vois aussi, d'un bois de lauriers-roses odorants, les soldats coulouglis de la tribu d'Oued-Zeïtoun, qu'Abd-el-Kader a presque entièrement massacrée il y a dix-huit

LES ARABES AU FONDOUCK (DECAMPS).

mois pour la punir d'avoir été une fois l'alliée des Français, et à qui le maréchal a donné des terres au delà de la ferme française de la Reghaïa. Placés à côté des cavaliers arabes de l'est de la plaine, dont je passe en même temps la revue, les coulouglis font bien voir la différence des races turque et arabe. Coiffés d'énormes turbans, vêtus d'une veste courte, d'une énorme ceinture, d'une culotte large, ne montant jamais à cheval, ils contrastent de tout point avec les Arabes, et sont beaucoup plus fidèles qu'eux.

UNE RAZZIA (RAFFET)

La première et l'une des plus graves fautes qui aient été commises en Afrique a été l'expulsion des Turcs par M. de Bourmont : ils nous seraient bien utiles aujourd'hui. Son appel imprudent à la nationalité arabe n'a été que trop bien entendu.

La position de Kara-Mustapha est intéressante comme point de départ pour Hamza. Du reste, les territoires contestés sont tous occupés par Abd-el-Kader, qui cherche déjà à s'étendre dans la

REVUE DES ARABES ET DES COULOUGLIS (RAFFET).

province de Constantine, et ce serait risquer la guerre que de s'engager dans cette expédition. Aussi, comme je vois dans la guerre avec Abd-el-Kader ce qui pourrait arriver aujourd'hui de plus malheureux pour la colonie, je m'applaudis bien de n'avoir pas donné dans le piège que me tendait Valée en me parlant de la marche sur Aïn-Sultan.

En revenant, les cent cinquante cavaliers de Krachna[1] me donnent le spectacle d'une razzia, en simulant l'enlèvement d'un troupeau qu'ils attaquent en fourrageurs, puis qu'ils emmènent devant eux au galop, les bœufs la queue en trompette, les cava-

1. Krachna, région montagneuse à l'est du Fondouck.

liers tournant autour comme des chiens de bergers. A cette allure, un troupeau fait plus de deux lieues par heure, et c'est ce qui rend les vols de bestiaux si fréquents et si faciles. Cette manœuvre, pendant laquelle toute la colonne de bœufs, chameaux, moutons et cavaliers traverse plusieurs fois la route sautant les fossés et tirant les coups de fusil, impatiente Valée au dernier point, tandis qu'elle fait les délices d'Holder. Je regrette de n'avoir pas Dauzats avec moi[1] : je l'ai envoyé à Blida. Du reste il travaille lentement, exécute plutôt des dessins finis que des croquis, et ne vaudra pas Leblanc pour la collection du voyage. Que de jolies choses à faire ici du reste : ce panorama d'Alger est ravissant!

*Vendredi 4 octobre.*

Après l'orage et le tonnerre d'hier, la température est délicieuse et l'air embaumé. La plaine étant trop détrempée pour que j'aille faire ma course dans les fermes européennes du cercle de Beni-Mouça, je passe la journée à me reposer et à expédier mon courrier, ce dont je n'aurai pas le temps demain, et aussi à pomper quelques chefs de service sur l'état des affaires ici. Je ramasse *a good deal of information*[2], puis je donne des audiences; puis j'ai de longues conversations avec les deux maréchaux. Pendant ce temps, les éclairs et le tonnerre vont leur train de nouveau, et j'arrive très confortablement à la fin de la journée.

1. Le peintre Adrien Dauzats, que le prince avait emmené en Algérie.
2. Une grande quantité de renseignements.

*Samedi 5 octobre.*

J'irai aujourd'hui voir quelques fermes de la plaine; le courrier t'apportera ceci un peu plus tard, parce qu'il passe par Philippeville pour y déposer nos chevaux. Je me porte parfaitement bien, et demain je quitterai presque avec regret cet Alger qui est si joli, si varié, si séduisant. Mais c'est pour me rapprocher de toi et de la famille, et j'espère être à Marseille à la fin du mois, ou peut-être même plus tôt; mais j'aime mieux ne pas annoncer ces choses.

Je t'envoie, avec les fruits, une marche que jouent, je ne sais trop pourquoi, tous les régiments de l'armée d'Afrique, et qui est très à la mode ici. Puisque je parle des troupes, je dois dire que j'ai été extrêmement satisfait de tout ce que l'armée m'a témoigné. On a été beaucoup plus sensible à ma visite que je ne pouvais l'espérer.

Le prochain journal ne sera pas aussi détaillé, parce que, dans la province de Constantine, je doute que Valée me laisse autant de temps qu'ici; c'est son *hobby-horse*[1], et il sera toujours sur mes épaules, d'autant plus que sa fille ne sera plus là pour l'absorber. Quelle perspective : *Never mind, go on*[2]! Mes hommages à la Reine et à ma tante, et mes amitiés à toute la famille. J'ai fait toutes les commissions de Nemours. Bien des officiers m'ont parlé de lui, et de la manière qui pouvait me faire le plus de plaisir.

1. Littéralement : Cheval de bois. Nous dirions en français, et le duc d'Orléans emploie lui-même cette expression plus loin : « C'est son dada! »
2. N'y pensons pas; en avant!

*Samedi 5 octobre (suite).*

Après le départ du courrier le *Vautour* pour la France et quelques moments passés avec mon hôte, qui n'est pas en belle humeur, et qui, dans une grande robe de chambre brune avec une casquette molle, rappelle beaucoup le successeur de Charles VII, je me mets en route accompagné du général Rulhières et du comte Guyot[1], pour aller visiter quelques fermes européennes dans le cercle de Beni-Mouça.

Jusqu'à Koubba, la route est déjà décrite. De Koubba au gué de l'Harrach[2] on traverse encore des cultures, puis des palmiers nains et on entre dans la plaine. Le temps, orageux et à grains, avec intervalles de soleil, produit des effets vraiment fantastiques sur cette immense plaine entourée de hautes montagnes; des arcs-en-ciel de tous les côtés et surtout un grand spectre solaire horizontal, dont je ne comprends pas le phénomène physique, nous occupent, tandis que nous traversons de vastes prairies couvertes de nombreux troupeaux.

Après un pont romain[3] et un groupe de sept palmiers, la plaine se remplit de belles fermes indiquées par des bouquets d'arbres superbes et par des orangeries presque toutes de mille pieds autour des habitations. C'est le pays du colon sérieux, des gens qui cultivent et ne font pas d'agiotage. Une cinquantaine de fermes sont habitées, dans ce quartier, par des Européens.

1. Directeur de l'intérieur (administration civile) de l'Algérie.
2. Le nom de gué de Constantine a prévalu.
3. Ou plutôt un pont turc, sur la route d'Alger à Constantine.

Chaque ferme est d'une contenance d'environ neuf cents hectares, disposés presque toujours circulairement autour d'une orangerie avec une prise d'eau régulière et un bouquet de bois d'à peu près cinquante arpents. Toutes les maisons, entourées d'un fossé et d'un mur, ont un puits qui leur donne de bonne eau, à douze pieds de profondeur. Le pays est parfaitement sain et personne

PONT SUR L'HARRACH (DAUZATS).

n'y a eu la fièvre. Ce point, Boufarik et la Reghaïa, à l'est, sont destinés à devenir les centres de la colonisation européenne dans la Mitidja.

Partout où les colons sont agglomérés, les vols deviennent plus rares et la chouannerie disparaît presque complètement. Mais il a fallu beaucoup d'énergie aux premiers Européens autour desquels les autres sont venus se grouper plus tard. MM. de Tonnac[1] et Montaigu ont surtout couru de grands dangers, et ont dû montrer bien du courage et de la persévérance pour sauver leurs têtes d'abord et leur fortune ensuite. Ils ont formé le premier noyau et aujourd'hui la milice de la plaine compte quinze cents baïonnettes ou environ quatorze cents familles de cultivateurs

1. A Aïn-Khadra, près de Rivet. La ferme de M. de Montaigu était à Haouch-Aïssous et porte encore, croyons-nous, son nom.

européens. C'est peu, sans doute, mais c'est un commencement, et, le jour où nous aurons vingt-cinq mille âmes européennes dans la Mitidja, la question d'Afrique sera résolue. C'est vers ce but que doivent tendre aujourd'hui tous les efforts : la question est mûre et chaque jour de retard est une nouvelle faute. Il n'y a pas besoin d'appeler la population, il suffit de placer les gens qui viennent, et c'est ce que l'on ne fait pas : l'administration est en retard pour les concessions et j'ai vu des familles de Picards, gens aisés, qui attendent depuis cinq mois les terres qu'on leur promet.

Le Domaine, lui-même, a peu à donner : des agioteurs ont tout accaparé, et, si l'on ne prend pas de moyens pour les exproprier, dans un désert fécond, on manquera de terre pour les cultivateurs laborieux. Avant la fin de l'année, dix villages devraient être formés, d'abord autour des camps; puis, chez les Beni-Mouça, plus de cinq cents familles pourraient être placées dans des localités salubres et fertiles.

Mais l'action du gouvernement est indispensable pour produire ce mouvement et le diriger. Il faut surtout se méfier des compagnies qui n'ont ni capitaux, ni capacité, ni probité, et qu'on voit, comme à Clauzelbourg[1], jeter, pour faire monter leurs actions, deux cents Allemands dans une ferme malsaine, et les y enfermer à clef pendant qu'ils mouraient de la fièvre, de peur que cette nouvelle ne fît tomber les actions; il a fallu qu'on allât les délivrer de force, et, sur deux cents, cent ont succombé. Avec la paix, des terres à distribuer et quelques premiers secours aux colons, la Mitidja se remplira promptement d'Européens, et le jour où il

1. A repris son nom ancien de Baba-Ali.

y en aura vingt-cinq mille, la question d'Afrique, je le répète, sera résolue. Cela pourrait être fait en quatre ou cinq ans, peut-être même plus vite. Le tout est de donner l'impulsion dans ce pays où toutes choses étaient primitivement faciles, et où nous avons tout rendu difficile, car c'est nous qui avons créé tous les obstacles : la puissance d'Abd-el-Kader, l'irritation des Arabes que nous avons blessés sans les dompter, la confusion de la propriété, le manque de confiance, la lutte de tous les pouvoirs, l'instabilité de toutes les décisions, tout cela est notre œuvre. Et cependant, le pays marche; il marche presque malgré le pouvoir; s'il avait la bride sur le cou, combien marcherait-il encore plus vite! Les exportations et les importations augmentent rapidement, les cultures s'étendent, la population s'accroît, et cependant que d'entraves de tous côtés! Mais, du moins, je fais tout ce que je peux pour hâter le placement des colons dans la plaine, et j'y travaille des pieds et des mains; tout est là.

J'en reviens à mes fermes. Je visite le petit village de Ben-Nouar-Louz, habité par des Picards qui ont bien cultivé, et puis les belles fermes de MM. de Saint-Guilhem, de Montaigu, Tobeler et de Vialar[1]. Je déjeune sous un quinconce de bergamotiers, chez M. de Saint-Guilhem, et involontairement le souvenir de Braschaet me revient à la mémoire; Nemours sait pourquoi. Une partie de chaque ferme est cultivée par des Arabes; ils habitent sur les terres que les propriétaires font valoir de compte à demi avec eux, et ils servent de sauvegarde contre les incursions de leurs pareils. Le reste est labouré par des Français. La récolte a

1. Ces divers établissements sont sur les bords de l'Harrach. Presque tous, tous peut-être, ont conservé les noms de leurs créateurs. Ben-Nouar-Louz est marqué sur la carte d'état-major.

été superbe cette année : la soie a parfaitement réussi ; le tabac, récolté quatre fois, est d'excellente qualité; le blé et les fourrages sont tellement abondants que ce qui se vend, en France, quinze francs se paye ici deux francs. (Que de saletés les comptables ont faites sur les fourrages!) Ce pays-ci devrait nourrir trois fois autant de bétail qu'il en possède. Tous les arbres d'agrément produisent, on fait de l'essence avec toutes les fleurs, de l'huile avec tous les fruits non mangeables. Les premiers colons de la plaine ont été des carlistes du Midi, qui ont fui les coteries de leur pays. En déjeunant avec cette avant-garde de la France, sous ces beaux bois d'orangers, entouré d'un mélange de gardes nationaux comme ceux de nos campagnes et d'Arabes frayant comme malgré eux à nos compatriotes le chemin de l'Atlas, en voyant sur notre table, depuis le vin jusqu'au sel et au pain, tous produits recueillis par des Français sur la terre d'Afrique, j'ai fait de tout mon cœur des vœux pour que cette colonie encore au berceau prospère et grandisse.

Tous ces colons parlent l'arabe comme le français, et c'est un grand avantage que de ne plus avoir besoin des interprètes qui ont fait bien du mal et avec lesquels on ne peut pas connaître le pays. Depuis que les Français instruits et bien élevés parlent arabe, on a appris une foule de choses qu'on ignorait sur les indigènes, leurs mœurs, leurs idées morales, leur état social, et même leur religion, dont on n'avait pas d'idée. L'introduction du vin, qui fait de rapides progrès, est, n'en déplaise aux sociétés de morale et de tempérance, un moyen dont nous devons nous servir. C'est, avec la connaissance de la langue arabe, parmi le petit nombre de causes qui contre-balancent l'éloignement du musulman pour tout contact avec nous.

J'oubliais de dire, pour compléter ce qui concerne l'agriculture, que j'ai vu de très beaux champs de coton, des vignes et même de fort belles betteraves et pommes de terre; mais les époques et les méthodes de la culture doivent être fort différentes de celles de France, et on ne les connaît, je crois, pas encore très bien.

Nous revenons au milieu des orages et du tonnerre : moi enfermé avec Rulhières dans notre voiture bien barricadée, les spahis encapuchonnés comme des pénitents dans leurs burnous, et nous arrivons à Alger pour dîner. Après le dîner, malgré la pluie, Valée veut me mener au spectacle, dont il ne cesse de me parler et sur lequel il me fait des confidences quand il est de belle humeur. Il s'en occupe constamment et y prend un intérêt prodigieux. — La salle était à moitié vide, la représentation digne de la foire de Nanterre, mais le maréchal enthousiasmé ne cessait de me dire : « — Eh bien, voilà qui est bon, bon, bon; il est vraiment bien, ils sentent si bien! »

Je rencontre, en revenant, la patrouille de nuit des Biskris, qui maintient l'ordre parmi les six mille kabyles, nègres et biskris que renferme Alger; c'est encore une institution musulmane, comme celle des amyn et des livrets, à laquelle nous avons été obligés de revenir[1]. Nous n'avions créé que le désordre, et il a fallu aller chercher les éléments de l'ordre dans les coutumes des vaincus que nous avions méprisés, et auxquels nous avons quelquefois donné le droit de nous mésestimer et de nous haïr.

1. Voir les arrêtés des 4 juin 1837 et 31 janvier 1838.

*Dimanche 6 octobre.*

Fête du Roi[1]. Je suis en pensée à Fontainebleau, au milieu de la famille où probablement le petit[2] m'aura représenté. Je vais à la Casba, qui est en bon état. Je visite les fortifications, j'en examine les plans et reviens à pied à travers la ville, ce qui m'amuse

DANSE DES NÈGRES (RAFFET).

chaque fois davantage. Je suis bien tenté d'entrer au bain maure et dans une maison de danses mauresques; mais je tiens à ménager mon compagnon et à ne pas irriter sa gravité.

1. Le roi Louis-Philippe était né le 6 octobre 1773.
2 Le comte de Paris, alors âgé de quatorze mois.

ALMÉES (RAFFET).

Je me contente donc d'adresser mes compliments aux baigneurs et aux danseuses qui descendent me saluer dans la rue avec leurs étranges costumes. De là à la messe, puis fonction de départ avec toutes les autorités. Le maréchal, du reste, a fort mal organisé toute cette cérémonie; ni secours aux pauvres, ni réjouissance publique, ni même un article dans le *Moniteur algérien*. On ne

MUSICIENS MAURES (RAFFET).

peut rien tirer de sa brusquerie et de sa sauvage mauvaise humeur. Cependant je suis content de mon séjour ici et surtout de mes rapports avec l'armée.

Je me rends sur le *Phare*, entre les deux maréchaux qui se comblent de politesses mutuelles, et je m'embarque au milieu de la foule qui garnit les quais et les toits. Le maréchal monte à bord du *Cocyte*. Je remarque dans le port un bâtiment de pèlerins de la Mecque, rempli de figures hétéroclites; et je double le

môle d'Alger. Le temps est beau et assez frais, le vent debout, la houle forte, Marbot et Pasquier tombent en léthargie. Je suis amariné et me porte à merveille; en dînant sur le pont, au cou-

FEMMES JUIVES (RAFFET).

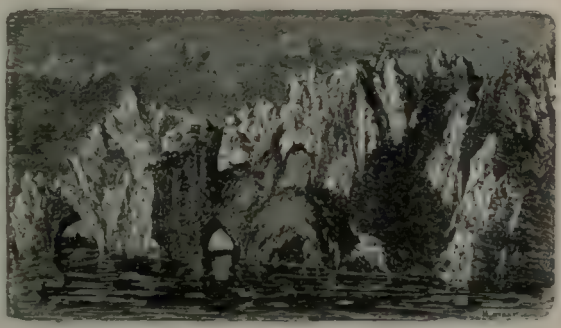
cher du soleil, au moment ou la *Chimène* revenant de Bône passe à poupe et salue le pavillon royal, je pense que la famille est à Fontainebleau à porter la santé du roi et je m'y unis de cœur.

*Lundi 7 octobre.*

Le matin, le vent tombe, la mer reste, et nous doublons le cap Carbon pour donner dans la baie de Bougie qui est belle. Le hasard veut que le *Cocyte*, qui marche beaucoup moins bien que le *Phare*, passe derrière la grande arcade, coupée dans le cap Carbon au moment où nous nous trouvons de l'autre côté, de manière à produire un véritable effet d'opéra. Derrière cette grande voûte, qui semble construite en briques, tant la couleur du rocher

est rouge et ardente, la ville de Bougie nous apparaît bâtie en amphithéâtre, mêlée de verdure, de constructions romaines, sarrasines, vandales, espagnoles, génoises et françaises, et surmontée par le fort de la Gourraya, élevé de plus de deux mille deux cents pieds au-dessus de la mer.

Le maréchal, qui a été horriblement malade, est d'une humeur massacrante. J'entreprends avec lui la tournée de Bougie, qui m'intéresse : d'abord parce que c'est le champ de bataille le plus sanglant de nos guerres en Afrique, celui où les combats ont été les plus longs et les plus acharnés, et puis aussi parce que je crois que ce point pourra acquérir de l'importance lorsque notre occupation de la province de Constantine sera assez solidement établie pour relier Bougie avec nos postes intérieurs à travers le pays des Kabyles. C'est le lieutenant-colonel Bedeau, excellent officier et qui mène bien la légion étrangère, qui nous conduit. La Gourraya se couvre de nuages épais, et nous sommes obligés de renoncer à y monter. Nous visitons toutes les fortifications, où il n'y a de remarquable que les constructions de Pierre de Navarre et la ligne des blockhaus, qui ne me paraît pas très bien prise, mais que l'on corrigera, je l'espère.



ROCHERS PERCÉS DE BOUGIE (DAUZATS).

J'examine les troupes et surtout la légion, qui a une belle tenue sous les armes et l'aspect guerrier. C'est, du reste, une vraie tour de Babel. Il y a des gens de tous les pays, qui ont

fait tous les métiers et vu les quatre parties du monde, beaucoup de Français sous de faux noms, beaucoup d'hommes des classes élevées qui ont commis des fautes et qui se cachent : la biographie des soldats serait une mine inépuisable pour les romanciers. Mais, avec de bons officiers, cette bande se bat admirablement, et, ce qui est plus extraordinaire, elle est très accessible au point d'honneur. Presque tous les cadres ont fait partie

BOUGIE (DAUZATS).

de cette malheureuse légion dont l'héroïque conduite, en Espagne[1], et les souffrances énormes sont un sujet de gloire et de tristesse pour la France. Ils sont, en général, bien. Ceux qui ont été à Constantine m'ont beaucoup parlé de Nemours et m'ont chargé de mille messages pour lui, particulièrement le capitaine Mayran, qui fut blessé à côté de lui dans la sortie que fit la légion. J'oubliais de dire que j'y ai trouvé des Mecklembourgeois.

1. En 1835.

LE GÉNÉRAL GALBOIS (RAFFET).

Après avoir vu l'hôpital, dont l'état est satisfaisant, je me rembarque sous la vieille porte de la Marine et dis adieu à ce poste militaire qui, aujourd'hui, n'est qu'une charge assez inutile pour la France. Par une protection toute particulière de la Providence pour que je puisse encore voir Djidjelli de jour, le vent saute cap pour cap et enfle toutes nos voiles, de manière à nous faire filer dix nœuds et à nous permettre de débarquer à quatre heures et demie.

LÉGION ÉTRANGÈRE (RAFFET).

Le mouillage est très sûr. Quoique la mer soit grosse en dehors de la ligne de récifs qui forme une jetée naturelle en avant de la presqu'île où est bâtie la ville, notre bateau ne bouge pas. Djidjelli est un amas de masures kabyles et mauresques, bâties sur un rocher de couleur grise, comme les maisons, qu'on ne distingue que de très près. Une grande porte sarrasine, avec quelques palmiers, est la seule entrée du côté de la terre sur l'étroite presqu'île qui s'avance dans la mer. En mettant le pied à terre, je songe à l'intéressant domestique de madame de Bourk[1] et j'apprends

1. Madame de Bourk, se rendant avec sa fille et plusieurs domestiques auprès de son mari, ambassadeur du Roi en Espagne, tomba au pouvoir d'un corsaire. Celui-ci fit peu après naufrage près de Djidjelli, madame de Bourk périt. Sa fille fut sauvée, mais emmenée captive dans les montagnes avec quatre domestiques dont le dévouement fut admirable au milieu des souffrances et des privations de toutes sortes dont on accabla les malheureux naufragés. (Voir *Voyage pour la rédemption des captifs aux royaumes d'Alger et de Tunis fait en 1720.* Paris, 1721.)

par mon interprète que la tradition du naufrage d'une dame de distinction s'est conservée dans le pays. O puissance des souvenirs et de la vertu! Cela demande à être communiqué à Zazoul[1].

Quoique le maréchal ait de nouveau été malade, il est rayonnant à Djidjelli : tout lui semble beau et bon[2]. Nous parcourons

PORTE DE DJIDJELLI (DAUZATS).

la ligne des avant-postes, bien placés par de Salles, qui est certainement un très bon officier ; nous examinons tous les endroits où les combats ont eu lieu, la place où le malheureux commandant Horain fut tué, et les fortifications nouvelles élevées en maçonnerie par les troupes, en grande partie sur les traces laissées par Duquesne et le duc de Beaufort, lorsqu'en 1664 le régiment de Picardie emporta Djidjelli sur ces mêmes Kabyles que nous

1. Raoul de Montmorency.
2. L'occupation de Djidjelli était l'œuvre du commandant de Salles, gendre du maréchal Valée.

LE PRINCE VISITE LES HOPITAUX (RAFFET).

combattons aujourd'hui. Depuis deux mois ils sont fort tranquilles et il n'y a pas eu un seul coup de fusil de tiré. Comme Bougie, Djidjelli ne servira pas à grand'chose jusqu'à ce que nous ayons des communications avec l'intérieur, mais le mouillage est excellent, et c'est chose rare en ce pays. En outre, la position a été mieux prise qu'à Bougie. Le reste de la légion étrangère est là; je passe quelque temps avec eux, puis, à huit heures du soir, je me rembarque et mets le cap sur Stora. Bertin[1] est malade; pour moi, je ne m'aperçois plus de rien.

*Mardi 8 octobre.*

Calme plat le matin pour donner, à six heures, dans la baie de Stora; temps chaud et un peu lourd. La baie est fort large et bordée de montagnes escarpées. Deux masses de rochers qui semblent éboulées du Mont-aux-Singes se trouvent à peu près au milieu de la rade. Je mets pied à terre, auprès de ruines romaines parfaitement conservées, et j'y suis reçu par Galbois et tous les grands chefs de la province de Constantine. Quoique ces derniers aient en général l'air mou et n'offrent pas l'aspect guerrier de ceux d'Oran et du Maroc, ce sont, pour les costumes et l'arrangement général, les plus beaux Arabes que j'aie jamais vus. Sous leurs haïks d'une extrême finesse, ils portent plusieurs vestes de velours brodées en or et en argent et des armes magnifiques. Leurs burnous de différentes couleurs et de différentes étoffes, sont également brodés avec des franges et des glands; les

1. Le capitaine Bertin de Vaux, officier d'ordonnance du prince.

cordons qui entourent le haïk de la tête sont d'une extrême élégance; leurs chevaux sont parés à l'avenant et chamarrés de housses d'or, de grelots et de fanfreluches. Les *dandies* de la troupe portent de longues gandouras de velours pendantes jusqu'à terre, avec des manches courtes et ouvertes; les pieds de

ARABES DE CONSTANTINE (RAFFET).

leurs chevaux blancs sont teints en rouge avec du henné : c'est le dernier genre. Les quatre grands chefs, Ben-Aïssa, chef du Sahel (le même qui défendit deux fois Constantine contre nos troupes); Ben-Hamelaoui, caïd du Ferdjioua; Caïd-Ali, chef des Haractas (le khalifa de la Medjana est absent) et Bou-Azis-Ben-Gana, chef du désert, me font les plus grandes protestations de dévouement au Roi et à la France. Ils paraissent fort touchés que le fils aîné du Roi des Français soit

venu les visiter, et me préparent, je crois, une très brillante réception.

Ils ont une suite superbe : deux cents beaux cavaliers avec des chameaux, des tentes élégantes, des drapeaux, etc. Le chef du désert, surtout, a un cortège remarquable ; sa famille gouverne depuis six cents ans le Beled-el-Djerid, et il m'amène dix-huit chefs des tribus du désert qui reconnaissent l'autorité de la

LES QUATRE GRANDS CHEFS (DAUZATS).

France. Je leur fais un excellent accueil et ils paraissent satisfaits de ce que je leur dis.

Je vais m'occuper d'agir le plus possible sur la population indigène, et je m'ingénie pour donner, sous ce rapport, du développement à mon voyage. Je crois que je pourrai faire du bien, car ici les indigènes, étant beaucoup plus doux et surtout ayant été bien conduits depuis le commencement de notre occupation, nous sont fort soumis et même assez attachés.

Il m'arrive aussi une grande députation de la ville de Constantine conduite par le caïd Sidi-Hammouda, le même que Nemours reçut après l'assaut ; je fais la fonction orientale avec

toute la dignité convenable et je me rembarque pour aller à Philippeville.

En voyant une ville européenne de dix-sept cents âmes, — sans compter la garnison, les marins et les employés, — s'élever sur un point où, depuis un an seulement, jour pour jour, flotte le drapeau français, j'ai peine à croire à cette espèce de miracle.

LES FIÉVREUX (RAFFET).

C'est là pourtant le fruit d'une bonne administration dans un pays qui n'a pas été gâté par des fautes antérieures. Mon premier soin en arrivant est de visiter les hôpitaux, qui font mal à voir. C'est hideux, et j'admire la résignation et la patience des malheureux soldats qui sont entassés sous des barraques étroites, sans lit, sans eau, sans vin, sans médicaments, sans baignoires et presque sans médecins. Pas un murmure ne s'échappe de leurs bouches, pas une parole amère : « Que voulez-vous, mon Prince, me disent-ils, ne sommes-nous pas à

l'armée? » ou bien : « Peut-être serons-nous plus mal un jour!... »

Et cependant, au dire de tous les officiers qui m'entourent, nulle part, même dans les grandes guerres de l'empire, on n'a rien vu de pareil. Du reste, la mortalité n'est pas grande, mais l'état des hôpitaux est révoltant. Je vais tâcher d'y porter remède et d'y amener demain Valée, que je n'ai pu y conduire aujour-

REVUE (RAFFET).

d'hui, et qui ne va jamais aux hôpitaux, en grande partie par insouciance pour la vie des hommes dont il est fort peu économe. Quoique l'année ait été exceptionnellement mauvaise, il est certain que l'excès des grands travaux et des magnifiques constructions qu'il a partout fait élever par les troupes, a puissamment contribué à la grande proportion de malades de l'armée; mais il n'y songe que rarement.

Les troupes que je passe en revue sont : une compagnie du génie, une section d'artillerie, le 2e léger qui forme mon escorte, le 61e de ligne et le 3e chasseurs. Le 61e est tout entier malade; cela tient en particulier aux chefs qui sont mous, sans énergie et

sans soin pour le bien-être des soldats; on ne songe pas assez qu'il y va de la vie de ceux-ci d'avoir en Afrique des officiers jeunes et énergiques. Le 3e chasseurs est bien, a un bon moral, des officiers fermes et une bonne composition d'hommes. — Pour le reste, je vais remonter la machine de mon mieux.

Après la revue, je vois la ville, qui est vraiment surprenante; on ne comprend pas qu'en un an, sur une plage déserte, il se soit élevé une véritable cité européenne avec un grand mouvement commercial, car le port, les rues sont encombrés de marchandises; on construit partout. Le Roi pourra être fier bientôt de cette ville qui porte son nom, et qui doit détourner notre souvenir du Philippeville que la Belgique nous garde. La population, composée toute de gens de la Méditerranée, a un excellent esprit et m'a admirablement reçu. Elle est conduite par l'autorité militaire et s'en trouve bien. Le commandant de place est maire, juge civil, notaire, juge de commerce, tout enfin, et c'est grâce à cette autorité absolue que la ville a marché si vite.

GUERRIERS KABYLES (DAUZATS).

Le déjeuner est des plus bouffons, et signalé par mille vicissitudes fort divertissantes. Je reçois ensuite à mon logement, qui est magnifique, avec salle à manger pour quatre-vingts couverts, et je fonctionne dans le grand genre avec les Arabes. J'accepte

leurs présents, toujours des chevaux blancs peints en rouge et en jaune (quelques-uns assez jolis), des dattes venant du désert, dont j'envoie une partie à Paris, et quelques autres babioles; puis, je leur remets les miens, qui paraissent les flatter. Les Kabyles seuls — groupés dans un coin derrière Ben-Aïssa, vêtus de burnous simples, — ne se dérident pas un seul instant, et conservent, en évitant tout contact avec les Arabes, l'attitude sauvage et l'air farouche qui caractérisent cette race indomptée. Je leur tiens un langage sévère, auquel répond avec verve et éloquence le chef des Kabyles du Safsaf, jeune homme noir éborgné d'un coup de yatagan. Les Arabes me disent, eux, qu'ils sentent que le régime français est plus doux que le régime turc; que la France doit compter sur eux, car, si d'abord ils l'ont servie par soumission, ils la servent aujourd'hui par reconnaissance et par intérêt personnel; que toute autre autorité que l'autorité française dans la province de Constantine serait de l'anarchie, et que le peuple a besoin d'ordre. J'entre ensuite dans le détail de leurs affaires et j'espère pouvoir y opérer quelque bien, mais les Kabyles, très

CHEF KABYLE DE SAFSAF (DAUZATS).

peu nombreux du reste (cinq chefs des environs de Philippeville), se tiennent toujours à l'écart.

J'ai ensuite avec le maréchal une longue conférence des plus désagréables sur l'emploi de mon temps dans la province de Constantine; je ne puis la rapporter ici, mais Baudrand qui la sait, ainsi que Chabaud, pourra la raconter à mon retour, et on verra ce qu'il m'a fallu de persistance et de fermeté pour ne pas me laisser entraîner par lui à entamer une opération qui eût conduit à la guerre avec Abd-el-Kader. Cette affaire d'Hamza est son dada et il eût voulu, en la faisant, m'en mettre toute la responsabilité sur le corps.

Je suis prêt à entreprendre toute opération qui sera réellement utile à la colonie, et qui ne fera courir aucune chance de guerre avec Abd-el-Kader, mais, pour ce point, je ne consentirai à rien risquer qui puisse faire rompre la paix, que je regarde comme la seule base actuelle du développement de notre colonie. Après une fort désagréable conversation de deux heures, c'est là ce que je lui répète; et, pour lui prouver qu'il n'y a pas d'autres motifs de ma part, je m'offre à servir sous ses ordres pour tout ce qu'il jugera à propos de faire dans l'intérêt du système pacifique et de la bonne organisation de la colonie.

Galbois vient ensuite me parler d'une négociation avec Achmed-Bey, qui viendrait se livrer à moi à Constantine. Comme je suis convaincu que cela aboutirait à une mystification et qu'il est dangereux aux yeux des Arabes de paraître traiter avec Achmed, qui n'a plus aucun crédit, je défends à Galbois de prononcer mon nom dans cette affaire, et je lui dis de tout faire au nom du maréchal, si cela convient à celui-ci, qui est présent à la conversation. Le soir, réception des officiers; je recueille force rensei-

gnements et tâche de faire mon métier, mais je ne peux pas digérer la manière dont le maréchal, depuis Alger, cherche à me séduire avec cette expédition d'Hamza et des Bibans.

*Mercredi 9 octobre.*

Jour de la Saint-Denis. Je pense à Étienne-Denis Pasquier[1], et je trouve ici un de ses parents qui me parle de lui. Je visite la position militaire de Stora et celle de Philippeville. L'ensemble est beau et la défense facile; mais le développement est grand et la plupart des travaux ne sont encore qu'amorcés et demandent à être finis. Il a dû être bien pénible pour les troupes de hisser par des sentiers de chèvre des blockhaus portés à dos d'homme sur des montagnes à pic; mais la gaieté et le zèle n'ont jamais manqué. La plupart des officiers, excepté dans quelques régiments où la tête est à renouveler, sont des hommes énergiques, les soldats sont excellents, pleins de zèle et de dévouement; on admire ces gens-là en les voyant si bons, si braves, si soumis, si tranquilles. En général, cette armée bronzée par le soleil, râpée par le bivouac, mais leste et militaire, porte sur toutes les figures un cachet de résolution et de fermeté qui frappe les observateurs.

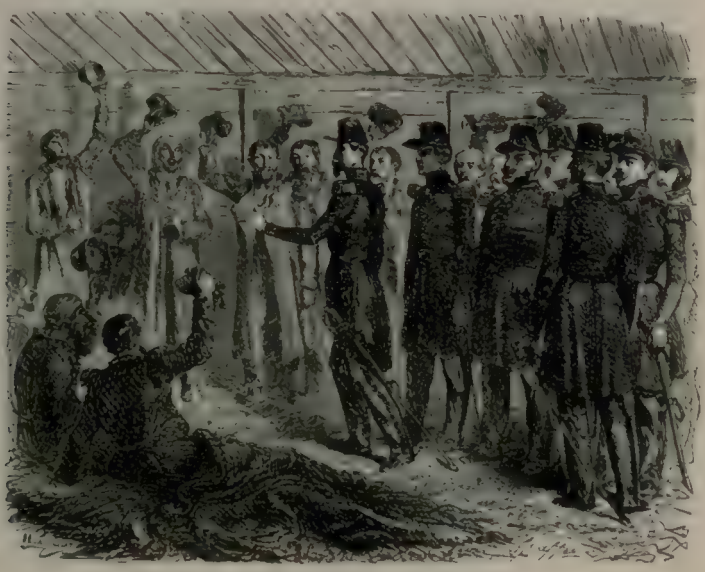
La route, jusqu'à Stora, suit l'ancienne voie romaine, et tout le pays ressemble à un second Herculanum. Les murailles de plusieurs maisons de campagne sont encore debout, ainsi qu'une partie des quais de Stora et de Rusicade[2], qui devait être une très grande ville. Les arènes se voient encore fort bien; les

1. Le chancelier.
2. Nom romain de Philippeville.

citernes et les magasins immenses sont encore en état de servir; les ponts aussi, et partout on marche sur des fûts de colonne, des pierres tumulaires avec inscriptions, etc. La commission scientifique aura de la besogne ici. Mais le génie s'empare de tout ce qui est joli et s'en fait une espèce de petit palais. Plusieurs maisons sont entièrement construites en pierres tumulaires romaines, et vont devenir des boutiques. Les dilettantes de botanique seraient dans le ravissement : les beaux coteaux de Philippeville à Stora sont couverts de bois de myrtes en fleur; la clématite et plusieurs autres plantes odoriférantes, dont je ne sais pas le nom, embaument l'air. Boismilon découvre, derrière le cirque, un champ de cyclamens, et cette découverte, qui le transporte, me coûtera probablement quelque négligence de plus. Mon institut, composé de MM. Blanqui et de la Croix-Mouchet, *a nice pair*, fait les délices de tout l'état-major. Je traverse les belles forêts de liège que l'administration fait dévaster pour satisfaire un honteux marché où les comptables gagnent cinq cents pour cent. J'espère que je vais en sauver les débris et déconcerter quelques-uns de ces nombreux fripons dont l'administration fourmille.

Le courrier de France, l'*Achéron*, arrive à dix heures et me porte de bonnes nouvelles télégraphiques du 5, une lettre du 2, de la Reine, qui m'apprend ton arrivée à Fontainebleau la veille, et une de toi datée de Randan. Je lis tout cela et les journaux à la fenêtre; j'ai, devant moi, la mer unie comme de l'huile, sans un souffle de vent; le thermomètre est à 14 degrés, c'est délicieux. Le beau temps n'a cependant pas empêché le *Sphinx*, venant de Bône, de s'échouer, hier soir, sans vent ni mer. Il est à flot aujourd'hui.

Je visite encore en détail les hôpitaux et l'établissement militaire et j'obtiens du maréchal Valée : 1° l'évacuation sur Alger, où il y a de la place, du tiers des malades qui vont être emmenés par tous les bâtiments de commerce; 2° l'envoi d'urgence, par des bateaux à vapeur, de médicaments, baignoires, et médecins d'Alger — quoique ces messieurs n'en veuillent pas sortir — et



VISITE A L'HOPITAL (RAFFET).

l'arrivée d'un intendant pour inspecter extraordinairement le service; 3° le délogement de tous les bureaucrates qui ont pris les belles constructions pour laisser les mauvaises aux malades; 4° la cessation des marchés sur le vin et le bois, qui sont monstrueux; 5° la diminution des postes inutiles et la construction de baraques pour ceux qui restent; 6° la diminution des corvées qui sont une des cause des maladies; 7° pour encourager les colons qui ont si bien travaillé — et qui n'ont pas été malades, ce qui vient à l'appui de mon opinion, — je leur fais concéder définitivement le terrain sur lequel ils ont bâti et qui en

leur était que prêté; je l'annonce moi-même à la population.

Cet ensemble de mesures produira, je crois, un bon effet, et, pour être sûr que cela s'exécutera, j'annonce que je repasserai ici.

Je voudrais faire changer le commandant, qui n'est pas à la hauteur de ses fonctions, mais je n'y arrive pas encore. Je lui

ABATTOIRS DE PHILIPPEVILLE (RAFFET).

fais prendre quelques mesures de police nécessaires, entre autres pour les abattoirs, charniers hideux et infects où les oiseaux de proie viennent disputer la viande aux soldats, et qui sont tenus avec une négligence dangereuse pour la santé des hommes.

Nous avons encore une grande conversation, le maréchal, de Salles et moi. Je garde la même ligne que les jours précédents, mais nous nous accommodons un peu, et cela va mieux. Le maréchal ouvrira de nouvelles routes du littoral à l'intérieur, et je prendrai part à cette opération, que je crois utile pour la colonie, et qu'il eût faite sans moi.

Mais je veux une position définie et je prendrai un commandement sous ses ordres. Je mets toute question d'amour-propre de côté; un poste de caporal me serait bon, pour peu que je serve.

Je finis cette bonne journée en relisant tout ce que j'ai reçu de France et qui m'a fait bien plaisir. En voilà, je crains, pour quelque temps. Le maréchal m'alourdit beaucoup; sans lui j'aurais fait en un jour la route de Constantine. J'en mettrai deux et demi, car je tâcherai de bien faire. Je quitte presque à regret ce point si intéressant et qui a tant d'avenir.

*Jeudi 10 octobre.*

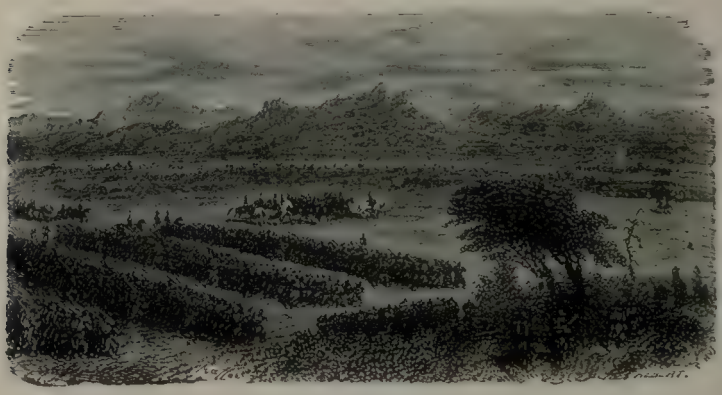
Beau temps. J'entends de nouveau cette marche du 2e léger, que j'ai fait battre à Mascara et qui depuis, a retenti à Tlemcen, deux fois à Constantine, puis au Boudouaou, et je me mets en mouvement, après m'être encore occupé des hôpitaux. Je suis bien aise d'être venu ici dans un moment où l'armée souffre et cela a été très apprécié.

Je passe devant les belles carrières qui sont à la porte de Philippeville, et j'organise la caravane dans la jolie plaine qui, plantée de très beaux arbres, ressemble à un parc anglais. Notre ordre de marche est superbe, et j'ai donné le dispositif triomphal. La caravane, dans laquelle se trouvent quelques bonnes figures, tient une demi-lieue de long et un quart de lieue de large.

Au bout de deux lieues on quitte la plaine et on entre dans une succession de collines jusqu'à Eddis[1], où nous déjeunons au

1. Ou Ed-Dis.

milieu d'incidents fort divertissants. De là jusqu'à El-Arrouch on descend constamment de colline en colline. Tout le pays est couvert de très nombreux troupeaux et assez bien cultivé. Il est d'une fertilité remarquable et pourrait nourrir deux fois sa population. Le pays arabe, surtout, qui commence à Eddis et qui se reconnaît à ce que les tentes remplacent les gourbis et maisons kabyles, est très beau. Sur toute la route, les indigènes viennent au-devant de moi. A Eddis, ceux de Mehenna, qui



DÉPART (RAFFET).

n'avaient jamais encore été soumis, m'apportent en procession des vases remplis de couscouss. C'était une scène curieuse et qui avait du style. Je les reçois du haut de ma grandeur; je leur donne de l'argent, puis je fais manger tout, devant eux debout, par les voltigeurs du 2e léger, assis par terre en cercle. Le pays est rempli de gibier, mais il est défendu de tirer un coup de fusil.

Après sept heures de marche par un temps très chaud et lourd, qui a beaucoup fatigué le maréchal, nous arrivons à El-Arrouch occupé par un bataillon du 22e qui est assez bien, mais peu organisé pour l'Afrique, quoi qu'en dise son colonel, et qui prête aux quolibets du 2e léger. Une caravane arabe apporte des provisions.

C'est tout autre chose qu'à Alger : les indigènes nous servent, sans passer, comme là où est Abd-el-Kader, pour traîtres à leur pays. Je m'établis dans une espèce de cantine où je trouve des puces plus grosses encore que celles de Djidjelli et plus nombreuses que toutes celles qui me quittent pas depuis mon séjour en Afrique. Il y a tant de mouches, qu'en mettant son gant, il en entre dedans. On s'en plaint beaucoup; moi, cela m'est égal.

REPAS DONNÉ AUX VOLTIGEURS DU 2e LÉGER (RAFFET).

On plante les drapeaux devant ma tente, après quoi je vais visiter les bivouacs français et arabes surtout, où je passe quelque temps avec les grands chefs de la province. Je suis frappé de leur luxe, mais satisfait de leurs dispositions. Ce pays est tout à fait conquis : le peuple a compris qu'il serait plus heureux sous les Français que sous les Turcs. On demande des mulets : ils sont fournis à l'instant même; des hommes de bonne volonté pour garder les postes lorsque nous les quittons et il en vient le double de ce que l'on veut. Dernièrement un cantinier était assassiné; les coupables arrêtés par les chefs arabes, furent jugés par des musulmans qui déclarèrent crime le meurtre d'un chrétien, et exécutés à Constantine en présence de toute la

population. C'est un fait remarquable. Le soir, le vent du désert, qui a régné toute la journée, s'élève avec force et nous casse bras et jambes, par la chaleur lourde et accablante qu'il entraîne avec lui.

*Vendredi 11 octobre.*

Anniversaire ministériel[1]. — La nuit a été horrible : je suis vaincu par la chaleur et la vermine. Jusqu'à présent je m'étais moqué des puces, maintenant je sais ce que c'est ; il n'y a pas sur mon corps la place d'une pièce de dix sous qui ne soit mordue, la figure y comprise. — Personne, jusqu'au dernier tambour, n'a pu dormir dans le camp un seul instant, tout le monde est dévoré ; il y a des fourmilières de puces qu'on voit, par masses noires, à terre et sur tous les meubles, d'où c'est peine inutile que de chercher à les racler. Il faut avoir vu cela pour le croire. Beaucoup sont abattus ce matin ; pour moi, ma bonne humeur ne m'abandonne pas, quoique l'épreuve de la nuit ait été complète ; car, indépendamment des puces, la bacchanale affreuse de tous les animaux de l'arche de Noé, depuis le cri-cri jusqu'à l'hyène et au chameau, en passant par le chien, le coq, le chacal, l'Arabe, homme et femme, eût suffi pour donner dix insomnies.

La caravane marche toute la journée dans le même ordre que la veille ; si ce n'est que le nombre des chefs de mon cortège augmente à chaque instant, et que le soir j'ai autour de moi tous les grands de la province, depuis Djemila jusqu'à Guelma. Parmi eux, il y a beaucoup de personnages qui n'avaient pas encore fait

1. Allusion au ministère du 11 octobre 1832.

LES POPULATIONS APPORTENT DES PRÉSENTS AU PRINCE (RAFFET).

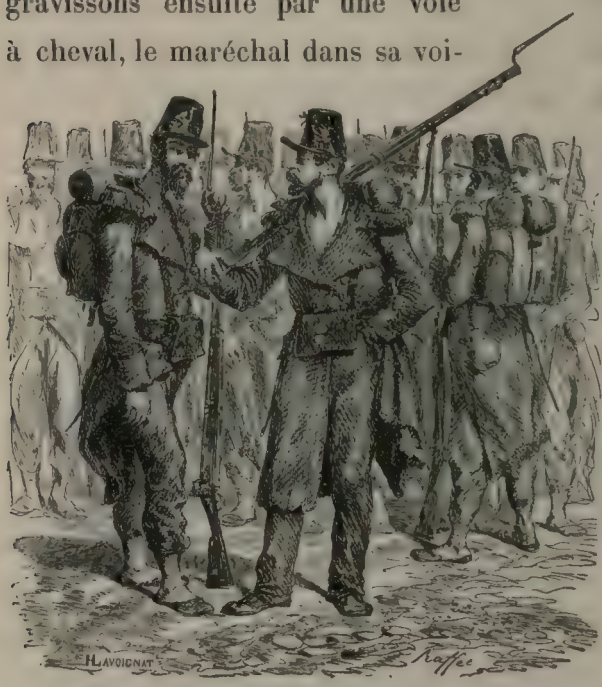
leur soumission aux Français et dont quelques-uns même ne reconnaissaient guère le bey. Les populations se portent sur ma route et me donnent des moutons, des poules, du couscouss, des pastèques, du miel et autres balivernes qui me coûtent fort cher et qui me forceront, avec l'aide de Bordeaux et de Toulouse, à faire de Sainte-Pélagie ma dernière étape. Du reste, mon voyage fait un effet immense, et, contrairement aux tournées du dey et des beys, qui étaient une source de vexations, il est une occasion

TOUMIET (DAUZATS).

de grâces, de faveurs et d'actes de bienfaisance ou de justice pour ces populations douces et qui ont été bien prises dès le commencement. J'enlève autant que possible le maréchal, qui, du reste, est bien maintenant. Il paraît disposé à faire ce qu'il pourra pour utiliser mon passage ici et j'espère que nous nous entendrons. J'assiste à des scènes curieuses et bien caractéristiques des mœurs de ce peuple, qui m'intéressent beaucoup.

Notre première halte est au camp de Toumiet — en arabe les deux mamelles, — du nom de deux montagnes jumelles qui sont à l'entrée du col de l'Atlas. Le camp est occupé par les zéphirs, troupe que, malgré sa composition, j'aime beaucoup et qui a bien

l'esprit français. Ils vont seuls dans les tribus, à quinze lieues à la ronde; les indigènes les appellent des Kabyles français et les traitent comme des frères. Nous levons le camp pour avoir quelques-uns de ces braves gens avec nous dans les opérations de construction de route que nous ferons après Constantine. Nous gravissons ensuite par une voie très bien tracée, moi à cheval, le maréchal dans sa voiture, le col de Kantour où nous passons le petit Atlas : on voit de là la mer et une masse confuse de collines arrondies et pelées.



LES ZÉPHIRS (RAFFET).

Nous laissons ensuite de côté la voie pour redescendre à Smendou. Le pays change alors d'aspect. C'est un immense tapis jaune sillonné par de petites lignes vertes indiquant les rivières, et saupoudré de taches noires qui marquent les douars des Arabes nomades et leurs nombreux troupeaux, lesquels, par parenthèse, ne donnent pas de lait. La douceur des habitants rend tout facile ici et la province est réellement conquise.

Toute l'administration des Turcs a été conservée, moins les pillages, les émeutes, les violences. Quant aux exactions des chefs, elles existent toujours bien un peu, mais on les empêche

autant que possible et le peuple trouve une différence énorme entre les deux régimes.

Sa prospérité croît rapidement avec l'administration française. On se sent ici tout à fait en pays ami (je parle des Arabes, car les Kabyles sont beaucoup moins soumis), et les populations ne fuient plus les routes, comme du temps des Turcs, dont le passage était une affreuse calamité. Les troupes observent la discipline la plus stricte et il n'y a presque pas d'exemples d'une plainte.

CAMP DE L'OUED-EL-HADJAR (DAUZÂTS).

Nous traversons le camp fort triste de Smendou; ces camps sont une rude épreuve pour le moral, et le maréchal, peu soucieux de la santé des hommes, y fait faire des travaux immenses dans les grandes chaleurs et sans ombre. C'est certainement une des causes des nombreuses maladies, et aujourd'hui il se trouve qu'il est puni de son imprévoyance, car ce sont les bras et non pas les fonds qui lui manquent.

Après avoir marché longtemps encore par un temps lourd et chaud, nous arrivons auprès d'un grand douar avec de beaux arbres sur les bords de l'Oued-el-Hadjar, et nous y établissons notre bivouac. Le 2e léger n'a pas laissé un seul homme en arrière, et cependant il a fait chaud; les soldats sont bien chargés et le chemin est long. Quel bon régiment! Le soir, notre dîner se passe gaiement et nous commençons à écouler les puces dont nous

étions littéralement couverts. J'ai une conversation avec le maréchal dont je suis plus content.

*Samedi 12 octobre.*

Je me fais beau, dès le matin, pour l'entrée à Constantine, et, bien reposé par une excellente nuit, je monte mon plus beau coursier, puis je me mets en route à sept heures, au bruit de la

TROMPETTES DE CHASSEURS A CHEVAL (RAFFET).

fanfare, très militaire, des chasseurs à cheval. Nous longeons presque tout le temps la voie romaine jalonnée de postes assez bien conservés, et nous arrivons, par un tracé de route que je ne comprends pas bien dans la vallée d'un affluent du Rummel[1].

1. Cette voie, dont le tracé diffère ici assez sensiblement de la route nouvelle, passe à l'est du Hamma.

Cette vallée, remplie de la plus belle verdure, de bois de palmiers, de cyprès, d'orangers, d'oliviers, avec des douars nombreux et de grandes sources d'eaux chaudes, renferme les ruines d'une ancienne station romaine appelée *ad Palmam*.

Après s'être reposé les yeux sur cette délicieuse oasis, de près d'une lieue, on tourne brusquement à gauche dans la vallée du Rummel. La casba de Constantine avec ses escarpements effrayants et la coupure de Sidi-Mecid apparaissent tout à coup. Quelque préparé qu'on soit par des vues et des descriptions à l'aspect de Constantine, cette situation extraordinaire frappe toujours fortement, et il n'y eut qu'un cri d'admiration dans la colonne autant pour la beauté du site que pour la bravoure de ceux de nos camarades, qui, plus heureux que nous, ont conquis à la France ce boulevard presque inexpugnable. Tu devines combien j'ai songé à Nemours et à toute la gloire qu'il s'y est acquise. Je suis la vallée du Rummel, fertile et bien verte, puis je passe la rivière à gué pour monter la belle rampe qui mène à Constantine. Selon moi, la route est mal tracée; elle aurait dû arriver par le Mansoura, pour éviter ce passage du Rummel. Je persuade à ce sujet Valée qui, dépassant mes idées, entre dans une fureur effroyable contre les officiers du génie auxquels il dit toutes les choses les plus violentes. C'est égal, c'est autant de bile de déchargée.

Je monte à Constantine après avoir passé la maison d'Engles-Bey [1], ne pouvant détacher mes yeux du beau spectacle qu'éclaire un soleil lumineux. A mi-côte, je trouve la grande députation de toutes les tribus de la province depuis Guelma jusqu'à Sétif et au désert. Là commence la réception vraiment extraordinaire qui

1. Auprès du pont d'Aumale.

m'a été faite ici, et qui dépasse tout ce que je puis en dire. Les deux côtés de la route, tous les accidents de terrain et toutes les rues jusqu'au palais du bey étaient couverts par une foule compacte que nous avons unanimement évaluée à vingt mille âmes, tous indigènes. — Il n'y a pas deux cents Européens ici. — Les hommes saluaient de la main et de la tête, les femmes faisaient entendre leurs gloussements, les chefs me complimentaient. Tout cela, — accompagné du bruit du canon, du salut de la

LE CHEIK-UL-ISLAM (DAUZATS).

musique française et des troupes, des sons si caractéristiques de la musique du bey qui marche devant moi, — produit une scène que la beauté du lieu, son aspect sauvage et les grands souvenirs qu'ils réveillent, rendent imposante.

J'en reviens au récit méthodique. Après la grande députation de la province, je reçois tous les muftis, ulémas et gens de loi, conduits par le vénérable Cheik-ul-Islam, vieillard de quatre-vingt-quinze ans, qui marche soutenu par deux ulémas, et qui ressemble à un patriarche. Sa maison est un hospice ouvert à tous les pauvres, sa rue était, du temps même d'Achmed, qui n'osait attaquer le chef héréditaire de la religion, un asile sacré, et son

LE DUC DE NEMOURS (RAFFET).

nom est respecté jusqu'au delà du désert. Le mufti, qui est auprès de lui, porte un drapeau tricolore. Au delà se tient le corps municipal de la ville de Constantine, présenté par le hakem bien connu, fils du Cheik-ul-Islam ; puis les corporations de tous les métiers, au nombre d'environ deux mille, bordent la route des deux côtés, chaque amyn tenant le drapeau tricolore. Les derniers sont les juifs groupés à l'endroit où la rampe cesse de monter, à une portée de fusil du minaret. Tous les discours qui me sont adressés par la grande députation de la province, par le Cheik-ul-Islam, par le hakem, par le chef du commerce au nom de toutes les corporations, par le chef des juifs, sont empreints de la reconnaissance la plus réelle pour la France, et d'un attachement sincère au régime français. C'était beau de voir des vaincus bénir leurs vainqueurs et ce devait être pour le maréchal la plus belle récompense de ses travaux. Il n'y avait rien de factice dans ces démonstrations, et l'on n'eût pu réunir artificiellement vingt mille musulmans avec tous leurs chefs et leurs prêtres pour me faire une entrée triomphale.

Au haut de la rampe était un grand carré formé par les troupes en très belle tenue, mais peu nombreuses (trois bataillons des 17e, 22e et 23e léger, un escadron de chasseurs, de l'artillerie et du génie) et par les Arabes auxiliaires venus de dix lieues à la ronde. La foule est si grande que c'est à peine si je peux entrer dans ce carré, au centre duquel se trouve le minaret avec cette inscription :

AUX BRAVES DE L'ARMÉE FRANÇAISE
MORTS DEVANT CONSTANTINE EN 1836 ET EN 1837.

Je cours à la brèche, témoin de tant d'héroïsme et de la mort de tant de vaillants soldats, puis j'entre dans la ville par la porte

Valée (Bab-el-Djedid) en suivant ce bazar où un combat sanglant fut livré et en passant sous les deux arches romaines [1]. Toutes les boutiques sont rebâties et les rues pleines de monde à s'écraser, malgré les efforts des chaouchs que Nemours connaît bien.

J'arrive ainsi au palais du bey, abasourdi d'un accueil qui me prouve que la conquête est réellement faite, et qu'ici nous n'avons

CARRÉ DE TROUPES AUTOUR DU MINARET (RAFFET).

pas pris seulement le pays, comme à Alger, mais bien aussi la population avec. Pour exploiter cette circonstance, je prends sur moi d'accorder la vie aux cinq condamnés à mort pour correspondance avec Achmed, et j'ai confiance que le Roi daignera acquitter l'engagement que j'ai fait en son nom. J'envoie, pour être distribuée le lendemain par le hakem, une forte somme pour les pauvres, et le conseil municipal arabe vote aussitôt mille pains qu'il charge les sœurs de Saint-Joseph de partager entre d'autres

1. Elles ont été démolies, il y a quelques années.

nécessiteux. Puis je reçois d'abord les corps d'officiers et ensuite tous les musulmans. Je leur tiens des discours où je tâche autant que possible de leur faire ressortir tous les avantages qui résultent pour eux du gouvernement par les Français, et je compare l'état actuel au régime turc. J'annonce que le Roi les regarde comme devenus Français et ayant par conséquent tous les droits à sa protection et à ses bienfaits, et ils paraissent enchantés. — Ils me parlent de la prospérité croissante du pays et en reportent le

LA BRÈCHE DE CONSTANTINE (DAUZATS).

bienfait entièrement vers le Roi qui les fait gouverner sagement. Avec des autorités civiles et des magistrats français, cette province serait aussi gâtée en deux mois que l'est Alger aujourd'hui.

Je parcours ensuite tout le palais dont je ne donne pas de description non plus que de rien de ce qui concerne Constantine, parce que Nemours est là pour expliquer tout, mais je visite sa chambre et celle de Joinville. Je couche dans celle de Dumas qui est complète et finie. Le palais est très bien entretenu et repeint à neuf, mais il manque de solidité et il faudra, avant peu, y faire de grands travaux pour le conserver. Il est fort joli et je comprends la sensation que l'on a dû éprouver en y entrant après plu-

sieurs nuits de bivouac, des angoisses mortelles pour le succès, et un assaut terrible. Je me dépêche après de monter à cheval pour faire un pèlerinage à tous les lieux marqués par les divers incidents de ces deux grands drames, auxquels Nemours a pris une si belle part. Je vois les tombeaux vides aujourd'hui de Combes et Perregaux ; les emplacements de toutes les batteries, la route qu'a suivie l'artillerie, la place où fut tué Damrémont, à côté de Nemours, et

DISTRIBUTION DE SECOURS PAR LES SŒURS DE SAINT-JOSEPH (RAFFET).

je ne puis m'empêcher d'observer à Valée qu'il devrait au moins y avoir une pierre à l'endroit où périt le général en chef de l'armée qui l'a fait maréchal. Il me promet d'y mettre une inscription.

Je monte au Coudiat-Aty et me place à l'endroit où Nemours se couvrit de gloire à la tête de la légion étrangère. Une masse d'Arabes accourait pour venir me voir : cela faisait presque illusion. Je passe de là sur le Mansoura, en longeant le bel aqueduc romain et je descends au pont d'El-Kantara après avoir étudié l'attaque de 1836. J'admire en passant les chutes du Rummel, qui sont au nombre des plus belles curiosités naturelles que l'on

puisse voir, et, en rentrant dans cette ville si extraordinaire dont la situation est unique au monde, je forme des vœux pour que toutes les armées d'Europe puissent envoyer ici des députations afin de juger de quoi une armée française est capable. — Quel

PONT D'EL-KANTARA (DAUZATS).

éloquent panégyrique de tous ceux qui ont pris Constantine que la vue de la ville! Et quand on songe à quoi cela a tenu!

Mais je ne veux pas faire ici un mémoire sur les deux expéditions. — Je regarde Constantine comme devant être, en cas d'attaque de l'Algérie par une puissance maritime, le centre de

la résistance des Français, tant par l'appui que les habitants de la province donneraient que par sa position qui peut devenir imprenable; qu'on fasse devant la brèche une contrescarpe avec glacis, qu'on établisse deux flanquements en avançant la porte Valée et en construisant un petit bastion là où commence l'escarpement de rochers qui mène au Rummel; qu'on occupe le Coudiat-Aty par un ouvrage moins mal fait que celui qu'on y a élevé, et il n'y a pas d'armée qui puisse venir prendre Constantine. J'en parle au maréchal qui approuve mes idées et charge le génie de lui dresser sur les lieux un plan.

Cette journée a mis le maréchal en belle humeur; il s'attendrit même avec moi et revient sur les explications désagréables que nous avons eues lorsque j'ai cru de mon devoir de refuser l'expédition d'Hamza, qui m'eût tellement tenté. Il m'assure qu'il n'a pas voulu me mettre dans la terrible alternative d'engager la guerre pour satisfaire mon ambition personnelle ou de refuser à l'armée une campagne que leur maréchal leur promettait, mais qu'il était tellement préoccupé de ce qui pouvait me mettre en relief qu'il voulait faire tout ce qui était humainement possible pour me faire agir avec l'armée; que puisque j'avais su résister à la tentation, il ferait aujourd'hui, dans la sphère où je voulais me renfermer, tout ce qui serait possible pour que je m'associe aux travaux de l'armée et que je m'identifie à elle. — Je lui dis, à cet égard, tout ce que je pense; je lui répète que je me regarde comme honoré de faire tout ce que fait le soldat; que lorsque c'est la guerre, je veux faire la guerre avec lui; que, lorsque ce sont des routes, je veux faire des routes avec lui. Partager son sort, et servir la France par tous les moyens, voilà mon ambition, et je ne sacrifierai jamais les intérêts de mon

CONSTANTINE. — PALAIS DU BEY (DAUZATS).

pays à ma position personnelle : je ne me regarde que comme un instrument destiné à servir mon pays et je ne m'élèverai jamais un piédestal aux dépens du dernier des intérêts publics. Dans la paix, l'armée d'Afrique ne faisant que de grands travaux d'utilité publique, je ne prétends pas, voulant maintenir la paix, entreprendre autre chose avec elle, mais je tiens à participer à des entreprises qui laisseront des résultats permanents et plus solides quoique moins glorieux que les expéditions à main armée, etc... Mais vous connaissez tous aussi bien que moi, mes idées sur la manière de servir et de se rendre utile. Et, après nous être embrassés et de bon cœur, il reste convenu qu'il fera les opérations qu'il eût faites sans moi, et qui consistent à relier la ligne maritime avec la ligne intérieure et à continuer ce qu'il a déjà commencé en créant Philippeville et Constantine.

Bougie, Djidjelli, Mila et Sétif seront les points de départ de ces opérations qui assureront, je crois, de nouveaux débouchés au commerce du pays, donneront une nouvelle importance à Bougie et Djdjelli et achèveront la soumission de la province à l'exclusion d'Abd-el-Kader, qui y pénètre sans cesse. Si, ensuite, au printemps, les circonstances ont changé et qu'on puisse aller à Hamza sans risquer la guerre avec Abd-el-Kader, je demanderai au Roi de retourner prendre ma place au milieu de braves gens que j'aime et qui me témoignent de l'intérêt. J'espère que la conduite que j'ai tenue ici, placé entre ma passion et mon devoir, sera un argument favorable pour gagner ma cause.

Mais ce sont des châteaux en Espagne; pour le moment je vais prendre une division dans le corps qui opérera dans la province de Constantine, Galbois commandera l'autre. Tout cela ne sera public qu'après mon départ de Constantine, et, par conséquent,

je supplie qu'on n'en parle à personne en dehors de la famille.

Je me mets de bon cœur sous les ordres du maréchal, parce que je me rappelle qu'il y a deux ans il s'était rangé sous les miens, et que tout le monde lui a su gré d'obéir à Damrémont. A Paris, ou dans des cérémonies publiques, je tiendrais à avoir le pas sur les autres; à l'armée toutes les places me seront bonnes pourvu que je serve et que je me rende utile; et la première sera celle où il y aura le plus à faire et le plus de peine à se donner. Cela étant dit, je vais maintenant me mettre à table. *Nunc est bibendum*, etc.

*Dimanche 13 octobre.*

En me réveillant, ma première pensée est pour le souvenir de cet assaut terrible et de ce siège que Nemours a si glorieusement fait, et je vais chez le maréchal le féliciter; il me saute au cou en pleurant, se montre bonhomme et nous voilà tout à fait bien ensemble. Je lui fais comprendre que le siège d'Hamza, qu'Abd-el-Kader vient de refortifier et où il a mis des troupes entraînerait infailliblement des hostilités avec lui, tant qu'il ne serait pas amené par une considération quelconque à en retirer les soldats réguliers, et que le commencement de l'hiver est le plus fâcheux instant pour commencer une querelle, si tant est qu'il y ait utilité à en commencer une. — J'organise ensuite, avec le plus de pompe possible, l'anniversaire de l'assaut et, précisément parce que je n'y ai pas été, je tiens à faire plus que je n'aurais fait dans toute autre position. Dès le matin, les distributions ont lieu et l'on prépare de grandes illuminations et des décorations pour le

soir. A dix heures je vais à la messe avec grand *Te Deum* à Notre-Dame de Constantine, jolie église avec des ornements charmants. L'abbé Suchet nous tient un fort bon discours, me donne l'eau bénite au bout d'une palme, et j'entre au bruit des

MUSTAPHA BONNEMAIN (RAFFET).

tambours dans cette église toute pleine de soldats. C'était fort beau et d'une simplicité militaire vraiment touchante. La revue a eu lieu là où Nemours a passé la sienne lorsque Joinville est arrivé. Les troupes étaient belles. J'ai distribué les récompenses, puis j'ai décoré Ben-Aïssa, Ben-Gana, Ben-Hamelaoui au milieu de plus de trois cents cavaliers qui étaient tous les grands de la province. Je leur ai tenu à chacun un discours dont toute

la foule écoutait avidement la traduction et qui m'a paru faire bon effet. Il y avait un peu de Franconi dans mon style, mais il m'a semblé que je servais l'auditoire selon son goût. Tous les chefs ont ensuite défilé devant moi. C'est un des plus beaux spectacles que j'aie jamais vus. Les hommes du désert surtout étaient magnifiques, tout chamarrés de broderies. Puis, les troupes s'étant formées en carré, les chefs arabes, au nombre d'environ deux cents, y sont entrés et ont exécuté une fantasia monstre, telle que, dit-on, on n'en a jamais vu, de mémoire d'homme, dans la Barbarie. Les chevaux étaient couverts de housses brodées avec des grelots; les chefs avaient pour dix mille francs de broderies, d'étoffes fines sur le corps et les armes étaient toutes des armes de prix. C'était vraiment chevaleresque et tous les spectateurs étaient ébahis. C'est Mustapha Bonnemain, des spahis, qui a été de beaucoup le plus adroit, mais, en général, ils ont beaucoup de grâce et je doute que le tournoi d'Eglington valût ce spectacle. En entrant dans la ville, les marchands jettent du café et des parfums devant moi et l'on m'entraîne dans les quartiers que je n'ai pas encore visités. Il y en a de fort curieux. Cette quantité de voûtes donnent lieu à de jolis effets de lumière.

RUE VOUTÉE A CONSTANTINE (DAUZATS).

Les chefs arabes me font apporter un dîner qui, suivant l'ha-

bitude, est fait avec le nécessaire de toilette. C'est l'empoisonnement le plus caractérisé qu'il y ait. Pour le surplus, les Arabes sont fort beaux et très grands seigneurs. Ils ont des prétentions incroyables pour leur généalogie, et il s'élève entre eux, après dîner, des conversations assez amusantes à ce sujet. Elles me rappellent la discussion que j'ai eue à Toumiet avec les chefs de Kabyles de Beni-Toufout; mais je conterai tout cela à mon retour.

Le temps était menaçant, ce soir, et la pluie commence même à tomber; il serait possible que notre départ fût retardé au delà d'après-demain et que nous ne partions que le 17. Je ne pourrai le faire dire par ce paquebot, car ces lettres partent demain matin à cinq heures. Continuez tous à aller bien à Paris.

*Lundi 14 octobre.*

Journée consacrée à la visite des hôpitaux et des établissements militaires. — Tout cela est déplorable. Rien n'a été fait, depuis deux ans, pour améliorer la situation des hommes. Les malades sont dans une situation horrible : les deux tiers n'ont pas de lit; les trois quarts n'ont pas de matelas; quelques-uns sont en plein air dans les galeries mauresques; beaucoup sous la tente. Une partie des bâtiments affectés aux hôpitaux tombent en ruine et s'écrouleront sur la tête des malheureux qu'ils abritent. Une seule cuisine centrale, pour tous les hôpitaux disséminés en ville, distribue partout des aliments froids. La concentration des troupes ayant fait évacuer sur Constantine les malades des camps, qui, dans cette année désastreuse sont près de quatre fois aussi nombreux que dans les années précédentes, les hommes sont trop

serrés partout et manquent d'air. Par une sorte de miracle, malgré tout cela, la mortalité est très faible.

Ce qui contribue plus encore que le climat et l'année mauvaise à donner une si grande quantité de malades, c'est l'état du casernement. Les soldats sont logés çà et là, en ville, dans des maisons occupées le lendemain de l'assaut, qui manquent toutes d'air, d'écoulement pour les eaux, de latrines; plusieurs d'entre elles sont déjà tombées par terre. Pas un seul homme n'a de lit, de matelas ni même de paillasse. La garnison entière couche, depuis

TRANSPORT DES MALADES (RAFFET).

deux ans, sur la terre avec la couverture de campement. Dans tous les pays et par tous les temps la prolongation de cet état donnerait des maladies, à plus forte raison ici. Il est inouï que le maréchal ne se soit pas encore occupé de cet état, et encore ai-je eu beaucoup de peine à lui faire voir un hôpital, et ne suis-je pas parvenu à le mener dans les autres. Mais j'ai pris un grand parti; j'ai forcé, littéralement parlant, à faire transporter dans le vaste palais que nous occupons les malades qui étaient le plus mal établis et, malgré toutes les résistances que j'ai éprouvées, j'y suis parvenu. J'ai pu soulager ainsi des malheureux dont quelques-uns ne voyaient jamais le jour et dont d'autres n'avaient jamais un abri. Je rougissais

CHUTES DU RUMMEL (DAUZATS).

de nous voir logés comme des rois, nous bien portants, tandis que des pauvres soldats étaient si mal et souffraient si patiemment.

Ce qui contribue, j'en suis sûr, au nombre des malades, c'est la saleté dégoûtante de toutes les rues de la ville dans lesquelles il ne se trouve pas de bazars. La malpropreté musulmane est connue et rien ne se fait pour y remédier. Ce ne sont, à chaque pas, que charognes, ordures, eaux croupies sans écoulement. Des bandes de chiens, parmi lesquels le barbet tondu en lion représente, depuis peu, la civilisation européenne, ne suffisent pas, avec les quantités innombrables de vautours et d'aigles qui entourent la ville, à nettoyer ces charniers infects dont un peu de soin purgerait la ville. Bien que je sois d'avis de travailler aux fortifications de Constantine et que j'aie été assez heureux pour faire adopter mes idées, non seulement par le maréchal, mais même par le colonel du génie, contrairement à son inspecteur général, je pousse cependant avant tout à la construction des hôpitaux et des casernes. Le génie a un plan satisfaisant pour les établir à la casba et, pour mettre la chose en train, j'en pose la première pierre sur l'emplacement de ce grand temple romain, dont les colonnes de soixante-douze pieds de haut, encore éparses sur le sol, devaient faire un effet si grandiose vues de la campagne, sur l'extrémité d'une falaise de neuf cents pieds.

Pendant une grande distribution de présents que je fais aux chefs arabes dans la salle à claires-voies du premier étage, le temps, qui a été gris et froid toute la journée, se décharge par un orage épouvantable avec éclairs et tonnerre ; toutes les bêtes de la ménagerie que Galbois a, dans la première cour en entrant à gauche, s'enfuient effrayées, en poussant des cris affreux. Le soir je tiens salon dans la salle où Nemours venait habituellement.

*Mardi 15 octobre.*

A cinq heures du matin, Boismilon, Blanqui et de la Croix-Mouchet se mettent en route pour Philippeville dans ma calèche. Ces honnêtes civils ont une peur effroyable. Ils demandent à grands cris des mousquetons à l'artillerie et ne savent pas les charger quand ils les ont. Boismilon, qui va faire faction une

LA DIVISION S'ORGANISE (RAFFET).

quinzaine de jours à Philippeville, paraît peu résigné à son sort. Je lui permets d'exécuter des fouilles et de faire de la botanique à mes frais. *Divertitevi figli miei.*

Le temps est superbe, les troupes commencent à filer sur Mila. Le maréchal et moi nous nous occupons de l'organisation de notre affaire. Malgré le désagrément de mon général en chef, je n'hésite pas à prendre un petit commandement. Je tiens ici, — où tout le monde ne rêve qu'expéditions et où le ton général, depuis le soldat jusqu'au colonel, est de décrier les travaux des routes et

les opérations d'occupation permanente et pacifique, — je tiens, dis-je, à prouver que ce sont là des travaux que j'ai appréciés autant que les œuvres de guerre, et je veux les relever aux yeux de l'armée en y prenant part moi-même, en me tenant pour honoré de faire ce que fait le soldat, en trouvant bon pour moi ce qui est bon pour lui, et généralement tout ce qui peut être utile à la France. — Quand le Prince Royal aura mis de l'empressement à concourir à ce système qui déplaît à l'armée, mais que je crois excellent, personne ne pourra trouver au-dessous de lui ce que le fils du Roi aura jugé digne de sa participation.

Je prends donc une division dans le petit corps qui va ouvrir des communications entre les points occupés du littoral et la ligne intérieure. Le plan d'ensemble du maréchal est de lier Sétif à Bougie, en faisant de ces endroits les deux points d'appui principaux, sur terre et sur mer, de la ligne intermédiaire qu'il faudra établir plus tard entre Constantine et Alger. C'est, en outre, de rattacher d'une part Djidjelli avec Constantine par Mila et, d'un autre côté, Bône au camp de l'Arrouch et à Constantine par une route beaucoup plus courte et plus facile que celle de Medjez-Ahmar. Mila et l'Arrouch étant très facilement reliés ensemble, Constantine, l'Arrouch et Sétif seraient les points principaux, les nœuds de l'occupation de la province, et les autres postes comme Djémila, Smendou, etc., ne seraient que des maisons crénelées servant à la correspondance. Quant aux ports de mer occupés par des Européens, ils serviraient d'écoulement au commerce. C'est le système romain, et même le système des Turcs, dont l'occupation a été jusqu'à présent très mal jugée. Je crois que c'est ce qui évitera dans la province de

Constantine toutes les fautes et tous les malheurs de celle d'Alger, et ce qui la conservera vierge, pour le moment où la colonisation européenne y pénétrera.

C'est donc à cela que je vais travailler. Probablement, tout le plan ne pourra être exécuté cette année, à cause de la saison. Ce qui est le plus important, selon moi, c'est la route de Sétif à Bougie, et puis celle de Constantine à Bône, par Nedès[1]. Celle de Mila à Djidjelli ne doit venir qu'en troisième ligne; je doute qu'elle puisse être faite cette année, et nous ne nous y mettrons qu'autant que le mauvais temps nous prendrait sur la route de Sétif, et que nous ne pourrions pousser aussi loin. Quant à celle de Sétif à Bougie, elle sera reconnue sur toute sa longueur, et amorcée par ses deux bouts au travers d'une dizaine de lieues de côté, de manière qu'il ne reste que très peu de choses à faire pour la compléter. Celle de Nedès, qui est plus facile, pourra être encore plus avancée.

Tout cela est moins brillant que les Portes de Fer, Hamza et la route par terre de Constantine à Alger; mais, dans le moment actuel, c'eût été risquer la guerre, et je crois avoir fait mon devoir et répondu à la confiance que le Roi m'a témoignée en ajournant cette opération qui, d'ailleurs, sous le point de vue militaire de l'occupation, doit être le dernier acte du système dans lequel nous marchons maintenant, et qui est le seul bon. J'ai quelquefois le cœur serré en songeant à ce que j'ai fait par devoir, mais je me flatte que le Roi m'en tiendra compte et que si, plus tard, les négociations avec Abd-el-Kader, pour les terrains contestés au delà de l'Oued-Kaddara, — terrains qui sont

1. Seba-Rekoub au sud-ouest du lac Fezzara que l'on croyait être l'ancienne Nedès.

nécessaires à la vitalité d'Alger, — prenaient une tournure moins favorable, et que les mêmes risques de guerre générale ne fussent plus à courir, le Roi me permettrait de revenir prendre part à une opération belle, et qu'il m'a fallu un profond sentiment d'abnégation personnelle pour ne pas entreprendre maintenant.

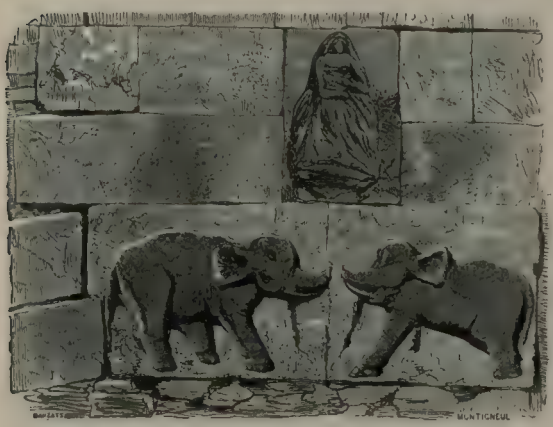
Je t'envoie l'ordre qui constitue notre petite colonne. Il n'y a, comme on peut le voir, rien de belliqueux dans cette organisation, et il n'y est question que de marches et de travaux ; c'est la réhabilitation de la pioche à l'égal des fusils que j'entreprends. Que Dieu nous soit en aide et nous donne du beau temps ! Il s'annonce bien aujourd'hui. J'ai pris dans ma division le 2e léger et le 23e, qui sont ce qu'il y a de mieux ici, et je n'ai pas eu de peine à faire entendre à Galbois que j'étais venu pour garder la crème et lui laisser le petit-lait, et que c'était à lui à en être enchanté. Le 17e léger n'est plus ce qu'il a été, mais il a encore de très bons éléments; la tête est molle et les sous-officiers médiocres, mais le corps d'officiers est excellent. Le 2e léger porte un peu trop le képi sur l'oreille. En arrivant ici, ils ont laissé leurs couvertures, gouaillant toutes les autres troupes et en leur disant : « Le 2e léger ne craint rien, pas plus les éléments que les Arabes; nous sommes de l'escorte du prince, nous passons partout et n'avons besoin de rien. » Le colonel[1],

ARC DU RUMMEL (GAUZATS).

1. Changarnier.

qui est un peu un chapitre des *Victoires et Conquêtes*, donne dans ce genre, et j'ai été obligé de lui renvoyer d'autorité les couvertures à Mila. C'est là que nous nous organiserons, et j'espère que ma division marchera bien; je m'y donnerai au moins beaucoup de peine.

J'ai fait aujourd'hui la plus belle promenade qu'il soit possible de faire, et je regrette bien vivement que pendant que mes frères étaient à Constantine ils n'aient pu l'entreprendre. Nemours la comprendra bien. Je suis descendu à cheval jusqu'au moulin du Rummel, j'y ai mis pied à terre pour voir la belle cascade digne du plus beau site de la Suisse; de là je suis remonté avec les pieds et les mains par les restes de ce magnifique escalier romain taillé dans le roc depuis le torrent jusqu'à la casba; puis je suis redescendu sous la première grande arcade, et, en me mouillant les pieds, je suis parvenu à la seconde qui est admirable. Quand j'y arrive, six vautours se détachent de la grande bande. Faisant ensuite le tour de la ville, en passant par les bains romains et par la fontaine chaude qui est à l'entrée de l'engouffrement du Rummel, je vais au pont. Je descends dessous pour voir les curieux bas-reliefs qui s'y trouvent. De là, je me coule à travers les rochers et les cactus, non sans peine, jusqu'à une fontaine d'eau vive



BAS-RELIEF DU PONT D'EL-KANTARA (DAUZATS).

FANTASIA A CONSTANTINE (RAFFET).

entourée d'arbres de niveau avec le lit de la rivière, à peu près aux trois quarts de la gorge qui mène d'El-Kantara à l'entrée du Rummel vers Coudiat-Aty. Je n'ai rien vu de plus beau. Ce pont, dont la base était à deux cents pieds au-dessus de nos têtes, suspendu sur un gouffre sans fond où planaient des bandes de vautours, un pignon de rocher surmonté d'aloès en fleur à cinq cents pieds à pic sur le torrent, ce mélange de cactus et de rochers d'une couleur admirable, les maisons et quelques palmiers éclairés par le soleil couchant au-dessus de cet abîme sombre : tout cela formait le spectacle naturel le plus imposant. Il nous fallut beaucoup de peine pour ressortir de là, mais nous étions payés de nos efforts.

GORGE DU RUMMEL (DAUZATS).

Je vais ensuite voir l'hospice, qui promet beaucoup. Le corps municipal de Constantine a célébré ma visite en accordant aux sœurs trois mille francs au lieu de deux mille qu'elles demandaient par an. J'assiste à la visite des malades qui est un spectacle fort vilain, mais fort curieux. Je m'occupe enfin un peu de l'administration

de la province où je crains que les chefs indigènes ne commettent des exactions et ne fassent beaucoup d'argent. Le bon Galbois, zélé et probe, est peu clairvoyant et, malgré la répugnance du maréchal pour les civils, je lui persuade d'envoyer ici un bon agent des finances qu'on nommera membre du conseil d'administration, afin qu'il surveille la rentrée des contributions.

Il est indispensable d'obtenir du maréchal de porter à neuf ans les concessions pour un an qui ont été faites aux Européens, de manière qu'ils puissent entreprendre quelques constructions; il est sage aussi qu'il renouvelle sa défense de faire aucune vente de terrains ou de maisons. Il me promet enfin de laisser arriver quelques Européens de plus pour relever une partie des ruines de la ville, que les Arabes ne rebâtiront guère. Celle-ci s'enrichit du reste; les revenus de l'octroi qui, il y a deux ans, étaient de dix-huit mille francs, se sont affermés cette année soixante-quatre mille.

J'espère ainsi avoir fait quelque bien, et je partirai bien satisfait de mon voyage à Constantine.

*Mercredi 16 octobre (huit heures du matin).*

Nous allons partir pour Mila où nous n'arriverons que demain, devant coucher aux trois quarts du chemin. Le temps est magnifique : ainsi soit-il toujours! Le colonel Levasseur, qui est furieux de rester ici, vient me parler de ses inquiétudes, il craint qu'Achmed ne vienne lui demander les clefs de la ville : « Achmed vous demander les clefs de la ville? lui dis-je, mais le

ARC DU RUMMEL (DAUZATS).

pauvre diable ne vous demandera que l'aumône ! » — Le maréchal, que ces craintes ridicules et ma réplique ont mis en belle humeur, me parle de nouveau de tous ses plans : puis il finit par me dire qu'il ne pourra pas rester ici. « Bah ! lui répliquai-je, vous resterez au moins un an : car si vous partiez avant ce terme, il n'est personne en France qui ne croie que vous avez été rappelé sur le rapport que j'aurais fait, et vous avez trop d'amour-propre pour ne pas mourir à la peine plutôt que d'autoriser une telle opinion. » Il me prend alors convulsivement les mains, en me disant : « Monseigneur a raison, mille fois raisons ; j'aimerais mieux crever ici comme un chien, que de paraître destitué sur son rapport. » Je cite cela parce que je regarde, malgré ses défauts, comme de la dernière et de la plus haute importance de le conserver ici, et que j'espère avoir fait impression sur lui.

Adieu, je n'enverrai plus de journal que de Bougie ou de Djidjelli, selon le temps. J'espère arriver le 21 au matin à Sétif. Sur toute la route on me prépare une réception triomphale. De Sétif à Bougie, il y a vingt-cinq lieues ; nous marcherons doucement, en arrangeant les mauvais passages, et nous établirons deux postes à l'entrée de la vallée des deux côtes de Bougie et de Sétif. Cela me mènera vers le 27 ou le 28.

Je me porte admirablement bien et tous mes compagnons aussi. Quelques-uns ont trop mangé et s'en sont repentis, mais c'est fini maintenant. Pour moi je n'ai pas eu l'ombre d'une souffrance, si ce n'est un peu de fatigue à Alger.

*Mercredi 16 octobre (soir).*

Parti à neuf heures et demie de Constantine : temps magnifique, grande foule au départ. Première halte aux jardins de Sala-Bey : délicieux endroit avec d'anciens bains romains, et le plus gros palmier que j'aie encore vu. Le caïd des jardins me donne des fruits superbes que je fais dévorer par tout l'état-major. De là jusqu'à l'Oued-el-Kottom, quatre heures et demie sans voir un arbre. Ensuite des collines entre deux chaînes de montagnes ardues; l'une à droite, l'autre à gauche. Nous avons les plus beaux effets de lumière possibles. Ces montagnes paraissent être d'or, de lapis ou de corail; l'aspect du paysage est vraiment étrange.

SALA-BEY (DAUZATS).

Nous passons au pied du Chettaba, montagne à pic, au haut de laquelle se trouve un collège de talebs; nous laissons à droite une nouvelle perte du Rummel au pied de ruines romaines et, après avoir été fort mal conduits par les directeurs de la colonne, qui ont abandonné la grande route pour faire prendre à un convoi immense et très lourd des chemins affreux, nous arrivons à l'Oued-el-Kottom, qui est au fond d'un entonnoir de montagnes toutes couvertes d'herbes jaunes. Cela doit être vert au printemps; on le dit du moins. Les Arabes, dans les douars, nous entourent,

laissant avec confiance paître leurs troupeaux au milieu de nous. C'est mieux que du temps des Turcs et c'est une preuve de la pacification de la province. Le soir, joyeux bivouac avec tous les incidents de ce genre de vie.

*Jeudi 17 octobre.*

Après une nuit belle, mais froide, nous sommes réveillés par la marche du 17e léger accompagnant la diane. Notre troupeau se met en route, conduit par une bande de nègres superbes dont le chef vient de Tombouctou, le reste du convoi suit en bon ordre : j'en fais mes compliments à Despinoy qui me répond par des plaintes affreuses contre la valetaille, les laquais, et la canaille d'antichambre qu'il ne peut discipliner. Je pense au Roi et au plaisir que lui causerait ce choix d'expressions.

Nous traversons de beaux douars. La route est bordée de meules de paille et de troupeaux. En approchant de Mila, grande députation des chefs de tous les pays, conduite par Ben-Hamelaoui, khalifa de Ferdjioua; soumission de Ben-Assedyn, chef kabyle de Zouagha, qui ne s'était jamais présenté aux Français et qui vient saluer le fils du Roi. On le dit important et il a une belle suite.

Enfin, la ville de Mila apparaît tout à coup au fond d'un joli vallon. De loin c'est charmant : un joli minaret au milieu d'une belle verdure; mais il en est comme des bâtons flottants : de près ce n'est rien. Derrière une enceinte romaine assez bien conservée, on entre dans le bouge infect et dégoûtant où trois mille misérables vivent rongés de vermine. Quoique le

jardinage leur fasse gagner assez d'argent, ils sont si sales qu'on les sent en plein air à plus de quinze pas et que, lorsque la population s'est portée à ma rencontre, avec un empressement fort louable du reste, je me suis cru sous le vent de Pantin.

Comment en serait-il autrement ? les rues ne sont que des rivières d'ordures, les maisons sont remplies d'un pied de fumier et sans fenêtres. L'hôpital militaire se ressent de ce fâcheux

TROUPEAU CONDUIT PAR DES NÈGRES (RAFFET).

voisinage : il est bien mal tenu, et le maréchal, de lui-même cette fois, a donné des ordres pour qu'on l'améliorât, ce qui n'est pas très difficile.

Nous avons marché mieux qu'hier, quoique Galbois — qui ne rêve que cheiks et cadis, et qui pense plus à jouer aux Arabes qu'à mener ses troupes, — n'ait pas l'esprit d'ordre qui est absolument nécessaire pour conduire une colonne dans ce difficile pays. C'est ce dont je m'aperçois quand il s'agit de débrouiller les troupes et de former les deux petites divisions qui vont opérer dans l'ouest. — Quoique j'aie eu le soin de

choisir ce qu'il y avait de mieux, il s'en faut que tout soit régulier, et, comme les corps sont loin de leur point de départ, les fautes commises pour l'équipement et dans l'organisation sont malheureusement irrémédiables. Je réunis ma division en avant de la ville sur la route de Mahalla, et je tâche de faire servir et obéir tout le monde. Le 2e léger est parfait, et c'est ce qu'il y a de mieux dans l'armée d'Afrique ; pas un malade ni un éclopé

MILA (DAUZATS).

depuis Philippeville. Le 23e est plein de zèle, mais a été habitué à en faire un peu à sa tête et a eu beaucoup de maladies. Il n'est pas non plus équipé convenablement, selon moi, pour faire campagne.

Mon détachement du génie a été énormément réduit par ce qu'il a fallu laisser à Philippeville, Constantine et Mila pour faire les travaux d'urgence absolument nécessaires. Le 3e chasseurs a eu tant de malades dans les camps, qu'il a laissé des chevaux en trop dans tous les postes. Les spahis ont été aussi fort diminués, parce que je n'ai pas voulu qu'on retranchât aucun des hommes employés à la correspondance dans toute la province, et que j'ai demandé, au contraire, qu'on doublât les détachements sur la route de l'armée jusqu'à Philippeville pour

avoir toujours des nouvelles de France le plus vite possible. J'y pense bien souvent dans ces sauvages contrées. Puis, ensuite, je réduis moi-même ces effectifs déjà si maigres, en faisant laisser ici tous les hommes qui ont été précédemment malades, de manière à ne garder que des soldats robustes et solides. Aussi ce que j'ai est-il excellent, grâce à cette opération que je fais subir, bon gré mal gré, à la division Galbois. — Il me reste après cela treize cent quatre-vingts hommes du 2e léger, huit cents du 23e, cent soixante-dix du 3e chasseurs (cent du 1er non encore arrivés et qui rejoindront à Sétif), quatre-vingt-dix des spahis, quatre-vingt-dix du génie et soixante-dix de l'artillerie; en tout avec le train, etc., deux mille huit cents hommes. A Galbois deux mille cinq cents hommes, savoir : onze cents hommes du 17e léger, cent soixante-quinze du bataillon d'Afrique, trois cents du 23e, cinq cents du bataillon turc, cent cinquante du 3e chasseurs; deux cents des spahis auxiliaires; cinquante de l'artillerie, cinquante du génie; en tout cinq mille trois cents hommes environ. Mais c'est de la quintessence de troupes et des soldats de choix. Nous emportons force outils.

Je règle l'ordre de marche de demain et tâche de donner à tout mon monde l'impulsion dès le début. Je veux que cela aille très bien dans ma colonne. Il y a beaucoup de zèle et de désir de bien faire; mais le maréchal, auquel du reste l'armée rend assez justice, n'est pas aimé. « C'est un vilain b..., dit-on, et qui n'aime pas le soldat; mais le b... sait bien s'en servir et fait drôlement travailler. » Voilà les propos qu'on entend, derrière lui, s'entend; car, en face, on n'ose bouger. La discipline est rigide, et peut-être le strict et rigoureux respect des propriétés qu'il est parvenu à établir dans l'armée, n'est-il pas étranger à ce

langage sur lui. On passe partout à côté des jardins, sans y toucher un fruit, on travaille comme des chevaux, et on ne se bat pas. L'armée se rappelle un temps où on se battait souvent, où on pillait quelquefois, et où on ne travaillait jamais. Le chef Ben-Assedyn, cheik de Zouagha, dont j'ai déjà parlé, vient m'amener

BEN-ASSEDYN (RAFFET).

un troupeau de moutons, de la paille, de l'orge pour tout le monde, plus des chevaux pour moi. C'est un homme énorme, très musclé et très basané; il n'avait jamais fait sa soumission aux Turcs et était fort ému en se trouvant pour la première fois au milieu des chrétiens. Il m'a tenu un excellent langage, et je crois que c'est un premier pas fait vers la soumission des Kabyles, Toutes les tribus arrivent par files de trente à quarante hommes. apportant le couscouss pour toute ma division. Je le fais distribuer

au milieu des éclats de rire des troupiers, qui vident lestement les pots. C'est une scène assez curieuse. Il brouillasse un peu, mais ce ne sera rien.

*Vendredi 18 octobre.*

DE MILA A MAHALLA[1]. — La pluie commence à tomber vers quatre heures du matin, et dans l'état-major on hésite à faire partir la colonne; mais le maréchal tranche la question, et avec beaucoup de raison, selon moi. A six heures et demie ma division

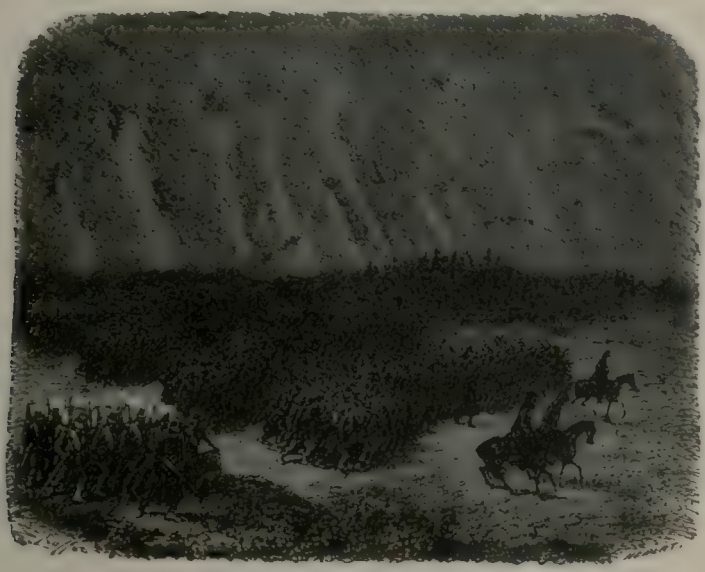
LES TRIBUS APPORTENT LE COUSCOUSS (RAFFET).

se forme. Au moment de partir, toutes les tribus voisines, les caïds à cheval à leur tête, m'apportent processionnellement quatre-vingt-dix plats de couscouss pesant chacun une dizaine de livres. Ce cortège était assez curieux. Je fais poser les sacs et, quoiqu'il y

1. Le vrai nom de cet endroit est Aïn-Kecheba, sur le territoire des Beni-Kecha, à l'extrémité orientale du Djebel-Bou-Cherf. La carte d'état-major de 1844 et celle de 1847 ont placé à tort Mahalla sur les bords de l'Oued-Redjaz. Il était à deux lieues plus à l'ouest. (Voir RENOU, *Exploration scientifique de l'Algérie, Géologie*, p. 42, note 2.) Le nom de Mahalla désigne d'une manière générale les endroits où les troupes turques, dans leurs tournées annuelles, venaient s'établir pour appuyer le recouvrement de l'impôt.

eût à manger pour deux mille hommes, en dix minutes tout est nettoyé.

Nous commençons notre marche par une pluie fine que le vent nous fouette à la figure; mais grâce à mes houziaux et aux fournitures de cet excellent M. Ratier, pas une goutte d'eau ne me touche. A la première halte les tribus apportent encore de l'orge



MARCHE DES TROUPES PENDANT LA PLUIE (RAFFET).

dont nous ne savons que faire, et que l'on éparpille avec cette profusion et ce gaspillage innés chez le soldat. Et peut-être dans quelques jours en manquerons-nous! Plus loin, le courrier de France me rejoint avec la bonne lettre de la Reine du 9, et la dépêche télégraphique du 12. — Pas de nouvelles de toi : c'est pourtant provocant!

Le temps se lève et ma colonne marche bien, à travers un pays qui ressemble aux environs de Constantine. L'Atlas est le même à peu près partout, et il n'y a pas de chaîne de montagnes plus difficile à caractériser que celle dont les anfractuosités tour-

mentées couvrent assez également deux cent cinquante lieues de long sur quarante de large. Mes spahis, commandés par quatre bons officiers que Nemours connaît — MM. de Prémonville, d'Huart, de Vernon et de La Rochefoucauld, — font leur service à merveille; les troupes marchent serrées et lestement, et le convoi énorme que nous traînons avec nous se tient en ordre. La grande halte a lieu à l'Oued-Redjaz[1], auprès de ruines romaines assez bien conservées, et d'un établissement militaire qu'on nous dit être un des *castra stativa*[2] qui occupaient le pays. Nous repartons roulant toujours sur un tapis de velours gris et jaune, parsemé çà et là d'oasis de verdure nous marquant les douars ou les ruines romaines. A quatre pas des sources douces, on trouve de l'eau salée et même des morceaux d'un sel gemme blanc, rose ou violet, qui paraît exploité par les habitants. Le pays, assez peuplé, est entièrement soumis, et le passage de la colonne à travers les douars ne change rien aux habitudes de la population dont il est assez amusant d'étudier les mœurs et la manière de vivre.

La pluie nous reprend vers trois heures et dure jusqu'à cinq, sans interruption, avec une violence désespérante. Le sol détrempé fait glisser les hommes, malgré la précaution qu'ont eue tous les vieux Africains de se munir d'un bon bâton à Mila. Mais la gaieté du soldat supplée à tout : la pluie et le vent n'excitent que des plaisanteries dans la colonne, et ces troupes vraiment éprouvées et excellentes redoublent d'ardeur au moment de la souffrance et de la fatigue. Au milieu des lazzis sur la distribution extraordinaire d'eau, etc., nous faisons trois lieues à

1. Affluent de l'Oued-Endja qui forme plus loin l'Oued-el-Kebir.
2. Camps permanents.

ARC DE TRIOMPHE DE DJEMILA (DAUZATS).

travers un pays où tout me paraît gris : ciel, terre, eau, horizon, et jusqu'à la colonne enveloppée dans les manteaux et les capotes.

Avant de passer le défilé qui mène à Mahalla, le temps se lève, un beau soleil couchant sèche le soldat et lui fait attendre patiemment son bivouac. Le chef Bou-Agaz, cheik de Fedjioua,

LA MARSEILLAISE DE L'ALGÉRIE (RAFFET).

homme très influent, et qui, jusqu'à présent, n'a été que médiocrement soumis aux Français, vient au-devant de moi avec cent cinquante cavaliers ; le maréchal dit que c'est assez important. Pendant la réception solennelle que nous lui faisons, je m'occupe plus du petit manteau de Scapin de mon général en chef que de toute la *scenery* arabe qui m'entoure. Je reçois ensuite la députation des Abd-el-Nour, dont le chef s'est élevé au pouvoir par des crimes atroces. Tout cela me couvre de présents que je rends à force, et je fais manger par mes troupiers toute la nourriture dont on m'accable. Nous regorgeons de mangeaille.

(Plaise à Dieu que cela dure! mais je me rappelle le proverbe italien : *Santo Durante, padrone de niente.*) Je garde pour moi une peau de panthère tuée dans la belle montagne rouge et verte de Mahalla et un assez bon cheval. Je visite l'ouvrage absurdement établi au midi contre un marais, et en espalier sans ombre, au pied d'une grande montagne qui lui masque le nord. Toute la garnison française est entrée à l'hôpital et le poste est gardé maintenant par des Turcs assez bonnes gens et qui ont le mérite d'être fort dévoués.

La nuit tombe, de grands feux s'allument et la gaieté redouble. Le 2e léger, qui est un crâne régiment et composé, comme toute l'armée d'Afrique, presque exclusivement de Méridionaux, fait un feu monstre autour duquel tous les effets sèchent pendant que les chansons patoises et grivoises des fusquins sont entremêlées de bouffonneries et de ces bons mots qui révèlent l'esprit naturel du Gascon et du Languedocien. Tout à coup une voix entonne la *Marseillaise de l'Afrique :*

Allons, soldats de l'Algérie,
Le jour de gloire est arrivé,
Contre nous, de l'Arabie,
L'étendard sanglant, etc.

et deux mille voix reprennent en chœur ce chant national répété par les échos de l'Atlas, et terminé par le bruit des tambours battant la retraite.

Ainsi s'achève une journée qui eût été bien dure, si la bonté et la vigueur du soldat n'eussent tout surmonté. En vivant dans un pays de sauvages, entouré de ces braves gens, en voyant leurs figures bronzées, et leur attitude fière dans des vêtements râpés jusqu'à la corde, en causant avec ces hommes énergiques et rési-

gnés, on retrouve la patrie ; on sait et on devine le peuple français ; car un tel camp c'est la France, et ces hommes c'est la véritable élite de la nation.

*Samedi 19 octobre.*

DE MAHALLA A DJEMILA. — Il y a aujourd'hui un mois que je t'ai quittée à Port-Vendres. La journée a été bien dure pour les troupes, mais nous avons gagné du pays, et ce que nous avons de soldats est excellent. La nuit fut belle, mais très froide et le

TAMBOURS BATTANTS (RAFFET).

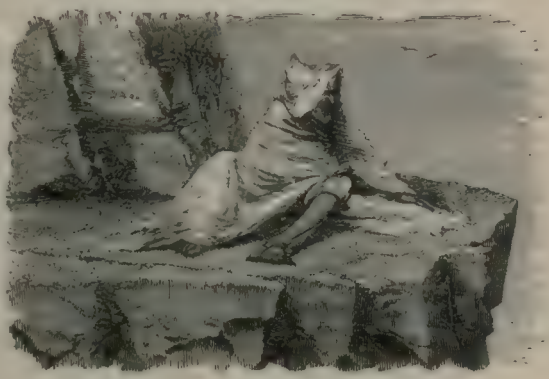
son mat des tambours battant la diane m'annonça que la rosée était forte. En mettant la tête hors de ma tente (dont, soit dit en passant, l'organisation comme celle de tout mon bagage est excellente et parfaitement conduite par le pauvre Munster, pour qui c'est une fameuse corvée), en mettant, dis-je, la tête

dehors, je vois la belle montagne du Bou-Cherf éclairée par le soleil levant, et je suis salué par la musique de Bou-Agaz. Cette musique a pour moi un charme particulier qui tient, je crois, à ce que le rythme, le nombre des notes, tout est différent de la nôtre et combiné avec une science réelle par les Arabes au temps de leur grandeur et de leur instruction. Je fais à Bou-Agaz la cérémonie de l'investiture du burnous, que l'air de résignation joyeuse du patient, qui passe son cou à travers le burnous, rend à peu près aussi divertissante que la réception des chevaliers du Saint-Esprit. Malheureusement Dauzats fait peu de croquis, *Lavora poco e mangia assai*, en sorte que ma moisson de souvenirs dessinés sera maigre; les sujets ne manquent pas pourtant.

En visitant Mahalla, où les Romains avaient un établissement thermal d'eaux ferrugineuses chaudes, sous le nom de *Fons camerata*, je reçois un *refresco* de ces pauvres Turcs qui valent bien mieux que les Arabes et qui ne leur ressemblent en rien, même de figure. Au moment du départ, je fais sortir de la colonne quelques éclopés de la veille que je veux laisser au camp pour ne pas m'encombrer d'hommes inutiles; mais quoique je les fasse conduire au fort sous l'escorte d'un officier, ils s'échappent par-dessus les parapets et, une lieue plus loin, je les retrouve à leur compagnie. Le zèle et l'envie de bien faire sont pour beaucoup dans cette ardeur, mais l'horreur des hôpitaux, qui sont d'effroyables bouges, y contribue bien aussi.

Partis à sept heures sonnantes du matin et ayant marché ferme toute la journée par un temps très chaud, mais beau, nous ne sommes arrivés au bivouac qu'à sept heures du soir, après avoir passé le col de Sidi-Aïssa et avoir monté presque toute la journée. Nemours, qui a l'expérience de l'Afrique, comprendra quel mal

j'ai eu, étant chargé de la garde du grand parc où se trouvent huit cents mulets, et trois cents bœufs. Grâce à Dieu, tout cela a bien marché; je n'ai laissé personne en arrière. J'ai même gagné une heure sur Galbois, qui passe toute la journée à faire ce que le maréchal appelle « jouer à la chapelle arabe », et qui se nourrit de la fantasia depuis le matin jusqu'au soir. Le pays est très peuplé; on voit partout des douars, mais les indigènes, excepté à Djemila, se tiennent assis ou accroupis sur des rochers, et nous regardent passer en chantant sans venir au-devant de nous. Nous suivons presque partout la voie romaine tracée militairement en dominant les crêtes; tous les postes sont parfaitement marqués, leur enceinte existe encore et pas une pierre ne manque. La domination romaine est morte ici, mais son squelette est entier et, en l'étudiant, on voit ce que fut pendant sa vie ce colosse que rien n'a pu faire oublier depuis le temps où il a disparu du monde et que nous tentons vainement de parodier ici. Et cependant l'étude de leur système d'occupation nous serait bien utile; car ce n'est qu'en marchant sur leurs traces que nous tirerons parti de l'Algérie et surtout de la province de Constantine.



ARABE SUR UN ROCHER (DAUZATS).

Le pays, complètement déboisé, sauf les oasis entourant les douars et les vallées qui sont arrosées avec cet art admirable que les Maures possédèrent de tout temps, ne produit que du blé,

mais en produit énormément, à en juger par la quantité de chaume que l'on trouve sur la route. Cependant, dans la vallée de l'Oued-Bou-Sala, — que nous suivons pendant quelque temps, et où l'on est guidé par la vue du marabout de Sidi-Osman construit avec des pierres énormes au haut d'une montagne à pic, — dans cette vallée, dis-je, on rencontre des plantations, des moulins, des cul-

LE PATRE (RAFFET).

tures de toute espèce. Tout cela est différent de l'Europe et intéressant à voir. Le sujet d'un joli tableau de genre m'a paru être un pâtre arabe que j'ai vu jouant de la cornemuse couché sur des ruines romaines au pied d'une fontaine où paissait son troupeau : on voit que je deviens pastoral dans l'Atlas, et que, commandant une division de pionniers, j'ai laissé là les idées belliqueuses.

La montée de la voie romaine, au col de Sidi-Aïssa, est très raide, et la colonne vue de la tête semble un long serpent se roulant péniblement à travers des rochers nus. Malgré la grande

chaleur le soldat est gai, et les récits vont grand train; des Gascons faisant depuis quatre ans la guerre n'ont jamais leur blague vide. Valée écoute cela tranquillement : aujourd'hui il est tout sucre et tout miel. *Meleh*[1]! — A moitié du col on trouve les ruines du *Præsidium Budelli*[2], forteresse assez importante dont les Romains se servaient comme point de dépôt et de halte pour les convois et qui était reliée avec les divers *castra stativa* par des petits postes de grandeurs diverses selon les localités.

En débouchant sur le col, à cinq heures du soir, un spectacle majestueux frappe même les soldats. Un vaste horizon, fermé par plusieurs chaînes de montagnes, — parmi lesquelles le Babor, le Si-Nacer et le Seba-Rekoub à la tête découpée, se font particulièrement remarquer, — est éclairé par les rayons du soleil couchant, et les divers plans de ce beau tableau passent successivement par toutes les teintes du violet au noir foncé. — Dans la halte qu'y fait la colonne, une discussion s'engage sur les véritables idées patriotiques, sur la manière de comprendre l'indépendance et la défense de la France, et, certes, les paroles prononcées au haut de l'Atlas par des hommes servant avec dévouement une patrie souvent ingrate et toujours aimée, valaient bien les discours tenus par d'autres hommes à une autre tribune. Dans une sorte de cuvette, au milieu d'un plateau tourmenté comme toute l'Algérie, nous découvrons Djemila, et la lune qui éclaire notre arrivée épargne au soldat, que la fraîcheur de la nuit repose, l'inévitable confusion d'un bivouac pris de nuit. Le Saradj nous fournit mulets, bœufs, tout ce que nous voulons, sans que nous ayons besoin de toucher à nos provisions. La

1. Bien!
2. Au pied du Djebel Sidi-Marouf.

partie de la mangeaille est admirable dans cette campagne, et c'est beaucoup en Afrique, car, comme le dit le Roi, en Afrique plus que partout ailleurs, *man muss mit dem Bauch anfangen*[1].

Je passe en revue ce qu'il y a de troupes ici. En levant les yeux, je compare Djemila à un fond d'artichaut dont toutes les couches de montagnes paraissent être les feuilles.

*Dimanche 20 octobre.*

DE DJEMILA A L'OUED-DAHAB[2]. — Petite journée jusqu'au pied du col de Mons ou de Kasbait, et qui repose la troupe. Le pays parcouru est toujours le même : d'immenses cultures de blé, qui supposent, ainsi que l'indique le nombre des douars, une population nombreuse, mais pas un arbre et l'aspect de la désolation. On gravit pour arriver ici encore un autre col, qui conduit à une sorte de terrasse immense au bout de laquelle on voit le Bou-Taleb et la chaîne des montagnes de l'Aurès qui est la seconde tête de l'Atlas et qui se trouve au milieu du Beled-el-Djerid. On suit tout le temps la voie romaine. — La troupe bien reposée prend gaiement son bivouac, et les industrieux soldats qui ont fourni quatre campagnes en Afrique déploient la plus ingénieuse activité pour s'organiser avec tout le confort dont ce pays est susceptible.

Nous ne sommes partis qu'à midi et nous sommes arrivés à trois heures et demie après avoir vigoureusement marché, car mes hommes ont cinq jours de vivres sur le dos. Galbois est resté à Djemila pour organiser différents services et faire de l'admi-

1. On doit commencer par s'occuper du ventre.
2. Oued-Dheb, d'après les cartes modernes; mais Deheb est plus correct.

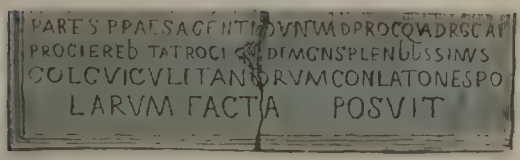
nistration arabe. On voulait nous mener faire une razzia sur une tribu qui est en retard pour l'impôt. Je l'ai empêché : cela eût gâté une sage et utile opération par du brigandage ; mais cela eût beaucoup amusé les soldats, surtout la cavalerie qui s'entend assez à ces sortes d'expéditions.

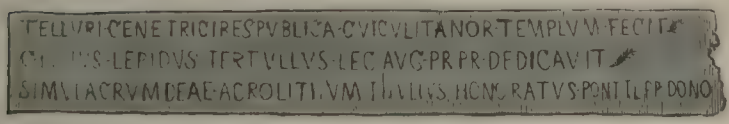
Dans la matinée j'ai passé une revue sévère de tous les corps pour me débarrasser des éclopés et des malades, qui, malgré les chefs, suivent les colonnes, ne veulent pas entrer à l'hôpital, achètent clandestinement de la quinine et s'en bourrent plutôt que de ne pas marcher avec le corps. L'horreur d'hôpitaux infects et le désir de faire campagne retiennent tous ces hommes, que je suis obligé d'enfermer avec une garde dans le fort, et encore y en a-t-il deux ou trois qui s'échappent et qui rentrent dans le rang, me disant, les larmes aux yeux, qu'ils ne veulent pas quitter le drapeau qui est ici leur clocher de village. Je tolère cette infraction pour deux ou trois jolis sous-officiers, mais je ne veux pas m'embarrasser d'hommes que je ne pourrai bientôt plus déposer nulle part et qui encombreront inutilement mes cacolets. Galbois fait la même opération que moi et nous nous réduisons à ceci : lui à deux mille trois cents hommes, moi à deux mille sept cents. De la sorte nous n'arrivons à Sétif qu'avec cinq mille et nous ne pourrons guère en partir avec plus de quatre mille combattants. Mais ce sera la distillation de bien du monde et une troupe admirable propre à tout.

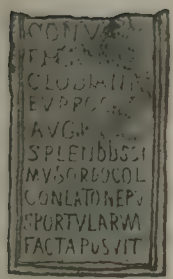
J'ai visité aussi longuement l'établissement de Djemila et les magnifiques ruines de la ville romaine de Cuiculum[1]. Notre établissement est honteux et affligeant, et la comparaison des cons-

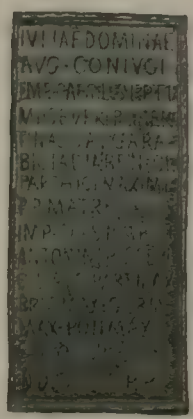
1. Ou plus exactement Cuicul, d'après des inscriptions découvertes depuis 1839.

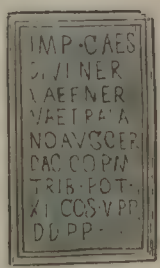
tructions romaines est là pour faire encore ressortir la déplorable situation de nos soldats. Il n'y a ni casernes ni hôpital. Des hommes entassés sous des tentes malsaines, trop froides et trop chaudes, exécutant dans les chaleurs les plus fortes, comme pendant les pluies, d'immenses travaux de terrassement, ont été décimés par la maladie. Les deux bataillons du 23e et du 17e léger qui forment la garnison de Djemila sont réduits, de cinq cents hommes chacun, à quatre-vingts en état de faire le service, et, sur mille, cinquante à peine ont été exempts des fièvres pernicieuses qui ont coûté la vie à trois officiers et à quatre-vingts soldats. Bien entendu que je fais évacuer dès demain sur Constantine les hommes que je laisse dans ce déplorable établissement, où tout est à créer et où rien ne se fait, non pas faute d'argent mais faute de bras. Il y a en ce moment à Djemila cent vingt malades entassés sous des tentes, sans matelas, avec un seul sous-aide pour tout personnel de santé et cinq bidons pour tout ustensile. Je porte, autant qu'il est en moi, remède à cet état : 1° par des évacuations ; 2° par l'aide d'ustensiles et de tentes, par le transport de planches destinées à couvrir une maison en pierre qui fera un hôpital passable et par le renouvellement de toute la garnison qui rentrera à Constantine et remettra le poste aux zéphirs. Je donne de justes éloges au zèle d'un fourrier, ancien élève en médecine, qui, au fort de l'épidémie, est venu volontairement de Constantine pour soigner ses camarades malades et, quoique atteint lui-même de la fièvre, n'a jamais quitté son service. Il y a en général ici beaucoup de dévouement de tout genre et trop d'occasions malheureusement d'en donner des preuves. L'absence de tout casernement est la principale cause des maladies. Il y a des régiments entiers qui, depuis trois ans, n'ont pas vu de



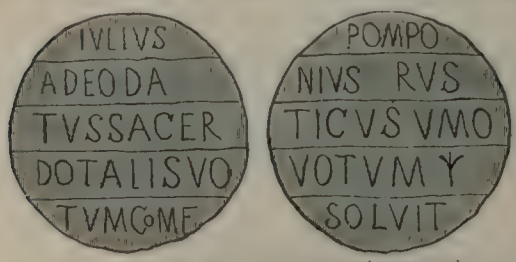




INSCRIPTIONS TROUVÉES A DJEMILA (DAUZATS).

lits, et dont les hommes ne se sont pas déshabillés une fois depuis leur arrivée ici. Les travaux exagérés en toute saison en sont la seconde cause; le climat a fait le reste.

J'arrive aux ruines de Cuiculum. Elles valent le voyage, et, à en juger par leur étendue, la ville devait être fort importante. Ces ruines sont les plus curieuses de toute la Barbarie, parce que c'est presque la seule ville considérable qui n'ait pas été reprise par les Byzantins lorsqu'ils chassèrent les Vandales; aussi n'y a-t-il point de mélange de constructions du Bas-Empire comme à Guelma et dans toutes les autres ruines de ce pays-ci. La ville fut ravagée par les Vandales et l'on voit encore, sous les pierres, des cendres et du charbon. Aucune population ne s'y était établie depuis et, les musulmans ne touchant jamais à rien, cet endroit est resté une sorte d'Herculanum non exploité qui offrirait des mines inépuisables à la science. Il y a un espace immense couvert de fûts de colonnes de pierre ou de granit d'Europe, de chapiteaux, de sculptures, de mosaïques, etc., qu'on n'a que la peine de ramasser. Je choisis deux chapiteaux, deux médailles qu'un soldat vient de déterrer et une colonne dont le bout seul sort, pour qu'on me les envoie à Paris. J'indique l'endroit où je veux que l'on gratte la terre pour m'y trouver encore quelques objets et, avec le talon de ma botte, je découvre une mosaïque qui n'avait pas encore été remarquée. Quant aux inscriptions, qui sont très nombreuses, elles me paraissent appartenir en partie au paganisme, en partie au christianisme, mais malheureusement les



MOSAIQUE DE LA BASILIQUE (DAUZATS).

officiers archéologues de notre colonne, MM. Boblaye, de Saint-Sauveur, de Mesnil et de Biarre, ne sont pas là pour me les expliquer. D'ailleurs l'histoire de toutes ces villes manque complètement; les documents militaires et civils sont détruits, et ce n'est que dans les Pères de l'Église d'Afrique que l'on pourrait retrouver quelques renseignements.

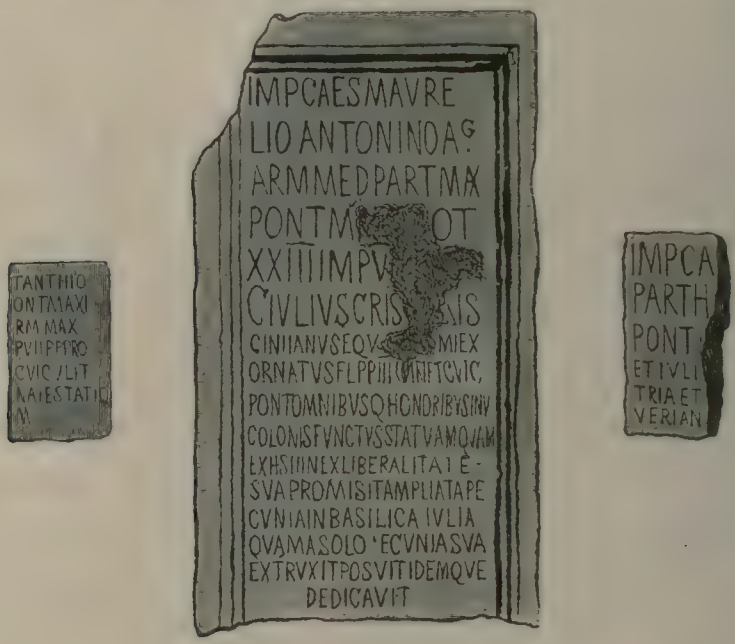
Les ruines principales consistent en un amphithéâtre, une série de tombeaux, deux temples — dont un immense et l'autre assez bien conservé, — deux mosaïques admirables que l'on vient de découvrir à un pied sous terre, et enfin le bel arc de triomphe qui est entièrement debout et dont les pierres supérieures, tombées à terre, sont dans un état de conservation parfait. Les pierres, d'un beau ton jaune doré, donnent à ce gracieux monument une couleur riche que fait encore ressortir la sombre verdure des caroubiers et des trembles qui l'entourent. Je compte demander qu'on numérote toutes les pierres de l'arc de triomphe et qu'on le transporte à Paris, comme souvenir de la conquête de l'Afrique par l'armée, en inscrivant dessus :

L'ARMÉE D'AFRIQUE A LA FRANCE.

Ce serait certes le plus beau trophée que nous puissions rapporter de l'immense pays que la fortune des armes nous a soumis, et, en voyant sur une des places de la capitale ce chef-d'œuvre du peuple que nous devons ici prendre comme modèle, ceux qui ont dépensé, dans ce difficile pays, leur sang, leur sueur ou leur santé, passeraient avec orgueil.

Cela ne serait pas aussi difficile qu'on peut le croire et beaucoup plus facile que pour l'obélisque de Louqsor. Par la plaine

des Abd-el-Nour des mulets apporteraient les pierres à Constantine, et, de là à Philippeville, la grande route pour les voitures est excellente. Cent mille Français qui, depuis neuf ans, ont porté les armes en Afrique, conquis un royaume entier, construit deux cents lieues de routes, bâti d'immenses établissements, supporté des fatigues et des privations inouïes, et servi toujours



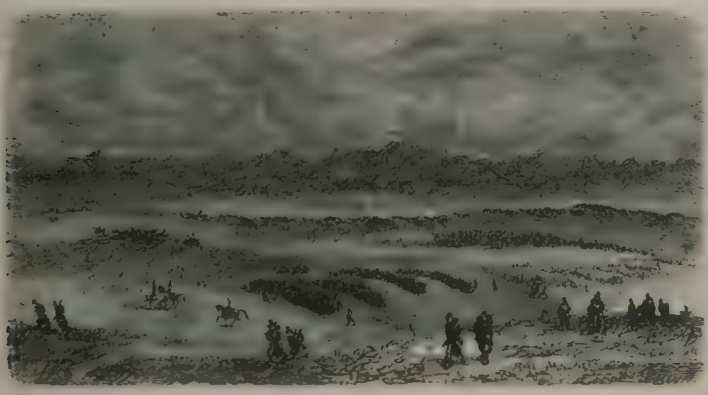

INSCRIPTIONS DE DJEMILA (DAUZATS).

avec dévouement une patrie peu reconnaissante, seraient fiers de retrouver au milieu d'eux un souvenir de leurs travaux. L'accueil enthousiaste que l'armée fait ici à ma proposition me prouve que ce serait aussi une récompense de leurs efforts trop peu appréciés.

Je trouve, auprès des ruines, plusieurs soldats et sous-officiers qui dessinent et qui dessinent assez bien. C'est ce mélange de paysans endurcis et de jeunes gens bien élevés, venus ici pour chercher des aventures, qui donne tant de ressort aux troupes

de l'armée d'Afrique. En me retournant une dernière fois pour voir ce beau coup d'œil, j'aperçois un marabout arabe disant son chapelet sur un fût de colonne romaine, et, si j'étais poète, je dirais que son burnous est le voile de la barbarie jeté sur la civilisation.

Voilà une longue dissertation sur les antiquités et qui ne me ressemble guère, n'est-ce pas? On la doit à ce que nous sommes



MARCHE DE LA PREMIÈRE DIVISION (RAFFET).

arrivés de très bonne heure sur les bords de l'Oued-Dahab ou rivière d'Or, dans laquelle nos troupiers pêchent les barbillons par centaines et qui roule, disent les Romains, de petits lingots d'or.

O matière! un ordre pour les distributions de viande vient m'arracher à l'antique Mauritanie.

*Lundi 21 octobre.*

Aussi beau temps qu'hier toute la journée; orage terrible le soir, qui mouille malheureusement beaucoup la troupe. Départ à sept heures du matin. Deux heures de marche par un

terrain accidenté et couvert de cultures de blé jusqu'au pied du col de Kasbait (l'ancienne Mons). Ma division franchit admirablement ce passage assez difficile, ce qui me vaut les éloges de mon patron et ceux de son gendre.

Je continue là le cours d'antiquités que je fais depuis Philippeville. L'occupation du col de Mons par les Romains est très remarquable, et tout est si bien conservé qu'on retrouve jusqu'aux guérites en pierre des factionnaires romains. Tout est en maté-

L'OUED BAGALIETH, AVANT LE COL DE MONS (DAUZATS).

riaux de grand appareil, casernes, portes, guérites, caponnières pour mener d'un ouvrage à un autre. Que nous sommes loin d'eux, et si le souvenir d'un peuple ne survit pas à ses monuments, quel pauvre avenir nous préparent nos huttes de torchis! A l'entrée nord-est du col se trouvait la ville de Mons, gardée par une enceinte très étendue de forts détachés, liés par des caponnières à une citadelle défendue par deux enceintes et où se trouvaient les citernes principales et le temple. Chaque fort détaché avait un petit réduit plus élevé; tout l'ensemble a la forme d'une écrevisse. La voie suit les crêtes. La fontaine, au milieu du col, est gardée par un ouvrage et la sortie par deux postes. Les tremblements de terre, dont on voit l'effet sur les tombeaux encore debout et sur un monument pareil à celui de

Souma — que je n'ai vu du reste que de Constantine[1], — n'ont pas été les seuls destructeurs de cette ville. Les Vandales, qui n'ont bâti qu'à Bougie et qui ont dévasté partout ailleurs, ont brûlé cette ville, où l'on voit encore les traces de l'incendie. Au dire des archéologues, ils ont été secondés par les indigènes qui, plus tard, aidèrent aux Byzantins à les vaincre entre Stora et Bône, où leur dernier roi, Gelimer, fut fait prisonnier par Béli-

TOMBEAUX DE MONS (DAUZATS).

saire. Il y a aussi à Mons des mosaïques et des inscriptions. C'est par les inscriptions que l'on pourra retrouver quelques documents historiques : c'était l'imprimerie de ce temps-là.

Entre mes voltigeurs, qui couvrent les crêtes, et la colonne qui marche dans le chemin, on voit de nombreux douars; une députation des marabouts de la montagne, tout vêtus de blanc et le grand chapelet noir à ruban jaune passé au cou, vient me saluer. Ce sont les premiers que je vois. La constitution géologique du sol est remarquable. Les tribus m'apportent la *diffa*, qui consiste en toutes sortes de fournitures pour les hommes et les chevaux.

1. Au sud-est de cette ville, à deux kilomètres du Kroub.

Pasquier se bourre comme un canon et se rend malade. Il en résulte que c'est moi, dont la santé va à merveille, qui suis le garde-malade de l'homme qu'on a envoyé en Afrique pour me soigner : *So geht es in der Welt*[1].

On ne redescend pas après le col de Mons, pas plus qu'au delà de tous les cols que l'on monte depuis Constantine. Ce sont des

LA DIFFA (RAFFET).

espèces d'escaliers qui mènent à des plateaux successifs dont celui du Sétif est le dernier et le plus élevé. Il est à trois mille cinq cents pieds au-dessus de la mer; ce qui range ces plaines parmi les plus hautes qu'il y ait. A gauche, au sud, on voit toute la chaîne des montagnes de l'Aurès, à l'ouest, le commencement des contreforts des Bibans (hélas!) et, au nord, le Petit Atlas.

1. C'est ainsi que les choses se passent dans le monde.

Dans toute cette immense étendue, l'œil n'aperçoit ni un arbre ni une maison : ici les Arabes sont entièrement nomades; mais ils cultivent beaucoup et la fertilité de cette terre, où presque toutes les eaux sont salées, est extraordinaire.

La montagne extraordinaire de Sidi-Brao[1] est un pain de sucre isolé sur cet immense tapis et produit l'effet le plus bizarre; à ses pieds se trouve une ville romaine assez bien conservée, à cinq lieues de Sétif : l'ancienne *Gemellæ*. Plus loin

EL-MOKRANI (RAFFET).

est Msila qui a des ruines, et de là, jusqu'à Médéa, il y a dix ou douze villes antiques semées sur la route.

Le khalifa de la Medjana, El-Mokrani, vient au-devant de moi, avec une suite de plus de trois cents cavaliers que je vois accourir de toutes parts sur les dunes de chaume, qui sont les seules ondulations de cette immense plaine. — La fonction se passe comme d'usage et nous arrivons à Sétif, avec l'accompagnement de tous les grands de la contrée de quinze lieues à la ronde.

Sétif a des murailles fort bien conservées, de trente pieds de

1. Au sud-est de Sétif : on l'appelle aussi Sidi-Braham.

haut; mais ce ne sont pas les anciennes murailles romaines, ce sont des reconstructions faites probablement par Bélisaire. Il y vint par la route des Abd-el-Nour qui, traversant la plaine, est la véritable voie militaire et vaut bien mieux que celle passant par Djemila. La forteresse a un caractère byzantin très prononcé, et on retrouve, dans les murailles, des pierres taillées pour d'autres destinations ou portant des inscriptions. L'enceinte de

MURS BYZANTINS DE SÉTIF (DAUZATS).

la ville de Sitifis et ses monuments qui étaient beaucoup moins beaux que ceux de Cuiculum sont détruits. Je ramasse pourtant quelques bagatelles que je ferai venir à Paris. — En arrivant, moi, le premier prince chrétien qui ait jamais visité ces contrées, à la tête d'un cortège triomphal de populations musulmanes, dans cette forteresse romaine gardée par des Turcs avec le drapeau tricolore, je ne puis m'empêcher de faire de singulières réflexions.

Ce bataillon turc, qui a fait notre avant-garde ici, est excellent et d'un dévouement à toute épreuve; mais il est indignement traité. — Ces malheureux, qui sont plus compromis que nous

vis-à-vis des Arabes, et que nous devrions soutenir avec un soin tout particulier, n'ont ni vêtements, ni nourriture, ni logement. On leur donne seize sous par jour et un petit morceau de biscuit; avec cela il faut qu'ils s'habillent et s'entretiennent : c'est impossible! En outre, on les envoie dans les postes où ils ne peuvent même pas trouver de la viande ou de la farine, et on les laisse au bivouac en plein air, sans une couverture ni un manteau. — Ils souffrent, meurent et ne se plaignent pas. Les officiers qui les commandent ne sont guère mieux traités; il y a là quelque chose à faire.

En fouillant dans les ruines, je vois un serpent qui a plus de cinq pieds de long, et les Turcs me disent qu'il y en a de plus de sept pieds, mais ils sont inoffensifs. Il y aussi beaucoup de lions dans ce pays-ci, où ils sont attirés par la grande quantité de troupeaux, et je crois que Mokrani va en faire chasser pour moi. — Il y a de bonne eau, très abondante, ce qui est précieux, mais le bois manque complètement, et, dans l'hiver, où il neige beaucoup, ce serait un grand obstacle à un bon établissement.

Sétif est une position bien importante et destinée à jouer un rôle principal dans l'occupation de l'Algérie. Du plateau élevé où ce poste est situé, on descend, par les vallées, à Constantine, à Zamoura, à Dellys, à Bougie; on va au désert par les cols du mont Aurès, à Alger par les Bibans, à Médéa en passant derrière l'Atlas. Il n'est pas une seule de ces routes qui, par suite de la situation géographique de Sétif et le cours des rivières, ne soit obligée d'y passer. — Ce sera le point le plus utile de la province de Constantine, après Constantine même; et la province de Constantine sera toujours notre ancre de salut, car, quelles que soient les chances de l'avenir avec Abd-el-Kader, les Français

pourront toujours se maintenir dans cette province et en déboucher pour conquérir ou reprendre le reste de l'Algérie. — Le pays est entièrement soumis; je viens de faire soixante lieues de Philippeville ici, au milieu de populations complètement conquises, et il faut songer qu'il y a trois ans nos avant-postes étaient à Drean, à près de quatre-vingts lieues d'ici. — J'oubliais de dire qu'il y a à Sétif un tremble très gros et très vieux auprès duquel se trouvent trois fontaines dont les inscriptions romaines sont surmontées d'un croissant grossièrement fait[1]. M. Desfontaines, le dernier Européen qui soit venu ici avant l'armée française et qui voyageait vers le milieu du siècle passé, parle de ce tremble comme d'un arbre déjà âgé.

CHAPITEAU DE LA COLONNE D'ORLÉANS.

Le spectacle de cette source, entourée de soldats français et de sauvages d'au delà du mont Bou-Taleb, était fort curieux. Le soleil se couchait, et nous admirions les effets sublimes que produisait, sur le vaste panorama ouvert à nos regards, l'alternative des rayons solaires, des orages et des arcs-en-ciel. Mais nous avons payé bien cher ce plaisir, car, peu après, la pluie est venue mouiller nos pauvres soldats qui ne possédaient d'autre bois que la paille et les chardons qu'ils avaient ramassés sur la route, avec l'esprit d'industrie qui caractérise ces Gil Blas en uniforme.

1. Ce croissant est romain comme les inscriptions qu'il accompagne : c'est le disque lunaire, emblème de Tanit, la déesse punique. On le rencontre fréquemment dans l'épigraphie africaine.

*Mardi 22 octobre, au matin.*

J'enverrai par le prochain courrier le *Journal* de ce jour. Je me porte à merveille, et, grâce à mon organisation de campagne, je n'ai pas senti une goutte d'eau; mais les pauvres soldats ont été bien mouillés; heureusement qu'il y a abondance de nourriture et que les tribus nous apportent du bois.

*7 heures et demie du soir.*

Mon *Journal* d'aujourd'hui sera court.

Le séjour que nous devions en tout cas faire ici, pour nous

CAMPEMENT PAR LE MAUVAIS TEMPS (RAFFET).

organiser, a été paralysé par le mauvais temps. Depuis hier, huit heures du soir, jusqu'à quatre heures aujourd'hui, il a plu

par grains et avec coups de vent de deux heures en deux heures.

Le soldat a souffert, mais nous avons eu à lui donner du bois, du charbon et des vivres à profusion. — La gaieté dure encore; on voyait, pendant la pluie, les troupiers se promener, les couvertures sur le dos, chantant et dansant. Le vent est mieux placé; les Arabes disent que demain tout sera fini et que nous aurons une série de beaux jours. Cependant nous ne nous engageons dans aucune opération à la légère et tout sera calculé avec excès de prudence sous tous les rapports. Les nouvelles d'aujourd'hui sont une incursion d'un lieutenant d'Abd-el-Kader dans le territoire contesté, et le départ pour Tlemcen de la petite garnison d'Hamza. J'ai fait encore la fonction arabe avec tous les grands du pays. On nous a apporté des vivres pour plus de dix jours, si c'est nécessaire. Tu recevras de mes nouvelles encore avant que je rejoigne la mer. — Sétif, qui heureusement est extrêmement sain, sera, un jour, un point très important, et je suis satisfait d'y être venu.

*Mercredi 23 octobre.*

SÉJOUR A SÉTIF. — Il a replu encore assez fort cette nuit, mais la gaieté du soldat ne l'abandonne pas. Je parcours ce matin les bivouacs, et, tout en admirant l'adresse ingénieuse de ces troupes d'Afrique, dont l'activité doit suppléer à tout, et qui font tous les métiers, je recueille une foule de ces mots spirituels qui sont si naturels aux soldats français. Je tâchais de consoler quelques pauvres diables que je voyais tout mouillés. « La pluie ne mouille, me répondit l'un, que lorsqu'on bat en retraite. » — « En France,

dit un autre, le soleil luit pour tout le monde; ici il ne luit pour personne. » — « Ah çà! mon prince, me dit un troisième, on veut envoyer des colons; ce sont des marchands de parapluies qui feraient fortune. » Quelle bonne race que ce mélange de tant de sangs différents d'où est résultée la nation française!

SCÈNE DE BIVOUAC (RAFFET).

Peu à peu le soleil qui se montre fait sortir les plus paresseux de leurs tentes improvisées avec des couvertures et des capotes; on fait des feux avec des chardons qui sont la futaie de ce pays-ci, des crottes de chameau qui en sont le charbon de terre, et des tas de sauterelles mortes. Les gosiers se dérouillent et la fable de *Phœbus et Borée* est mise en action. Le camp devient une salle de concert; les souffrances de la nuit sont bientôt oubliées, même par les malades qui demandent à marcher, et que je suis obligé d'aller voir pour les pérorer.

Une partie de la journée se passe pour moi à antiquailler : on me montre dans les monts Aurès l'endroit, à quatre journées de marche d'ici, où est Lambessa, qui est certainement la ville romaine la plus curieuse que renferme l'Afrique. J'ai la certitude que les ruines sont absolument dans le même état où elles étaient lorsque Peysonnel les visita en 1725; c'est-à-dire que le beau temple d'Esculape, les quinze portes de la ville, les cinq temples, les arcs de triomphe, les bains, etc., sont tous encore debout, quoique le tremblement de terre de 1829 ait fait tomber quelques pierres. On peut y aller quand on voudra avec une petite escorte de Constantine ou de Sétif, *and it is well worth seeing*[1]. — A moins que la commission scientifique ne l'essaye, voilà ce qu'il faut garder pour l'époque où Totone[2] exécutera ses caravanes en Afrique. Du reste toute l'exploration de ce pays-ci est à faire, et avec les auteurs à la main; il y a deux fois plus de ruines que de noms sur la carte et la plupart des voyageurs sont inexacts. Shaw parle évidemment de choses qu'il n'a pas vues; Dureau de la Malle, de même; Desfontaines n'est qu'un botaniste; Peysonnel est le seul qui décrive bien fidèlement. — Tout ce que j'ai vu se rapporte parfaitement à son dire. Il y a ici, à cinq lieues, les ruines d'Azel, mais je leur souhaite bien du plaisir et ne vais pas les voir. — M. Boblaye me parle des *Actes des martyrs de Numidie* comme étant pleins de renseignements curieux.

Les mœurs des Arabes qui nous entourent ne sont pas moins intéressantes à étudier. Ce sont les vrais Bédouins, les vrais Arabes nomades : au marché où ils sont réunis au nombre de près de deux mille, je vois des détails fort curieux. Il y a notam-

1. Et cela vaut bien la peine d'être vu.
2. Le duc de Montpensier.

ment un grand nombre d'hommes très blonds et roux venus d'au delà du mont Aurès. Est-ce l'effet du climat des montagnes, ou sont-ce des descendants des Vandales? Ce qu'il y a de certain, c'est que les Byzantins ne prirent ni Djemila ni le mont Aurès, et

NOMADES (DECAMPS).

c'est pour cela que les ruines romaines y sont pures et n'ont été altérées par aucune reconstruction de ville. Bélisaire s'empara de Sétif par la plaine des Abd-el-Nour; mais il ne put forcer le col de Mons, ni le mont Aurès; ensuite il enferma à Papua, près de Stora, les derniers Vandales et les détruisit. Les lions dont il se servit à son triomphe venaient de Sétif. Il y en a encore beaucoup et, cet été, le fils d'El-Mokrani, que les soldats nomment le Macaroni, en a tué sept dont il a les peaux. — Le maréchal et

tous les gros bonnets de l'armée l'appellent très sérieusement « Monsieur de la Medjana ». C'est un homme fort nul, mais son secrétaire est capable et mène tout. Des autres chefs arabes, Bou-Hamelaoui est le plus distingué et, à mon avis, ce serait un homme supérieur en tout pays. Son gendre, le caïd Ali, est un brave soldat qui nous est très dévoué.

Ce qui me frappe toujours c'est l'extrême soumission de ces Arabes; ils viennent de vingt lieues à la ronde, non seulement nous vendre tous leurs produits, mais aussi nous apporter la *diffa*, c'est-à-dire une espèce de dîme. Des frontières de Tunis aux Bibans le pays est parfaitement soumis. Cependant le fanatisme égare encore quelques têtes et nous en avons eu une triste preuve aujourd'hui. Des cavaliers arabes sortaient du camp et traversaient la ligne de nos soldats occupés à faucher les chardons, lorsque l'un d'eux tua un caporal du 2e léger assis par terre, uniquement pour le plaisir de tuer un chrétien. Les chefs promettent d'indiquer le coupable et même de le livrer, et je ne suis pas éloigné de croire qu'ils le feront.

Des tribus juives vivant sous les tentes et vêtues comme les Arabes, mais conservant leur religion, sont une des curiosités du lieu.

Dans l'après-midi, nous travaillons à compléter les défenses du fort et à y créer des établissements permanents pour les soldats du bataillon turc, qu'il faut y laisser avec toute leur famille, de manière à y faire une petite colonie militaire qui créera un centre de population musulmane et dévouée dans ce poste si important. Je crois que c'est une opération éminemment utile, et qu'indépendamment des autres avantages qu'elle présentera, elle rendra impossible la conquête de la Medjana, si souvent tentée par Abd-el-Kader. Si celui-ci mettait le pied dans la

province de Constantine, il pourrait y faire bien du mal. Sétif doit être l'extrémité de la ligne intérieure dont l'autre bout est à Constantine, mais je crois que la communication intermédiaire doit être par la plaine des Abd-el-Nour et non par Djemila et Mahalla, qui sont sur l'ancienne voie romaine de Carthage à Césarée (Tunis à Cherchel), que Bélisaire n'a pu rétablir. Bougie devenant le port de Sétif, comme Philippeville l'est de Constantine, les approvisionnements seraient faciles, et un avenir serait assuré au point jusqu'à présent stérile de Bougie. De bonnes garnisons à Constantine et à Sétif constitueraient un ensemble bien plus satisfaisant que ce qui existe aujourd'hui, et le résultat si important que le maréchal Valée a obtenu serait atteint à meilleur compte, mais l'état de cette province n'en est pas moins remarquable. Il y a trois ans il fallait de fortes escortes pour aller à quatre lieues de Bône; aujourd'hui nous allons jusqu'aux Portes de Fer, c'est-à-dire à plus de cent lieues de Bône, sans brûler une amorce; Philippeville est créé en un an; les contributions commencent à rentrer, et il est déjà possible, comme dans un gouvernement régulier et ancien, d'apercevoir les abus et de les combattre. Cela fait, selon moi, beaucoup d'honneur au maréchal Valée et je crois qu'il faut le soutenir dans son système.

Des renseignements venus de Bougie nous font penser que si nous commençons maintenant la route qu'il faut nécessairement établir d'ici à cette ville, les Kabyles prendront les armes en masse. Comme ils sont en train de se soumettre, que plusieurs de leurs chefs et surtout de leurs marabouts sont en négociation avec nous, qu'Abd-el-Kader leur fait des propositions qu'ils ont repoussées jusqu'à présent, le maréchal craint que ce ne soit peut-être pas le moment d'engager avec eux la lutte pour une

route qui, tentée plus tard à propos, pourrait se faire pacifiquement. Aussi revient-il à son idée favorite d'aller par terre de Constantine à Alger, à travers cent lieues de pays. — *It is no joke*[1]. — Il dit avoir reçu des nouvelles d'Abd-el-Kader, qui est retourné vers Oran et qui a retiré son monde d'Hamza, après la défaite de son bey de Sebaou par les Kabyles ; il prétend que son lieutenant Omar a fait une excursion dans la Medjana, pour masquer ce mouvement, et que le moment est favorable pour passer les Bibans, détruire Hamza et établir ainsi notre droite sur les terrains à l'est d'Alger de manière à nous conserver la contiguïté avec la province de Constantine.

Il s'engage entre nous sur cette question une discussion de deux heures qui est des plus pénibles. Je lui dis en somme que je ne veux participer qu'à quelque chose d'utile à la colonie et ne menaçant pas la paix avec Abd-el-Kader ; que je pense bien que la route par terre d'Alger à Constantine est utile, plus encore le maintien du droit de la France sur les terrains contestés, et l'éloignement d'Abd-el-Kader de la province de Constantine ; mais que je ne veux pas, quel que soit mon désir de participer à cette belle et difficile opération, m'associer à un acte qui pourrait avoir le caractère d'une provocation ; que ma conscience et mes devoirs vis-à-vis de mon pays me le défendaient ; que, toutefois, s'il pouvait me garantir que la guerre ne s'ensuivît pas, j'étais prêt à le suivre ; que c'était le langage que je lui avais tenu à Philippeville et à Constantine ; que je ne varierais pas, et que c'était à lui à voir s'il pouvait me donner cette assurance *sine quâ non*. — J'ai cherché à voir les documents originaux de ses renseignements sur Abd-el-Kader et de ses correspondances, mais il

1. Ce n'est pas une plaisanterie.

LA LUTTE (RAFFET).

a toujours éludé de me les montrer, et, comme les travaux de Sétif auxquels douze cents travailleurs sont occupés, et l'état de la terre ne nous permettent pas de partir encore de bonne heure demain, nous nous séparons sans prendre de décision.

Le reste de la journée est employé par moi à voir en détail le bataillon turc, qui est une institution bien utile et qui

LE BACH PALAWAN (RAFFET).

peut rendre d'immenses services. La compagnie de canonniers et la compagnie de réserve des *Turco fino* sont très belles. Presque tous ces hommes ont soutenu contre les Français le siège de Constantine ; je vois entre autres le bach todji d'Achmed et celui par qui fut pointée la pièce qui tua Damrémont. — Ils me donnent une petite fête fort divertissante qui déride Valée lui-même. C'est une lutte précédée de prières et des simagrées les plus grotesques dans le genre du bal Musard. Le bach palawan, ou chef des hercules, est surtout très applaudi, ainsi qu'un nègre qui ne prend

pas part à la prière, étant idolâtre : il vient d'au delà de Tombouctou. J'apprends là que l'*assa fœtida* est désormais indigne d'être la reine des puanteurs : l'essence réchauffée du bataillon turc la détrône de la première place parmi les infections. — Entre autres causes de cette odeur *sui generis*, on m'assure que les nègres mahométans du bataillon étant habitués dans le désert à simuler avec du sable les ablutions prescrites par le Coran, continuent ici cet usage; seulement le sable du bouge qui leur sert de logement n'est que de la poussière d'ordures séculaires. O Mahomet, qu'en dirais-tu? — J'ai encore trouvé le temps, dans cette journée dont je vous rends un compte si long, d'aller voir un monument romain qui est à une demi-lieue, et que l'on désigne sous le nom de Castria. C'est un reste de petit temple d'une architecture simple, mais de la plus belle couleur. Les soldats, je ne sais trop pourquoi, l'appellent le tombeau de Cicéron.

*Jeudi 24 octobre.*

SÉJOUR A SÉTIF. — Toute la journée est très belle; les travaux de l'ouvrage sont presque terminés, grâce à l'activité du génie et des douze cents travailleurs qui se relèvent sans interruption; l'enceinte est complétée partout à une hauteur de douze pieds seulement aux deux endroits les plus bas, et de trente-deux pieds ailleurs; on a fait un réduit, préparé des baraques, un poste, des magasins, tout a été créé comme par enchantement. On y laisse le bataillon turc avec Mollière.

Mais nous, que faisons-nous? *Aye! there is the rub* [1]. La con-

1. Hélas! c'est la difficulté.

férence se reprend avec le maréchal. — Il me garantit que la guerre avec Abd-el-Kader ne suivra pas le passage des Bibans et la reconnaissance de toute la route de Constantine à Alger par terre. Il voit de grands avantages et une grande opportunité à entreprendre cette expédition et à constater ainsi les droits de la France sur la partie de la province d'Alger qui touche à celle de Constantine. — Je crois qu'il s'exagère l'importance du résultat. « — L'émir, me dit-il, est loin, son lieutenant est battu, sa garnison retirée ; mais d'autre part, il nous provoque par l'envoi de son khalifa dans la Medjana et par ses tentatives pour soulever contre nous la province d'Oran. Il faut lui répondre par un garde-à-vous sévère. Non seulement il ne s'ensuivra pas la guerre, ajoute-t-il, mais c'est, selon moi, maintenant un moyen de la prévenir et de l'éloigner. Quand on tend la main à Abd-el-Kader, il avance ; quand on lui donne une saccade, il file doux. Le traité de Ben-Aratch est là [1], la France a déclaré qu'elle le regardait comme obligatoire ; le ministère du 15 avril me l'a prescrit et m'a même autorisé à faire l'occupation permanente d'Hamza. Le ministère actuel ne m'a rien mandé qui soit contraire à ces instructions ; je me regarde donc comme parfaitement autorisé, sauf l'opportunité dont je suis seul juge, et cette opportunité je la trouve maintenant. Tout le monde nous attend vers Bougie, personne aux Bibans ni à Alger. Si l'on me désapprouve ensuite, je quitterai une place à laquelle je ne tiens pas, avec la conscience d'avoir fait du bien au poste que le Roi m'a confié. — D'ailleurs, monseigneur, pour vous c'est une occasion unique. Aller par

1. Convention du 4 juillet 1838. Elle ne fut jamais ratifiée par l'émir qui soutint que son représentant, n'ayant aucun pouvoir pour traiter définitivement, n'avait fait qu'apposer un visa *ne varietur* au bas des propositions du maréchal Valée.

terre de Constantine à Alger, en passant ces Portes de Fer dont les Romains, les Turcs et les voyageurs ne parlaient qu'avec effroi, c'est une grande chose ; c'est un grand pas fait pour l'avenir de la colonie; c'est une opération difficile et qui sera appréciée un jour, si, dans le premier moment, elle n'est pas jugée à toute sa valeur. — Cela finit vos caravanes en Afrique. Après cela tout sera petit; tout sera mesquin ; l'occupation du Tittery [1], à dix ou quinze lieues de Blida, si nous avons la guerre avec Abd-el-Kader, ne vaudra pas la peine que vous bougiez, et, quoi qu'il arrive, vous en aurez fini de l'Afrique. — Maintenant cela aura pour vous, en couronnant un beau voyage, plus d'éclat que si vous reveniez au printemps ou à tout autre moment pour le faire. »

Il voulut entrer dans le détail des moyens matériels d'exécution. Je l'arrêtai et lui dis que l'exécution matérielle ne me préoccupait que très secondairement; qu'avec de bonnes troupes et de la hardiesse on passait partout; mais que je n'avais envisagé que les conséquences et que ce qui m'avait toujours arrêté c'était la crainte de la guerre avec Abd-el-Kader, que je croyais funeste pour la colonie; que, du moment où il me garantissait que cette crainte n'était pas fondée, mes scrupules disparaissaient, et que j'étais prêt à le suivre dans une opération qui serait belle sans doute et grande, mais dans le jugement de laquelle on ne nous tiendrait probablement pas compte des difficultés de tout genre qu'il y aurait à vaincre. Quant à ma position personnelle, lui dis-je, je ne chercherai jamais un piédestal dans un acte inutile à mon pays; et si je ne croyais pas la chose bonne en elle-même, sauf l'opportunité dont vous êtes seul juge, la séduction qu'exerce

1. Le duc d'Orléans revint l'année suivante prendre part à la conquête du Tittery.

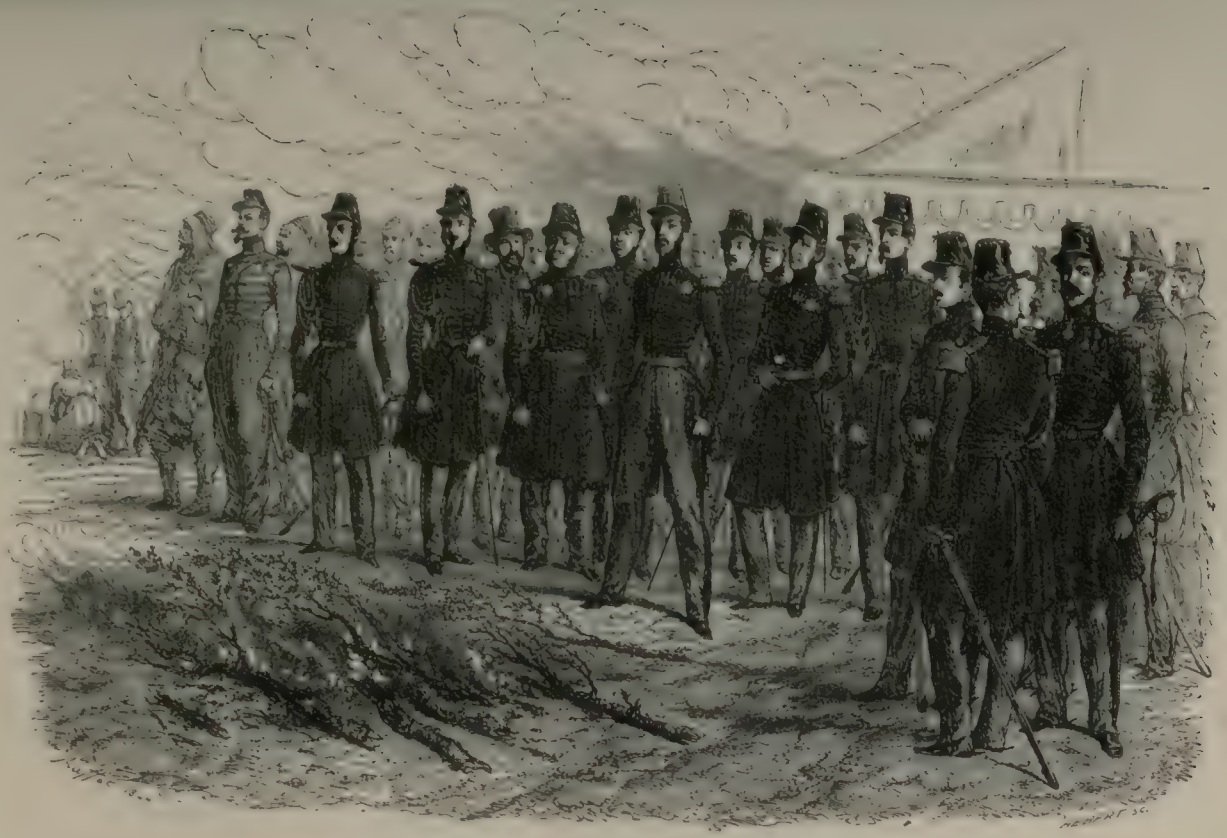
sur moi cette opération ne m'entraînerait pas. Je lui fis répéter, encore une fois, qu'il était certain que la guerre ne s'ensuivrait pas ; qu'il ne la voulait pas plus que moi ; mais qu'il fallait savoir se montrer et que le moment était venu vis-à-vis d'Abd-el-Kader.

Il me laissa même entendre qu'il avait eu sur Abd-el-Kader des renseignements qui lui garantissaient que la guerre n'aurait pas lieu ; mais il ne voulut pas s'expliquer davantage, ni me montrer aucun papier. Il acheva en me disant que les Kabyles s'allieraient bientôt avec nous, et qu'alors la route de Bougie se ferait ; que la tenter maintenant, ce serait s'exposer à des combats dont le résultat serait d'entretenir peut-être éternellement l'hostilité des tribus qui sont en ce moment opposées à Abd-el-Kader ; que retourner faire la route de Djidjelli ou de Nedes, ce serait reculer aux yeux des Arabes s'ils voyaient le Prince Royal et le maréchal revenir par le même chemin, et que cela pourrait compromettre toute la province et détruire les résultats obtenus depuis deux ans. « Enfin, ajouta-t-il, étant venus à Sétif et n'allant pas à Bougie, il faut faire mieux, l'opportunité y est, l'occasion se présente, nous ne devons pas la manquer : je m'arrangerai pour qu'il n'y ait pas la guerre. — Eh bien, lui dis-je, en avant et à fond ! Puisque nous nous lançons, je regrette la route de Bougie, parce qu'il me semble qu'elle devait être faite avant la course de Constantine à Alger par terre ; mais vous me garantissez la paix ; ma conscience est satisfaite, et je suis votre homme. »

Je lui observai seulement qu'il pouvait être arrêté par la pluie ou avoir trop peu de troupes, ou reconnaître qu'il s'était trompé en garantissant la paix et qu'il fallait jusqu'au dernier moment se ménager la retraite possible, et je lui proposai le plan que voici : 1° garder pour tout le monde, même pour Galbois, le secret le

plus impénétrable et laisser croire à la marche sur Bougie; 2° se porter d'abord sur Zamoura, d'où l'on peut également marcher sur Bougie et sur les Bibans; 3° enrôler les Turcs de cette ville pour qu'ils la gardent au nom des Français, ce qu'ils ont déjà offert; 4° se porter de là à travers la Medjana sous prétexte de courir sus au lieutenant d'Abd-el-Kader et de soutenir notre khalifa; 5° une fois arrivés au pied des Bibans, ou tourner à gauche, et dire qu'on se borne à visiter toute l'étendue de la province de Constantine et effectuer là une retraite qui aurait toujours été antérieurement possible de Zamoura ou de Medjana sans que personne pût le trouver extraordinaire; 6° ou, si les circonstances sont les mêmes, franchir le passage, détruire de gré ou de force le fort d'Hamza, et arriver à Kara-Mustapha sans que les troupes d'Alger aient franchi l'Oued-Kaddara, de manière qu'elles n'engagent pas la question pendant que nous, peut-être, nous renoncerions à notre expédition; 7° décommander tout mouvement sur Bougie.

Le maréchal adopta, après quelque résistance, ces bases, qui une fois le parti pris, sont, je crois, les meilleures, et nous entrons ensuite dans le détail des moyens d'exécution. Voici l'affaire : la question militaire se réduit aux moyens d'aller d'un point occupé à un autre : Sétif et Kara-Mustapha séparés par un intervalle de soixante-cinq lieues. Il est nécessaire, pour franchir cet intervalle, que les obstacles naturels soient surmontables ; que l'on ait des vivres pour le temps nécessaire ; un convoi qui puisse passer partout; des troupes suffisantes pour escorter ce convoi et vaincre une résistance dont la probabilité augmentera en proportion de la faiblesse de notre colonne. Il faut aussi un temps qui permette d'opérer dans des montagnes inconnues. Enfin, pour que l'opération n'échoue pas



LE PRINCE ET SON ÉTAT-MAJOR AU BIVOUAC (RAFFET).

avec déshonneur, il faut pouvoir conserver aussi longtemps que possible la liberté de ne pas la poursuivre sans paraître reculer. Le secret le plus absolu et des échelons sucessifs d'où l'on puisse toujours à volonté prendre une autre direction, sont donc essentiellement nécessaires.

Le secret sera facile à garder; tout le monde croit aller à Bougie; les échelons successifs de Zamoura, de Medjana, et du pied des Bibans ont été adoptés sur ma proposition. Quant aux moyens d'aller à Kara-Mustapha, nous devons les trouver tous à Sétif, car il n'est plus temps de rien faire venir de Constantine ni de Philippeville, et il ne faut pas que d'Alger on se porte au-devant de nous au delà de l'Oued-Kaddara, ce qui serait une extrême imprudence et pourrait avoir des conséquences graves.

Cela posé, je passerai en revue nos ressources. Jusqu'aux Bibans nous aurons à manger tant que nous voudrons : mais comme nous tâcherons d'y aller vite, les convois indigènes venant de loin n'auront pas le temps de nous rejoindre; d'ailleurs, ils n'apportent jamais que la viande et de la paille, et, en aucun cas, ils ne nous suivront dans les Bibans qui sont habités par les Kabyles et dont ils ont une peur horrible. Il importe donc de ne compter que sur les moyens de transport arabes que nous avons déjà ; et encore jusqu'aux Bibans seulement : au delà nous n'aurons plus que ceux de l'administration française. Or, il y a d'ici aux Bibans quatre journées de marche ; des Bibans à Kara-Mustapha au moins cinq, et si nous rencontrons de la résistance, probablement six autres, ce qui nous oblige à avoir au moins dix jours de vivres quand nous franchirons les Portes de Fer.

Voyons maintenant ce qu'il y a de troupes à nourrir. Après avoir laissé à Sétif une garnison, les éclopés et les malades, il

nous restera en tout : infanterie, deux mille six cents hommes; cavalerie, cinq cents; artillerie, deux cent cinquante; génie, cent; administration, trois cent cinquante; total, trois mille huit cents. Mais, comme du pied des Bibans, on renverra Galbois dans la province de Constantine, pour qu'il continue de la gouverner, et pour qu'elle ne soit pas entièrement dégarnie de troupes, il faut compter qu'il n'y aura à nourrir la totalité de ces trois mille huit cents hommes que pendant quatre jours, et qu'au delà le nombre des rations diminuera. J'estime donc qu'avec des vivres calculés, au départ de Sétif, sur le pied de neuf jours, pour quatre mille hommes, nous pourrons joindre les deux bouts, et, tout en laissant, au moment de la séparation, quelques provisions à Galbois, continuer la route avec notre subsistance assurée pendant dix jours.

Sans qu'on lui parle des Bibans, et toujours dans la supposition d'une marche sur Bougie, le sous-intendant, M. Haussmann (père du sous-préfet de Nérac), déploie la plus grande activité, secondé par les Arabes, qui ne nous laissent manquer de rien ; il réunit sur le pied de quatre mille hommes, pour neuf jours de denrées et vingt jours de viande, quoique nous ayons mis le soldat à la demi-ration en sus pour le mieux nourrir. — Mais il a un convoi de cinq cent cinquante mulets, y compris l'ambulance et les bagages de l'armée, fort réduits, cependant, par ordre supérieur, et, au moment où il renverra tous les mulets arabes avec Galbois, il faudra mettre au moins quatre jours de vivres sur le dos du soldat.

Y a-t-il, d'un autre côté, assez de monde pour garder un parc aussi considérable, dans des défilés inconnus, longs, qui ne sont point pratiqués, où il se trouve beaucoup de rivières, et pour forcer une résistance à laquelle les Kabyles seront très portés en voyant l'exiguïté de la colonne ?

Nous ne pouvons faire moins que de renvoyer avec Galbois deux cents chevaux, cinq cents fantassins et deux obusiers, non pour son escorte, car avec quatre cavaliers il s'en irait des Bibans à Constantine, mais pour l'effet politique dans la province et pour les malades et les éclopés dont nous nous purgerons en les lui donnant. (Et je crains qu'il n'y en ait pas mal dans le 2e léger : le colonel, dans un accès de chauvinisme auquel tous les soldats ne l'ont que trop encouragé, ayant commis la coupable, folle et irréparable désobéissance d'emmener ses hommes avec une capote et un sac de toile, et sans vestes ni couvertures que je n'ai pu faire reprendre à temps.)

Somme toute, en évaluant les éclopés à cent (et il y en aura bien cela si nous faisons de fortes marches), il nous restera, après le départ de Galbois, au maximum deux mille neuf cents hommes et tout au plus deux mille baïonnettes. Galbois, lui, trouvera le 62e, envoyé récemment à Philippeville et qui vient joyeusement et tout frais à sa rencontre dans un pays ami, connu et soumis; mais nous nous engageons dans un pays tout à fait inconnu, avec des cartes qui datent des Romains, des guides faux ou intimidés, et, après une marche de soixante-quinze lieues, depuis Philippeville, il faudra franchir, avec ces deux mille baïonnettes au plus, les Bibans — dont je t'engage à lire la description, qui me semble du reste exagérée, dans le *Voyage* de Peysonnel — il faudra escorter un convoi de sept cents bêtes, y compris les bœufs, faire une marche de cinq jours à travers les montagnes jusqu'à Kara-Mustapha, passer cinq rivières qui grossissent très vite, sans équipage de pont ni passerelle, et avec des cacolets seulement pour quatre-vingts malades ou blessés.

En outre, si, par impossible, on a à s'occuper du fort d'Hamza,

ce qui n'est pas mon avis, quoi qu'en dise le maréchal, qui en a envie, nous ne possédons que quatre obusiers de montagne, avec soixante coups par pièce, et pas de poudre en sachet.

Comme tu le vois par ce long et fastidieux détail que je fais surtout, je te l'avoue, pour Nemours et Aumale, étant donnés nos moyens, la saison actuelle, les difficultés d'un terrain qu'on ne connaît pas plus que la Nouvelle-Galles du Sud, c'est une opération hardie et scabreuse que d'aller par terre de Constantine à Alger. Mais les difficultés militaires ne m'ont jamais touché, les conséquences politiques m'ont seules arrêté ; du moment où le maréchal me les garantit, mes scrupules sont levés. Quoique je sache qu'ensuite, contrairement à la vérité, on dira que c'est moi qui ai forcé la main au maréchal et qu'on m'en mettra la responsabilité sur le corps, tandis qu'on lui en attribuera l'honneur, je m'embarque dans l'affaire avec résolution et confiance, et j'espère la mener avec vigueur et succès. — Nous avons des troupes excellentes, obéissantes, braves, dévouées, endurcies à la fatigue et aux privations, quelques bons chefs, entre autres, le colonel Gueswiller, qui est un officier de premier ordre, cent mille cartouches, des jambes et des baïonnettes; *We'll pull through*[1], à moins que la pluie ne nous arrête.

Dieu est grand et je ne dois pas vendre la peau de l'ours, car il est peut-être écrit là-haut que je ne traverserai jamais les Bibans. Je crois, quelque plaisir que j'éprouve à la pensée de brûler de la poudre et quelque envie que l'armée en ait, qu'il serait bien désirable que nous rencontrions le moins d'hostilité possible. Cela ajouterait beaucoup à l'effet d'une opération que le public

1. Nous passerons.

n'appréciera que plus tard, et dont les connaisseurs seuls comprendront la difficulté, en songeant que les expéditions de vingt lieues paraissent longues en Afrique et que si nous arrivons à Alger, nous en aurons fait une six fois plus grande.

Il a fait très beau encore aujourd'hui, et, l'entente étant conclue avec le maréchal, j'aurais voulu que nous partissions à midi; mais l'administration n'était pas prête, non plus que les travaux du fort qui sont bien et que nous venons de terminer ou du moins d'ébaucher. Mon temps se passe à organiser, dans l'ensemble et dans le détail, ma division le plus militairement possible, à tout prévoir, et j'espère avoir des troupes bien préparées à une grande et difficile opération. J'ai quelques excellents officiers, beaucoup de bons, et pas de mauvais; les soldats sont au-dessus de tout éloge et vraiment j'admire ces hommes qui ont les vertus des anciens grognards sans leurs défauts et surtout ne méritent pas leur nom. Les chasseurs du 1er et les zéphirs sont arrivés; c'est un bon petit renfort, et de la crème de troupe. Tout le monde croit que nous allons à Bougie; mon état-major est assez détraqué; ils ont pour la plupart la nostalgie; Baudrand est à peine *on speaking terms*[1] avec le maréchal; ceux qui sont désœuvrés s'occupent de cancans; Gérard, Chabaud, Bertin et Munster vont à merveille. Tous les chefs arabes me font des visites et des présents. J'en tire quelques renseignements assez curieux sur l'état social du pays et surtout sur leurs généalogies, dont ils sont incroyablement fiers. — Le cours d'antiquités va toujours son train.

1. En relations polies.

*Vendredi 25 octobre.*

DE SÉTIF A AÏN-TURK. — Assez courte journée, six lieues, mais faites bien lestement, malgré la très grande chaleur, par les troupes qui marchent fort. Notre colonne se manœuvre facilement maintenant, et la preuve, c'est qu'avec quatre mille hommes et tous nos bagages en sortant d'un défilé, nous prenons notre camp en une demi-heure et dans un ordre parfait.

TOMBEAU ROMAIN (DAUZATS).

Après m'être endormi hier au soir au bruit d'une tyrolienne allemande chantée en chœur par des chasseurs du Sundgau, je me réveille au son du duo de la *Norma* joué par le 23e. Du milieu de cette France ambulante avec laquelle je roule à travers l'Afrique, ma pensée se reporte vers la patrie, et je sens la distance qui me sépare des miens, lorsque je me demande combien les impressions qu'ils éprouvent au même instant doivent être différentes.

LE COLONEL CHANGARNIER (RAFFET).

Cela me rend timide pour consigner ici les miennes; lorsque vous les recevrez à Paris peut-être seront-elles bien déplacées, et serez-vous dans une disposition d'esprit à ne pas les comprendre et même à en être blessés. Mais vous me le pardonnerez tous, en tout cas. — Je souhaite à Nemours ses vingt-cinq ans de tout mon cœur, et les nombreux amis qu'il a ici se joignent à moi.

Lorsque nous sommes partis le brouillard empêchait de voir à deux pas, il fallait battre la marche des régiments; puis le brouillard est

CAMP D'AIN-TURK (DAUZATS).

tombé : « Voilà la tente bleue qui tamise, » disaient les troupiers et plus tard la chaleur est devenue forte, mais le temps est très beau.

Tout le pays est cultivé en céréales ; c'est bien autre chose que ce que le duc de Montmorency appelle « le vaste paillasson de la Beauce ». — Tous les yeux sont tournés vers le col qui mène à Bougie; seuls, le maréchal, Galbois, de Salles et moi, sommes dans le secret, les autres marchent le bandeau sur les yeux. — Puisse la grande opération que nous entreprenons réussir! puissions-nous dire dans deux jours comme aujourd'hui : *Gott mit uns !*

1. Dieu est avec nous.

Espérons que la première armée chrétienne qui passera les Bibans sera favorisée dans son entreprise.

Nous avons vu aujourd'hui des ruines romaines curieuses en ce qu'elles sont les lignes de défense du Bas-Empire contre les Barbares ou les indigènes.

*Samedi 26 octobre.*

D'AÏN-TURCK A BORDJ-MEDJANA. — Hier soir, après avoir bu à la santé de Nemours, je suis allé chez le maréchal dans le but de faire, par acquit de conscience et excès de scrupules, une dernière tentative pour le détourner de l'opération des Bibans. Je lui ai toujours présenté ma seule objection : les conséquences politiques et la chance de guerre. — « La guerre ne s'ensuivra pas, me dit-il, mais il faut donner un coup de canon à Abd-el-Kader. Il a comblé la mesure ; partout où il va il nous suscite des embarras, viole et reviole sans cesse le chef-d'œuvre de M. Bugeaud[1], et, pendant que le fils du Roi est à Sétif, il envoie son lieutenant dans la Medjana insurger une province qui nous appartient incontestablement ; quelques mois avant il va à Bougie prêcher la guerre sainte. Si nous ne lui causons pas des embarras, comme celui de prouver que nous ne renonçons pas aux territoires contestés et d'y ébranler son autorité, il faudra, dans six mois, faire un nouveau traité pour lui céder la Medjana, puis il nous inquiétera à Sétif et on fera un troisième traité pour lui abandonner Sétif, puis il aura envie de Constantine, peut-être de mon hôtel à Alger, et on ne songera à se défendre que quand on n'aura plus de position

1. Le traité de la Tafna, 30 mai 1837.

pour le faire. » — Voilà ses propres expressions. Il ajoute que les conséquences politiques étaient son affaire, qu'il connaissait la pensée politique du Roi et qu'il s'y conformerait ; mais qu'il atteindrait le but par les moyens qu'il croyait convenables et dont lui seul était juge.

J'ai fait ainsi mon devoir jusqu'au bout, le maréchal qui, depuis deux ans, ne rêve que cette affaire a voulu, dès le commencement, m'en donner l'endosse et y réussira, contrairement à la vérité, aux yeux du public ; mais j'aime mieux l'accepter que de m'en retourner et de lui laisser faire la chose peu après mon départ. Ma conscience satisfaite, j'entretiens l'espoir que, comme il le dit, la guerre ne s'ensuivra pas, et je ne suis pas éloigné de croire qu'avec du savoir-faire il y arrivera ; je pense même qu'il a des communications avec Abd-el-Kader sur tout cela.

Maintenant je ne vois plus que l'exécution militaire du projet et je m'y mets à fond. Autant j'ai hésité et même résisté pour la résolution, dis-je au maréchal, autant, maintenant que le parti est irrévocablement pris, je crois qu'il faut mener l'affaire avec vigueur et énergie, et laisser désormais toute hésitation de côté. Le temps est beau, la terre sèche, les troupes sont en haleine et bonnes, les chevaux bien portants et les mulets non blessés ; il faut tâcher de gagner une journée : pour le soleil, les vivres, l'imprévu de l'opération, un jour de gagné est immense. Au lieu d'aller en deux jours à Bord-Medjana par Zamoura, je vous propose de laisser là la route et de marcher à vol d'oiseau d'Aïn-Turck à Medjana de manière à y arriver en un jour ; Galbois, à son retour, fera l'affaire de Zamoura, qui est facile et déjà tout emmanchée.

Le maréchal se récrie sur la distance, — dix lieues de poste au moins à vol d'oiseau, — les bagages, l'absence de guides qui

connaissent la route ; mais enfin j'obtiens l'autorisation de l'essayer sous ma responsabilité. De Saint-Sauveur est mis dans le secret ; je trouve deux parents du khalifa de la Medjana, un vieux Turc qui faisait partie d'une corporation de guides sous Achmed et un canonnier — qui par parenthèse servait la pièce de canon qu'Achmed faisait tirer de dessus le dos du cheval. — Ces gens connaissent parfaitement le pays. De Salles les enferme dans sa tente, sous la garde de Mustapha Bonnemain, des spahis, pour qu'ils

NOUS ALLONS AU SUD! (RAFFET).

ne bavardent pas. Aussitôt après la diane, j'enlève ma division ; je place de Salles avec son peloton à la tête de la colonne en disant au reste de suivre la direction, et tout le monde s'ébranle sans soupçonner qu'il soit possible d'aller coucher ailleurs qu'à Zamoura.

Mais on ne trompe pas longtemps des hommes aussi malins que les soldats d'Afrique, habitués sans cesse à consulter le ciel, d'où ils attendent la pluie et le beau temps, cette grande affaire de l'armée ici, accoutumés à se méfier de tout, à tout observer. Les chasseurs, qui ont occupé Sétif cet été, s'écrient bientôt : « Mais nous allons au sud, et Zamoura est au nord-ouest ! » Les

soldats s'en aperçoivent avant les colonels, et c'est un trompette nommé Courtois qui le remarque le premier. Toutes les boussoles sont en jeu; ni le maréchal ni moi ne faisons semblant de rien entendre; le maréchal dit même qu'il suit une direction qui lui est suggérée par la marche du lieutenant d'Abd-el-Kader; mais l'éveil est donné et déjà les troupiers murmurent le nom de Bab-Azoun[1]. Quand on en sera sûr, l'enthousiasme sera extrême dans cette colonne qui ne demande qu'à faire, et qui est dévorée d'ardeur.

La plus grande rivalité d'amour-propre et d'esprit de corps existe entre le 2e et le 17e léger et entre le 1er et le 3e chasseurs. Les officiers sont pleins de feu; le soldat a tant de bonne volonté que j'ai encore été obligé d'employer la force pour en laisser à Sétif. Les plus incroyables marchés ont eu lieu dans le camp, où toutes les denrées, paille, moutons, etc., fiente de chameau, qu'on trouvait dans les silos, se cotaient comme à la Bourse. J'achète, pour quatre cents francs en tout, afin de le donner à l'armée, un troupeau de cent moutons.

Pour en revenir à l'historique de la journée, je suis parvenu, malgré la grande chaleur, à faire faire à ma colonne, sans laisser un homme ni un mulet en arrière, les dix lieues *across the country*[2] en dix heures et demie. — La division Galbois, qui marche très bien, arrive aussi en excellent ordre. — En sortant d'Aïn-Turk, l'avant-garde voit une panthère sur laquelle on n'ose pas tirer de peur d'alerte. — Dans tous le pays que nous traversons, les populations inquiètes et effrayées de cette marche en dehors des routes suivies, se sont éloignées en emmenant leurs troupeaux; mais elles ne sont qu'inquiètes et non hostiles, car,

1. Une des portes d'Alger.
2. A travers pays.

sur la demande du khalifa de la Medjana, elles nous fournissent des vivres et ce dont nous avons besoin. Tout le pays est cultivé en blé, et, si l'on ne savait que ces contrées nourrissent une partie de l'intérieur de l'Afrique, on ne pourrait comprendre ce que devient tout ce grain[1]. — Nous cheminons de colline en colline sur un plateau tourmenté, en passant quelques ruisseaux dont les plantes aromatiques sentent la pharmacie de fort loin.

SIDI EMBARECK (DAUZATS).

Nous voyons trois arbres dont l'un, arbre sacré, est orné par chaque passant musulman. Le coup d'œil est curieux. Inutile de dire que le 1er bataillon du 2e léger dépèce l'arbre sacré et l'emporte au bivouac où, avec de l'industrie, le troupier tire parti de tout. Les puces y sont en abondance, mais nous ne manquons de rien, du reste, et je vois à la mine confiante des chefs arabes qui nous suivent — Ben-Hamelaoui, le caïd Ali, El-Mokrani, etc., — que nous sommes les maîtres ici.

Bordj-Medjana fait un assez joli effet, c'est un château turc, sur un mamelon au milieu d'une fort grande plaine. — Il y a, derrière le bordj, une mosquée dont les marabouts viennent nous demander l'*aman*, que nous accordons. — Voilà une bonne journée, car nos dix lieues à la boussole nous en valent dix-neuf par

1. On fit la halte de onze heures sur la rive gauche de l'Oued-Chair, qui se jette dans l'Oued-Mehadjar, affluent de gauche de l'Oued-Bou-Sellam. Ce dernier est appelé Bousselah par certaines cartes, ce qui est une forme incorrecte. — L'armée passa ensuite devant le marabout de Sidi-Embareck.

la route et nous font gagner une marche. — Maintenant le maréchal, qui est mis en veine de marcher grand train, veut encore partir demain de grand matin afin d'arriver assez à temps pour couronner les Bibans de jour avant que la résistance, s'il doit y en avoir, puisse s'organiser. Je crois la chose impossible : je lui propose d'aller coucher en deçà du défilé et, pendant la nuit, de faire occuper sans bruit les crêtes par des compagnies qui y seraient installées au point du jour. — Il repousse mon plan. *Veremos!* Avec les Arabes on ne sait jamais les distances.

*Dimanche 27 octobre.*

DE BORDJ-MEDJANA A SIDI-HASDAN. — J'ai reçu ce matin une lettre de Boismilon, me donnant les nouvelles arrivées de France par le paquebot parti de Toulon le 20. La dépêche télégraphique du 19, — qui, après m'avoir rassuré sur le Roi, la Reine et toute ma famille, m'apprend qu'une folle a jeté une pierre qui a atteint la Reine, — m'a causé le serrement de cœur le plus douloureux[1]. Je me suis rappelé ce que j'ai éprouvé à Milan en apprenant l'attentat d'Alibaud, et j'ai senti que j'étais encore plus loin. Je n'ai parlé de cette dépêche qu'au maréchal et nous nous sommes promis le secret le plus profond jusqu'au courrier prochain. Mais qu'il y a loin d'ici et que d'angoisses impossibles à calmer ! — Malgré les nouvelles que Boismilon me donne de toi, je crains qu'on ne me cache quelque chose et je suis inquiet.

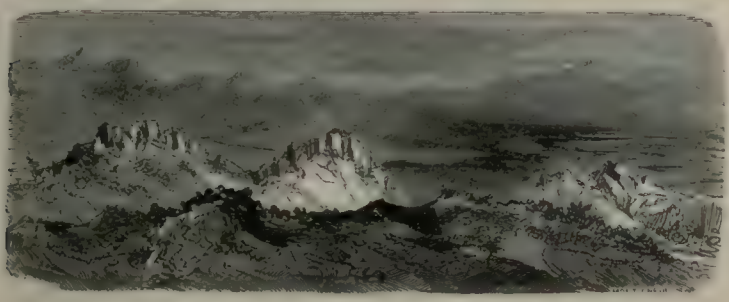
1. Le 18 octobre 1839, au moment où le Roi et la Reine sortaient des Tuileries, une femme, Stéphanie Girodet, domestique sans place, jeta une pierre qui brisa la vitre de la voiture royale : un éclat de verre blessa légèrement la Reine au front. Arrêtée et interrogée, cette femme fut reconnue folle.

Voici le récit de la journée.

Pendant la nuit, les muletiers arabes, effrayés de notre entreprise, ont voulu déserter, mais le bach Amar qui est excellent, et le caïd Ali plein de zèle, les ont harangués et retenus. Au moment de partir, voyant la route être ouest-sud-ouest, les troupiers s'écrient : « Nous allons à Alger! » et l'enthousiasme est à son comble. Le 2e léger demande en masse qu'on lui joue cette marche du régiment qui est une espèce de *Marseillaise* pour eux, et les officiers apprécient à toute sa valeur la belle opération d'aller par un pays inconnu et redouté de Philippeville à Alger. A six heures et quart, au petit point du jour, ma division était partie ; le brouillard tombait très fort.

Nous avions déjà marché deux heures lorsqu'on vint nous dire que le lieutenant d'Abd-el-Kader levait précipitamment son camp, à une lieue de nous. Le maréchal ordonne d'abord à Galbois de s'y porter avec sa division ; mais, ayant observé qu'avec de l'infanterie, il n'y a pas de chance de le surprendre, et que d'ailleurs cela a bien meilleur air de détacher simplement à ses trousses un parti de cavalerie, sans interrompre notre marche pour cela, le colonel Miltgen, guidé par le caïd, part au trot avec deux cents chevaux. Malheureusement le brouillard se dissipe trop tôt, et les gens de Ben-Omar ont le temps de monter à cheval et de jeter leur infanterie dans des ravins où elle échappe aux chasseurs. Mais ceux-ci prennent tout le butin qu'avait fait la colonne ennemie et qu'elle est obligée d'abandonner en se sauvant. Après avoir poussé ces brigands pendant deux lieues et avoir mis à leur poursuite les cavaliers de la Medjana, le colonel Miltgen nous rejoint en marche. Nous avons à gauche la voie romaine de Carthage à Césarée, qui laissait en dehors, à ce qu'il paraît, les Bibans que les Romains n'ont jamais passés, au dire de M. Boblaye et des savants, et,

après avoir traversé un ruisseau rocailleux entouré de lauriers-roses, nous montons à travers des grès ferrugineux rouge brun sur un plateau où se trouvent quelques petites fontaines. — C'est Dra-el-Amar, la station où les caravanes s'arrêtent habituellement avant de passer les Portes de Fer[1]. Je monte sur le pic voisin de Madgel, et l'on me montre, au milieu d'un immense horizon de montagnes que domine le Djurjura, la tête des rochers des Bibans.



LE PIC DE MADGEL (DAUZATS).

Je redescends au galop dire au maréchal qu'il est impossible d'y arriver aujourd'hui, et qu'il faut ménager les troupes. De Salles soutient le contraire, et son avis l'emporte. Pour faire plaisir au maréchal, je prends avec moi seulement le 2e léger, deux obusiers, cent cinquante chasseurs et le génie, et, laissant le reste de la colonne au colonel Gueswiller, je pointe en avant autant qu'il est possible. Après une marche forcée, la nuit nous prend à un endroit qu'on appelle Sidi-Hasdan[2], et que, d'après mon estime, je suppose être à deux heures de marche des Bibans. Cette course n'a eu d'autre résultat que d'éreinter l'armée, car il faut nécessairement que tout le reste de la colonne, et même Galbois, viennent coucher ici, où ils n'arrivent qu'à neuf heures du soir, après trois

1. Ce plateau porte, sur les cartes les plus récentes, le nom de Dra-el-Melouan.
2. Plateau sur la rive droite de l'Oued-Bou-Kton.

heures de marche de nuit, dont ils se sont heureusement mieux tirés que je ne m'y serais attendu, car l'ordre a été très bien conservé. Inutile de dire que cela met le maréchal et de Salles d'une humeur affreuse, et qu'il est impossible de songer à occuper les Portes de Fer. Il faut que l'opération ait lieu en plein midi, mais je crois, à l'aspect des populations, que cela se fera sans coup férir. Ce

LE 2e LÉGER A DRA-EL-AMAR (RAFFET).

serait un résultat bien beau. Avoir atteint les dernières limites de la province de Constantine sans tirer un seul coup de fusil, au milieu de populations soumises qui nous fournissent tout ce dont nous avons besoin et qui viennent au-devant de nous. C'est un fait très important, et maintenant les coups de fusil ne signifieraient plus grand'chose. Ou nous en aurons et, comme nous entrons sur le terrain administré par Abd-el-Kader, cela n'a rien d'extraordinaire, ou nous n'en aurons pas, et alors notre marche sera plus glorieuse, et l'effet pour Abd-el-Kader sera immense. *Veremos mañana*[1].

1. Nous verrons demain.

Le pays que nous avons parcouru depuis Dra-el-Amar est magnifique et ne ressemble en rien au reste de l'Algérie. C'est comme les belles parties de la Suisse. — Un peu au delà de Dra-el-Amar, en sortant de montagnes pelées tachées de rouge dont l'aspect sanglant a quelque chose de sinistre, on aperçoit une multitude de vallées assez étroites, mais couvertes des plus

VALLÉE DU BOU-KTON (DAUZATS).

beaux arbres, pins, mélèzes, oliviers, genévriers de cinquante pieds de haut, etc.

De nombreux villages couverts en tuile avec des toits qui avancent, quelques maisons avec étages, comme les maisons de Provence, du bétail beaucoup plus fort que celui du reste de l'Afrique et même des orangeries dans les replis de vallées exposées au sud; tout annonce une population serrée, laborieuse et intelligente. C'est le curieux pays des Kabyles de pure race où les voyageurs ont si peu pénétré, et sur lesquels on a des rensei-

gnements si incomplets. — Je profite de la présence des chefs arabes, qui m'entourent avec confiance et m'amènent leurs enfants, ce qui est très bon signe, pour me procurer des documents assez peu connus sur ce peuple remarquable.

Le chemin, — après nous avoir fait passer par des points de vue admirables et où l'œil se repose à perte de vue sur des montagnes verdoyantes qui contrastent avec l'aridité des contrées

LA DESCENTE DE CHERAGRAG (DAUZATS)

que nous avons précédemment visitées, — le chemin, dis-je, nous amène à une descente[1] tellement raide qu'une caisse de tambour qu'on laisse échapper roule d'un trait jusqu'en bas de la montagne. Par un miracle inouï, pas un mulet ne fait de chute dans ce chemin qui est bordé à droite et à gauche de précipices à pic de plus de deux cents pieds de haut. C'est effrayant et je suis certain que c'est pire que les fameuses Portes de Fer.

1. La descente de Cheragrag qui conduit à l'Oued-Bou-Kton.

Galbois aura à remonter cela en nous quittant, et, s'il pleut, je ne sais pas comment il s'en tirera avec son bagage, les malades qu'il emmènera, etc. *Viva l'allegria!* De cet endroit qu'on appelle Cheragrag jusqu'au camp, on traverse une belle forêt bien entretenue ; le camp lui-même est un plateau tout planté de beaux arbres.

En arrivant le terrible mot : *Macach el ma*, « il n'y a point

LES SOURCES (RAFFET).

d'eau », circule de bouche en bouche. Mais les troupiers ont prévu le cas, les bidons sont pleins, les feux brillants de genévriers, dont l'odeur aromatique parfume l'air, permettent de faire la cuisine, et le soldat oublie les vingt lieues à travers le pays qu'il vient de faire en deux jours — La joie d'aller par terre à Alger domine tout, et l'arrière-garde elle-même, qui arrive à dix heures et demie du soir, guidée dans les mauvais

pas par la lueur éloignée des bûchers monstrueux que nous avons allumés prend gaiement sa place dans un des plus jolis bivouacs que j'aie jamais vus. — Les Kabyles, d'abord effrayés du passage d'une armée, se sont bientôt rassurés et, grâce à l'influence de M. de la Medjana, qui est très bête, mais dévoué, ils viennent nous faire leur soumission et nous apportent à manger. Tout va bien jusqu'à présent; malgré les défauts de son chef, l'armée est bien conduite, avec ordre, fermeté et méthode; on mange à profusion et l'on ne manque de rien. Voyons si cela durera. Le maréchal me parle encore ce soir d'Abd-el-Kader avec lequel il se dit certain de ne pas avoir la guerre et dont il prétend au contraire que ceci fera baisser le ton, qui était devenu intolérable. Ainsi soit-il. Pour moi, je le crois assez volontiers, car il sait bien faire les affaires.

J'oubliais de dire que j'ai reçu aujourd'hui une lettre d'Achmed-Bey, qui se remet entièrement à ma discrétion. — C'est un peu tard, mais je lui fais répondre par le maréchal que s'il veut venir à Alger il y sera traité en prince et comme des vainqueurs généreux doivent le faire ; mais que, dans la province de Constantine, il sera impossible de s'entendre avec lui. Maintenant, quoique cette dépêche télégraphique me préoccupe et m'attriste, je vais me coucher. Le temps est toujours superbe.

*Lundi 28 octobre.*

DE SIDI-HASDAN A BENI-MANSOUR ou pour mieux dire sur les bords de l'Oued-Biban[1]. — Le bruit infernal de la diane des

1. Il convient, pour faciliter l'intelligence de ce qui suit, de rappeler qu'il y a deux passages à travers les Bibans. L'un, appelé les Grandes-Portes (*Bab-el-Kebir*),

PORTES DE FER. — PREMIÈRES MURAILLES (DAUZATS).

tambours qui ressemble au blutoir d'un vaste moulin, vient m'arracher aux mauvais rêves que m'a donnés cette dépêche télégraphique d'hier. Je pense bien que cela n'a pas de gravité, ma raison me l'indique, mais mon cœur trouve que l'absence est une épreuve souvent amère. En sortant de ma tente, on me présente les chefs des Kabyles de Bou-Kton, affreux sauvages,

LES KABYLES FONT LEUR SOUMISSION (RAFFET).

vis-à-vis desquels les gens de Beni-Toufout sont des *dandies*. Les Beni-Abbès, qui gardaient les Portes de Fer contre les Turcs, m'apportent des raisins et des fruits, en sorte que nous passerons le fameux défilé avec la soumission des populations indépendantes qui depuis des siècles en interdisaient l'entrée à tout étranger. Cela vaut bien un bulletin, je crois. — J'entends les

suit le cours de l'Oued-Chebba ou Oued-Meklou, l'autre auquel on donne le nom de Petites-Portes (*Bab-es-Srir*), est à deux kilomètres au nord-est du côté de l'Oued-Bou-Kton. C'est par ce dernier que les guides conduisirent l'armée, bien que l'autre (où l'on a établi depuis la route d'Alger à Constantine) fût plus sûr et d'un accès plus facile.

soldats de garde causer sur les Portes de Fer : la plupart s'imaginent que ce sont des portes réelles qu'il faudra enfoncer. J'épargne pour la troisième fois à un M. Marey, ami de Boyer, l'avanie d'être arrêté par ordre du maréchal, qui a horreur de voir un civil mêlé à l'armée. Je vais maintenant organiser ma nouvelle colonne et je ne t'écrirai plus que ce soir.

*28 octobre, soir.*

Voilà une fameuse journée, qui pour nous tous fera époque dans notre vie et sera un de nos grands souvenirs. Je n'essayerai pas de dépeindre ce que nous avons vu, car cela serait impossible. Je dirai seulement que nous avons eu un bonheur extrême, car de la pluie ou trois cents tirailleurs eussent pu nous faire échouer complètement. Mais, maintenant le pas le plus difficile de notre importante opération est fait et bien fait; nous avons accompli sans coup férir ce que jamais aucune armée n'avait fait : nous sommes passés, conduits par les chefs du pays, dans un passage où les Romains ne se sont jamais engagés, et que les Turcs n'ont jamais traversé sans hostilités. Mais chacun fera sur mon récit les réflexions qu'il voudra, je me bornerai à raconter les faits sans observation.

Le matin, à sept heures, une pluie fine nous donne des inquiétudes sur la journée; je reçois la visite d'adieu des officiers de la division Galbois dont je me sépare à regret : ce sont des braves gens et qui ont bien du mal. Quant au proconsul Galbois il a bien fait les choses, car, après m'avoir reçu à Philippeville, au pied de l'escalier, il m'a reconduit jusqu'à la porte (de fer) et

PORTES DE FER. — PREMIER DÉFILÉ (DAUZATS).

m'a fait traverser quatre-vingts lieues de pays obéissant, soumis et tranquille. Après une poignée de main au cher collègue, j'organise ma colonne. Je prends en plus de ma division huit compagnies du 17e léger; je forme de tout le 3e régiment de chasseurs un escadron de marche de cent chevaux; je garde vingt-cinq spahis de Constantine, et tout le reste s'en retourne par Medjana, Zamoura, Sétif et les Abd-el-Nour. — *Salute e mille anni!*

ADIEUX DU GÉNÉRAL GALBOIS (RAFFET).

L'effectif de mon monde, après avoir déduit les malades et les éclopés que Galbois emmène sur les mulets arabes se trouve être de :

Infanterie des 2e et 17e léger et 23e de ligne, 2531 hommes;
Cavalerie des 1er et 3e chasseurs et spahis de Constantine, 248 chevaux;
Artillerie, 156 hommes avec quatre obusiers de montagne et 60 coups et 70000 cartouches;
Génie, 87 hommes avec 180 outils.
En tout environ 3000 hommes.

L'infanterie porte six jours de vivres et soixante cartouches.

*Es mucho*[1] ! Le parc — y compris les bagages du régiment, qui ont doublé depuis hier, parce que tout le monde a acheté à la division Galbois — se compose de huit cents animaux dont beaucoup chargés outre mesure et éreintés par nos deux dernières marches. Ces vingt lieues en deux jours ont abîmé notre troupeau; nos bœufs n'ont plus que la peau sur les os et je crains qu'il n'y en ait qui meurent. Nous avons en tout sept jours de vivres, mais seulement de l'orge, sans foin ni paille, pour les chevaux. — Les mulets n'ayant pu boire depuis hier matin n'ont pas voulu manger et sont faibles.

A dix heures et demie je mets en mouvement l'avant-garde commandée par le lieutenant-colonel Drolenvaux. Les cheiks des Beni-Abbès qui, de tout temps, ont défendu contre les Turcs les Portes de Fer, marchent à notre tête, à pied, en burnous bleu et jaune, et servent de guides à la colonne. Les habitants vendent au soldat tout ce dont il a besoin. C'est un beau résultat; sans le secret et l'ordre cela eût été impossible. — Nous traversons, le long de la rivière, des bois d'arbres à mastic et de pins pignons. Ceux qui recherchent la couleur locale et les impressions de voyage m'y montrent les pas encore frais des bêtes fauves.

Au bout de deux heures de marche on arrive dans une sorte de cuvette humide, au fond de laquelle s'aperçoivent des parois extraordinaires de rochers rouges dentelés et ressemblant à un gâteau feuilleté. C'est l'entrée des Portes de Fer. — Comme je ne puis rendre, dans un récit écrit à la hâte, ce site unique dans le monde, au dire des trois mille hommes qui l'ont vu, et

1. C'est beaucoup!

PORTES DE FER. — DEUXIÈME DÉFILÉ (DAUZATS).

qu'aucune description même méditée ne peut faire deviner, je me bornerai à une sorte d'itinéraire.

On monte un petit raidillon, à gauche du torrent, dans des rochers que les sapeurs sont obligés de travailler pour que les mulets chargés à la française puissent passer à travers; puis on redescend en serpentant dans des roches mêlées d'arbres et de débris de toute espèce. — On est dominé de partout par des crêtes que des murailles naturelles séparent les unes des autres. Ces murailles, par une incroyable bizarrerie, sont percées de fenêtres qui peuvent servir de meurtrières. Les stratifications qui vont en deux sens dans cette première partie du défilé, se flanquent mutuellement, et rendent à peu près impossible le couronnement régulier de ces hauteurs séparées les unes des autres par des ravins presque infranchissables.

En descendant à peu près à pic par un sentier qui se présente à la gauche du ruisseau, l'aspect du lieu devient plus sauvage. Les cimes s'élèvent au-dessus de la tête, les arêtes deviennent plus vives, et les arbres abattus par la tempête, que les sapeurs déblayent, complètent cette scène frappante. A mesure que l'on avance, les stratifications du rocher prennent des formes gigantesques; ce sont des murailles perpendiculaires distantes les unes des autres tantôt de quarante pieds, tantôt de cinquante, tantôt de cent, et dont l'élévation varie depuis huit cents à neuf cents pieds au-dessus du fond de la vallée jusqu'à trois cents ou quatre cents qu'ont les moins élevées. Souvent la terre végétale qui les sépare a été emportée par les pluies, de telle sorte qu'il ne reste que des remparts échelonnés les uns derrière les autres; ils courent tous de l'est 10° nord à l'ouest 10° sud.

Quand on a marché dix bonnes minutes dans une sorte de corridor de rochers dont le surplomb s'exhausse à mesure qu'on descend au niveau du torrent, on tourne à droite, à angle droit, dans le lit de la rivière, de manière que de toutes parts on soit vu par les défenseurs du défilé sans pouvoir leur répondre. Là se trouve la première porte. C'est une ouverture de huit pieds de large entre deux de ces couches de rochers parallèles qui, rouges dans le haut, sont gris de fer dans le bas. La terre végétale ayant été enlevée par les pluies, il y a des ruelles latérales jusqu'à la seconde porte, qui est juste assez large pour qu'un mulet chargé puisse y passer. La troisième est à quinze pas plus loin, en tournant à droite, de manière que nulle part on ne soit défilé des crêtes d'où une pierre seule tuerait infailliblement. La quatrième porte, qui est plus large que les autres, est à cinquante pas plus loin, puis le défilé, toujours étroit, s'élargit un peu et ne se prolonge guère que de trois cents pas. C'est une combinaison de rochers, de montagnes et de phénomènes géologiques impossibles à dessiner, comme à décrire. C'est tout autre chose que les Alpes et que les Pyrénées, et c'est fort grandiose. Dauzats en a croqué quelque chose, et ce sont les premiers dessins qui en aient été faits, les deux seuls voyageurs qui les aient passées, Peysonnel et Shaw, n'ayant pas eu la possibilité d'en prendre des vues.

S'il avait fallu observer les précautions militaires d'usage, nous n'aurions pas eu le temps de passer depuis le lever jusqu'au coucher du soleil; aussi je proposai au maréchal, dès que je vis cette position, — dont il est impossible d'avoir d'idée d'avance et que Peysonnel n'a pas exagérée, — de ne pas essayer de couronner une seule hauteur, mais de lancer aussi

vite que possible l'avant-garde tout au travers du défilé; de faire occuper les crêtes de sortie à droite et à gauche; d'en faire autant à droite et à gauche de l'entrée, d'y laisser l'avant-garde en position et de ne permettre aux cheiks de repartir que lorsque le dernier soldat français serait sorti. Cette disposition fut approuvée et nous passâmes; mais il fallut trois heures et quart pour être reformés de l'autre côté. Deux maraudeurs nous tirèrent, hors de toute portée, six coups de fusil qu'on entendit à peine; cela ne peut pas compter et nous avons le droit de dire que nous avons passé sans coup férir. C'est notre grande marche depuis Aïn-Turk qui nous a valu ce beau résultat.

Maintenant je suis certain que les Arabes surpris et terrifiés partout ne résisteront nulle part, et que nous arriverons à Alger sans brûler une amorce, ce qui sera, je crois, d'un effet immense et amoindrira Abd-el-Kader plus que toutes les guerres qu'on aurait pu lui faire.

La vue des Bibans, la pensée des difficultés de l'entreprise et l'idée que nous sommes la première armée qui y soit jamais passée, ont excité un enthousiasme extraordinaire dans la colonne. Tous les soldats poussaient des cris de joie. Chaque musique — défilant par un — a joué pendant tout le temps du passage la marche particulière de son régiment, et cet air que je t'ai envoyé et qu'on regarde comme la marche de toute l'armée d'Afrique. C'était d'un grand effet et cela a fait beaucoup d'impression sur tous ceux qui l'ont vu. Ce sillon tracé pour la première fois par la civilisation dans cette terre de Barbarie; ces obstacles naturels; ces haines religieuses qui tombent tout à coup devant l'idée que nous avons su donner de notre puissance et de notre justice, tout cela est grand et simple à la

fois. J'ai fait graver par les sapeurs entre la première et la seconde porte : ARMÉE FRANÇAISE, 1839. Je n'ai pas consenti que mon nom s'y trouvât, comme on le voulait, puisque je n'ai rien fait de plus que le dernier des soldats qui y a passé. Mais, avant l'entrée de la première porte, à droite, j'ai gravé avec une baïonnette un grand F qui est taillé assez profondément dans le roc pour qu'il y survive malheureusement au souvenir d'une vie encore vide de sens pour la postérité.

Les géologues et les botanistes disent qu'il y a ici des trésors de tout genre et se plaignent de n'avoir pas le temps de faire leur récolte ; mais le temps menace ; un orage peut nous faire perdre tous nos bagages dans ce défilé unique dans son genre, et qui ne pourra jamais être une route militaire, comme les Romains l'avaient bien jugé. Il faut marcher et nous estimer bien heureux de nous être tirés de là avec un beau soleil, sans que les Kabyles hostiles ou les lieutenants d'Abd-el-Kader aient eu le temps de venir nous disputer un passage, qu'au dire de tous les militaires, il nous aurait fallu plusieurs jours pour emporter.

La grande halte à la sortie du Biban est une des plus joyeuses que j'aie vues : tout le monde est en train ; les officiers demandent un peu vaniteusement qu'on frappe une médaille ; les soldats font mille plaisanteries sur les portes d'Enfer, où l'on veut être portier-consigne ; d'autres se plaignent qu'on ne se batte plus en Afrique et demandent que la décision ministérielle qui a supprimé les coups de fusil supprime aussi les bivouacs et la pluie. Au départ, les cheiks des Beni-Abbès nous quittent et m'engagent à revenir souvent. *Mille grazie, basta cosi*[1].

1. Mille remerciements, cela suffit ainsi.

On longe pendant quelque temps encore des couches de ces stratifications dont les blocs sont reliés entre eux par des filons de marbre, où l'on remarque quelques veines ferrugineuses. Nous passons ensuite devant de grandes falaises de schistes noirs en décomposition, puis la vallée de l'Oued-Biban [1] s'aplanit et s'élargit. Malheureusement, un orage violent nous prend, nous ne pouvons arriver à Beni-Mansour. Force nous est, à la nuit noire, de bivouaquer sur les bords de cette rivière dont l'eau, chargée de magnésie, est impossible à boire, et où les soldats, déjà mouillés par la pluie, arrivent encore plus trempés par le torrent qui grossit à vue d'œil, et qu'ils sont obligés de passer à gué. — Faute d'eau on ne peut faire ni soupe ni café; il faut se borner à faire rôtir la viande, mais il y a du bois et cela fait tout oublier aux troupes de Constantine qui passent des mois entiers à la pluie, n'ayant que de rares chardons pour se chauffer. — *Bella vita militare.* — Mais la journée est bonne et belle, l'orage dissipé; chacun est content de ce qu'il a vu et de ce qu'il a fait et l'on s'endort gaiement.

*Mardi 29 octobre.*

DE L'OUED-BIBAN A KEF-REDJALA (le tombeau des hommes). — Le maréchal qui, avec grande raison, est pressé de surprendre les Arabes, encore tout abasourdis de nous voir arriver par Constantine et qui ne peuvent pas croire que nous ayons passé

1. L'Oued-Biban n'est autre que l'Oued-Bou-Kton qui change de nom après les Portes de Fer, et s'étant réuni avec l'Oued-Meklou va se jeter dans l'Oued-Sahel. On l'appelle aussi Oued-Amahrir.

les Bibans, surtout sans coup férir, le maréchal, dis-je, que cette pensée préoccupe sans cesse et qui espère arriver à ôter même la possibilité d'une résistance partielle, me dit qu'il faut tâcher d'arriver, au moins avec l'avant-garde, à Hamza et l'occuper le soir même avant que le bey de Sebaou ait le temps d'y enfermer du monde ou d'en retirer ses magasins. Mais, ainsi que je l'avais prévu depuis que j'ai observé que les itinéraires turcs sont trop longs pour notre colonne, et que les Bibans sont plus près de Constantine et plus loin d'Alger que les cartes ne les portent, il

LES BENI-MANSOUR ET LE DJURJURA (DAUZATS).

nous a été nécessaire de nous arrêter au moins à trois heures de marche en deçà d'Hamza, au bord de la dernière rivière d'eau douce, pour que hommes et chevaux puissent enfin boire sur cette route que les Arabes eux-mêmes appellent le chemin de la soif.

Avant six heures, ma colonne était en mouvement, le 17e léger faisant l'avant-garde. Ce bon régiment, qui a une jalousie extrême du 2e, est râpé au point que capotes, collets, coiffes, épaulettes, tout est de différentes nuances du gris : la troupe, depuis trois ans, n'a couché que trois semaines sur des matelas. Toutes les figures et toutes les barbes sont d'une teinte brun

PORTES DE FER. — FOND DU RAVIN (DAUZATS).

roux uniforme, qui atteste de longues épreuves supportées avec résolution. Le corps d'officiers est excellent. La route passe dans une forêt de pins de haute futaie, exploités pour en tirer la résine ; petit à petit, au milieu de quelques traces des stratifications des Bibans, la terre devient noire comme du charbon ;

CHEIKS DES BENI-MANSOUR (DAUZATS).

cette belle forêt, la seule digne de ce nom que j'aie vue en Afrique, cesse, et l'œil s'étend sur la jonction de deux grandes vallées admirablement belles, bien boisées, bien cultivées et remplies de villages disposés avec des toiles en tuile et des jardins autour des maisons. Ces villages, presque tous construits sur des mamelons isolés, sont d'un effet charmant et les contreforts du Djurjura qu'éclaire un beau soleil levant rappellent beaucoup le Canigou, mais sont plus rouges et plus élevés.

Notre route passe à travers un groupe de quatre de ces bour-

gades qu'on appelle Beni-Mansour. Les habitants — surpris et comme pétrifiés de voir arriver par le chemin des Bibans des chrétiens auxquels ils ne songeaient guère, et dont la pluie de la veille et la jalousie des Beni-Abbès leur ont complètement dérobé la marche — s'apprêtent à fuir ; mais un mouvement au trot de ma cavalerie leur fait craindre d'être atteints et sabrés dans la plaine. Les cheiks, qui sont, dit-on, dévoués à Abd-el-Kader, viennent à moi, et me font les plus belles protestations. Je leur dis de nous vendre tout ce dont nous avons besoin, et que cela leur sera bien payé; que s'ils se tiennent tranquilles, pas un soldat n'entrera dans leur village, mais que si un seul coup de fusil est tiré sur les Français, il ne restera pas une maison debout; que j'arracherai tous les oliviers, et tuerai tout ce qui me tombera sous la main. Ce langage sévère était nécessaire pour éviter qu'ils ne suivent notre arrière-garde à coups de fusil, car ils sont très fanatiques, et si nous étions venus par Alger nous aurions eu à nous battre ici. C'est encore un beau résultat obtenu; je dois dire que le maréchal a parfaitement combiné cette affaire, et qu'il la conduit bien et habilement. Quant aux conséquences qu'elle peut avoir, il se dit toujours sûr d'empêcher la guerre avec Abd-el-Kader, malgré un incident que je raconterai en son lieu.

Au delà de Beni-Mansour, toute la vallée, large de plusieurs lieues, est un verger d'oliviers ; les villages deviennent moins nombreux ; le dernier de tous, que l'on aperçoit à deux lieues à droite, a deux grands minarets. Nous trouvons enfin de l'eau douce et nous faisons boire les chevaux et les mulets qui n'en peuvent plus. La troupe va bien ; nous n'avons ni malades ni éclopés; cependant le soldat a passé aujourd'hui deux rivières à

gué, avec de l'eau jusqu'au genou ; les officiers et la cavalerie font ce qu'ils peuvent pour les aider. Nemours connaît ce que c'est que le passage des rivières en Afrique. Le génie essaye des ponts de pierres et d'arbres dont la construction prend beaucoup de temps, éreinte les sapeurs et finit par échouer complètement ; c'est *ominous*[1] pour l'Isser si nous avons des pluies. *Never mind, go on*[2]. — Nous avons vent en poupe et maintenant il ne peut plus rien nous arriver de grave.

YA EL ROUMIA! (RAFFET).

Nous cheminions dans la belle plaine qui mène à Hamza au milieu des maïs et des bois de lentisques boules qui ressemblent à des charmilles, lorsque de Salles, qui menait l'avant-garde, tomba sur cinq hommes armés qui s'écriaient avec effroi : *Ya el Roumia !* « Voilà les chrétiens ! » Nous les interrogeâmes autant qu'il fût possible, et nous apprîmes d'eux qu'ils venaient du camp du bey de Sebaou, qui ignorait que nous eussions passé les Bibans. Le camp du bey était, disaient-ils, tout près.

1. De mauvais augure.
2. N'y pensons pas, en avant.

Le maréchal ordonne aussitôt de pointer dessus et il lance la tête de la colonne à toute allure. Mais le trot prolongé a bientôt calmé sa juvénile ardeur : il reconnaît qu'il sera impossible d'arriver avant la nuit à ce fameux camp et encore plus impossible de le surprendre. On prend donc le parti d'attendre le reste de la colonne. Mustapha Bonnemain, qui court la plaine en tous sens, découvre deux courriers d'Abd-el-Kader qu'il arrête ; l'un d'eux est un déserteur des zouaves, qui porte l'uniforme de l'infanterie de l'émir. Les lettres d'Abd-el-Kader, dont ils sont porteurs, sont adressées aux habitants de Djidjelli pour leur dire que la paix n'existe plus entre les chrétiens et lui et que, sous peu, il proclamera la guerre sainte. Elles sont datées de Mascara le 17 octobre, jour où nous étions à une journée de marche de Constantine et où, par conséquent, il n'y avait eu aucun prétexte de fourni.

Je ne crois pas que pour cela il fasse la guerre ; je suis persuadé que ces lettres ne sont que les circulaires habituelles dont il inonde le pays pour entretenir l'inquiétude, la haine des Français et le système de brigandage qui est la base de son gouvernement. — Les populations y répondent bien peu : notre voyage, sans tirer un coup de fusil, est un bel éloge du système du maréchal et une éclatante constatation des résultats qu'il a obtenus. — J'étudie à fond cette affaire d'Afrique et j'espère rapporter une opinion raisonnée sur son ensemble et ses détails. — Le temps est très beau, mais froid. Il n'y a pas de malades, et notre colonne va à merveille. Pour moi, ma santé n'a pas été un instant éprouvée. Puisse-t-il en être autant de toi et de tous les miens, auxquels je pense tant !

*Mercredi 30 octobre.*

DE KEF-REDJALA A BENI-DJAAD. — Le succès de notre opération est assuré. C'est un succès miraculeux, car nous arriverons à Alger, recevant sur leur sol la soumission des peuples qui venaient nous attaquer jusqu'à Bab-Azoun et qu'Abd-el-Kader gouverne, et cela sans coup férir, sans malades et sans accident aucun, après une marche sans exemple dans les annales militaires de l'Afrique depuis les Romains. Le bonheur y a été certainement pour beaucoup : le temps admirable qui nous favorise, plutôt frais que chaud, est une chance bien heureuse; mais il y a eu du bien joué, et toute l'armée aujourd'hui est unanime pour dire que ce sont les vingt lieues, en deux jours, d'Aïn-Turk au pied des Bibans, qui ont décidé l'affaire. Nous ne réussissons si bien partout que parce que nous arrivons presque avant la nouvelle de notre départ et que nous prenons à revers des populations déjà préparées, par nos succès dans la province de Constantine, à se soumettre à nous, et que notre justice et notre discipline achèvent de rallier. — Celui qui eût dit que trois mille Français, alourdis par un bagage immense, parcourraient, en dehors de la saison des moissons et des semailles, cent vingt lieues de pays difficile et parsemé d'obstacles que les Romains, les Turcs et Abd-el-Kader lui-même n'ont pas surmontés et qu'ils arriveraient au bout de leur entreprise sans brûler une amorce, sans laisser un homme en arrière, sans manquer de rien, cet homme-là eût paru fou à tous ceux qui ont servi en Afrique. — L'on me dira à cela que je me vante trop

tôt et que nous ne sommes pas encore à Alger; c'est vrai, mais, après ce qui s'est passé aujourd'hui, j'ai la confiance que ma prédiction se réalisera. Si la suite de mon *Journal* me donne tort, je demande d'avance l'absolution, car nul n'est prophète en... Afrique.

N'ayant point de guides pour ce pays, sauf deux sous-officiers de spahis qui ont fait une fois le voyage, il y a dix ans, et, étant dans une ignorance complète sur l'état du fort d'Hamza, de sa garnison, etc., je propose au maréchal — pour empêcher le bey de Sebaou, soit de l'occuper avant nous, soit d'en évacuer les magasins s'il y en a — de partir d'avance, mais seulement au lever de la lune, à cause des guides, avec une colonne légère, d'arriver au point du jour devant Hamza, et de l'occuper immédiatement, quelque chose que je trouve devant moi. Le maréchal, malgré mes efforts, n'adopte pas complètement ce plan, et ne m'autorise à partir qu'à cinq heures du matin, pour qu'il soit plus près de moi avec le reste de la colonne, afin de me soutenir.

A quatre heures, sans tambour ni trompette, et avant qu'on batte le réveil, je mets en mouvement cent cinquante chevaux, commandés par le lieutenant-colonel Miltgen, deux obusiers de montagne, commandés par le capitaine Jorry, soixante sapeurs conduits par Devaux, l'aide de camp du général Bernard, et six cents hommes des compagnies d'élite de la division, commandés par le colonel Corbin.

Les *dilettanti di natura* auraient admiré les beaux effets de la lune, puis ensuite du soleil levant sur des sites et dans une contrée qui est la plus belle de l'Afrique, au dire de tout le monde, même de Holder qui, comme tous les valets de chambre, a horreur de l'Algérie. Mais nous étions pressés d'arriver, et

PORTES DE FER. — SORTIE DU DERNIER DÉFILÉ (DAUZATS).

les renseignements que nous arrachons en route à quelques maraudeurs arabes, ramassés par les spahis, nous font encore hâter le pas. A huit heures et demie, je grimpe avec de Salles, Gérard et quelques officiers sur un mamelon d'où l'on me dit que l'on peut voir le fort d'Hamza, et j'aperçois à une demi-lieue tout le camp du bey de Sebaou, venant de la montagne d'Ouannougha et en pleine marche sur le fort.

Je prends aussitôt mes dispositions pour tâcher de lui couper la route, ne sachant pas ce que peut être le fort, que je n'aperçois qu'à une grande lieue. Pendant ce temps, la colonne arabe, qui était fort en désordre, ne se doutait pas que les Français fussent si près. Je pousse mon infanterie droit sur un gué qui mène au fort, afin d'y devancer le bey, mais le lieutenant-colonel Miltgen m'enlève sans ordre ma cavalerie et se met à poursuivre quelques hommes écartés de la colonne du bey. Ce mouvement en fait sortir d'autres de toutes les broussailles et ils se sauvent sans tirer un coup de fusil. J'entends Miltgen commander : « Sabre à la main ! » Le moment était délicat : j'avais le choix entre une affaire d'avant-garde, où nous aurions ramassé une trentaine de misérables et tout au plus culbuté quelques bagages du bey, sans pouvoir arriver à ses drapeaux ; ou la gloire de pouvoir dire que nous n'avions pas tiré un coup de fusil dans toute cette expédition.

Ma résolution devait être prise instantanément, elle le fut. Autant j'aurais été bien aise d'avoir ce qu'on peut appeler une jolie affaire, autant je préférai, à une charge en fourrageurs sur des traînards, l'avantage de terminer sans hostilités une opération remarquable. J'envoyai, ventre à terre, au colonel Miltgen l'ordre de ne pas charger, à moins qu'on ne tirât sur lui, de

remettre le sabre dans le fourreau et de marcher au pas. L'occasion était belle pour le lieutenant d'Abd-el-Kader ; il avait autant de monde que moi ; ma cavalerie était fort séparée de mon infanterie, dans un terrain coupé. Mais il se sauva sans tirer un coup de fusil, après avoir échangé quelques injures avec le caïd Ali et les spahis. Je crois que nous ne le reverrons plus et qu'il aura soin de ne pas se trouver sur notre chemin. Car partout les populations kabyles se rapprochent de nous, et c'est un des symptômes les plus heureux pour l'avenir de la colonie, car

FORT D'HAMZA, VUE EXTÉRIEURE (DAUZATS).

le bey de Sebaou n'a presque que des Kabyles sur son territoire.

Pendant qu'il s'éloignait, je courus au fort : il venait d'être évacué par deux ou trois gardiens qui en formaient la seule garnison. Je fis rattraper les habitants des douars voisins, qui se sauvaient épouvantés. Je les rassurai et les installai, ainsi que leurs hideuses compagnes, dans les bouges infects qui leur servent de foyer domestique.

Le fort est un carré étoilé, dont les murs, en médiocre état, ont vingt pieds de haut ; il y a huit embrasures et onze pièces suédoises sans affûts et très détériorées. Ces casemates, qui pourraient contenir deux cents défenseurs, sont ruinées et il n'y a plus de logement que pour une trentaine d'hommes. Le feu de la cuisine brûlait encore, tous les ustensiles étaient là,

ainsi que les poules ; j'empêchai qu'on touchât à quoi que ce soit. J'empêchai même de fouiller là où les Arabes m'indiquèrent les silos d'orge du bey, parce que nous n'avions pas les moyens de transport pour les emporter, et qu'il ne fallait pas avoir l'air de les laisser. La position du fort, qu'on pourrait très facilement restaurer, est admirable ; il est situé sur une sorte de table unie élevée au-dessus d'une immense plaine fermée par de grandes montagnes d'où débouchent trois vallées qui mènent à Bougie, aux Portes de Fer et à Alger, et un col qui conduit à Médéa. Seu-

FORT D'HAMZA, VUE INTÉRIEURE (DAUZATS).

lement l'eau est à plus d'une portée de fusil. Le fort, que, d'après la convention du 4 juillet, on avait cru sur la rive gauche de la rivière, se trouve sur la rive droite. C'est une des mille erreurs que nous rectifions chaque jour en parcourant ce pays inconnu.

On reviendra à Hamza comme et quand on voudra ; il n'en est cependant pas de même des Portes de Fer. Mon avis — quoique ce ne soit pas celui du maréchal, qui veut détruire les Portes avec la mine — est de faire passer la route militaire par un autre point, et probablement par le col qui mène à Médéa. Quelle faute que d'avoir laissé la province de Tittery à Abd-el-Kader ! C'est là, à mon sens, la seule faute du traité de la Tafna, mais elle est grave et a de sérieuses conséquences. Du reste, la course que nous faisons sera un grand échec pour lui, car on

comparera notre système avec le sien qui n'est que la rapine et le brigandage, et, s'il veut ensuite prétendre que nous n'avons passé par ici que de son consentement, nous lui opposerons les lettres que nous avons prises hier, et qui sont importantes. Grâce à Dieu, il n'a pas été question d'occuper le fort d'Hamza, qu'il eût été bien difficile de soutenir cet hiver, et qui nous eût mis en hostilité ouverte avec Abd-el-Kader, ce qu'il faut, je crois, éviter à tout prix, et ce que, soit dit entre nous, le maréchal s'est, je crois, arrangé pour éviter.

La colonne passe le gué d'Hamza près d'un magnifique peuplier d'Italie qui sert de halte aux caravanes et qui est situé dans une jolie position, comme le sont tous les arbres isolés que les musulmans respectent autant qu'ils soignent peu les forêts. Le troupier traverse avec gaieté la plaine, bien cultivée et d'un aspect riche. Les plaisanteries vont toujours leur train : le soldat est content de lui, parce qu'il sent qu'il fait une belle opération, et qu'elle s'accomplit bien. Quant à l'habillement et à la chaussure ils sont en triste état : le 17e surtout a des trous aux pantalons et aux capotes, et les autres régiments leur demandent en passant ce qu'ils payent pour l'impôt des portes et fenêtres.

La dernière halte se fait dans une prairie qui est tellement remplie de menthe que nous la sentons une demi-heure avant d'arriver et nous bivouaquons à l'entrée du pays des Beni-Djaad dans un lieu extrêmement pittoresque[1].

En écrivant ces dernières lignes à la lueur du feu aromatique et pétillant des lentisques, je remarque que le silence commence

1. Sur les bords de l'Oued-Rekane, qui, sous le nom d'Oued-Djemâa, se jette plus loin dans l'Isser.

à succéder au tumulte de la journée. Les belles formes des montagnes se dessinent sur un ciel pur et étoilé. Cela élève l'âme. Que de fois peut-être dans ma vie je regretterai, au milieu de l'agitation fébrile de ma difficile carrière, le calme de ces belles solitudes de l'Atlas où, aux prises avec les éléments et la barbarie, j'ai vécu content, entouré d'une poignée de Français dont le dévouement obscur et ignoré, mais infatigable et constant, mérite d'autant plus l'estime qu'il n'aboutit pour le soldat qu'à lui procurer des rhumatismes et pour l'officier à lui faire avoir la croix! Vue de loin, la grande figure de la France paraît être ce que nous la rêvons tous, car nous ne pouvons distinguer d'ici les taches qui la déparent et la vermine qui la ronge.

*Jeudi 31 octobre.*

DE BENI-DJAAD A BENI-HINI[1]. — Ma prédiction d'hier ne sera pas réalisée : il a fallu aujourd'hui en découdre avec les Arabes. Le temps a continué à être magnifique, et les sites qui servaient de fond de tableau à notre combat, étaient bien beaux. Voici le récit de la journée que je ferai en détail, moins encore pour toi que pour satisfaire la curiosité militaire de Nemours et d'Aumale.

Pendant la nuit quelques coups de fusil isolés avaient été tirés sur le camp, ce qui indiquait de la part des tribus ces dispositions malveillantes que nous avons su, par nos fautes inspirer aux populations voisines d'Alger, à la place de l'estime

1. Aujourd'hui Palestro.

et de la crainte. A six heures du matin, au petit point du jour, ma colonne était en mouvement par un temps beau mais frais. Le 17e léger faisait l'avant-garde, le 23e était au centre, la cavalerie et l'artillerie partagées; le 2e léger formait l'arrière-garde. A huit heures et demie nous avions franchi, par un froid très piquant, le plateau de Dra-el-Bagahal ou plateau des Mules, et nous

RETOUR OFFENSIF DE L'ARRIÈRE-GARDE (RAFFET).

commencions à redescendre en très bon ordre vers la belle vallée de l'Oued-Zeïtoun, lorsqu'une soixantaine d'Arabes et de Kabyles à pied et à cheval descendirent d'une montagne voisine et vinrent tirer sur le 2e léger, qui, par ordre, ne riposta pas, tant j'étais préoccupé du désir d'achever cette campagne sans coup férir. Mais ces hommes, dont le nombre grossissait, s'approchant de plus en plus de mes flanqueurs, qui marchaient l'arme sur l'épaule droite, blessèrent un voltigeur, frappèrent le cheval du colonel Changarnier et envoyèrent des balles jusque dans la colonne.

CHARGE CIRCULAIRE COMMANDÉE PAR LE COLONEL MILTGEN (RAFFET).

Je me décidai alors à tirer; je fis brusquement retourner mon arrière-garde, qui courut sur un bois d'oliviers où les assaillants étaient embusqués, et un feu commandé à propos en coucha plusieurs sur le carreau. Trois cadavres ne purent être emportés par eux. Le maréchal m'envoya l'ordre d'aller brûler un village dans la montagne, d'où il supposait que venait une partie de ces tirailleurs; je pris sur moi de ne pas le faire, d'abord parce que je croyais qu'en revenant de cette expédition on eût été poursuivi vivement; que cela eût fait une affaire et que je tenais à en éviter une; ensuite cela eût retardé extrêmement la marche, et enfin je voulais conseiller au maréchal de passer cette échauffourée *sub silentio;* ce qui du reste n'eût pas été facile, avec la blessure du cheval d'un homme *conspicuous*[1], comme Changarnier, qui sait son pain manger. Ce n'était d'ailleurs pas une punition pour les Arabes que de brûler des maisons de bois dans un pays où tout est bois; c'est par le sang qu'on les punit : j'en avais fait verser, cela me suffisait.

La colonne continua tranquillement son mouvement pendant quelque temps, ne recevant que des coups de fusil isolés, auxquels je ne faisais pas répondre. Deux lieues plus loin, avant d'entrer dans un défilé, des groupes plus nombreux vinrent encore attaquer l'arrière-garde. Une charge de trente chasseurs, bien conduite par le lieutenant de Mas-Latrie et soutenue par les tirailleurs du 2e léger, donna le moyen à notre immense bagage de passer le défilé sans être inquiété. Le cheval d'un chef tué fut pris par les chasseurs du 1er, mais les Arabes, arrivant de tous côtés, et les costumes des troupes soi-disant régulières du bey

1. En vue.

de Sebaou se faisant remarquer, je jugeai qu'il n'était désormais plus possible honorablement d'éviter une affaire. Aussi, après avoir fait tout ce qui dépendait de moi pour la prévenir, je résolus de la mener le plus vigoureusement que je pourrais et de faire aux Arabes tout le mal qu'il dépendrait de moi de leur faire.

Le maréchal se chargea de faire filer tout le convoi avec le 17e léger et le 23e, qu'il massa au bout d'une assez longue vallée traversée par un ravin très profond et très boisé mais peu large, et dominée à gauche par des crêtes garnies de maquis épais. J'envoyai le 2e léger, moins trois compagnies d'extrême arrière-garde, au delà de ce ravin, au fond duquel je fis embusquer une compagnie, et je garnis la crête la plus rapprochée de ma colonne d'une ligne de tirailleurs pour assurer la retraite de mon extrême arrière-garde. Je tendis en même temps une embuscade de cavalerie, mais l'ennemi s'en aperçut et l'évita. Je plaçai alors ma cavalerie de manière à pouvoir m'en servir à volonté, mais le maréchal m'en fit demander une partie, puis emmena la colonne en me faisant dire qu'il allait prendre position à une lieue de là. *E sempre bene.*

Les Arabes, voyant ce mouvement, deviennent plus entreprenants, passent en masse le ravin sur ma gauche et en dehors de ma ligne, puis se portent en avant avec de grands cris et d'autant plus d'ardeur qu'ils voient l'arrière-garde restée seule. C'était le moment de leur donner une poussée. Je divise ma cavalerie — quatre-vingts chevaux — en trois détachements : deux pour tourner l'ennemi par la droite et par la gauche, le troisième pour courir sus aux traînards et soutenir la charge. En même temps trois compagnies du 2e léger devaient marcher de front contre l'ennemi et couronner la position.

Le mouvement, malgré quelques fautes de détail, réussit, parce qu'il fut exécuté avec grande résolution et promptitude. Les Arabes furent culbutés, jetés dans le ravin ; les carabiniers du capitaine Forey et les voltigeurs du capitaine Bouisset arrivèrent de front en même temps que les charges circulaires

EMBUSCADE (RAFFET).

conduites par de Salles et Miltgen ; tous les cadavres ennemis restèrent sur la place; les Kabyles à pied, poursuivis dans un douar, y furent atteints et tués. L'un d'eux, blessé, tombait par terre : il voit approcher le carabinier qui va l'achever; comme César, il jette son burnous sur sa figure et reçoit la mort sans bouger ni mot dire. Le 2e léger prend un cheval, des mules et des armes, et se prolonge aussitôt sur une crête qui nous rend la retraite facile. Profitant du moment où les Arabes, en déroute et fusillés, à mesure qu'ils repassent le ravin, par la compagnie

qui y est embusquée, se retirent en désordre, je rallie les compagnies que j'avais au delà du ravin, et je commence mon mouvement de retraite, car je crois qu'avec les Arabes il ne faut jamais se retirer sans les avoir chargés à fond, et ne jamais s'arrêter soit pour marcher en avant, soit pour marcher en arrière, après leur avoir donné une frottée.

Le coup de collier a été assez court mais vif; sur quarante chasseurs, qui à la droite ont abordé les Arabes, il y a eu un homme tué, deux officiers et six soldats blessés, un cheval tué et quatre blessés. Les chasseurs de gauche, qui n'ont rien eu, me font onze prisonniers dont je ne sais que faire et qui indignent le 2e léger lequel est très animé, et veut, disent-ils, faire manger à leur général de la tête de Bédouin au naturel. La plupart des blessés du 2e léger refusent de quitter le combat, et restent dans le rang malgré les balles dont ils sont atteints. Les capitaines Bouisset, Forey et Soutoul et le sergent-major de Bray, que Nemours connaît bien, mènent cette attaque avec beaucoup de vigueur et de promptitude; les soldats font preuve d'une grande intelligence et d'un grand sang-froid, malgré leur ardeur, ce qui paraît une contradiction et se trouve cependant vrai.

Lorsque les compagnies du 2e montèrent sur ce mamelon, je voulus pour animer les hommes, leur faire sonner la marche du régiment. « Non, non! me répondit-on avec une fanfaronnade gasconne justifiée d'ailleurs par le courage des soldats, ils sauraient que c'est le 2e léger qui charge, et ne nous attendraient pas. Qu'on nous sonne simplement la charge! » Et en deux reprises de la charge la crête était couronnée et les Arabes fusillés abandonnaient leurs morts et leurs blessés. Pendant que j'exécute mon mouvement de retraite, je m'aperçois que le *caro mares-*

*ciallo*, au lieu de prendre position à une lieue, s'en est allé droit avec la colonne jusqu'au pont de Reni-Heni, à trois ou quatre heures de marche de là. Je suis obligé dès lors d'user de plus de précautions : je fais occuper en arrière de moi toutes les crêtes et tous les passages de ruisseaux, mais les Arabes m'inquiètent beaucoup moins. Cependant, voyant des groupes nombreux se reformer sur ma droite, je fais avancer un de mes obusiers —

OBUSIER (RAFFET).

dont par parenthèse un mulet fut blessé, ce qui me rappelle le mulet de Pasquier, — et deux obus portant bien suffisent pour tenir l'ennemi à distance. Quoique je ne voulusse employer le canon que comme moyen de terminer l'affaire, je n'étais pourtant pas fâché de m'en servir pour lui montrer que nous en avions fait passer à travers les Portes de Fer, ce qui lui paraîtra fabuleux et est propre à accroître l'opinion qu'il doit avoir des Français.

Le déploiement de mes chasseurs achève d'en imposer aux assaillants et j'arrive en bon ordre au pont même de Beni-Hini, où je bénis le ciel de notre bonne étoile qui nous permet de tra-

verser l'Isser à gué à la nuit tombante. Cette rivière considérable grossit tellement après un seul orage que les courriers demeurent quelquefois cinq ou six jours sans pouvoir la passer. Si cela nous était arrivé, nous pouvions nous trouver dans le plus cruel embarras, obligés de consommer nos vivres, de soutenir sur place les attaques des populations voisines du bey de Sebaou, peut-être d'Abd-el-Kader lui-même ; condamnés enfin à allumer ainsi la

PONT DES BENI-HINI (DAUZATS).

guerre malgré nous, ne sachant comment rapporter nos blessés et ayant encore des défilés devant nous. C'est une des mille chances défavorables et probables que nous avons courues dans cette expédition, où toutes les circonstances, par une succession de bonheurs inouïs, ont tourné en notre faveur. Si seulement il avait fallu monter de nuit la rampe de l'Isser avec des mulets éreintés comme ceux que nous traînons avec nous, il nous eût été impossible de ne pas perdre une grande quantité d'animaux, mais tout le convoi était passé avant la nuit close, et il ne restait que le 2e léger à faire entrer dans le camp.

On ne peut voir ces troupes excellentes sans les aimer et les admirer; aujourd'hui, quand les premières balles sifflèrent, ces hommes fatigués par des marches forcées et une charge extrême, redressaient la tête; les yeux brillaient; les officiers ôtaient leurs manteaux; les soldats, leurs cartouchières; tous se sen-

LE DOCTEUR PASQUIER PANSE LES BLESSÉS (RAFFET).

taient légers et en train. La colonne ressemblait à un lion secouant sa crinière. Mes officiers ont bien servi; Chabaud, Bertin et Munster sont ceux qui ont le plus d'œil militaire. Chabaud surtout.

Le pont de Beni-Hini, quoiqu'il n'ait que soixante-cinq ans d'existence, a été emporté par les crues terribles de l'Isser — qui,

il y a deux jours, n'était pas guéable. — C'est un assez bel ouvrage d'Omar-Pacha, le plus illustre des deys. Ayant été battu à plate couture par les Kabyles des Beni-Kalfoun, à la journée de Flissa, il construisit ce pont et la route pavée qui y mène pour éviter le col, plus facile du reste, de Beni-Aïcha[1].

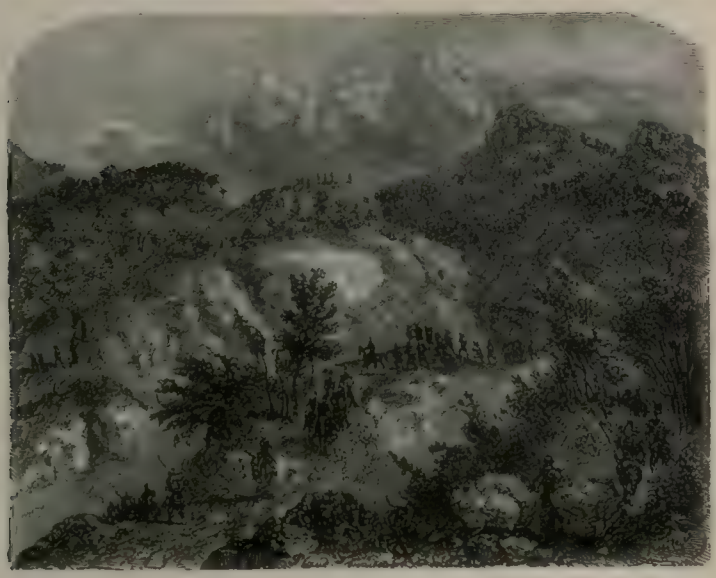
Un beau bivouac en arrière du Bou-Zegza ou Djebel-Ammal, que je ne m'attendais pas, il y a un mois, à voir sitôt par l'autre face, est lestement pris, quoique le soldat soit fatigué, surtout le 2e léger qui n'a arrêté ni mangé de la journée et qui s'est parfaitement comporté. Nos mulets, qui ne dorment pas, peuvent à peine mettre un pied l'un devant l'autre, et l'odeur de la poudre ne leur redonne pas des jambes comme au soldat. Les blessés que je vais visiter vont bien. Pasquier, enchanté d'avoir de la besogne, m'assure que les balles que deux officiers de chasseurs, MM. de Lestapis et Ducret, ont reçues dans la poitrine sont très heureusement placées, et que peu de blessés sont en danger. Au 2e léger plusieurs restent au feu, et un plus grand nombre ne va pas à l'ambulance. Mais nous avons pas mal d'hommes dont les pieds sont écorchés; les souliers s'abîment en passant constamment dans l'eau; il n'y a plus de graisse pour les adoucir et cependant le soldat va toujours, et nous n'avons pas de malades. Il est vrai de dire que l'administration, qui sert admirablement dans cette campagne, de nous laisse manquer de rien, et que, dans la province d'Alger, on trouve du bois partout.

Demain, je serai au Fondouck et le Fondouck c'est la France. Chacun s'en réjouit. Et moi, quelles nouvelles y trouverai-je?

1. Aujourd'hui Menerville.

*Vendredi 1er novembre.*

DE BENI-HINI AU FONDOUCK. — Jour de la Toussaint; heureuse journée. Les généraux Rulhières et de Dampierre me donnent, en arrivant ici, des nouvelles du Roi et de la pauvre Reine jusqu'au 23. Tout va bien. Je lis les journaux; je vois que la femme Girodet est vraiment folle. J'atteins avec un bonheur insolent le



MARCHE DE L'AVANT-GARDE (RAFFET).

terme d'une opération architéméraire; je suis heureux et bien soulagé de toutes mes inquiétudes, dont la plus grande était celle qu'involontairement me causait l'accident du 18 octobre, et je jouis de l'impression que produit, sur tous ceux que nous rencontrons, le succès complet et sans anicroche de l'opération que nous venons de faire : enfin, c'est une bonne journée. En voici le récit; Cambis, je crois, la trouverait *plus que bouffone.*

Après des marches aussi énormes que celles des jours précédents, faire huit lieues dans des défilés affreux et soutenir en dehors de la route un combat d'arrière-garde : *it is strong work*[1]. Je ne connais nulle part de terrain aussi difficile que celui que nous avons parcouru aujourd'hui et notre étoile nous a encore été bien utile. Au point du jour, j'engage l'avant-garde dans le défilé qui commence sur la rive même d'un affluent de l'Isser, à petite portée du fusil du camp, et je pousse le plus vivement possible la tête pour aller occuper le col d'Aïn-Sultan qui est la clef de la route à deux lieues et demie de là. C'est le 2e léger qui fait l'avant-garde. Je défie de donner une description du chemin qui est un escalier de rochers roulants ou pointus comme des épées, entremêlés de débris de pavés, de broussailles épineuses : tantôt il est tellement encaissé qu'il faut courber la tête sous les broussailles qui le recouvrent, tantôt il est en chaussée au-dessus de précipices.

Pour laisser filer le convoi, dont je double l'escorte, le 17e léger, avec deux obusiers et cinquante chasseurs, reste en position à Beni-Heni, tandis que l'avant-garde court occuper Aïn-Sultan de manière que l'entrée et la sortie du défilé soient gardés.

A peine ai-je placé mon monde à Aïn-Sultan qu'on me dit l'arrière-garde attaquée. Impossible de suivre ce qu'on appelle la route : huit cents animaux chargés la barrent sur une longueur de plus d'une lieue; en outre une caravane, qui se rendait aux Bibans et que la fusillade a fait rebrousser, occupe une autre partie du chemin. Pressé d'arriver, je fais deux lieues et demie dans des terrains à pic vraiment effrayants. Il n'y a que l'odeur

1. C'est un tour de force.

de la poudre qui puisse faire faire un *steeple-chase* comme celui-là, et j'en suis à comprendre comment je ne m'y suis pas cassé le cou vingt fois.

J'y abîme mon meilleur cheval, mais j'arrive : je trouve l'arrière-garde séparée du convoi de plus d'une lieue et demie, et Corbin assez empêtré de sa position. — Les Kabyles et les cava-

LE PRINCE VIENT AU SECOURS DE L'ARRIÈRE-GARDE (RAFFET).

liers du bey de Sebaou, dont plusieurs portent le burnous rouge et noir, cherchant toujours à le déborder par ses flancs, il n'avait imaginé rien de mieux que d'allonger toujours à droite et à gauche la ligne de ses tirailleurs, en sorte qu'avec un petit régiment de six cent cinquante hommes, il ne lui restait plus rien dans la main ; sa ligne était tellement longue qu'elle était devenue immaniable dans un terrain aussi tourmenté, et il était comme paralysé, ne pouvant ni avancer ni reculer. Il paraît du reste que, avant mon arrivée, lors de la sortie du camp, dont il n'était encore qu'à deux ou trois portées de fusil, un mouvement vigoureux de quelques compagnies avait fait éprouver de très fortes

pertes aux Arabes, obligés de défiler assez près — et à découvert — sous le feu. Mais ils avaient repris courage; leur nombre allait sans cesse augmentant, leurs cris se faisaient entendre de plus près, et Corbin n'avait trouvé d'autre remède que de s'exposer outre mesure.

Je pris le commandement et m'occupai aussitôt de donner du mouvement à cette masse inerte : 1° en restreignant la ligne des tirailleurs aux positions qui commandaient le reste du terrain, sans m'attacher à couvrir matériellement d'une ligne non interrompue des points dont la défense était évidemment subordonnée à l'occupation des crêtes; 2° en augmentant les réserves et en rassemblant la colonne; 3° en me débarrassant le plus promptement possible de la cavalerie, qui n'était qu'un embarras et un miroir à coups de fusil; 4° en ne me mettant définitivement en retraite qu'après avoir donné aux Arabes une petite poussée qui ralentît leur ardeur et me permît de rejoindre promptement le convoi sans avoir l'air de fuir et surtout sans être inquiété.

Ces mouvements, bien compris par mes officiers et bien exécutés par les excellents capitaines du 17e, eurent bientôt atteint le but. Quand j'eus couronné toutes les crêtes dominantes, ramassé tous les petits paquets et placé mes obusiers de manière à tirer sur le versant d'un mamelon d'où j'avais observé que les Arabes ne pouvaient descendre que par un seul chemin, je fis brusquement sonner la charge à deux compagnies du 17e, qui grimpèrent au pas de course, conduits par les capitaines Bisson et Magagnosc. Pendant ce temps un mouvement analogue des carabiniers du capitaine Froidefond, placé à l'extrême gauche de ma colonne, permettait de tirer sur le revers du mamelon. Les Arabes débusqués se précipitent dans le chemin où deux

coups d'obusier achèvent de les mettre en désordre : cette charge franchement faite ne nous coûte que deux tués et six blessés. Pour achever l'affaire, je fais encore tirer une dizaine de minutes plus tard deux coups d'obusiers placés par Chabaud et Munster, et ma retraite commence en bon ordre, à peine inquiétée par quelques rares tirailleurs.

En général, je crois qu'il faut éviter avec les Arabes les combats mous, tâtonnés et les tirailleries traînantes. Il faut avoir une volonté bien décidée de marcher ou en avant ou en arrière, ne pas s'arrêter, ni rester sur place, beaucoup manœuvrer, tout faire vivement, attaques ou retraites. Avec ce système on économise le sang de ses troupes, on retrempe leur moral, et on fait éprouver à l'ennemi qu'on décourage des pertes plus considérables. Hier et aujourd'hui, je me suis bien trouvé d'en avoir agi ainsi, et les troupes m'ont témoigné qu'elles préféraient cette manière aux engagements lents et prolongés.

Ayant donné de l'air à ma colonne, je la remis en mouvement en retraite au travers du terrain le plus tourmenté, le plus difficile qu'il soit possible de voir. Les soldats avaient les jambes en sang, et étaient souvent obligés de s'aider de leurs mains pour monter ou pour descendre toutes les positions successives qu'il me fallait occuper. Pendant ce temps, le maréchal emmenait toute la colonne, qui était massée à Aïn-Sultan, et ne me laissait pour soutenir la retraite que mes six cent cinquante hommes du 17, mes deux obusiers et un peloton de chasseurs qu'il plaça en position sur une hauteur pour soutenir ma droite : *Rather a short allowance*[1]. Mais, dégoûtés par la poussée qu'ils avaient

1. C'était peu de chose.

reçue, les Arabes n'avançaient qu'avec une extrême circonspection, et, voyant toutes les crêtes occupées et deux feux croisés constamment ménagés sur la route, ils se tenaient assez éloignés à une fontaine appelée Aïn-Taga, dans un étroit passage dominé de toutes parts et presque impossible à bien défendre. Ils essayèrent une espèce de hourra qui ne leur réussit pas, mais qui nous mit quelques hommes hors de combat; une embuscade que je leur tendis les arrêta et, sans être inquiété, j'arrivai, en traversant un beau pays avec de jolis villages kabyles dont les

CONVOI DE BLESSÉS (RAFFET).

habitants vinrent me faire leur soumission, à la montagne d'où, avant de descendre l'Oued-Kaddara, on voit Alger, la Mitidja et la mer.

Ce fut un joli moment que celui où, après tant de fatigues et d'efforts, encore échauffés par l'odeur de la poudre, nous pûmes montrer à nos blessés, dont quelques-uns, malheureusement, ne doivent pas guérir, le terme de notre course et le lieu de repos pour eux. — Nous saluâmes Alger d'un air de musique et forçâmes le pas sur les contreforts accidentés du Djebel-Ammal. Nous rejoignîmes la colonne sur les bords de l'Oued-Kaddara, notre territoire. Là, on rentre dans un nouveau défilé pire peut-être que tous ceux que nous avions précédemment traversés.

ALLOCUTION DU PRINCE AUX OFFICIERS DE LA DIVISION (RAFFET).

Avec de la pluie, nous ne nous en serions jamais tirés, et, une fois de plus, il nous faut bénir le ciel qui nous conserve un beau soleil dans une saison aussi chanceuse. L'opinion de beaucoup de militaires est qu'une armée courrait autant de dangers dans les horribles chemins que nous avons parcourus aujourd'hui que dans les Portes de Fer elles-mêmes.

Au Kaddara, nous trouvons l'avant-garde de la division Rulhières, commandée par le général Dampierre, et plus loin la division qui comprend un bataillon de zouaves, deux du 62e, un du 48e, deux escadrons du 1er chasseurs, un des spahis, quatre obusiers et une compagnie du génie. La tenue propre et les figures roses de ces troupes contrastent avec nos teints bronzés et notre habillement usé jusqu'à la corde. Je les trouvais noirs en arrivant de France, que sommes-nous donc nous autres !

A six heures ma tête de colonne débouche au Fondouck, où le pauvre 17e, qui s'est si bien conduit et comme une bonne troupe bien éprouvée et bien rompue à la guerre contre les Arabes, n'arrive avec le convoi et les blessés — dont deux viennent malheureusement de mourir — qu'à huit heures du soir, après une journée de fatigues incroyables.

Les hommes ont encore montré aujourd'hui bien de l'ardeur et tout ce qui n'était blessé que légèrement — même des blessés à la jambe — a voulu rester dans le rang. Quelle excellente armée, et maintenant que j'ai fait tout ce qu'il a dépendu de moi pour éviter une affaire, je suis heureux d'avoir pu encore commander au feu d'aussi braves, d'aussi bons, d'aussi aimables soldats !

Voilà notre expédition terminée quant aux difficultés. Et maintenant, en me reportant sur tous les obstacles qu'un

incroyable enchaînement de circonstances heureuses a écartés de nous; en songeant à tête reposée aux chances probables d'une telle entreprise, je partage l'opinion générale sur sa témérité et je suis certain qu'elle ne sera pas tentée de sitôt. Il y a dix mille contre un à parier qu'elle ne s'accomplirait pas une seconde fois avec le succès complet, inespéré, entier, parfait dans l'ensemble comme dans les détails, qui a couronné cette œuvre plus que hardie. Malgré les préventions que doit inspirer, même à notre insu, la nature désagréable des rapports que l'on a avec le maréchal, il faut reconnaître qu'il a déployé une habileté et une résolution rares; l'administration était organisée admirablement; le secret et la rapidité d'une marche bien combinée ont permis de surprendre les populations, de devancer l'hostilité d'Abd-el-Kader, d'éviter tout contact avec lui et de garantir ainsi le maintien de la paix dont personne ne doute, après avoir fait reconnaître dans des pays ignorés l'autorité de la France, conservé ses droits sur les terrains de l'est, et porté un coup profond à la puissance de l'émir.

Malgré la contrariété et l'humeur qu'éprouvent tous les militaires que nous trouvons ici, de n'avoir pas pris part à l'opération, l'enthousiasme est grand; j'en suis même fort étonné : chacun voit dans ce que nous venons de faire un gage de stabilité pour la colonie, d'agrandissement pour notre puissance en Afrique, et d'éclat pour nos armes. — Puisse-t-on le juger ainsi partout! Pour ma part, je n'y compte guère. — Le Fondouck, qui me paraissait si sévère il y a six semaines, nous semble à tous un lieu de délices : la vue du pain frais et blanc, des verres et de la faïence me causent à moi-même une impression réelle. Chacun assiège les cantines et les boutiques de boulanger; les

soldats de la garnison viennent au-devant des nôtres, qu'ils régalent de vin, tandis que ceux-ci payent cette hospitalité en récits de la campagne. Aussi la nuit qu'on devrait passer à se reposer s'annonce comme devant être des plus bruyantes.

*Samedi 2 novembre.*

DU FONDOUCK A ALGER. — Neuf lieues en dix heures par des troupes venant de Philippeville et ayant, depuis Sétif, fait soixante-quatre lieues en neuf jours, sans cartes, presque sans guides, ayant franchi chaque jour plusieurs rivières et plusieurs montagnes. Pour le bouquet, cela n'est pas mal. — La journée a été superbe, étourdissante, et j'avoue, quoique cela ne m'arrive pas facilement, que j'en ai été et que j'en suis encore fort ému. L'enthousiasme incroyable et que je n'aurais pas soupçonné, qu'excite ici le succès de notre entreprise, l'entrée vraiment triomphale que j'ai faite à Alger, la scène touchante des adieux à ma division, tout cela m'a communiqué l'émotion qu'éprouvaient la population et l'armée. Ainsi préparé, j'ai lu toutes tes lettres, celles de la Reine, de ma tante et cela m'a achevé. — Cette journée, si heureuse pour moi sous tous les rapports, est le plus beau dénouement d'une entreprise à laquelle je m'honorerai toujours d'avoir coopéré. La veine de bonheur qui m'a suivi en Afrique m'a ménagé encore ici une des belles journées de ma vie. — Je ne pourrais jamais bien la décrire, car je ne pourrais que vous raconter les faits matériels, sans rendre l'émotion, l'enthousiasme que chacun ressentait et qui a animé tous les incidents de cette journée.

A six heures, après une nuit troublée par un coup du vent brûlant du désert et par le bruit des soldats en goguette, ma division marchait sur la belle route du Fondouck à Alger. Je revois avec plaisir la Mitidja, les colons, les rouliers qui excitent l'étonnement des troupes de Constantine (elles n'en ont pas vu depuis trois ans !) et, à mesure qu'on approche d'Alger, il semble qu'on rentre insensiblement en France, en passant par des couches successives jusqu'au centre de la vie et des lumières.

Les vapeurs du matin se dissipent et un beau soleil, tempéré par la brise de mer, éclaire la colonne qui chemine en chantant joyeusement tous les refrains des troupiers. Dans la plaine, les colons accourent au-devant de nous et ne peuvent croire que nous revenions de Constantine par terre.

Avant la grande halte à la Maison Carrée, j'arrête la division et je dis au maréchal qu'au moment de quitter le commandement que j'exerce dans son armée, je tiens à défiler devant lui, à la tête des troupes que j'ai été assez heureux pour conduire dans l'opération que nous venons de terminer. Il s'en défend beaucoup, mais j'insiste parce que je pense qu'ayant une fois tant fait que de me mettre sous ses ordres, il faut aller jusqu'au bout, de bonne grâce, et ne pas avoir l'air de vouloir échapper aux conséquences d'un acte que j'ai accompli volontairement.

Je serre ma division en masse et, pendant une petite halte, je fais mes adieux à mes officiers et à mes bons et excellents soldats. Nous avions tous les larmes aux yeux, et c'est vraiment avec une émotion profonde que je m'éloigne de ces braves compagnons. Puis la scène finit par un roulement que j'ordonne et, à la tête du 2e léger, je défile devant le maréchal : c'est une des belles revues auxquelles j'ai pris part. Sur une hauteur d'où l'on

découvre à la fois Alger et Mitidja, défilait le long d'une route construite par leurs bras, une poignée de soldats dont les habits usés, les souliers troués attestaient les grands travaux. C'étaient les conquérants de l'Algérie. Comme fond du tableau nous avions la Maison Carrée, emblème de la domination turque que nous avons renversée; la mer et trois bateaux à vapeur, notre lien avec la mère patrie: enfin à la queue de la colonne, les spahis de Constantine, symbole de l'alliance des vaincus et des vain-

DÉFILÉ DEVANT LE MARÉCHAL (RAFFET).

queurs. Tout cela, éclairé par un beau soleil, formait un coup d'œil remarquable et qui a frappé tous les spectateurs. Valée était enchanté et pleurait en disant : « Il faut que je meure maintenant, car après avoir eu dans mon armée les trois fils du Roi, et en avoir vu deux au feu, je ne peux plus que déchoir. » Notre émotion paraîtra sans doute ridicule à Paris ; il faut pourtant qu'elle fût bien motivée pour être éprouvée simultanément par quarante mille personnes qui la témoignaient avec ardeur, comme nous l'avons vu à Alger peu après.

Je reprends le récit. Après un bon déjeuner à l'auberge de la Nouvelle-France, au pont de l'Harrach, la colonne se remet en

mouvement. Petit à petit la foule vient au-devant de nous, et nous renaissons en quelque sorte à notre vie habituelle en retrouvant dans les scènes qui se déroulent sous nos yeux tous les détails des habitudes françaises qui, mêlées aux coutumes orientales, donnent à Alger un cachet si frappant. Les omnibus, les fiacres, les cavaliers nous entourent bientôt et je m'aperçois, à l'attitude de la population, de l'impression extraordinaire que produit notre arrivée. La gendarmerie elle-même, et les dames à chapeau rose agitant les mouchoirs pendant que les hommes crient à gorge déployée, complètent l'ensemble des plus belles fonctions de France. Mais ici nous avons de plus ce mélange inconcevable de tant de populations et de races, ce ciel transparent, ce climat délicieux et embaumé.

A mesure que nous approchons d'Alger, la foule et les acclamations augmentent; les bourgeois donnent aux soldats du vin et des cigares, on leur offre de porter leurs sacs; les toits des maisons (dont déjà un grand nombre se sont bâties depuis un mois) se couvrent de monde; l'impériale des omnibus est chargée de spectateurs; dans les cabarets on porte notre santé en passant.

En avant du fort Bab-Azoun, la foule devint si compacte qu'il nous fallut plus d'une demi-heure pour aller de là à la place du Gouvernement. En avant du marché de Bab-Azoun, toute la pente qui descend de la Casba est couverte jusqu'en haut de monde si pressé qu'on ne voit pas la terre. Cette fourmilière d'Alger et de ses environs a vidé tout son contenu sur notre route par un mouvement spontané et électrique. — Personne ne savait que l'opération des Portes de Fer dût avoir lieu; on était sans nouvelles de nous; à midi l'autorité afficha sur les murs un simple avis ainsi conçu : « S. A. R. Monseigneur le duc d'Orléans

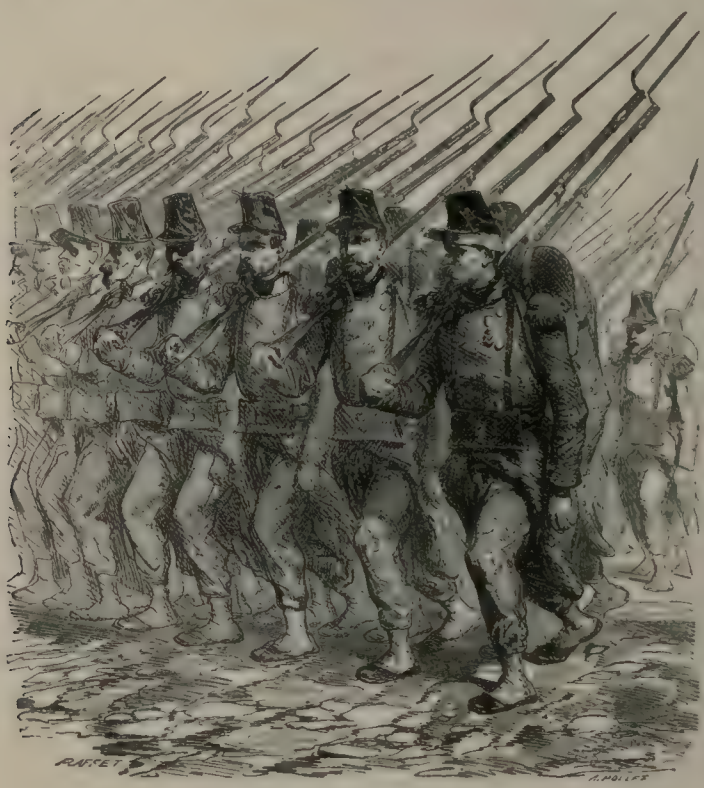
ARRIVÉE A ALGER PAR LA PORTE BAB-AZOUN (RAFFET).

et Monsieur le maréchal gouverneur général sont arrivés hier au Fondouck, venant de Constantine par terre. » Aussitôt, sans ordre, sans invitation, la population de toutes les religions s'est mise en habits de fête ; chacun a pavoisé sa maison ; tous ont couru au-devant des soldats qui venaient de sillonner l'Algérie dans ses parties les plus sauvages et les plus inconnues. Les officiers de la milice se réunissent spontanément, les colons de la plaine, qui ne vivent que par la paix, accourent à Alger pour s'associer à l'accueil que la ville que j'ai appelée la capitale de la France nouvelle va nous faire, et pour témoigner qu'ils regardent notre expédition comme un gage de paix, de force et de stabilité. Toutes les corporations musulmanes avec leurs musiques viennent à ma rencontre, et, ce qui est surtout remarquable, toutes les femmes indigènes se groupent au pied des arbres et sur les toits des maisons. Des musiques de femmes me donnent partout des sérénades et celles qui n'ont pas d'instruments font entendre leur gloussement habituel.

Alors les autorités, auxquelles j'avais fait dire que j'entrerais sans tambour ni trompette, croient devoir s'associer au mouvement. Le comte Guyot[1] m'adresse au milieu des acclamations étourdissantes de plusieurs milliers de spectateurs, et du bruit de toutes les musiques mauresques que domine pourtant la marche du 2e léger, un discours auquel je réponds avec émotion. Tout cela se trouve dans le *Moniteur algérien*. Ce cortège immense me précède en sillonnant avec peine une foule compacte, joyeuse et émue. Quand je passe sous la porte de Bab-Azoun, la musique du 2e fait entendre la marche que je t'ai

1. Directeur de l'intérieur, chargé de l'administration civile de l'Algérie.

envoyée et qui a été baptisée : *Marche des Portes de Fer*. Toute la traversée de la ville présente le même spectacle. Sur la place du Gouvernement, la musique se place sous l'horloge de la Jemina, nous en face, et la colonne défile au bruit des bravos de




DÉFILÉ DANS ALGER (RAFFET).

toute l'élite de la population qui nous entoure. En voyant passer ces braves à demi déguenillés, tendant fièrement le jarret et relevant la tête ; en voyant dans les rangs des hommes qui, quoique blessés, ne les avaient pas plus quittés le jour de la parade que le jour du combat, je pense aux beaux vers de Béranger :

De quel éclat brillaient...
Ces habits bleus par la victoire usés.

C'est une des plus belles scènes qu'aucun de nous ait jamais

vues; et je sens que je la décris bien mal, si je ne parviens à vous la faire comprendre à tous. Peut-être me trouverez-vous théâtral et ampoulé; mais j'ai vu et senti comme cela, et, si mon tableau est faux à Paris, il était au ton à Alger.

En entrant au palais du Gouvernement, tout ce que la ville renferme de mieux, l'évêque en tête, se presse chez moi. Je suis surtout heureux de cet accueil, en ce qu'il achève de dissiper les craintes de guerre qu'on aurait encore pu entretenir. La chambre de commerce, tous les capitalistes qui sont engagés dans l'affaire d'Alger regardent ce que nous venons de faire comme une des circonstances les plus heureuses pour la colonie et comme un gage de paix et de force à la fois. Les colons de la plaine, à qui la guerre ferait perdre la vie et la fortune, sont les plus ardents à m'exprimer les mêmes sentiments. Tous se réunissent pour m'offrir par souscription un grand banquet et une fête. J'accepte l'un et l'autre; la ville vote en outre des réjouissances et, pour couronner l'œuvre, je prépare un dîner monstre que je donnerai sur la place Bab-el-Oued à toute ma division.

*Dimanche 3 novembre.*

Hier au soir encore une foule distinguée a envahi l'hôtel du Gouvernement. Ces mots : « De Constantine à Alger, par terre, à travers les Portes de Fer », produisent ici un effet magique et que j'ai peine à m'expliquer. Toute la soirée ce n'a été que danses, fandangos sur les toits des maisons; les juifs ont recommencé leur fête des Cabanes. Ce qu'il y a de sûr, c'est que nous

avons fait une chose qu'on ne renouvellera pas d'ici à longtemps, que j'ai agrandi par les soumissions reçues des chefs, depuis la Calle jusqu'à Hamza, le cercle de notre influence, et que ce qui n'était que des villes avec leur banlieue est devenu un véritable royaume.

Les habitants se sont emparés des soldats hier au soir, les ont fait boire, leur ont donné des cigares, etc. Ce matin, messe, discours très convenable de Monseigneur d'Alger. Dîner en plein air par un temps délicieux; quel climat! Le soir, réception immense; l'enthousiasme va croissant; on est obligé de fermer la liste des souscriptions pour le banquet, qui est fort cher par tête, et pour le bal. Je passe ma journée à écrire et à mettre mes affaires en ordre; à préparer le départ pour Paris de Chabaud que j'y envoie porter les détails. — Les désagréments recommencent avec le maréchal; il veut mettre dans son rapport un faux chiffre de tués et de blessés. Il a bien tort. — Ma division a eu six tués, quarante et un blessés. Voilà la vérité.

*Lundi 4 novembre.*

Journée d'affaires et d'écritures. Le temps se gâte et je crains bien que ma belle fête de demain, où je donne à ma division un grand banquet avec députations de la marine, de la milice, de toutes les troupes et avec toutes les autorités, y compris l'évêque, ne soit troublée.

Il est arrivé cinq déserteurs de chez le bey de Sebaou; ce sont des fantassins réguliers; ils prétendent que nous leur avons tué plus de trente hommes sans compter les blessés. *Bono!* Mais

les déserteurs mentent toujours et disent ce qu'ils croient être agréable. Abd-el-Kader ne bouge pas ; notre affaire produit toujours un effet dont je suis étonné. J'ai été voir mes blessés; ils vont tous bien, excepté trois qui sont fort mal : quant aux autres, Pasquier n'a pas d'inquiétudes et même il dit que ces trois là s'en tireront peut-être. Tous sont fort bien soignés. Plusieurs intéressants : un maréchal des logis de chasseurs qui avait reçu de ma main la croix à Philippeville, il y a trois semaines, est malheureusement un des plus mal; un des officiers blessés est M. de Lestapis, fils du receveur général de Pau; il va bien : quoiqu'il ait une balle tout au travers du corps, il marche et se promène; un autre, M. Ducret, est un ancien sous-officier de mon régiment; la balle lui a fait le tour des côtes et on croirait qu'il est percé de part en part, tandis que la poitrine n'est pas entamée : il sera guéri dans quinze jours.

Mais ce sont des bavardages et j'arrive au banquet de ce soir. La réunion avait lieu dans le grand salon de l'hôtel de La Tour-du-Pin ; nous étions deux cents à table ; tous les capitalistes et colons d'Alger avaient souscrit et le dîner était excellent et chaud. Les toasts ont été leur train, ils sont dans le *Moniteur algérien*. Après le dîner, je dormais debout; le bal a commencé avec un entrain extraordinaire, qui vient de ce qu'on ne fait que boire et manger dans Alger depuis deux jours. Tous les gens de la plaine ont afflué ici : la ville est comble et regorge de monde. Ils sont dans l'enchantement et je les laisse aller. Le maréchal, dont le banquet d'aujourd'hui a été le début parlementaire, a très convenablement débité quelques phrases bien tournées; je doute cependant qu'il arrive jamais au discours de longue haleine.

La mer a été très dure aujourd'hui, et je renâcle un peu pour aller à Bône où je n'ai presque rien à voir, et dont j'ai inspecté presque toutes les troupes à Constantine. Le maréchal retient toujours ce malheureux paquebot qu'il aurait fallu faire partir dès le jour de notre arrivée. Il va mécontenter le commerce, peut-être donner des inquiétudes en France; *but he is most unmanageable*[1].

*Mardi 5 novembre.*

Il est temps que je parte, car je vais d'émotion en émotion. Voilà encore une journée qui m'a vivement remué et dont je ne suis pas encore complètement remis. Le matin, j'ai reçu le corps consulaire, conduit, à défaut du consul anglais qui s'absentait, par M. d'Erico, consul général de Naples. Les consuls m'expriment des félicitations et surtout la satisfaction que leur cause un événement qu'ils regardent comme propre à consolider la colonie et à augmenter les débouchés ouverts au commerce de leurs nationaux. A huit heures du matin la pluie, qui était tombée à verse pendant toute la nuit, cesse, et un beau soleil se prépare à éclairer le grand banquet que je donne à toute ma division. J'y invite en outre toutes les autorités civiles, militaires et religieuses, l'évêque compris, des députations de tous les grades et des soldats de tous les corps de l'armée, de la marine et de la milice. Nous sommes trois mille deux cent quarante-deux à table; dont deux cent soixante-dix officiers ou assimilés, et deux cent soixante-dix sous-officiers.

1. Mais il est très peu maniable.

Dès le matin, l'esplanade Bab-el-Oued est évacuée et l'on place sur les tables dressées la veille par le génie, du rôti, des pâtés, des jambons, du fromage, de la salade et des légumes à profusion plus une bouteille de bon vin, un pain blanc, du café et un cigare pour chaque soldat, à qui je donne en outre son couvert, son assiette, son verre et tous les plats qui se trouvent sur la table. Les sous-officiers ont, de plus, une bouteille de champagne pour deux. Les tables sont arrangées à merveille, formant sur plusieurs lignes trois faces d'un carré; le quatrième côté est occupé par toutes les musiques et tambours groupés autour du buste du Roi et des drapeaux des régiments qui ont passé les Portes de Fer.

A une heure et demie je réunis chez moi les gros bonnets et je me mets en marche à pied pour aller à Bab-el-Oued. Je fais littéralement une seconde entrée à Alger : même monde, même temps, même coup d'œil, même élan. Toute la montagne qui va de Bab-el-Oued à la Casba, toutes les terrasses de la ville, tout le fort des Vingt-Quatre-Heures sont couverts de cette variété de costumes que je t'ai si souvent décrite. A notre arrivée, mes trois mille deux cent quarante-deux convives sont debout en face de leur place ; grande batterie aux champs : nous nous asseyons. Je jouis, pendant tout le repas où je ne mange pas, du ravissant coup d'œil que j'ai sous les yeux. Ces lignes de képis, entrecoupées de loin en loin par les turbans des spahis, les chapeaux des marins ou les képis bleus des armes spéciales et de la milice, sont d'un joli effet.

Au bout de trois quarts d'heure un roulement se fait, tout le monde se lève, un coup de baguette et tout le monde remplit ses verres ; mais avant que le maréchal ait eu le temps de porter

la santé du Roi, un hourra général de « Vive le Roi ! » avec tous les képis en l'air, rend tout discours impossible. Les tambours battent aux champs, la musique joue, le canon tire; adieu le speech du maréchal, si toutefois il devait en faire un. Pendant plusieurs minutes, ces trois mille voix répètent encore le cri de « Vive le Roi ! » et l'on ne peut les arrêter. « Il faut, disent-ils, qu'il l'entende à Paris ! »

Enfin, le bruit se calme, un nouveau roulement se fait et, avant que la salve pour le Roi soit finie, je grimpe sur la table,

LE PRINCE PARCOURT LES LIGNES DE TABLES (RAFFET).

et j'y porte, au nom du Roi, la santé de l'armée d'Afrique, dans un discours que tu trouveras au *Moniteur algérien* et qui, probablement à cause de l'émotion avec lequel je l'ai prononcé, fut accueilli par des transports. Les soldats demandaient à grands cris que le prince vînt les voir à leurs tables, et je fus obligé d'en faire le tour.

Quand je revins à ma place, je trouvai tous les officiers et

sous-officiers de ma division réunis. Le plus ancien lieutenant, M. Salaün-Penquer, des grenadiers du 23e, tenait une palme des Bibans, avec un manche sur lequel on avait gravé une inscription. Il me la remit, les larmes aux yeux, au nom de la division. J'avouerai que je fus fort touché du bon goût, de la simplicité de ce présent, et de ce qui me fut témoigné par ceux qui me l'apportaient ; mais je pensai qu'avant tout, il me convenait, à moi jeune homme, d'être modeste auprès du vieux maréchal.

LA PALME DES BIBANS (RAFFET).

Je me retournai vers lui et je lui dis qu'ayant été mon chef dans la circonstance mémorable dont cette palme était destinée à me retracer le souvenir, le bonheur que j'éprouvais à la recevoir de ces braves gens serait incomplet s'il ne joignait son suffrage au leur et que je lui demandais la permission de l'accepter. Le maréchal, qui pleurait réellement, ce qui vous paraîtra incroyable à tous à Paris, balbutia quelques mots entrecoupés et me fit un signe d'assentiment. Je pris alors la palme au milieu des acclamations vraiment touchantes de tous les soldats ; puis je leur fis une réponse que je viens de rédiger pour le *Moniteur*

*algérien*, à peu près comme je l'ai dite, et qui renferme ma pensée intime. — Je garderai toute ma vie cette palme : la manière dont elle a été offerte, le moment et le lieu où je l'ai reçue, et ceux de qui je la tiens me la rendront toujours bien chère[1]. Cette campagne m'a créé, je ne sais en vérité pourquoi, des liens étroits avec l'armée et m'a fait pousser dans les troupes des racines bien plus profondes que je ne pouvais l'espérer. — Tout cela vous paraîtra, à Paris, ridicule et exagéré; mais cela est vrai, et ces scènes, qui semblent du Chauvin ou du Franconi quand on les lit tranquillement au coin du feu, ont un autre caractère ici. Maintenant que tout est fini, je dois dire que j'ai plus d'une fois regretté de ne pas avoir Aumale avec moi : et je suis sûr qu'en lisant mon *Journal* il y aura pensé; mais son tour viendra et il entrera dans la carrière, quand ses aînés... y seront encore.

La fin du dîner a été plutôt joyeuse, ce qui amusait beaucoup l'évêque; dans chaque régiment, on portait la santé des blessés; puis est venue celle des tués et alors j'ai fait lever la séance pour ne pas avoir *too much of a good thing*[2].

On a battu la marche des régiments, chacun s'est reformé, et ce soir un piètre feu d'artifice, préparé par l'artillerie, sera censé amuser tous ces braves gens.

Je presse le maréchal de faire partir ce malheureux paquebot qu'il retient toujours, ce qui est déplorable : l'amiral est désolé; le commerce souffre de ce retard; je suis sur des charbons ardents pour expédier en France des nouvelles que le Roi et la

1. Le duc d'Orléans tint sa promesse pendant sa courte vie, et, à ses funérailles, la palme des Bibans fut placée sur son cercueil.
2. Trop d'une bonne chose.

famille doivent attendre avec impatience, mais je ne gagne pas grand'chose.

J'espère pourtant que demain, au point du jour il partira, et je ferme ce *Journal* effrayant de longueur en te répétant que je me porte à merveille. Je n'ai pas eu un seul instant de malaise ou d'indisposition, mais je suis noir comme une taupe avec des moustaches dont le soleil a mangé la couleur, et des cheveux presque en brosse. (Ici tout cela sied très bien ; on est au ton.)

Selon toute probabilité je serai à Marseille le 11, au matin, ou peut-être même un peu plus tôt, si je lâche Bône, ce que je ferai probablement à moins que les vents ne changent. Ce que je crains maintenant, c'est qu'un brick qui est parti pour Cette n'apporte des nouvelles en France avant ce paquebot que le maréchal s'obstine à ne pas laisser partir.

Maintenant je dirai, comme il y a quatre ans à Mostaganem : *E finita la funzione, e venite vi ad abbraciare* [1].

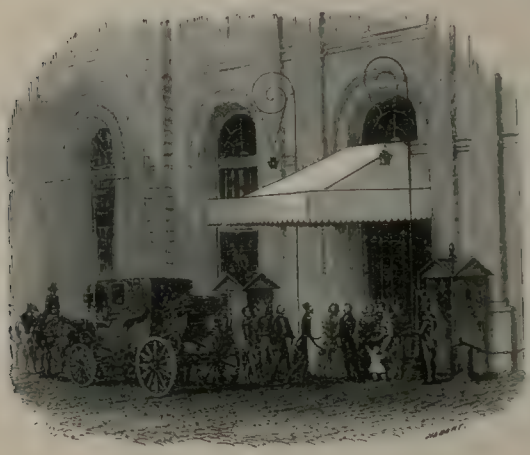
Je ne ferai plus de *Journal* pour les deux jours que je suis encore obligé de rester ici ; puis le 7, dans l'après-midi, je quitterai l'Afrique, rapportant avec moi quelques souvenirs et beaucoup de puces. *Finis coronat opus. Amen.*

F. O.

*P.-S.* — Je rouvre ma lettre afin de citer deux traits bien honorables pour nos troupes : trois hommes blessés de la compagnie Forey du 2e léger n'ont pas cessé de faire leur service, quoique le bras de l'un fût percé de part en part et que les deux autres eussent un trou à la cuisse et à la hanche. — M. de Mar-

1. La cérémonie est finie, venez nous embrasser.

guenat, lieutenant du 17e léger, a été blessé d'une balle à la jambe en emportant le mamelon auprès de Beni-Hini : non seulement il n'est pas sorti du rang et a fait deux étapes à pied, mais ce n'est que ce soir que son colonel a appris qu'il était blessé, tant il craignait de ne pas se trouver à quelque nouvelle affaire ou expédition. Et il y a beaucoup de traits comme celui-là.



L'ARRIVÉE A PARIS (RAFFET).

# INDEX BIOGRAPHIQUE

DES

## OFFICIERS NOMMÉS DANS CE VOLUME

---

Arlanges (marquis d'). — Colonel en 1823. — Maréchal de camp en 1834. — Mort en 1843.

Arnaud (d'). — Sous-lieutenant de dragons, officier d'ordonnance du maréchal Clauzel, tué au combat du Sig.

Auvray. — Colonel d'état-major le 24 septembre 1830. — Assiste au siège d'Anvers. — Maréchal de camp le 7 février 1833. — Cadre de réserve 1846.

Bassano (Napoléon-Joseph-Hughes Maret, duc de). — Né en 1809, prend part au siège d'Anvers comme volontaire attaché à l'état-major du duc d'Orléans. — Entre peu après dans la diplomatie. — Était ministre plénipotentiaire à Cassel en 1848. — Ministre plénipotentiaire auprès du roi des Belges en 1852. — Sénateur, grand chambellan de l'empereur Napoléon III.

Baudrand (Marie-Étienne-François-Marie, comte). — Né en 1774, soldat à l'armée du Rhin (an I). — Élève sous-lieutenant à l'École du génie de Metz. — Chef de bataillon en 1806. — Directeur des fortifications à Corfou, de 1808 à 1813. — Colonel en 1812. — Chef de l'état-major général du génie à l'armée du Nord pendant les Cent-Jours. — Directeur des fortifications à Cambrai sous la Restauration. — Maréchal de camp en 1821. — Lieutenant général le 14 décembre 1830. — Pair de France le 11 octobre 1832. — Gouverneur du comte de Paris en 1838. — Mort à Paris, le 10 septembre 1848.

Beaufort (de). — Lieutenant-colonel au 47e de ligne. — Colonel le 11 novembre 1837. — Commandant de place à Oran. — Retraité en 1848. — Mort en 1852.

Bedeau (Marie-Alphonse). — Sous-lieutenant d'état-major. — Lieutenant le 1er octobre 1826. — Capitaine le 12 juillet 1831. — Belgique, aide de camp des

généraux Schramm et Gérard. — Commandant de place à Constantine après le siège. — Lieutenant-colonel à la légion étrangère le 11 novembre 1837. — Colonel du 17e léger en 1839. — Maréchal de camp en 1841. — Lieutenant général en 1844, après Isly. — Commandant de place à Paris, en 1848. — Puis de la 1re division de l'armée des Alpes. — Retraité en 1852. — Mort à Nantes, le 30 octobre 1863.

Bellonet (de). — Lieutenant-colonel du génie le 10 juillet 1831. — Colonel le 31 décembre 1835. — Maréchal de camp le 21 juin 1840. — Lieutenant général le 3 novembre 1847. — Retraité en 1848.

Belmas. — Chef de bataillon du génie le 20 novembre 1832. — Aide de camp du général Rogniat. — Colonel le 13 février 1842. — N'est plus à l'Annuaire de 1853.

Bernard (baron). — Lieutenant général le 15 octobre 1831. — Aide de camp du roi. — Ministre de la guerre, 10 novembre 1834, et 6 septembre 1836.

Bernard. — Capitaine le 24 février 1834, 2e chasseurs d'Afrique. — Chef d'escadron au même régiment le 24 novembre 1842. — N'est plus à l'Annuaire de 1844.

Bertin de Vaux. — Capitaine le 7 janvier 1834. — Officier d'ordonnance du duc d'Orléans. — Chef d'escadron au 3e lanciers le 20 novembre 1839. — Officier d'ordonnance du comte de Paris. — Lieutenant-colonel du 7e hussards le 31 juillet 1843, aide de camp honoraire du comte de Paris. — Colonel le 28 août 1848. — Général de brigade le 23 octobre 1852. — Général de division le 7 mars 1861. — Réserve en 1865. — Mort le 4 septembre 1879.

Biarre (Sezille de). — Capitaine d'état-major le 22 février 1831, aide de camp du général de Galbois. — Chef d'escadron le 14 avril 1844.

Bisson (Jules-Louis). — Capitaine au 17e léger le 11 novembre. — Chef de bataillon le 21 juin 1840. — Lieutenant-colonel le 5 octobre 1844. — Colonel le 10 juillet 1848. — Général de brigade le 14 janvier 1853. — Général de division le 28 juillet 1856.

Boblaye (Le Puillon de). — Capitaine d'état-major le 20 mai 1829, attaché en 1839 au service des travaux géodésiques d'Alger. — Chef d'escadron d'état-major le 28 février 1840. — Chef d'escadron d'artillerie le 2 avril 1843. — Lieutenant-colonel le 11 juillet 1846. — Colonel le 30 mai 1850. — Général de brigade le 1er novembre 1853. — N'est plus à l'Annuaire de 1857.

Bonnemain (François-Louis de) (dit Mustapha). — Né à Bastia en 1817. — Arrivé à Alger peu après la prise de la ville, s'échappe pour suivre un parti de Hadjoutes qui l'adoptent et lui donnent le nom de Mustapha. — S'engage dans les gendarmes maures d'Alger en 1836. — Fait comme maréchal de logis des spahis l'expédition des Portes de Fer. — Chevalier de la Légion d'honneur après la campagne, à l'âge de vingt-deux ans. — Sous-lieutenant en 1842. — Lieutenant en 1847.

— Capitaine en 1854. — Officier de la Légion d'honneur en 1857, chef d'escadron en 1863. — Mort à la Calle le 13 janvier 1867.

Bouisset. — Capitaine le 15 juillet 1837, au 2e léger. — N'est plus à l'Annuaire de 1840.

Bourgon (Jacques-Martin de). — Chef d'escadron le 6 octobre 1830, 12e chasseurs. — Blessé à Constantine en 1836. — Colonel le 20 novembre 1839. — Maréchal de camp le 20 avril 1845.

Boyer (P.-P.). — Colonel le 7 janvier 1833. — Maréchal de camp le 11 novembre 1837. — Aide de camp du duc de Nemours. — Général de division le 20 avril 1845. — Mort le 26 novembre 1864.

Bugeaud de la Piconnerie (Thomas-Robert). — Vélite en 1804. — Caporal à Austerlitz. — Lieutenant à Auerstaedt. — Capitaine à Saragosse. — Chef de bataillon à l'armée d'Aragon. — Colonel commandant à l'Hôpital-sous-Conflans le 28 juin 1815. — Rentré colonel en 1830. — Général de division en 1836, à la Sickack. — Gouverneur général de l'Algérie en 1840. — Maréchal de France en 1843, et duc d'Isly après la bataille d'Isly, en 1844. — Mort à Paris en 1849.

Castellane (Esprit-Victor-Élisabeth-Boniface, comte de). — Né en 1788. — Soldat au 5e léger en 1804. — Sous-lieutenant en 1806. — Lieutenant en 1808. — Capitaine en 1810. — Chef de bataillon, 1812. — Colonel le 31 juin 1813. — Maréchal de camp le 14 août 1822. — Destitué. — Réintégré après 1830. — Siège d'Anvers. — Lieutenant général le 9 janvier 1833. — Pair de France. — Campagne d'Afrique 1843-1851. — Sénateur. — Maréchal de France le 2 décembre 1852. — Mort en 1862.

Chabannes La Palice (Alfred-Jean-Éginhard, comte de). — En 1814, garde du corps. — En 1824, capitaine dans la garde royale avec le rang de chef d'escadron. — Volontaire dans la campagne de Belgique, au 20e léger. — Officier d'ordonnance du roi Louis-Philippe. — Lieutenant-colonel commandant le 3e chasseurs d'Afrique. — Colonel du 10e dragons. — Maréchal de camp en 1840. — Aide de camp du roi, qu'il suivit en exil. — Est resté auprès de la reine Marie-Amélie après la mort du roi. — Mort en 1868.

Chabaud Latour (François-Henri-Ernest, baron de). — Sous-lieutenant du génie en 1822. — Capitaine en 1828. — Expédition et siège d'Alger en 1830. — Campagnes de Belgique et siège d'Anvers en 1832. — Campagnes d'Afrique en 1835, 1839 et 1840, comme officier d'ordonnance du duc d'Orléans. — Chef de bataillon en 1837. — Lieutenant-colonel en 1842. — Colonel en 1845. — Général de brigade en 1853. — Général de division en 1857. — Commandant supérieur du génie en Algérie, de 1852 à 1858. — Commandant en chef du génie à l'armée d'observation à Nancy en 1859. — Président du comité des fortifications. — Réserve en 1869. — Commandant en chef du génie militaire pendant le siège de

Paris. — Député à l'Assemblée nationale de 1871. — Ministre de l'intérieur en 1874. — Sénateur inamovible. — Mort en 1885.

Changarnier (Nicolas-Anne-Théodule). — Sorti de Saint-Cyr comme sous-lieutenant en 1815. — Lieutenant en 1815 au 60e de ligne. — Campagne d'Espagne de 1823, et capitaine le 9 octobre 1825. — Expédition de Mascara au 2e léger. — Chef de bataillon en 1835, se distingue dans la retraite de la première expédition de Constantine. — Lieutenant-colonel en 1836. — Colonel en 1839. — Expédition des Portes de Fer comme colonel du 2e léger. — Maréchal de camp en 1840. — Lieutenant général en 1843. — Commandant la division d'Alger en 1848. — Commandant supérieur de la garde nationale et des troupes de Paris de 1848 à 1851. — Retraité en 1852. — Campagne de France en 1870-1871. — Député à l'Assemblée nationale de 1871. — Sénateur inamovible. — Mort le 4 février 1877.

Chassé. — Né à Thiel (Gueldre) en 1765. — Cadet au service des Pays-Bas en 1775. — Capitaine en 1787. — Après l'échec de la révolution hollandaise prend du service dans l'armée française. — Lieutenant-colonel en 1793. — Colonel en 1803. — Major-général en 1806. — Fait la guerre d'Espagne où ses soldats lui donnent le surnom de général Baïonnette. — Rentre dans sa patrie en 1814 et est nommé lieutenant général des troupes des Pays-Bas. — Combat dans les rangs hollandais à Waterloo. — Interné à Dunkerque après la prise d'Anvers. — Il fut remis en liberté en 1833 et mourut dans la retraite à Breda en 1849.

Clauzel (Bertrand). — Soldat en 1791. — Campagnes de l'armée des Pyrénées, Saint-Domingue, Dalmatie. — Général de division en 1802. — Commande l'armée du duc de Raguse après la bataille de Salamanque. — Gouverneur général et commandant en chef de l'armée d'Afrique en 1830 et en 1835. — Maréchal de France en 1831. — Mort en 1842.

Combes. — Campagne de Waterloo. — Capitaine au 20e de ligne le 17 juillet 1822. — Commande les troupes de l'expédition d'Ancône. — Tué en 1837, à l'assaut de Constantine.

Corbin (Joseph-Louis). — Lieutenant-colonel le 8 septembre 1830. — Colonel du 17e léger le 18 mai 1833. — Fait l'expédition de Mascara et celle des Portes de Fer. — Maréchal de camp le 22 novembre 1839. — Général de division en 1851. — Mort en 1859.

Cuny. — Capitaine le 29 septembre 1830. — Fait l'expédition de Mascara dans les zouaves. — Chef de bataillon au même corps le 31 décembre 1835. — Colonel du 11e de ligne le 10 mars 1841. — Général de brigade en 1848. — Mort à Cherbourg en 1861.

Dampierre (Du Val de). — Maréchal de camp le 23 mai 1825. — Commandant une brigade à Alger en 1839. — Lieutenant général le 26 avril 1841. — Retraité en 1848.

Damrémont (Denis, comte de). — Capitaine en Espagne. — Aide de camp du duc de Raguse. — Lieutenant général le 13 décembre 1830. — Gouverneur général de l'Algérie. — Enlevé par un boulet à Constantine, où il commandait en chef.

Delmotte. — Chef de bataillon d'état-major en 1831. — Siège d'Anvers. — Lieutenant-colonel d'état-major le 2 novembre 1839. — N'est plus à l'Annuaire de 1842.

Desmichels (baron). — Lieutenant général du 30 juillet 1823. — Mort à Paris en 1845.

Despinoy. — Capitaine d'état-major le 30 juillet 1817. — Aide de camp du général Castellane. — Chef d'escadron d'état-major à Bône le 28 septembre 1836. — Chef d'état-major à Rome. — Lieutenant-colonel de zouaves le 28 février 1840. — Colonel du 1er régiment de la légion étrangère le 7 avril 1842. — Colonel du 66e de ligne. — N'est plus à l'Annuaire de 1844.

Devaux (Ferjeux). — Capitaine du génie le 1er octobre 1832. — Chef de bataillon le 5 juin 1842, à la Martinique. — N'est plus à l'Annuaire de 1847.

Devaux (François-Marie-Armand). — Colonel le 20 juillet 1831. — Commandant le 1er de ligne à Oran en 1839. — Maréchal de camp le 28 avril 1842. — Cadre de réserve en 1847.

Drolenvaux. — Chef de bataillon aux zouaves le 31 août 1836. — Lieutenant-colonel le 27 août 1839. — Colonel le 21 juin 1840. — Maréchal de camp le 28 décembre 1846. — Retraité en 1848. — Mort le 24 août 1863.

Duchatel. — Capitaine d'état-major le 4 février 1832. — Attaché au duc d'Orléans pour la durée de l'expédition de Mascara. — Préfet des Basses-Pyrénées en 1837, de la Haute-Garonne en 1840; mort en 1884.

Ducret. — Lieutenant au 3e régiment de chasseurs d'Afrique le 2 septembre 1835. — Expédition des Portes de Fer. — Capitaine le 20 novembre 1839. — N'est plus à l'Annuaire de 1846.

Dumas (Christian-Léon). — Chef d'escadron d'état-major le 17 janvier 1831. — Colonel le 30 octobre 1842. — Aide de camp du roi. — Maréchal de camp le 3 novembre 1847. — Retraité en 1848. — Suivit le roi Louis-Philippe en exil et resta auprès de la reine Marie-Amélie après la mort du roi.

Duvivier. — Maréchal de camp en 1839. — Général de division en 1848. — Mort, en 1848, des suites de blessures reçues en juin, à Paris, comme commandant de la garde nationale mobile.

Elchingen (Michel-Louis-Félix Ney, duc d'). — Débute dans l'armée suédoise. — Rentre en France après 1830, est nommé capitaine de carabiniers. — Siège

d'Anvers. — Officier d'ordonnance du duc d'Orléans. — Chef d'escadron au 4e cuirassiers. — Lieutenant-colonel le 23 décembre 1841. — Colonel le 14 avril 1844. — Général de brigade le 22 décembre 1851. — Mort du choléra à Gallipoli en 1854.

Fabre (baron). — Lieutenant général le 27 février 1831. — Siège d'Anvers. — Cadre de réserve en 1845.

Flahaut (Auguste-Charles-Joseph, comte de). — Né en 1785. — Simple soldat dans un régiment de cavalerie en 1798. — Sous-lieutenant en 1801. — Aide de camp de Murat. — Colonel après Wagram. — Général de brigade le 22 février 1813. — Aide de camp de l'empereur. — Général de division le 24 octobre 1813. — S'exile après la rentrée des Bourbons. — Donne sa démission. — Réintégré dans son grade après 1830. — Pair de France. — Ministre plénipotentiaire à Berlin en 1831. — Acccompagne le duc d'Orléans au siège d'Anvers. — Ambassadeur à Vienne, 1841. — Retraité en 1848. — Sénateur en 1853. — Mort en 1870.

Forey (Élie-Frédéric). — Capitaine au 2e léger le 22 juin 1835. — Expédition des Portes de Fer. — Chef de bataillon le 15 novembre 1839. — Lieutenant-colonel le 14 août 1842. — Colonel le 4 novembre 1844. — Général de brigade le 17 août 1848. — Général de division le 22 décembre 1851. — Maréchal de France le 2 juillet 1863. — Mort le 2 juin 1872.

Froidefond (Jean de). — Capitaine au 17e léger le 16 octobre 1831. — Cité à l'ordre du jour de l'armée d'Afrique après l'affaire du Rio Salado. — Expédition des Portes de Fer. — Chef de bataillon le 28 juillet 1841. — Lieutenant-colonel le 8 novembre 1847. — Retraité le 6 janvier 1852.

Galbois (Mathurin de). — Maréchal de camp le 2 avril 1831. — Lieutenant-général le 21 octobre 1838. — Expédition des Portes de Fer. — Pair de France. — Mort le 10 décembre 1850.

Garderens de Boisse (de). — Lieutenant aux zouaves pendant l'expédition de Mascara. — Capitaine au 2e léger le 30 avril 1837. — Chef de bataillon le 27 mars 1842. — Lieutenant-colonel le 8 novembre 1847. — Colonel le 9 juin 1851. — Général de brigade le 24 juin 1854. — Mort le 15 juin 1859.

Gémeau. — Né à Paris en 1790. — Élève à l'école militaire de Fontainebleau en 1808. — Chef de bataillon le 2 avril 1813. — Combat à Leipzig, Waterloo. — Colonel du 20e léger le 23 mai 1825. — Siège d'Anvers. — Maréchal de camp le 9 janvier 1833. — Lieutenant général le 20 octobre 1845. — Commande la division d'occupation à Rome en 1850. — Sénateur. — Mort en 1868.

George. — Maréchal de camp le 22 octobre 1830. — Siège d'Anvers. — N'est plus à l'Annuaire de 1845.

Gérard (Étienne-Maurice, comte). — Né en 1773. — Volontaire au 2e bataillon

de la Meuse en 1791. — Sous-lieutenant après Fleurus. — Aide de camp du général Bernadotte, l'accompagne à Vienne. — Chef d'escadron le 13 juillet 1799. — Colonel en 1800. — Général de brigade le 13 novembre 1806. — Général de division après la Moskowa. — Comte de l'Empire. — Sans emploi sous la Restauration, député de l'opposition. — Ministre de la guerre le 11 août 1830. — Maréchal de France le 17 avril 1831. — Commande l'expédition d'Anvers. — Pair de France, 1832. — Ministre de la guerre, président du conseil, 1834. — Mort en 1855.

Gérard. — Chef d'escadron d'état-major le 8 août 1830. — Lieutenant-colonel d'état-major, du 16 juin 1834. — Aide de camp du duc d'Orléans. — Expédition des Portes de Fer. — Colonel du 6e de ligne le 10 mars 1841. — N'est plus à l'Annuaire de 1846.

Goux (Lefebvre de). — 2e régiment de chasseurs d'Afrique. — Maréchal de camp en 1845. — Mort en 1847, à Nancy.

Gueheneuc (comte). — Général de brigade le 26 décembre 1812. — Lieutenant général le 22 novembre 1836. — Retraité en 1848.

Gueswiller (Philippe-Antoine, baron de). — Élève de l'École militaire de Fontainebleau en 1810. — Cité au combat des Arapiles. — Épaule fracassée à Leipzig. — Chef de bataillon au 38e de ligne en 1822. — Colonel du 23e de ligne en 1836. — Maréchal de camp en 1840. — Commande une brigade à l'armée des Alpes. — Général de division en juin 1848. — Sénateur en 1852. — Mort le 5 novembre 1865.

Haxo (baron). — Général de division le 5 décembre 1812. — Inspecteur général des fortifications sous la Restauration. — Commandant du génie au siège d'Anvers. — Mort en 1838.

Hincourt (d'). — Maréchal de camp, le 12 août 1829. — N'est plus à l'Annuaire de 1841.

Huart (Jean-Bernard d') ou Duhard. — Sous-lieutenant au 3e chasseurs d'Afrique du 4 septembre 1837. — Expédition des Portes de Fer. — Lieutenant au corps de cavalerie indigène le 19 mai 1842. — Capitaine au 2e spahis, le 5 août 1845. — N'est plus à l'Annuaire de 1847.

Hulsen (de). — Lieutenant-colonel, du 21e léger le 8 octobre 1830. — Colonel le 2 août 1837. — Commande la légion étrangère en 1839-1840. — N'est plus à l'Annuaire de 1841.

Jamin (Jean-Baptiste, vicomte). — Né en 1772. — Engagé volontaire dans l'infanterie. — Capitaine en 1799. — Chef de bataillon en 1800. — Colonel en 1806. — Général de brigade en 1813. — Inspecteur général d'infanterie en 1818. — Lieutenant général le 3 septembre 1823. — Siège d'Anvers. — Réserve en 1837. —

Député en 1842. — Pair de France en 1846. — Rentre dans la vie privée en 1848. — Mort la même année.

Jorry. — Capitaine d'artillerie le 25 avril 1855. — Expédition des Portes de Fer. — Chef d'escadron d'artillerie le 28 mars 1855. — N'est plus à l'Annuaire de 1863.

La Fontaine (Joseph-Pierre). — Chef d'escadron d'état-major le 19 août 1830. — Aide de camp du maréchal Gérard. — Siège d'Anvers. — Lieutenant-colonel du 20e léger le 13 janvier 1833. — Colonel du 62e de ligne le 9 mars 1837. — Maréchal de camp le 16 novembre 1840. — Général de division le 12 juin 1848.

La Hamelinaye (Jean de). — Officier d'ordonnance du maréchal Gérard. — Lieutenant le 1er octobre 1830. — Capitaine au 5e lanciers le 7 janvier 1833. — Chef d'escadron le 10 juin 1841. — N'est plus à l'annuaire de 1843.

Lamoricière (Christophe-Louis-Léon Juchault de). — Lieutenant en second du génie en 1826. — Capitaine le 1er novembre 1830. — Chef de bataillon de zouaves en 1833. — Lieutenant-colonel en 1835. — Colonel en 1837, à la suite du siège de Constantine. — Maréchal de camp en 1840. — Lieutenant général en 1843. — Gouverneur général intérimaire de l'Algérie en 1845. — Dix-huit campagnes en Afrique. — Ministre et représentant du peuple en 1848. — Commandant de l'armée pontificale dans la campagne d'avril 1860. — Mort en 1865, près d'Amiens.

La Rochefoucauld (François-Auguste-Ernest-Marie de). — Sous-lieutenant aux spahis le 15 septembre 1839. — Expédition des Portes de Fer. — Lieutenant le 30 septembre 1841. — Capitaine le 5 août 1845. — Chef d'escadron le 1er mai 1854. — Lieutenant-colonel le 31 octobre 1859. — Lieutenant-colonel aux dragons de l'Impératrice. — Colonel du 8e cuirassiers le 26 août 1865.

Le Blanc (Th.). — Capitaine du génie du 28 mai 1831. — Adjoint à l'état-major du duc d'Orléans pour la durée de l'expédition de Mascara. — Tué au siège de Constantine en 1837.

Lelièvre (Martial-Bienvenu). — Capitaine du génie le 11 mai 1832. — Chef de bataillon le 25 juillet 1841. — Lieutenant-colonel le 14 juillet 1848. — Colonel le 27 décembre 1852. — N'est plus à l'Annuaire de 1853.

Lemercier. — Colonel du génie le 25 avril 1834. — Expédition de Mascara. — Mort à Bône en 1836, des fatigues de l'expédition de Constantine.

Leprovost (Charles-Marie). — Lieutenant de génie le 20 mai 1832. — Siège d'Anvers. — Capitaine le 11 février 1835. — Chef de bataillon le 1er mai 1851. — Lieutenant-colonel le 19 mai 1860. — N'est plus à l'Annuaire de 1864.

Lestapis (de). — Lieutenant d'état-major attaché au 3e chasseurs d'Afrique en 1839. — Expédition des Portes de Fer. — Capitaine d'état-major le 18 janvier 1840. — Obligé, par suite de ses blessures, de renoncer au service militaire. — Député

à l'Assemblée constituante de 1848. — Député à l'Assemblée nationale de 1871. — Sénateur des Basses-Pyrénées en 1876. — Mort en 1890.

Levasseur. — Colonel du 22e de ligne le 13 janvier 1833. — Maréchal de camp le 16 novembre 1840. — Général de division le 17 août 1848. — Sénateur. — Cadre de réserve en 1856.

Létang (Georges-Nicolas-Marc, baron de). — Sous-lieutenant en 1807. — Prend deux drapeaux à Ocagna. — Chef d'escadron après Leipzig. — Colonel en 1829. — Expédition de Mascara. — Maréchal de camp le 31 décembre 1835. — Lieutenant général en 1845. — Sénateur en 1852. — Réserve en 1853. — Mort en Belgique en 1866.

Magagnosc. — Capitaine au 17e léger le 14 janvier 1831. — Expédition des Portes de Fer. — Ne figure plus à l'Annuaire de 1843.

Magnyer. — Sous-lieutenant au 25e de ligne le 12 février 1831. — Siège d'Anvers. — Lieutenant au 45e le 21 décembre 1832.

Marbot (baron de). — Sous-lieutenant au 1er hussards le 28 septembre 1799. — Capitaine aide de camp du maréchal Lannes le 3 janvier 1807. — Colonel du 15 novembre 1812. — Banni de France de 1815 à 1818. — Colonel du 3e chasseurs à cheval le 22 mars 1829. — Maréchal de camp le 22 octobre 1830. — Aide de camp du duc d'Orléans. — Lieutenant général le 21 octobre 1838. — Pair de France le 6 avril 1845. — Membre du comité de cavalerie le 13 avril 1845. — Retraité le 8 juin 1848. — Mort à Paris le 16 novembre 1854.

Maréchal. — Chef de bataillon le 5 juillet 1833. — Expédition de Mascara. — N'est plus à l'Annuaire de 1838.

Marguenat (Jules de). — Lieutenant au 17e léger le 10 juillet 1838. — Expédition des Portes de Fer. — Capitaine le 26 novembre 1840. — Chef de bataillon le 3 juillet 1843. — Lieutenant-colonel le 27 avril 1846. — Colonel le 11 décembre 1848. — Général de brigade le 3 octobre 1854.

Mas Latrie (Pierre-Jean-François-Achille de). — Sous-lieutenant au 1er chasseurs d'Afrique le 14 novembre 1835. — Expédition des Portes de Fer. — Lieutenant le 21 mars 1841. — Capitaine le 3 juin 1847. — N'est plus à l'Annuaire de 1856.

Maussion (de). — Chef d'escadron le 2 octobre 1830. — Lieutenant-colonel le 6 janvier 1836. — Colonel le 6 février 1839. — Chef d'état-major à Oran. — Tué le 9 novembre 1840, sur les bords du Tlelat.

Mayran (Joseph-Decius-Nicolas). — Capitaine à la légion étrangère le 27 avril 1836. — Chef de bataillon en 1840. — Lieutenant-colonel le 14 juin 1844. — Colonel le 22 avril 1847. — Général de brigade le 22 décembre 1851. — Général de division le 10 janvier 1855. — Tué en Crimée.

Menne. — Commande le 2e léger dans l'expédition de Mascara. — Maréchal de camp en 1839. — Retraité en 1848.

Mesnil (Bourgeois de). — Lieutenant d'état-major le 1er janvier 1835. — Capitaine le 27 février 1839. — N'est plus à l'Annuaire de 1844.

Miltgen (Antoine). — Chef d'escadron en 1830. — Lieutenant-colonel le 8 janvier 1837. — Expédition des Portes de Fer. — Tué en Algérie le 27 avril 1840 à l'Oued Djer.

Mollière. — Capitaine aux zouaves pendant l'expédition de Mascara. — Chef de bataillon au 23e de ligne le 13 février 1839. — Lieutenant-colonel le 27 février 1841. — Colonel le 16 janvier 1845. — Maréchal de camp en 1848. — Commandant d'une brigade à la prise de Rome. — Mort à Paris en 1850.

Montebello (Gustave-Olivier Lannes de). — Capitaine aux spahis d'Oran le 31 juillet 1836. — Chef d'escadron le 28 juillet 1840. — Lieutenant-colonel le 14 avril 1844. — Colonel le 23 février 1847. — Général de brigade le 22 décembre 1851. — Général de division le 28 décembre 1855. — Aide de camp de l'empereur Napoléon III. — Sénateur. — Réserve en 1869. — Mort en 1875.

Montguyon (de). — Capitaine d'état-major, accompagne le duc d'Orléans comme officier d'ordonnance à Mascara. — Lieutenant-colonel d'état-major le 21 juin 1840. — Aide de camp du Prince Royal (comte de Paris). — Colonel le 28 avril 1844. — Retraité en 1848, a suivi le comte de Paris dans l'exil.

Montpezat (marquis d'Ainezy de). — Colonel commandant la place d'Oran de 1837 à 1844. — N'est plus à l'Annuaire de 1845.

Montredon (Gabriac de). — Capitaine au 2e léger le 26 septembre 1830. — Expédition de Mascara. — Chef de bataillon le 31 août 1836. — N'est plus à l'Annuaire de 1840.

Morin (André-Augustin). — Chef d'escadron de l'état-major le 22 février 1831. — Aide de camp du général Saint-Cyr Nugues. — Lieutenant-colonel d'état-major le 14 janvier 1833. — Colonel le 28 août 1839. — Maréchal de camp le 22 avril 1846. — Général de division le 9 juin 1852. — Réserve en 1857.

Morlet (Hippolyte). — Chef de bataillon du génie le 3 janvier 1832. — Lieutenant-colonel le 22 décembre 1832. — N'est plus à l'Annuaire de 1834.

Munster. — Capitaine d'artillerie le 25 avril 1835. — Officier d'ordonnance du duc d'Orléans. — Mort à Alger en 1840.

Négrier (Casimir de). — Colonel le 22 août 1830. — Maréchal de camp le 22 novembre 1836. — Lieutenant général le 18 décembre 1841. — Tué à Paris en juin 1848.

Neigre. — Né en 1774. — Capitaine d'artillerie en 1794. — Directeur général des parcs d'artillerie à la Grande Armée en 1812. — Général de division le 25 novembre 1813. — Commandant de l'artillerie au siège d'Anvers. — Pair de France en 1832. — Mort en 1837.

Oudinot. — Colonel du 7 septembre 1833, 2e chasseurs d'Afrique. Tué en 1835.

Oudinot, duc de Reggio (Nicolas-Charles-Victor, marquis). — Lieutenant au 5e hussards en 1809. — Aide de camp de Masséna en Portugal. — Capitaine dans les chasseurs à cheval de la garde en Russie. — Chef d'escadron en 1814. — Colonel après l'abdication. — Maréchal de camp en 1824. — Lieutenant général en 1835. — Commandant en chef de l'armée des Alpes en 1848. — Représentant du peuple. — Commandant de l'expédition de Rome en 1849. — Mort à Paris en 1863.

Perregaux. — Colonel en 1820. — Maréchal de camp le 16 juin 1834. — Mort en 1837, des suites d'une blessure reçue à Constantine.

Picot (Joseph). — Chef de bataillon du génie le 1er juin 1828. — Siège d'Anvers. — Lieutenant-colonel le 7 janvier 1833. — Colonel le 12 décembre 1839. — Général de brigade le 9 décembre 1847. — Retraité en 1851.

Prémonville (Antoine-Léon de). — Sous-lieutenant le 17 avril 1830. — Lieutenant au 3e chasseurs d'Afrique le 31 juillet 1837. — Capitaine le 7 juillet 1840. — Chef d'escadron à la garde républicaine le 7 avril 1849. — Lieutenant-colonel de gendarmerie le 13 décembre 1852. — Colonel le 4 juillet 1855. — Général de brigade le 26 mai 1859. — Général de division le 21 décembre 1866.

Randon. — Né en 1795. — Sous-lieutenant après la Moskowa. — Chef d'escadron au 13e chasseurs le 24 septembre 1830. — Lieutenant-colonel le 1er mars 1835. — Colonel le 27 avril 1838. — Maréchal de camp le 1er septembre 1840. — Lieutenant général en 1847. — Ministre de la guerre en 1851. — Gouverneur général de l'Algérie. — Maréchal de France en 1856. — Ministre de la guerre (1859-1867). — Mort en 1871.

Rapatel. — Maréchal de camp le 11 août 1823. — Lieutenant général en 1833. — Commandant la 2e légion de la garde nationale en juin 1848. — Mort à Paris en 1852.

Richepanse. — Tué à l'attaque de Constantine en 1836.

Rostolan (Louis de). — Colonel le 25 avril 1832. — Maréchal de camp le 12 août 1839. — Commandant l'École polytechnique. — Lieutenant général le 23 août 1846. — Sénateur en 1852. — N'est plus à l'Annuaire de 1863.

Rulhières. — Sous lieutenant en 1809. — Chef de bataillon en 1813. —

Colonel en 1826. — Maréchal de camp en 1832. — Pair de France. — Lieutenant général en 1845. — Ministre de la guerre en 1848. — Retraité en 1848. — Relevé en 1849 et retraité de nouveau en 1851. — Nombreuses campagnes et citations. — Mort le 24 août 1863.

Rumigny (Marie-Théodore Gueulin, vicomte de). — Maréchal de camp le 22 octobre 1830. — Aide de camp du roi Louis-Philippe. — Lieutenant général le 21 juin 1840. — Retraité en 1848.

Saint-Cyr Nugues. — Lieutenant général le 18 novembre 1823. — Chef de l'état-major général au siège d'Anvers. — Section de réserve en 1839.

Saint-Sauveur (Bragouse de). — Capitaine d'état-major le 5 mars 1838. — Expédition des Portes de Fer. — N'est plus à l'Annuaire de 1853.

Salaun-Penquer. — Lieutenant au 23e de ligne le 18 décembre 1832. — Capitaine le 25 mai 1840. — N'est plus à l'Annuaire de 1853.

Salles (Charles-Marie, comte de). — Sous-lieutenant d'état-major en 1824. — Lieutenant en 1827. — Morée et Alger. — Capitaine en 1830. — Anvers. — En 1837, aide de camp du maréchal Valée. — Colonel en 1840. — Général de brigade en 1848. — Général de division le 7 mars 1852. — Armée d'Orient en 1854. — 1er corps d'armée le 8 septembre 1855. — Sénateur en 1856. — Mort le 1er novembre 1858, à Mornas (Vaucluse).

Schramm (Jean-Paul-Adam, baron), né en 1789. — Capitaine de la garde en 1807. — Général de brigade le 26 septembre 1813. — Lieutenant général le 30 septembre 1832. — Commande la réserve de l'armée du Nord au siège d'Anvers. — Pair de France en 1839. — Envoyé en Algérie en 1840. — Blessé au col de Mouzaïa. — Fait l'intérim des fonctions de gouverneur général en 1841. — Ministre de la guerre en 1850. — Sénateur en 1852. — Mort en 1884.

Secourgeon. — Commandant du 1er bataillon d'Afrique. — Lieutenant-colonel en 1836. — Retraité en 1838. — Mort en 1866.

Sercey (Henri de). — Capitaine d'état-major le 21 janvier 1833. — Expédition de Mascara. — Chef d'escadron de l'état-major le 20 janvier 1836. — Colonel d'état-major le 10 juillet 1848. — N'est plus à l'Annuaire de 1854.

Sontoul. — Capitaine le 29 septembre 1837. — Capitaine de la 5e compagnie de fusiliers vétérans en 1844.

Tardieu de Saint-Aubanet. — Colonel. — Maréchal de camp le 9 janvier 1833. — Cadre de réserve en 1846.

Trézel, pair de France. — Sous-lieutenant ingénieur géographe en 1805. — Ambassade de Perse, de 1807 à 1811. — Colonel à Waterloo, où il perd l'œil

gauche. — Général de brigade le 5 juillet 1815. — Rentré en 1818 comme colonel d'état-major. — Guerres d'Espagne et de Morée. — Maréchal de camp en 1829. — Lieutenant général en 1837. — Ministre de la guerre en 1847. — Général retraité en 1848. — Mort le 11 avril 1860.

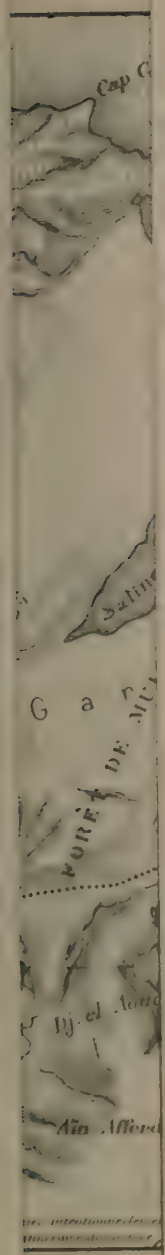
Valée (comte). — Général de division en 1811. — Commandant l'artillerie au siège de Tarragone. — Gouverneur général des possessions du nord de l'Afrique de 1837 à 1840. — Maréchal de France le 11 novembre 1837. — Mort le 15 août 1846, à Paris.

Vernon (P.-Ed. Damiguet de). — Lieutenant au 3e chasseurs d'Afrique le 31 décembre 1835. — Expédition des Portes de Fer. — Capitaine le 20 novembre 1839. — Chef d'escadron de spahis le 27 avril 1846. — Lieutenant-colonel de la légion de gendarmerie d'Afrique le 7 avril 1849. — Colonel le 24 décembre 1851. — Général de brigade le 7 janvier 1860. — N'est plus à l'Annuaire de 1867.

Vilmorin (Lévêque de). — Colonel le 2 décembre 1831. — Maréchal de camp le 27 février 1841. — Général de division en 1848. — Mort à Tours en 1862.

Youssouf. — Chef d'escadron commandant les spahis de Bône en 1833. — Lieutenant-colonel des spahis réguliers d'Oran le 18 février 1838. — Colonel le 19 mai 1842. — Maréchal de camp en 1845. — Général de division en 1856. — Mort à Cannes en 1866.

Zœpffel. — Général de brigade le 30 juillet 1823. — Siège d'Anvers. — Cadre de réserve en 1844.




NIRE DE

# TABLE

Introduction..... VII
Épisodes du siège d'Anvers.. ..... 7
Journal de l'expédition de Mascara..... 59
Journal de l'expédition des Portes de Fer... ..... 165
Index biographique des officiers nommés dans le volume... 471
Carte pour l'expédition de Mascara.
Carte pour l'expédition des Portes de Fer.

7366-90. — Corbeil. Imprimerie Crété.

7366-91. — Corbeil. Imprimerie Crété.

DC
269
O68A3

Orléans, Ferdinand Philippe
Louis Charles Henri, duc d'
Récits de campagne

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY